14.8.295

COLLECTION

UNIVERSELLE

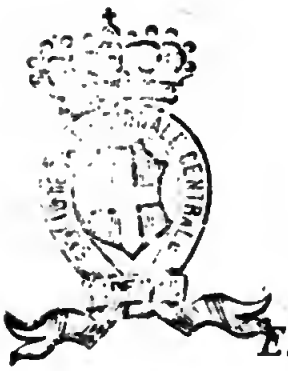
DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME IV.



A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

1785.

COLLECTION

UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME IV.

CONTENANT la ſuite des Mémoires du quatorzième ſiècle, ſur la vie & les exploits de BERTRAND DU GUESCLIN.

XIVe. SIÈCLE.

Il paroît régulièrement chaque mois un Volume de cette Collection. Les Editeurs ont pris les précautions néceſſaires pour qu'il en ait paru 12 volumes à la fin de l'année 1785.

Le prix de la Souſcription pour 12 Volumes, à Paris, eſt de 48 l. ou de 24 l. pour la demi-année. Les Souſcripteurs de Province payeront de plus 7 l. 4 ſ. pour l'année entiere, ou celle de 3 l. 12 ſ. pour la demi-année, à cauſe de frais de poſte.

C'eſt au Directeur de la Collection des Mémoires, &c. qu'il faut s'adreſſer, *rue d'Anjou, la deuxieme porte cochere à gauche, en entrant par la rue Dauphine*, à Paris. Il faut avoir ſoin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

MÉMOIRES DE BERTRAND DU GUESCLIN.

CHAPITRE IX.

Du ſiege, aſſaut, priſe & deſtruction du fort de Rouleboiſe, *& de la priſe de* Mante (19) *& de* Meulan, *dont les murailles furent abatuës.*

La priſe de Rouleboiſe, de Mante & de Meulan, paroiſſoit d'une ſi grande conſéquence aux affaires du Dauphin, qu'il fut réſolu de mettre tout en œuvre pour les enlever ſur les Anglois & les Navarrois qui s'en étoient emparés : les Pariſiens ne recevoient plus les ſecours que la Seine avoit accoutumé de leur donner, par les bateaux qu'elle portoit chargés de vivres & de proviſions qu'elle amenoit au pied de leurs murailles, tout étant arrêté par les garniſons ennemies qui s'étoient ſaiſies de ces places ſitées ſur la même riviere. Dix mille Bourgeois de Rouen choiſirent entr'eux un nommé le Lievre pour leur Capitaine, marcherent à

ſa ſuite au ſiege de Rouleboiſe qu'ils inveſtirent d'un côté ; tandis que Bertrand vint ſe camper de l'autre avec ce qu'il put ramaſſer de gens leſtes & déterminés pour une prompte expédition. L'attaque fut chaude des deux côtés : mais la réſiſtance ne fut pas moins opiniâtre, & le Gouverneur de la place ſe promettoit bien que les aſſiegeans s'en retourneroient ſans rien faire.

Berttand & les principaux officiers de ſon armée, voyant que la priſe de Rouleboiſe n'étoit pas l'affaire d'un jour, ſe perſuaderent que celle de Mante n'étant pas ſi difficile, il falloit tenter la conquête de celle-cy pour venir enſuite à bout de la premiere. Guillaume de Launoy Capitaine fort eſtimé dans les troupes de France ouvrit cet avis le premier dans le Conſeil de guerre, il ne fut pas d'abord adopté. On lui fit entendre qu'il falloit débuter par la priſe de Rouleboiſe & qu'enſuite on ſongeroit à Mante, & que ce ſeroit décrediter les armes du Dauphin que de ſe préſenter devant une place, & de l'abandonner après pour entreprendre le ſiége d'une autre. De Launoy leur perſuada que ſans quitter le deſſein qu'ils avoient ſur Rouleboiſe, ils pouvoient tourner leurs penſées ſur Mante qu'il ſe faiſoit fort de prendre en

trois jours, ſi l'on vouloit exactement ſuivre & pratiquer ce qu'il avoit medité là deſſus. Tout le monde entra dans ſon ſentiment & l'on ſe repoſa ſur lui de la conduite de cette entrepriſe.

De Launoy ſe ſervit d'un ſtratagême fort ingenieux pour executer le deſſein qu'il avoit dans l'eſprit. Il choiſit vingt de ſes ſoldats, qu'il fit habiller en vignerons, & les deguiſa ſi bien, qu'ils avoient tout-à-fait l'air de gens de ce métier. Il leur donna de bonnes armes, qu'ils cacherent ſous leurs veſtes de toile, & les inſtruiſit de tout ce qu'ils devoient faire. Il avoit fait entrer auparavant trente ſoldats dans les cabarets de Mante, qui pour devenir moins ſuſpects demeuroient ſéparés & faiſoient ſemblant de ne ſe point connoître, ils avoient grand ſoin de témoigner leur zèle pour le Roi de Navarre & leur averſion pour le Dauphin Duc de Normandie, publiant dans toutes les tavernes, que ſi ce Prince faiſoit attaquer Mante, ils ſe feroient enſevelir ſous les ruines de la ville, avant qu'il s'en dît le maître.

Toutes les choſes étant ainſi diſpoſées, Guillaume partit avec tous ſes gens dans une nuit bien obſcure, & quand il ſe vit près de Mantes, il mit pied à terre & fit deſcen-

dre de cheval, ceux qui l'accompagnoient, apprehendant que le henniſſement des chevaux & le bruit de leur marche ne les fit decouvrir, & ne reveillât les bourgeois de la ville. Ils ſe préſenterent aux barrieres à la pointe du jour, lorſqu'on faiſoit l'ouverture des portes pour envoyer les bêtes aux paturages. Quand quatre bourgeois, qui gardoient les clefs de la ville, eurent ouvert le guichet & la moitié de la barriere, ils apperçurent ces prétendus vignerons un peu éloignés les uns des autres, qui faiſoient mine de vouloir entrer pour travailler aux vignes, & gagner leur journée. Leur contenance leur paroiſſoit ſi ſimple & ſi naïve, qu'ils ne balancerent point à leur ouvrir la barriere; ils ſe retirerent enſuite à leur corps de garde pour y mettre bas leurs armes, & faire ſortir les beſtiaux; quatre de ces vignerons traveſtis paſſerent la porte; ſix autres qui les ſuivoient s'en ſaiſirent auſſi-tôt, & mirent l'epée à la la main. L'un d'eux ſonna d'un cors qu'il avoit dans ſa poche pour avertir Guillaume de Launoy qui ſe tenoit là tout prêt dans une embuſcade, & n'attendoit que l'heure du ſignal pour entrer dans la ville avec le reſte des gens. il eut la hardieſſe d'embaraſſer le pont avec une charette, pour empêcher les bourgeois

de le lever ſur ceux qui devoient le joindre. De Launoy ſe jetta dans Mante lorſque la plûpart des habitans étoient encore au lit.

Ces trente ſoldats qu'il avoit auparavant apoſtés dans la ville ſe déclarerent en ſa faveur & ſe joignirent à lui crians *Launoy*, *Launoy*. Bertrand, le Comte d'Auxerre, & beaucoup d'autres Chevaliers ſe jetterent à corps perdu dans la place. Les habitans ſe voyans ſurpris firent mine de courir aux armes : mais Bertrand ſe ſaiſit de tous les poſtes & de toutes les avenuës pour les tenir dans le devoir. Il y en eut quelques-uns qui ſe mirent en état de ſe deffendre en jettant des pierres par les feneſtres, mais on les faiſoit retirer à grands coups d'arbalète. La pluſpart coururent en foule dans la grande Egliſe pour s'y mettre à couvert de la fureur du ſoldat, & faire leur condition meilleure. Les femmes s'y jettoient auſſi chargeant leurs enfans ſur leur cou. Bertrand marcha contre cette Egliſe à la tête de cinq cens arbalètriers, en força les portes, & mênaça tous ceux qu'il y trouva de les faire paſſer au fil de l'épée s'ils ne ſe rendoient à diſcrétion. La crainte de la mort les obligea de ſubir la loi du vainqueur. Ce Général les aſſura qu'en ſe ſoumettant à l'obéiſſance du Dauphin de

France, on leur conſerveroit leurs biens & leurs vies, & que s'ils ne lui rendoient reponſe ſur l'heure, il alloit mettre à ſac leur ville, en abandonnant tout au pillage & à la licence du ſoldat. Les bourgeois de Mante ne ſe le firent pas dire deux fois; ils donnerent les mains à tout ce qu'on voulut, & firent ſerment de reconnoître le Duc de Normandie pour leur Souverain durant l'abſence & la priſon du Roi Jean ſon pere; ils demanderent par grace à Bertrand qu'il voulut au pluſtot attaquer la ville de Meulan, parce que cette place les gêneroit beaucoup, tandis qu'elle tiendroit pour le Roi de Navarre, & pour les Anglois, qui feroient ſans ceſſe des courſes ſur eux, & les recoigneroient dans leurs portes.

Bertrand leur promit qu'on alloit inceſſamment s'en occuper : mais il leur dit qu'il faloit auparavant s'aſſurer de la tour de Rouleboiſe, qui ôtoit à Paris la communication de la Seine, & le ſecours que cette ville avoit accoutumé de tirer de cette riviere. C'eſt ce qui fut auſſi-tôt arrêté dans le Conſeil de guerre. Le Gouverneur de cette tour étoit au déſeſpoir de ce que Mante avoit été ſurpriſe, & reprochoit par les crenaux aux François qu'ils ne s'en étoient rendus maîtres que par

trahiſon; qu'ils n'auroient pas ſi bon marché du poſte qu'il occupoit (20) & qu'il ſe défendroit au peril de ſa vie. Des paroles l'on en vint aux coups. Bertrand ſe mit à la tête des milices de Rouen pour attaquer la tour. On fit des efforts incroyables pour l'emporter : mais les aſſiegés qui s'étoient preparés à ſoutenir l'aſſaut, ſe défendirent en gens de cœur, & jetterent tant de dards, tant de pierres, & tant de cailloux qu'ils les obligerent à ſe retirer.

Bertrand qui ne ſe rebutoit jamais pour un mauvais ſuccès, & dont les reſſources étoient inépuiſables, fit amener par charroi des beliers & d'autres machines de guerre pour battre la tour. Cet appareil épouvanta le Gouverneur qui s'apperçevant qu'on ne lui feroit aucun quartier s'il s'opiniatroit à ne ſe pas rendre, prit le parti de capituler & demanda quelque argent pour être dédommagé de ſes pertes. Bertrand avec lequel il s'aboucha lui voulut bien donner cette petite ſatisfaction pourvû qu'il ſortît auſſi-tôt de la tour, ce qui fut exécuté ſur l'heure ; & du Gueſclin s'étant aſſuré de ce poſte y voulut regaler le ſoir même les principaux officiers de ſon armée qui, tenans Conſeil de guerre avec ce Général, furent d'avis de depêcher

au plûtôt auprès du Dauphin pour lui faire part de cette nouvelle, & pour ſcavoir de lui ſi tel étoit ſon plaiſir qu'on rasât cette tour en la faiſant ſauter par une mine, afin de ſe delivrer du ſoin d'y mettre garniſon, dont on auroit ailleurs aſſez de beſoin. Le Duc de Normandie leur envoya les ordres néceſſaires pour demolir la tour, qui fut auſſi-tôt abbatue : ſi bien qu'il ne reſtoit plus pour achever de debaraſſer entierement la Seine, que de prendre Meulan dont les Pariſiens ſouffroient de grandes incommodités. Bertrand aſſembla les officiers de l'armée pour leur repréſenter qu'il falloit achever par la priſe de cette place, ce qu'ils avoient ſi genereuſement commencé ; que c'étoit l'intention de Charles Dauphin, dont ils avoient épouſé la querelle contre le Roi de Navarre & les Anglois qu'on ne la marchandât pas davantage, afin que les environs de Paris pûſſent devenir entierement libres. Le Comte d'Auxerre fit auſſi de ſon côté toutes les inſtances poſſibles, afin que toute l'armée prît la même réſolution ; chacun témoigna beaucoup d'empreſſement pour le ſiége de Meulan, dont le retardement pouvoit nuire aux affaires de la Couronne.

Toutes les troupes firent donc un mou-

vement de ce côté-là, dans la réſolution d'emporter la place. Ceux de Meulan furent bientôt avertis du deſſein qu'on avoit par un Cavalier qui fut à toutes jambes leur donner cette triſte nouvelle, dont ils furent fort allarmés, ce qui les obligea de veiller à leur deffenſe & de ſe tenir ſur leurs gardes plus que jamais. Ils étoient déjà conſternés de la priſe de Mante & de Rouleboiſe ; chacun fut commandé pour travailler aux fortifications de la ville, ſans en excepter les femmes & les enfans. Il y avoit au deſſus une citadelle aſſez forte & bien pourvuë de vivres & de munitions ; le Gouverneur ſe vantoit de tenir longtems parce qu'il avoit des farines, des vins & des chairs ſalées pour plus de quinze mois. Bertrand fit charger une partie des troupes ſur des bateaux, tandis que les archers les Gend'armes cotoyoient la riviere. Quand tout fut arrivé devant Meulan, Bertrand & le Comte d'Auxerre caracolerent autour pour étudier l'aſſiete de la place, & la reconnoître ; ils obſerverent la ſituation de la Tour qui commandoit la ville, étant bâtie ſur une haute éminence : ils remarquerent que le pont avoit été nouvellement fortifié par les Anglois & les Navarrois, & ce pont paroiſſoit à Bertrand fort difficile à prendre.

Il pria le Comte d'Auxerre de lui dire ce qu'il en penſoit : mais le Comte lui fit connoître que la priſe de la citadelle & de la ville étoit bien d'une autre importance que celle du pont, que c'étoit à cela qu'il falloit particuliérement s'attacher ; & que ſi l'on pouvoit emporter les deux premieres, l'attaque & la priſe du pont ne ſeroient pas dans la ſuite une affaire. Qu'il étoit donc de la derniere conſéquence de débuter par la tour de Meulan qu'il falloit aſſiéger dans les formes ; & comme les troupes deſtinées pour ce ſiege, qui pourroit peut-être durer longtemps, auroient beaucoup de fatigues à eſſuyer, il fut d'avis qu'on les logeât autour de Paris, afin qu'elles ſe puſſent délaſſer & refaire de leurs peines & de leurs travaux, & recouvrer de nouvelles forces, pour revenir à la charge quand il en ſeroit temps. Bertrand goûta le conſeil du Comte d'Auxerre. On prépara donc toutes choſes pour l'attaque de la ville ; Bertrand fit ſonner la trompette par tout le camp, afin que chacun fût prêt pour cette expédition. Tandis qu'il ſe donnoit du mouvement pour encourager ſes troupes, & pour leur inſpirer la réſolution de bien payer de leurs perſonnes, les aſſiégés qui le voyoient & le redoutoient,

tirerent ſur lui de deſſus leurs murailles un grand carreau de pierre qui vint tomber aux pieds de ſon cheval, & qui l'auroit infailliblement tué s'il eût porté juſte. Les arbalêtriers eurent ordre auſſi-tôt d'ouvrir l'action, tirant ſans ceſſe contre les aſſiégés qui paroiſſoient ſur les remparts pour les amuſer & faciliter le deſſein de Bertrand, qui ſe mit à la tête des Gensd'armes, & s'en alla tout droit aux barrieres de la ville, qu'il abattit avec tant de bravoure & d'intrépidité, que les bourgeois, n'oſant pas tenir tête, ſe retirerent en déſordre dans la tour où ils avoient mis à couvert ce qu'ils avoient d'or, d'argent & de meubles. Il y en eut quelques autres qui s'enfuirent du côté du pont, y croyant trouver plus de ſûreté.

Bertrand pourſuivant ſa pointe, après avoir renverſé les barrieres, alla s'attacher à la porte de la ville, qu'il fendit & mit en éclats & en piéces avec la même hache : & s'étant ouvert par là l'entrée de Meulan, tout ſon monde ſe répandit auſſi-tôt avec lui dans les rues. L'alarme fut extrême. Les habitans qui ne s'étoient pas refugiés dans la tour, ſe tenoient cachés dans leurs maiſons, n'attendant plus que l'heure de la mort. Bertrand & le Comte d'Auxerre croyant n'avoir encore rien

fait s'ils ne ſe rendoient maîtres de la tour & du pont, tournerent leurs penſées de côté-là; mais pour y réuſſir avec plus de ſuccès, ils crurent qu'il falloit commencer par jetter l'épouvante par-tout. Ils abandonnerent donc la ville au pillage des ſoldats, qui ſe jetterent avec tant de furie dans les maiſons, que les bourgeois s'eſtimoient trop heureux d'avoir la vie ſauve & de ſe mettreen rançon; ſi bien que la ſoldateſque s'enrichit, non ſeulement de leurs dépouilles, mais du prix qu'elle leur faiſoit payer pour leur liberté.

Les habitans qui gardoient le pont craignans la fureur de Bertrand, ne balancèrent point à le rendre, de peur qu'on ne les fit paſſer au fil de l'épée, s'ils entreprenoient une plus longue réſiſtance. Il ne s'agiſſoit donc plus pour achever la conquête que d'enlever la tour. Bertrand s'aviſa avant que d'en venir aux mains, de tenter s'il ne pourroit point engager le Gouverneur à la lui rendre, en l'intimidant. Il le fit donc appeller, prétendant qu'il avoit quelque choſe d'important à lui communiquer. Le Gouverneur parut aux crenaux de la tour, pour apprendre de lui ce qu'il avoit à lui dire. Bertrand le ſomma de la part de Charles Dauphin de France, Régent du Royaume &

Duc de Normandie, de lui rendre inceſſamment la place, & que s'il refuſoit d'obéir, il lui en coûteroit la tête, jurant qu'il ne ſortiroit point de là, ni lui ni ſes gens, qu'il n'en fût le maître de gré ou de force.

Le Gouverneur ne parut point être ébranlé de ces menaces, & ſe mettant à plaiſanter, il lui demanda s'il avoit appris à voler, & ſi le Ciel lui avoit donné des aîles pour monter ſi haut. Bertrand ſe retirant en colere, lui dit qu'il le feroit bientôt repentir de ſa prétenduë raillerie. L'attaque fut auſſi-tôt commencée; mais comme elle faiſoit plus de bruit que d'effet, on ne l'employa ſeulement que pour empêcher les aſſiégés de découvrir au pied de la tour le travail des mineurs qui pouſsèrent leur ouvrage avec tant de ſecret & de diligence, qu'ils s'avancèrent juſques ſous le fondement des murailles qu'ils étançonnèrent enſuite de leur mieux. Quand l'ouvrage fut achevé, les mineurs en donnèrent inceſſamment avis à Bertrand, lui diſant que quand il lui plairoit il auroit la ſatisfaction de voir croûler cette tour par terre. Gueſclin leur commanda de la faire ſauter, ajoûtant que puiſque les ennemis avoient refuſé de ſe rendre, ils ne devoient pas trouver mauvais s'il en venoit contre

eux aux dernieres extrêmités. Les mineurs mirent auſſi-tôt le feu au bois & aux poutres, dont ils avoient étançonné cette tour qu'ils tenoient ainſi ſuſpendue.

Les flammes, venant à brûler les pièces de bois qui ſervoient d'appui aux murailles, en firent tomber un grand pan. Cette chûte alarma ſi fort les aſſiégés, qui s'apperçurent bien que le reſte alloit croûler, qu'ils demanderent quartier : crians aux creneaux qu'ils ſe rendoient à la diſcrétion de Bertrand, s'offrans de payer rançon pour leurs perſonnes, & ne demandans qu'à ſortir au plûtôt de ce même lieu, dans lequel ils ſe croyoient auparavant ſi fort en ſûreté. Bertrand les envoya tous priſonniers à Paris avec leur Gouverneur, fit achever la démolition de la tour, & raſer les murailles de la ville, ſe contentant de s'aſſurer du pont & d'y laiſſer une bonne garniſon. Les milices de Rouen furent renvoyées en leur pays chargées de dépouilles. Bertrand & le Comte d'Auxerre prirent le chemin de Paris pour rendre compte au Dauphin de la derniere expédition qu'ils venoient de faire.

Ce Prince les combla tous deux de bienfaits, & les conjura de ſe réſerver pour la premiere campagne où la Couronne auroit

encore beſoin de leurs ſervices. Ils prirent congé de ce Duc après l'avoir aſſuré qu'ils n'épargneroient ni leur ſang, ni leur vie pour lui conſerver le ſceptre que ſes ennemis vouloient arracher de ſes mains. Bertrand alla ſe délaſſer quelque temps de ſes fatigues en ſon château de *Pontorſon*, juſqu'à ce que le retour du printemps lui donnât lieu de reprendre les armes en faveur du Dauphin qui monta ſur le trône bientôt après; car le Roy Jean ſon pere ayant été délivré de ſa priſon par le ſecours d'une groſſe rançon, ne ſurvécut pas longtemps à ſa liberté. Son retour en Angleterre lui coûta la vie. Cette perte tira des larmes des yeux de tous les François qui regreterent ce brave & généreux Souverain, dont le ſort avoit été ſi déplorable.

Les Anglois & les Navarrois voulans tirer avantage de la conſternation dans laquelle cette mort avoit jetté toute la France, renouvellèrent leurs alliances, & firent une nouvelle confédération, dont le but étoit la ruine de ce beau Royaume. Ce fut dans cet eſprit qu'ils ſe répandirent dans la Normandie, dont ils déſolerent & pillerent les campagnes, ils s'acharnerent plus particulierement ſur les environs de Rouën & de Vernon;

Bertrand les veilloit de près; & lorſqu'ils y penſoient le moins, il leur tomboit ſouvent ſur le corps, & leur donnoit la chaſſe avec le peu de troupes(21)qu'il commandoit; mais il étoit tellement redouté, que ſes ennemis tâchoient d'éviter ſa rencontre, & refuſoient d'en venir aux mains avec lui.

Le Dauphin ſe repoſoit entiérement ſur lui, tandis qu'il n'étoit que Duc de Normandie; mais depuis qu'il fut Roi, il lui donna le commandement de ſes troupes avec un pouvoir abſolu de tout entreprendre, quand il en trouveroit une favorable occaſion. Gueſclin, *jura Dieu qu'il feroit les Anglois courroucier, ou qu'il ſeroit occis par eux en bataille.* Il donna le rendez-vous à ſes troupes à Rouën, qui fut le lieu marqué pour y aſſembler les Généraux & les Officiers qui devoient ſervir dans ſon armée. Grand nombre de Normands, Bourguignons, Champenois & Picards ſe rangerent ſous ſes enſeignes, pour témoigner le zèle & l'affection qu'ils avoient pour leur ſouverain, & c'eſt la louable paſſion dont les François ſe ſont toujours piqués entre les autres Nations; *il n'y en a point qui prenne plus de part à la gloire de ſon Roi, ni qui s'expoſe plus volontiers à tous les périls pour l'honneur de ſa*

ſa patrie. Cela s'eſt remarqué de tout temps.

Bertrand en fit pour lors une heureuſe expérience ; quand il vit (22) cette foule de gens qui ſe préſentèrent pour marcher ſous ſes étendards, il ſe promit un grand ſuccès des opérations de la guerre qu'il alloit entreprendre. Le Comte d'Auxerre, Meſſire Baudoin d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers de France, le Vicomte de Beaumont (23), Louis de Havenquerque Flamand, Thierry de Bournonville (24), Meſſire Enguerrand d'Eudin, le Sire de Ramburre (25), le Sire de Sempy, Robert de Villequier, le Sire de Betancour, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, & pluſieurs autres Chevaliers, avec ce qu'ils purent amaſſer de gens les plus déterminés, ſe joignirent à Bertrand, & firent enſemble un corps de troupes conſidérable. Le grand Maître des Arbalêtriers demanda quelle route il falloit prendre pour aller à la rencontre des Anglois & des Navarrois. Le Comte de Beaumont dit qu'il étoit d'avis, qu'on envoyât auparavant des coureurs pour les reconnoître. Bertrand fit marcher droit au Pont de l'Arche, & dépêcha quelques cavaliers du côté de Cocherel, & de la Croix Saint Leufroy pour obſerver la contenance

des ennemis, & pour aller à la découverte. C'étoit un agréable ſpectacle de voir la belle ordonnance de l'armée françoiſe, dont les bataillons & les eſcadrons étant couverts de fer, jettoient une grande lueur dans la campagne. Les drapeaux & les enſeignes que le vent agitoit, expoſoient les Lys aux yeux des ſpectateurs, & les faiſoient ſouvenir qu'ils en devoient ſoûtenir la gloire aux dépens de leur vie.

Toute la belle jeuneſſe de Rouën voulut être de la partie, ſans ſe laiſſer attendrir par les larmes de leurs mères & de leurs ſœurs, qui tâchoient de les détourner d'un ſi généreux deſſein, dans la crainte qu'elles avoient de ne les plus revoir : rien ne les put retenir. L'armée ſe mit en marche auſſi-tôt, & s'alla répoſer la premiere nuit au Pont de l'Arche, où les ſoldats trouverent des artiſans qui leur avoient apporté de Paris des haches, des dagues & des épées qui furent achetées comptant, pour fournir à ceux qui pouvoient en manquer. Ils ſe diſoient les uns aux autres, qu'ils n'avoient qu'à ſe bien tenir, que Bertrand ne demeureroit pas longtemps ſans rien faire, & qu'infailliblement trois jours ne ſe paſſeroient pas, ſans qu'il y eût bataille. Gueſclin fit la revuë de ſes gens à

la ſortie du Pont de l'Arche, & trouva que ſes troupes ne montoient qu'à ſeize cens hommes d'armes, il les encouragea de ſon mieux en leur repréſentant que le Ciel répandoit toûjours ſa bénédiction ſur les armées qui ſoutenoient la plus juſte cauſe, & qu'ils devoient ſe promettre de battre les Anglois, quand même ils ſeroient deux contre un.

Il détacha ſur l'heure quelques coureurs pour découvrir où pouvoit être le Captal de (26) Buc, & les Anglois qu'il commandoit, & leur donna l'ordre de le venir trouver à Cocherel pour lui en rendre compte. Ce fut là où l'armée demeura campée juſqu'au retour des cavaliers qu'il avoit dépêchés pour reconnoître les ennemis, & comme Bertrand deſiroit le combat, il tenoit toujours ſes gens en haleine, allant de rang en rang pour les y diſpoſer, leur diſant qu'ils devoient avoir devant les yeux la gloire des Lys, & l'honneur de leur patrie, qui leur tendoit les bras pour leur demander du ſecours contre des étrangers; que le Ciel au reſte ſe déclareroit en leur faveur, puiſqu'ils alloient entrer en lice pour la querelle de leur légitime ſouverain; que s'il y avoit entr'eux quelqu'un dont la conſcience lui re-

prochât quelques péchés, il lui conſeilloit d'aller aux Cordeliers pour s'y confeſſer, de peur que le déréglement des uns n'attirât la malédiction de Dieu ſur les autres.

Ces paroles produiſirent leur effet. Les Cordeliers furent aſſiegés de penitens que la préſence du peril rendit plus contrits ſur les déſordres de leur vie paſſée. Quand ils eurent ainſi dechargé leur conſcience du poids de leurs crimes, ils ſe mirent en campagne avec plus d'aſſûrance, & vinrent rabattre à la Croix S. Leufroy faiſant alte à l'Abbaye, pour s'y rafraichir eux & leurs chevaux, tandis que leurs valets iroient au fourage; quand ils pouvoient trouver dans les maiſons des haches, ou des coignées propres à couper du bois, ils s'en ſaiſiſſoient auſſi-tôt, pretendans qu'avec ces inſtrumens, ils feroient plus d'exécution dans une mêlée qu'avec des épées, & c'eſt ce qui leur fit dans la ſuite gagner la *bataille de Cocherel* contre les Anglois qu'ils hacherent & charpenterent avec tant de rage & de furie qu'ils faiſoient voler têtes, bras, & jambes.

Bertrand demeuroit toûjours avec ſes troupes dans cette Abbaye : il s'impatientoit du retard de ſes coureurs. Ils revinrent lui dire qu'ils n'avoient rencontré perſonne à la cam-

pagne, ni homme, ni femme, ni berger, ni laboureur qui leur put dire où pouvoit être à préſent la Captal de Buc & ſes Anglois. Que tout ce qu'ils avoient pu tirer de certain, c'étoit que ce Général étoit ſorti d'Evreux avec treize cens combattants, mais qu'on ne ſavoit pas poſitivement quelle route il avoit pris. Gueſclin peu ſatisfait d'une reponſe ſi vague les renvoya ſur leur pas, leur commandant de fouiller les bois, dans la penſée qu'il avoit qu'ils y pouvoient être en une embuſcade pour faire la guerre à l'œil & le ſurprendre à leur avantage. Il leur donna l'ordre de le revenir trouver à Cocherel & de lui rapporter des nouvelles. Il ſortit auſſitôt de cette Abbaye faiſant plus loin quelque mouvement, il diſoit ſur la route aux officiers qui l'environnoient, qu'il n'auroit ni paix ni repos qu'il n'eut vu de près les Anglois. Il ajouta, *que ces gars y laiſſeroient la pel, & fuſſent ors trois contre un.* Cet intrépide Général jura que s'il y en avoit quelqu'un dans ſon armée qui fut aſſez lâche pour prendre la fuite, il le feroit auſſi-tôt brancher au premier arbre, & que s'il y en avoit qui ne ſe ſentiſſent pas aſſez de cœur pour bien payer de leurs perſonnes, qu'ils euſſent à le déclarer avant le combat, & qu'il leur donneroit

volontiers congé, de peur que dans l'occaſion leur crainte ne fut contagieuſe pour les autres; tous lui repondirent qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'ils étoient reſolus de le ſeconder, & de vendre avec lui bien cherement leurs vies aux Anglois, qu'ils eſperoient de combattre & de vaincre. Ils hâterent donc leur marche avec tant de diligence, qu'ils arriverent le ſoir même à Cocherel, par un temps bien chaud. Le ſuccès de la bataille qui s'alloit donner, étoit d'une très-grande importance aux affaires du Roi Charles, parce que le Captal de Buc avoit affecté d'entrer dans le Royaume pour troubler la cérémonie de ſon couronnement, qui ſe devoit faire à Rheims le jour de la Trinité, ſe vantant qu'il feroit tant de conquêtes en France en faveur du Roi d'Angleterre ſon maître, qu'il ne laiſſeroit à Charles qu'un vain titre de Souverain ſans villes & ſans ſujets.

Il marchoit avec une fierté extraordinaire, ayant avec ſoi les plus braves & les plus aggueris de ſa nation. Bertrand avoit déjà paſſé la riviere d'Evre, & s'étoit poſté tout auprès de Cocherel, (petit hameau devenu fameux par la victoire que Gueſclin y remporta) il attendit là des nouvelles de ſes eſpions & de ſes coureurs, qui ſe rendans

auprès de lui, ne lui donnerent pas plus de ſatisfaction que la premiere fois, lui diſans qu'ils avoient fait toutes les recherches poſſibles pour apprendre des nouvelles de la marche du Général Anglois, & qu'ils n'en avoient pû faire aucune decouverte. Bertrand (27) leur reprocha leur peu de vigilance & d'adreſſe, les accuſant de craindre les ennemis, & les traitant de lâches, & de gens plus capables de piller la campagne, que de faire aucune action d'honneur & de recompenſe. Il ajoûta que s'il avoit eu cet ordre il s'en ſeroit mieux acquitté qu'eux, & qu'il falloit abſolument que les Anglois ne fuſſent pas loin d'eux : qu'il étoit donc dans la reſolution de ne point décamper de là, qu'il n'en eût des nouvelles certaines : parce qu'il étoit bien trompé, ſi les ennemis n'étoient pas à leurs côtés. Son preſſentiment ſe trouva véritable, parce que les Anglois marchoient dans les bois, joignant la montagne de Cocherel.

Bertrand ravi de les avoir trouvés fit auſſitôt tout préparer (28) pour le combat. Le Comte d'Auxerre & le Vicomte de Beaumont qui commandoient ſous lui firent armer leurs gens qui brûloient d'envie de combattre, & n'attendoient que le moment qu'on en

viendroit aux mains. Un Héraut vint leur dire qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes, puiſque les Anglois n'étoient éloignés d'eux que de trois ou quatre traits d'arbalête. Bertrand leur renouvella le diſcours qu'il leur avoit fait auparavant pour les encourager au combat. Il n'eut pas plûtôt achevé de parler, qu'il apperçut ſur la montagne l'étendard d'Angleterre qui flottoit au vent. Ce qui lui ſervit de ſignal pour ranger ſes gens en bataille. Le Vicomte de Beaumont lui repréſenta qu'il devoit demeurer dans le vallon qu'il occupoit, & que s'il faiſoit quelque mouvementpour changer de poſte & gravir la montagne pour aller aux ennemis, il couroit grand riſque de ſe faire battre. Bertrand lui repondit que c'étoit bien auſſi ſon intention de ne pas quitter ce terrein ſur lequel il étoit, & d'attendre là les Anglois de pied ferme, & qu'il ſe promettoit de donner pour etrenne (29) au nouveau Roi de France le Captal de Buc en perſonne, comme priſonnier de guerre. Tandis qu'il tenoit ce diſcours, les Anglois étoient poſtés ſur la montagne & faiſoient montre de leurs drapeaux avec beaucoup de faſte & de fierté.

Le Captal ne ſavoit quel parti prendre, il s'imaginoit que les François ne bougeans de

leurs places apprehendoient de riſquer le combat. Ce fut dans cette penſée qu'il voulut preſſentir les officiers de ſon armée pour ſavoir s'il n'étoit point à propos de deſcendre pour aller aux François & les attaquer, tandis qu'ils étoient ſaiſis de crainte : mais Pierre de Squanville le fit revenir de cette opinion, en lui témoignant qu'il étoit dangereux de deſcendre ; que ſes troupes, ne pouvant faire ce mouvement ſans ſe fatiguer, donneroient priſe ſur elles quand il faudroit en venir aux mains, qu'il valoit donc mieux ne pas abandonner la montagne, juſqu'à ce que les François euſſent pris un autre parti. Jean Jouel goûta fort la penſée de ce Chevalier, ſoutenant que s'ils gardoient encore ce poſte trois jours, les François ſeroient affamés dans le leur, & ſeroient obligés de décamper. Cet avis étoit ſi judicieux que Bertrand s'appercevant que c'étoit là le but des Anglois, aſſembla le Conſeil de guerre, compoſé du Comte d'Auxerre, du Beſque de Vilaines, du Vicomte de Beaumont, du grand Maître des Arbalêtriers, & de tous les autres Chevaliers & Seigneurs de l'armée, auxquels il témoigna qu'il étoit viſible que les Anglois n'avoient pas envie de deſcendre de la montagne qu'ils occupoient, dans l'eſpérance qu'ils avoient

que les François ſeroient bientôt obligés de deſemparer, de peur de ſe voir affamés dans leur camp; qu'il étoit donc d'avis qu'on leur envoyat un Trompette pour les inviter au combat & leur marquer un champ de bataille, où les deux armées pourroient meſurer leurs forces ſur un égal terrein, ſans que le poſte de l'une fut plus avantageux que celui de l'autre. Tout le monde donna les mains à la propoſition de Bertrand qui depêcha ſur l'heure un Héraut au Captal de Buc pour ſçavoir s'il vouloit accepter la bataille; mais ce Général qui ne brûloit pas du deſir de ſe battre comme Gueſclin, repondit avec flegme qu'il ne conſulteroit pas Bertrand ſur ce qu'il avoit à faire en cette circonſtance, qu'il ſauroit choiſir ſon temps à propos & qu'il n'avoit garde de rien haſarder ſachant qu'il lui venoit un secours conſidérable.

Bertrand voyant par cette reponſe que le Captal de Buc temporiſoit, prétendant tirer avantage du peu de vivres qui reſtoit dans le camp des François que la faim preſſoit beaucoup, tandis que les Anglois en avoient en abondance, s'aviſa de ſuggerer d'autres moyens à ſon armée pour engager les ennemis au combat. Il fit connoître à tous les officiers qu'il falloit ſe retirer devant les Anglois &

faire ſemblant de fuir, pour les porter à deſcendre de la montagne, & que quand on les tiendroit dans la vallée, l'on rebrouſſeroit auſſi-tôt chemin, pour les venir charger de front, en flanc, & par derriere. La choſe fut ponctuellement exécutée comme Bertrand l'avoit projettée, il donna l'ordre qu'on chargeât tous les équipages ſur leurs mulets, & qu'on les fit marcher devant, afin que la Gendarmerie qui les ſuivoit, les put tout-à-fait couvrir.

Quand les Anglois apperçurent de deſſus leur montagne cette démarche des François, ils la prirent plûtôt pour une fuite, que pour une retraite, ils en allerent auſſi-tôt donner avis au Captal, qui voyant auſſi ce mouvement, ne pouvoit ſe tenir de joie, croyant que Bertrand n'avoit point d'autre deſſein que celui de ſe tirer d'affaire, & du mauvais pas dans lequel il s'étoit embarqué; mais Pierre de Squanville qui connoiſſoit le caractere de Bertrand eſſaya de le détromper de l'opinion dont il paroiſſoit prévenu, lui diſant qu'il étoit à craindre que cette retraite de Bertrand ne fut une feinte pour retourner ſur ſes pas contre eux, & qu'on auroit beaucoup manqué quand on auroit quitté la montagne, où l'on étoit ſi bien poſté. Le Che-

valier Bambroc encherit encore ſur ce qu'avoit dit Pierre de Squanville & fit toutes les inſtances poſſibles pour engager le Captal de Buc à reprendre le chemin de la montagne; mais Jean Jouel leur reprochant leur crainte, jura qu'ils feroient mieux de quitter l'armée que d'y jetter l'alarme de la ſorte. Il ajoûta que Bertrand n'étoit point un homme ſi fort à redouter, que s'il s'étoit juſqu'alors ſignalé dans la guerre, il ne s'enſuivoit pas qu'il fut également heureux par-tout : que les armes étoient journalieres, que tel étoit aujourd'hui vainqueur, qui le lendemain pouvoit être battu : qu'enfin il ſeroit honteux aux Anglois de reculer d'un pas devant une armée qui fuyoit.

Tandis que ces Généraux ſe prenoient ainſi de paroles, Bertrand fit volte face, & faiſant ſonner toutes les trompettes, il marcha droit aux Anglois qui furent bien ſurpris de ce mouvement. Le Captal & ſes gens euſſent bien ſouhaité de ſe revoir ſur la montagne, mais il n'étoit plus temps; car les François étoient trop près d'eux, & les auroient chargés par derriere en leur marchant ſur les talons; ſi bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour le Captal que celui de ſe préparer au combat, &

d'exhorter ſes Anglois à bien faire, en leur repréſentant qu'ils étoient en plus grand nombre que leurs ennemis, dont ils auroient bon marché, parce que la famine leur laiſſoit à peine la force de ſoûtenir leurs armes; que les François n'en pouvant plus, quelque bonne contenance qu'ils fiſſent, ils ſeroient aiſément défaits; que chacun ſe diſposât donc à agir en gens de cœur, & pour le faire avec plus de ſuccès, il fit publier dans toute l'armée qu'on fit alte, pour prendre tous une ſoupe au vin, afin de mieux combattre.

Le Captal & Jean Jouel tâchoient de les encourager, en les aſſurant qu'ils leur donneroient les premiers de beaux exemples de bravoure & de valeur, & qu'on ne les verroit pas fuir comme des liévres devant les François. Bertrand ſe ſervit de cette alte des Anglois pour faire toûjours avancer ſes trou- & les ranger en bataille. Il donna les ordres néceſſaires, afin que la journée lui fût glorieuſe, & que le nouveau Roi de France remportât une victoire ſur ſes ennemis, auſſitôt qu'il auroit été couronné dans Rheims.

CHAPITRE X.

De la célèbre victoire que BERTRAND *remporta ſur les Anglois devant Cocherel, où le Captal de Buc leur Général fut pris, & toute ſon armée défaite.*

TANDIS que les deux armées étoient en préſence, campées entre la riviere d'Evre & la montagne de Cocherel, ſituée près d'un bois, le Captal de Buc s'apperçut que le cœur manquoit à ſes troupes, qui voyans une montagne à leur dos, comprirent bien qu'en cas qu'il leur mesarrivât, elles n'auroient pas la liberté de gagner au pied. Cette tiédeur lui fit naître la penſée de reculer le combat, & d'amuſer Bertrand en attendant qu'il lui vint un ſecours de ſix cens hommes que lui devoit amener un Chevalier Anglois. Il envoya donc un hérault dans l'armée des François pour dire à Bertrand en préſence de tous les officiers qui ſervoient ſous lui, que les Anglois, touchés de la langueur où la famine avoit réduit les François, leur vouloient bien faire l'amitié de les accommoder de leurs vivres & de leurs vins, & ne pas profiter de l'avantage qu'ils pourroient remporter ſur eux, vû l'état où leur longue di-

ſette les avoit plongés : qu'ils leur donneroient donc la liberté de s'en retourner où bon leur ſembleroit, ſans aucunement les troubler dans leur marche : Mais Bertrand, qui vouloit ſe battre, lui répondit dans le langage de ce temps-là : *Gentil Heraut, vous ſçavez moult bien preſchier, vous direz à votre retour par de là, que ſe Dieu plaît je mangerai aujourd'huy du Captal un quartier, & ne penſe aujourd'huy à manger d'autre char.*

Cette fiere réponſe fit comprendre au Captal qu'il n'y auroit plus rien à ménager avec Gueſclin. Ce fut la raiſon pour laquelle il commanda ſur l'heure qu'on ſe mît ſous les armes, & que l'on commençât l'attaque. Les valets & les enfans perdus des deux camps en vinrent les premiers aux mains, & s'acharnerent les uns ſur les autres avec tant de rage & de furie, que le ſang en couloit de toutes parts. Cependant les goujats François eurent de l'avavantage ſur ceux des Anglois, ce qui fut un heureux augure pour Bertrand. Après que les enfans perdus furent ſéparés, il y eut un Chevalier Anglois qui ſe détacha de ſon gros, pour demander à faire un coup de lance contre celui des François qui ſeroit aſſez brave pour vouloir entrer en lice avec

lui. Roulant du Bois ſe préſenta pour lui prêter le colet, ſous le bon plaiſir de Bertrand. Le François eut encore de l'aſcendant ſur l'Anglois, car non ſeulement il perça les armes & la cuiraſſe de celui-ci; mais le coup ayant porté bien avant dans les chairs, le Chevalier Anglois fut renverſé de ſon cheval à la vue des deux camps; ce qui fut une grande confuſion pour ceux de ſon parti, qui de tous ces ſiniſtres événemens ne devoient rien préſumer que de fatal pour eux.

Cependant le Captal voulant toûjours faire bonne mine, s'aviſa, pour braver les François, de faire apporter ſa table au milieu du pré chargée de viandes & de vin, comme voulant ſe mocquer de Bertrand qui jeûnoit depuis longtemps avec ſes troupes. Les Archers & les Arbalêtriers commencerent la journée par une grele de fléches qu'ils ſe tirerent les uns aux autres, mais qui ne firent pas grand effet des deux côtés. Les Gens-d'armes ſe mêlerent & combattirent à grands coups de haches, de ſabres & d'épées. L'action fut très-meurtriere de part & d'autre. Gueſclin s'y faiſoit diſtinguer par les Anglois qui tomboient à ſes pieds & qu'il couchoit par terre, par tout où il paroiſſoit. Ce foudre de guerre éclairciſſoit les rangs des ennemis

ennemis par le carnage qu'il y faiſoit. Il fut fort bien ſecondé du Vicomte de Beaumont, de Meſſire Baudoin d'Ennequin & de Thibaut du Pont, qui ſe ſignalerent dans cette bataille.

Ce dernier (30) frappoit ſur les Anglois avec tant de rage & de violence, que ſon ſabre s'étant briſé par la force des coups qu'il aſſenoit, il ſe ſeroit trouvé hors de combat, ſi l'un de ſes gens ne ſe fût heureuſement rencontré pour lui mettre une hache à la main, dont il fit un tel uſage, que d'un ſeul coup il enleva la tête d'un Chevalier & la fit tomber à ſes pieds. Gueſclin couroit par-tout, les bras nuds & le ſabre enſanglanté, criant aux François que la journée étoit à eux; & qu'ils l'achevaſſent auſſi courageuſement qu'ils l'avoient commencée : qu'il étoit important pour la gloire de la Nation de gagner cette victoire en faveur du nouveau Roi de France, ſur ſes ennemis qui vouloient lui ravir la couronne. Ce peu de paroles prononcées par ce fameux Général dans la plus grande chaleur de la mêlée, fit un ſi grand effet, que les François revinrent à la charge avec un plus grand acharnement, & reprirent de

nouvelles forces pour achever la défaite des Anglois.

Le Captal de Buc Général des Anglois paya bien de ſa perſonne, & donna dans cette journée des marques d'une bravoure extraordinaire : mais du côté des François, ceux qui ſe ſignalerent le plus, après Bertrand, furent le Comte d'Auxerre, & le Vert Chevalier Seigneur François, qu'on nommoit ainſi pour la force & la vigueur avec laquelle il avoit accoûtumé de combattre. Le Vicomte de Beaumont, le Sire d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers de France, le Beſque de Vilaines, le Sire de Sempy, le Sire de Rambure, & Meſſire Enguerrant d'Eudin s'y diſtinguerent auſſi par leur courage & par leur valeur. Les Anglois de leur côté diſputerent longtemps le champ de bataille, & tuerent beaucoup de Chevaliers François, entre autres le Sire de Betancour, Regnaut de Bournonville, Jean de Senarpont, Jean des Cayeux, & Pierre de l'Epine, tous gens d'une illuſtre naiſſance ; l'on dit que le Baron de Mareüil, qui tenoit pour les Anglois, fier de ce ſuccès, crioit à pleine voix après Gueſclin, comme le voulant affronter, & lui faire ſentir que les choſes prenoient un autre train qu'il ne s'étoit imaginé ;

mais Bertrand revint ſur lui tout en colere, & lui déchargea ſur la tête un coup ſi violent qu'il l'abatit à ſes pieds : il l'alloit achever s'il n'eût été promptement relevé par les ſiens. La mêlée recommença alors avec plus de chaleur ; mais les Anglois ſuccomberent à la fin, quelques efforts que fiſſent le Captal de Buc & le Baron de Mareüil pour leur inſpirer du courage, & leur faire reprendre leurs rangs, leur diſant toujours qu'il leur venoit un grand ſecours. Bertrand de ſon côté ne manquoit pas d'animer les ſiens, & de les exhorter à ſi bien combattre qu'on pût donner au nouveau Roi pour ſon joyeux avenement à la couronne, la nouvelle d'une victoire bien complette.

Ces paroles inſpiroient un nouveau feu aux François, & les faiſoient revenir à la charge avec plus de furie. Cette grande action ne ſe paſſa point ſans qu'il y eut du côté de Bertrand quelques perſonnes diſtingues qui perdirent la vie ; le Vicomte de Beaumont & le grand Maître des Arbalêtriers furent de ceux-là. Ce dernier fut tué de la propre main du Baron de Mareüil, qui n'eut pas le loiſir de ſe féliciter de cet avantage ; car le Comte d'Auxerre, & le Vert Chevalier lui firent payer ſur le champ cette mort aux dépens de ſa

propre vie, s'étant jettés avec tant de rage & d'opiniâtreté ſur lui, qu'ils ne le laiſſerent qu'après lui avoir donné le coup de la mort. Le même ſort tomba ſur Joüel, qui s'étant engagé dans la mêlée, n'en put ſortir qu'après avoir reçu beaucoup de bleſſures, qui furent mortelles. Il arrive ſouvent dans les combats des avantures ſi biſarres auxquelles on ne s'attendoit pas, qu'elles ſont ſouvent la déciſion de la journée. Celle de Cocherel en eſt un exemple; car, comme on étoit aux mains, deux coureurs vinrent à toute jambe avertir les François qu'ils combatiſſent ſans relache, parce qu'il leur venoit un grand renfort qui les alloit rendre victorieux; & cependant les deux hommes s'étoient mepris, car ce ſecours étoit pour les Anglois.

Cette eſperance dont ſe flatterent les François leur fit redoubler leurs coups avec plus de vigueur, ſe jettans comme des lions au milieu des rangs de leurs ennemis, & ne doutant plus que la victoire n'allât ſe déclarer en leur faveur. Cette ſeule opinion leur donna tant de cœur & tant de ſuccès, qu'ils firent une horrible boucherie des Anglois & tuerent entr'autres Robert du Sart Chevalier, l'un des plus braves du parti contraire, & Pierre de Londres neveu de Chandos qui s'étoit

diſtingué dans l'armée Angloiſe par pluſieurs belles actions qui lui avoient acquis beaucoup de réputation. L'on ajoûte que Bertrand ſe ſervit encore d'un autre ſtratagême qui lui procura la victoire. C'eſt qu'il s'aviſa, dans la plus grande chaleur du combat, de détacher de ſon armée deux cens lances ſous la conduite d'Euſtache de la Houſſaye, auquel il donna ordre de s'aller porter avec ſes gens derriere une haye que pluſieurs buiſſons couvroient, au deſſous de laquelle il y avoit une piéce de terre où l'on avoit planté des vignes qu'on avoit laiſſées en friche. Ils s'y coulerent & couvrirent leur marche ſi bien que s'étant emparés de ce terrein, les Anglois furent ſurpris de ſe ſentir attaqués par derriere, & d'avoir à leur dos une partie de leurs ennemis, tandis qu'ils étoient occupés à ſe deffendre de front contre les autres : ſi bien que ſe voyant enveloppés, il leur fut impoſſible de ſoûtenir le choc plus long-temps au milieu d'un carnage qui leur faiſoit horreur & les jettoit dans le découragement & le déſeſpoir.

Le Captal appercevant ce deſordre, & voyant qu'il n'y pouvoit apporter de remede, prit la réſolution de vendre cherement ſa vie. Bertrand & Thibaud du Pont intrépide Che-

valier lui tomberent ſur le corps. Ce dernier le prit à deux mains par le caſque, & le ſerra tellement qu'il ne ſe pouvoit dégager, & quelqu'effort qu'il fit pour le percer de ſa dague, du Pont le tenoit toujours lui criant qu'il ſe rendit ſur l'heure s'il lui reſtoit quelque deſir de vivre. Bertrand qui ne s'accommodoit pas de toutes ces façons, lui dit, *j'ay à Dieu en convenant que ſe ne vous rendez, je vous bouterai mon épée dans le corps.* Le Captal ſçachant qu'il étoit homme à faire le coup, ne ſe le fit pas dire deux fois. Il ſe rendit à lui ſur l'heure. Pierre de Squanville ſuivit auſſi ſon exemple, & lui tendit la main; ſi bien que tout le combat ceſſa dans l'inſtant. La plûpart des Anglois furent tués, ou pris, & la victoire étoit complette pour Gueſclin, quand un eſpion vint lui dire que tout n'étoit pas encore achevé, qu'il avoit vu ſix vingt chevaux qui couroient à toute bride pour venir au ſecours des Anglois.

Bertrand voulant profiter de cet avis fit auſſi-tôt déſarmer ſes priſonniers, & rangea ſes gens en bataille, pour attaquer le renfort qui venoit au ſecours des Anglois. Il eut l'adreſſe de les envelopper, & de les tailler en pieces, ſans qu'il en put rechaper un ſeul

que le Capitaine qui conduiſoit ce ſecours, & qui voyant que tout étoit perdu, ſe ſauva & retourna au château de Nonencourt, d'où il étoit ſorti. Comme il avoit peur d'être dépouillé ſur ſa route d'un habit en broderie, dont il étoit couvert, il alla chercher un ſac dans un moulin, qu'il mit par deſſus pour ſe déguiſer. Quand le Gouverneur le vit rentrer ſeul dans ce bel équipage, il lui demanda la raiſon de cette métamorphoſe. Le Capitaine lui fit le triſte recit de ce qui s'étoit paſſé, lui diſant que le Captal & Pierre de Squanville étoiént pris; que le Baron de Mareüil, Jean Jouel & tous les autres Chevaliers étoient morts, pris ou bleſſés à mort, qu'enfin la défaite des Anglois étoit ſi entiere qu'on n'y voyoit aucune reſſource.

Le Gouverneur avoit de la peine à croire cette nouvelle & il auroit maltraité celui qui la lui rapportoit, ſi d'autres gens ne fuſſent venus auſſi-tôt qui la confirmerent. Le champ de bataille étant couvert de morts, les villageois d'alentour s'y rendirent pour les dépouiller, tandis que les François achevoient de defaire le ſecours qui venoit aux Anglois: mais après le dernier combat les gens de Bertrand revinrent ſur leurs pas. Leur préſence épouvanta ſi fort cette canaille qu'elle

prit auſſi-tôt la fuite. Les ſoldats de Gueſclin chercherent avec ſoin les cadavres du Vicomte de Beaumont & du Seigneur d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers qu'ils demêlerent entre les autres, & les firent tranſporter de là pour leur donner une ſepulture proportionnée à leur rang & à leur naiſſance : ils trouverent auſſi Jean Jouel du parti Anglois qui tiroit à ſa fin, mais qui n'étoit pas encore mort des bleſſures qu'il avoit reçues. Ils le firent charger ſur une charette dont l'ébranlement acheva de le faire mourir.

Bertrand commanda qu'on otât de là les principaux officiers François qui venoient de perdre la vie dans la bataille, afin qu'on les fît inhumer honorablement, comme gens qui venoient d'expirer pour la gloire de leur nation. Gueſclin fit monter auſſitôt à cheval ſes plus illuſtres priſonniers tels que le Captal, Guillaume de (31) Granville & Pierre de Squanville ; il leur fit faire une ſi longue traite, qu'il les mena le ſoir même à Vernon, d'où il les fit paſſer le lendemain à Rouen, d'où Bertrand écrivit au Roi le ſuccès de cette bataille & le nombre & la qualité des priſonniers pour ſavoir de Sa Majeſté ce qu'elle vouloit qu'on en fit. Ce fut avec

beaucoup de joye que Charles reçut une ſi agréable nouvelle à Rheims où ce Prince s'étoit rendu pour la cérémonie de ſon Sacre.

La conjoncture étoit la plus favorable du monde ; parce que cette victoire donnoit un grand poids aux affaires de Sa Majeſté contre les Anglois (32), dont le parti s'affoiblit à veüe d'œil depuis cette journée. Le Roi donna l'ordre que l'on reſſerât étroitement les priſonniers dans le château de Rouen, & fit decapiter Pierre de Squanville, parce qu'étant né ſon ſujet, il avoit été pris les armes à la main contre ſon Souverain. Ce Prince revint enſuite dans ſa Capitale où les Pariſiens le reçurent avec des grandes démonſtrations de joye pour la victoire de Cocherel, & pour recompenſer Bertrand (33) qui l'avoit remportée, il lui fit don de la Comté de Longueville ; il gratifia les autres officiers à proportion des ſervices qu'ils lui avoient rendus dans cette glorieuſe journée.

CHAPITRE XI.

De la priſe de Valogne & de Carentan par BERTRAND, *& de la victoire qu'il remporta ſur les Anglois dans le même pays.*

GUESCLIN ne voulut pas demeurer oiſif après la journée de Cocherel, & prétendant encore rendre de plus grands ſervices à ſon Maître il aſſembla le plus de troupes qu'il put à Rouen pour entreprendre de nouvelles expéditions. Tous les Généraux François qui ſe faiſoient un honneur de ſoutenir la gloire des Lys, ſe rendirent auprès de lui. Le Comte d'Auxerre, le Vert Chevalier, le Beſques de Vilaines, Alain de Beaumont qui mouroit d'envie de venger la mort de ſon frere le Vicomte qui venoit d'être tué dans la derniere occaſion, Olivier de Mauny & Alain ſon frere, Euſtache de la Houſſaye, lui menerent le plus de gens qu'ils purent raſſembler pour groſſir ſon armée. Quand tout fut prêt, Gueſclin partit de Rouen dans une belle ordonnance. Il mit à la tête de l'avantgarde Guillaume Boitel brave & expérimenté Capitaine qui tomba d'abord dans une embuſcade & fut vivement attaqué par les Anglois qui le

croyoient ſurprendre : il les repouſſa ſi vigoureuſement qu'il les mena battant juſqu'à Valognes, après en avoir couché plus de ſix vingt par terre. Les fuyards allarmerent la ville & y jetterent l'épouvente, en diſant qu'il falloit que chacun ſe ſauvât, parce que *le Diable de Bertrand* étoit à leurs trouſſes, & qu'il ne feroit aucun quartier à ceux qui tomberoient par malheur dans ſes mains.

Valognes n'étant pas fermée, les habitans ſe refugierent en foule dans la tour du Château pour s'y mettre à couvert de l'invaſion des François : ils depêcherent des couriers pour avertir les Anglois qui s'étoient ſaiſis de Saint Sauveur, & de Carentan, qu'ils euſſent à ſe tenir ſur leurs gardes : parce que Bertrand étoit en campagne, & qu'il faiſoit mine de les attaquer. Ce Général étant arrivé devant Valognes avec tout ſon monde, il inveſtit le Château : mais avant que de l'attaquer il voulut ſonder le Gouverneur, & voir s'il ne pourroit point l'obliger à rendre la place dans la crainte des exécutions militaires. Il approcha donc du foſſé pour s'aboucher avec lui, & lui dit que s'il prétendoit arrêter une armée Royale devant une bicoque, il devoit compter qu'il le feroit pendre aux crenaux des murailles de la tour,

auſſitôt qu'il l'auroit emportée, ſans faire aucun quartier aux Anglois qui y tenoient garniſon ſous ſon commandement.

Le Gouverneur ne fut point allarmé de cette menace; il lui repondit fierement qu'il ſe defendroit en homme de cœur & qu'il ſe ſoucioit fort peu ni du Roi de France, ni de lui. Bertrand ſe retira en lui montrant les poings, & lui diſant *que voulſit ou non, il auroit le chaſtel.* Le Gouverneur (Anglois de nation) mit tout en œuvre pour lui tenir tête & diſpoſa tous ſes arbaletriers pour écarter les aſſiégeans à force de traits. Les François les attaquerent vivement : mais comme ils ne pouvoient pas entamer les murailles de la tour, tous leurs efforts furent ſans effet. Cette vaine tentative chagrinoit fort Bertrand. Il aſſembla ſon Conſeil de guerre. Le Comte d'Auxerre fut d'avis que puiſqu'on ne pouvoit pas emporter ce château d'aſſaut, il falloit le battre avec des machines, ou le miner. Tout le monde entra dans ce ſentiment, on envoya tirer de St. Lo ſix batteries propres à lancer de gros carreaux de pierre; mais les aſſiégés en évitoient les atteintes & les coups, en les amortiſſant par des peaux de bœufs fraichement tués, auſſitôt qu'ils voyoient la machine en action, ſi

bien que la violence de la pierre jettée, venoit ſe ralentir dans ces peaux qui la recevoient.

Bertrand étoit au déſeſpoir de ce que les aſſiégés rendoient ſes efforts inutiles, & ſe moquoient de ces groſſiers ſtratagêmes qu'il employoit contre eux; il ne lui reſtoit donc plus que celui de la mine pour faire ſauter cette tour; mais comme elle étoit ſituée ſur un rocher, elle n'y pouvoit mordre. Ces difficultés rebutèrent la plûpart des Généraux qui vouloient laiſſer là l'entrepriſe. Le Vicomte de Rohan & le Seigneur de Beaumanoir étoient d'avis qu'on ſe retirât pour aller ſecourir le château d'Auray que le Comte de Montfort, ſecondé de Robert Knole & de Chandos, avoit commencé d'attaquer en Bretagne. Ils ſoutinrent que cette affaire étant de la derniere importance pour Charles de Blois, on devoit toutes choſes ceſſantes tourner ſes penſées de ce côté-là, plûtôt que de s'acharner à une bicoque dont la priſe incertaine coûteroit beaucoup de gens aux François, & qu'on en auroit beſoin pour d'autres expéditions; mais Bertrand qui ne vouloit jamais rien faire à demi, les fit revenir de cette opinion, leur repréſentant que s'ils décampoient de devant cette tour,

ils alloient commettre la réputation de leurs armes, qu'ils avoient rendu redoutables juſqu'alors; qu'il valoit donc bien mieux achever ce qu'ils avoient commencé, que de demeurer en ſi beau chemin.

L'aſcendant qu'il avoit ſur leurs eſprits les fit condeſcendre à ce qu'il voulut : on continua donc le ſiége. On livra deux aſſauts avec tant d'impétuoſité, que le Gouverneur, ſe ſouvenant que Bertrand avoit juré que s'il prenoit ce fort, il le feroit pendre avec toute la garniſon qu'il commandoit, ſongea à capituler pour ſauver ſes biens & ſa vie. L'on vint dire à Gueſclin que quelqu'un faiſoit ſigne de la main comme deſirant de lui parler. Il pouſſa ſon cheval de ce côté-là pour prêter l'oreille à ce que le Gouverneur vouloit dire. Celui ci lui fit offre de rendre le château s'il lui faiſoit compter trente mille livres : mais Bertrand, qui ne prétendoit jamais acheter ſes conquêtes qu'à la pointe de l'épée, lui remontra qu'il ne faiſoit que trainer ſon lien par toutes ſes chicanes; qu'il ne déſempareroit point de là qu'il n'eût emporté cette place, quand il y devroit reſter tout l'hiver, & qu'il épuiſeroit la Normandie de machines de guerre pour réduire en poudre cette tour, & pour les faire tous

pendre : qu'il ne lui donnoit enfin que trois jours pour lui remettre la place entre les mains, & que ſi dans ce temps il n'obéiſſoit, il n'y auroit plus aucun quartier pour lui, ni pour les ſiens.

Le Gouverneur voyant la réſolution de Bertrand qui lui paroiſſoit homme à lui tenir parole, le pria de trouver bon qu'il aſſemblât ſa garniſon pour délibérer là-deſſus. Le Gouverneur fit entendre à ſes gens que c'étoit en vain qu'ils entreprendroient de faire une plus longue réſiſtance, & que s'ils s'opiniâtroient à ne ſe pas rendre, ils couroient tous riſque de perdre non-ſeulement leurs biens; mais leurs vies. Que s'ils vouloient conſerver l'un & l'autre, il falloit inceſſamment ouvrir les portes à Bertrand, de peur qu'un plus long retardement ne rendît leur capitulation rigoureuſe & difficile. La crainte de perdre leurs biens qu'ils avoient enfermés dans ce château les fit conſentir à le rendre. Ils ſtipulèrent donc, que non-ſeulement ils en ſortiroient la vie ſauve; mais auſſi qu'il leur ſeroit permis d'emporter avec eux l'or, l'argent & les meubles qui leur appartenoient. Gueſclin donna les mains à ces deux conditions, & dès le lendemain les aſſiégés ouvrirent leurs portes & baiſſerent

le pont pour y laiſſer entrer Bertrand avec ſon monde : il garda la parole qu'il leur avoit donnée, ne ſouffrant pas qu'on fit aucune hoſtilité contre eux, & les renvoyant en toute liberté, les uns à Saint-Sauveur, & les autres à Cherbourg, chargés de leur bagage, auquel aucun ſoldat n'oſa toucher, de crainte de s'attirer l'indignation de Bertrand.

Il arriva pour lors une avanture qui penſa tout gâter, & qui nous apprend qu'il ne faut jamais inſulter les vaincus : car comme les aſſiégés ſe retiroient paiſiblement, les François voyant qu'on leur apportoit les clefs avec tant de ſoumiſſion, firent de ſi grandes huées ſur les Anglois, de ce qu'ils s'étoient rendus, que huit Chevaliers de ce parti-là, couverts de honte & confus du reproche qu'on leur faiſoit, rentrerent dans la tour avec le plus de gens qu'ils purent ramaſſer de la garniſon, ſe barricaderent, & réſolurent de s'y bien défendre, ayant encore ſuffiſamment de vivres pour tenir longtemps. Cet incident obligea Bertrand de remonter auſſi-tôt à cheval, & de courir aux barrieres pour leur commander d'ouvrir leurs portes ſans délay ; mais ils vinrent aux creneaux lui dire, qu'après l'inſulte qu'on leur avoit faite,

faite ; ils étoient réſolus pour ſe garantir de l'opprobre & de l'ignominie qu'on leur avoit reproché, de ſe défendre juſqu'à la mort, & qu'ils l'empêcheroient d'entrer dans la tour. *Certes gars, vous mentirés*, répondit Gueſclin, *car j'y ſouperay en cette nuit, & vous jeunerez dehors.*

Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'il fit ſonner la charge. Les Arbalêtriers tirerent ſans ceſſe, tandis que les autres ſoldats appuyoient les échelles contre les murs pour monter. On eſſaya d'ailleurs d'entâmer la muraille à grands coups de marteaux de fer, de pics, & de hoyaux, & l'on fit de ſi grands efforts qu'on ouvrit une brêche dans le mur : cette brêche facilitant aux François l'entrée de la tour, les en rendit bientôt les maîtres. Bertrand fit abbattre les têtes de tous les Anglois, qui contre la bonne foi de la derniere capitulation, s'étoient remis en poſſeſſion de la tour pour la défendre une ſeconde fois. Tandis qu'on s'aſſuroit de cette place, Olivier de Mauny fut détaché pour attaquer Carentan, ce qu'il fit avec tant de vigueur & tant de ſuccès, que les aſſiégés lui rendirent auſſitôt la place, de crainte de s'y voir forcez, & d'y riſquer leurs biens & leurs vies, ſçachans les merveilleux progrès que les

François venoient de faire, ſous la conduite de Bertrand, dont le nom ſeul étoit devenu la terreur des Anglois & des Navarrois, qui n'oſoient pas tenir devant lui.

Bertrand ſe voyant maître de Valognes & de Carentan, n'avoit plus qu'une fortereſſe à prendre dans la Normandie pour la rendre calme & ſoumiſe à la France. Il appella le Gouverneur de la derniere place qu'il venoit d'enlever, & lui demanda naïvement quelles meſures il lui falloit prendre pour s'aſſurer d'un château, dans lequel il y avoit une Egliſe très-forte. Ce Capitaine pour lui faire ſa cour lui répondit, qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter devant & crier *Gueſclin :* que la crainte de ſon nom feroit auſſi-tôt mettre bas les armes aux aſſiégés, & ouvrir leurs portes. Bertrand lui dit qu'il croyoit qu'il ne devoit point ſe flatter à cet égard, & que la place méritoit bien d'être aſſiégée dans les formes : car les murailles en étoient fort épaiſſes, & d'ailleurs elle étoit entourée de foſſez larges & profonds. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois qui s'étoit fait un nom dans la guerre par ſes belles actions, y commandoit : il avoit dans ſa garniſon beaucoup de Normands qui s'étant revoltés contre leur Souverain légitime, avoient intérêt de dé-

ſendre la place au péril de leur vie, de peur qu'étant pris les armes à la main contre le ſervice du Roy, l'on ne les fit paſſer par celles des bourreaux.

Ces motifs firent que ſi l'attaque du château fût vigoureuſe, la deffenſe ne le fût pas moins, & Bertrand perdant toute eſpérance de le pouvoir prendre de vive force, eut recours à la mine qu'il fit ouvrir ſous les foſſés & ſous l'Egliſe, où il la preſſa fort ſecretement; de maniere que les aſſiégés ne s'en appercevoient point; on ſe promettoit de la faire bientôt jouer avec ſuccès, quand elle fut découverte par une avanture aſſez naturelle. Quelques ſoldats de la garniſon dinans enſemble, il y en eut un qui mit ſon pot & ſon verre ſur une fenêtre qu'on avoit percée dans le mur du château. Ce verre vint à tomber tout d'un coup, & le vin qu'on avoit verſé dedans fut répandu par terre, ſans qu'ils ſçuſſent la cauſe de ce mouvement. Ils prêtèrent l'oreille en cet endroit & poſerent leurs mains ſur la pierre, où le verre avoit repoſé. Le treiſſaillement qu'ils ſentirent leur fit juger que c'étoit un effet du travail des Mineurs, qui s'étoient logés ſous ce mur.

Hugues de Caurelay qui n'étoit pas un

mal-habile homme en fait de ſiége, n'en fut pas plutôt averti, qu'il fit contremíner auſſitôt, & l'ouvrage fut pouſſé de part & d'autre, avec tant de diligence, que les mineurs & contremineurs étoient déjà bien près les uns des autres, quand on vint avertir Bertrand, que s'il vouloit faire un coup hardy, l'on pourroit à la faveur de cette mine, faire gliſſer du monde juſques dans l'Egliſe de la place. Il goûta ſi bien cet avis qu'il réſolut de prendre ce parti ſur le champ. Il s'arma donc, & ſe mettant à la tête de ſes ſoldats les plus déterminés, il entra lui-même dans la mine, & faiſant marcher devant lui dix mineurs pour lui frayer le chemin de l'Egliſe, ils avancerent avec tant de viteſſe & tant de ſecret, qu'ils ſe trouverent dedans ſans avoir été découverts de perſonne. Les ſoldats ravis de ſe voir dans la place par ce ſtratagême, crierent : *Gueſclin*. Les aſſiégés furent ſi ſurpris de cette ſubite apparition, qu'ils ne ſavoient ſi c'étoient des fantômes ou des hommes. La conſternation fut ſi grande, qu'au lieu de ſe mettre ſous les armes pour ſe défendre, ils ne balancerent point à ſe rendre.

Bertrand fit auſſitôt arborer les Lys de la France ſur les remparts de cette fortereſſe, & fit amener devant lui tous les priſonniers

dans une grande ſalle. Il ſe contenta de mettre à rançon les Anglois, traitant avec douceur Hugues de Caurelay, qui n'avoit ſoûtenu le ſiege avec tous ceux de la Nation, que pour le ſervice du Roi d'Angleterre & la gloire de leur patrie. Mais à l'égard des Normands qui furent trouvés dans la place, il les traita comme des rebelles, & les fit paſſer par les mains du Bourreau. Les dépouilles ſe partagerent dans la ſuite entre les ſoldats, & chacun s'alla repoſer pour ſe délaſſer des fatigues que ce ſiege lui avoit fait eſſuyer. Bertrand eut bientôt de nouvelles occaſions de ſignaler ſa bravoure & ſon courage : car Charles de Blois ayant appris que Jean de Montfort avoit mis le ſiege devant Auray, lui dépêcha des perſonnes affidées pour le ſupplier de ne le point abandonner dans une occaſion de cette conſéquence, & de vouloir bien tenter avec ſes gens le ſecours d'une ville dont la priſe pouvoit entraîner après elle la perte de toute la Bretagne, à laquelle il avoit plus de droit que Jean de Montfort. Ce Prince lui fit dire auſſi qu'il auroit une reconnoiſſance éternelle de ce bon office qu'il attendoit de lui : qu'il le récompenſeroit par des bienfaits réels, & ne ſeroit point ingrat à l'égard de tous les officiers qui le

ſeconderoient dans cette expédition. Bertrand les chargea de dire de ſa part à leur Maître, qu'il pouvoit compter non ſeulement ſur lui, mais auſſi ſur toute ſon armée, qui marcheroit inceſſamment au ſecours d'Auray.

CHAPITRE XII.

Du ſiége que Jean de Montfort mit devant la Citadelle d'Auray qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui Bertrand mena de fort belles troupes à deſſein de ſecourir la place.

LA Souveraineté de Bretagne étoit toujours conteſtée entre ces deux Princes, Charles de Blois & Jean de Montfort. Les François épouſoient le parti du premier, & les Anglois celui du ſecond. L'armée que mena ce dernier devant Auray comptoit beaucoup d'étrangers dans ſon corps, & ceux qui tenoient le premier rang entre les Commandans, étoient preſque tous des Anglois. Jean de Chandos, Robert Knole, Hugues de Caurelay faiſoient, avec toutes les troupes qu'ils avoient amené d'Angleterre la force de Jean de Montfort. Elles étoient compoſées de grand nombre d'Archers, de Gend'armes &

d'Arbalêtriers, qui s'emparèrent de la ville, & ſe logèrent tout autour du Château d'Auray, ſe promettans bien d'emporter cette place, s'il ne lui venoit bientôt un prompt ſecours. Les aſſiégés envoyerent des couriers pour en donner avis au Duc Charles, qui faiſoit alors ſon ſéjour à Guingan.

Ce Prince connoiſſant l'intérêt qu'il avoit à la conſervation de ce Château, fit les derniers efforts pour le ſecourir. Il appella ce qu'il avoit d'amis en France. Bertrand du Gueſclin, le Comte d'Auxerre, Charles de Dinan, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Beaumanoir, Euſtache de la Houſſaye, Olivier de Mauny, Guillaume de l'Aunoy, Guillaume Boitel, Guillaume de Brou, le Vert Chevalier Philippe de Chaalons, Louis de Beaujeu, Gerard de Frontigny, Henri de Pierrefort, Aimar de Poitiers & pluſieurs autres Chevaliers, ſe rendirent tous à Guingan. Charles de Blois fit faire un mouvement à ſes troupes juſqu'à Joſſelin. Ce fut là, que faiſant alte, il paſſa en revüe ſon armée, qu'il trouva monter à plus de quatre mille combattans.

Charles décampa de là pour aller à Lonvaulx l'Abbaye. Ce mouvement ne ſe put pas faire, ſans que le Comte de Montfort en

eût bientôt avis par un eſpion qui ſe détacha de l'armée de Charles, & qui lui fit un recit exact de tout ce qui ſe paſſoit à Lonvaulx l'Abbaye, lui repréſentant qu'il auroit bientôt ſur les bras l'élite de la France. Cette nouvelle alarma le Comte & lui fit dire qu'il ſeroit à ſouhaiter que Charles ſon concurrent à la Bretagne voulût partager avec lui le Duché, plûtôt que de répandre le ſang de tant de braves, qui ne méritoient point de mourir pour leur querelle particuliere : que s'il vouloit entendre à cet accomodement, il pourroit eſperer d'avoir un jour toute la Bretagne en cas qu'il mourût ſans enfans : ſi bien que par là la Souveraineté reviendroit à Charles & à ſes deſcendans. Jean de Chandos releva ce diſcours, lui diſant qu'il ne croyoit pas que Charles fût fort éloigné d'y conſentir, s'il trouvoit à propos de le propoſer, & qu'en cas qu'il n'y voulût pas entendre, il lui reſteroit l'honneur d'avoir voulu ménager le ſang de tant de Nobleſſe, ce qui juſtifieroit dans le public, la conduite qu'il ſeroit obligé de tenir dans la ſuite contre le même Charles.

Le Comte fut ravi de voir que Chandos approuvoit ſon ſentiment, & dépêcha ſur l'heure auprès de Charles une perſonne affi-

dée pour le preſſentir, s'il voudroit bien convenir avec lui d'un lieu dans lequel on pourroit s'abboucher pour pacifier toutes choſes. Charles de Blois reçut aſſez bien cet envoyé, lui diſant qu'il aſſembleroit ſon Conſeil pour déliberer là deſſus, & qu'il reſtât là pour en attendre la reponſe. Les avis furent contraires à la propoſition de cet accomodement. On lui repréſenta que le Comte ſçachant le peu de droit qu'il avoit à la Souveraineté de Bretagne, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être battu, vouloit au moins partager avec lui le Duché, prévoyant qu'il alloit tout perdre. Le Duc Charles répondit que ce qui lui faiſoit plus de peine dans cette affaire, c'étoit le danger auquel il alloit expoſer tant de perſonnes de qualité, pour ſes intérêts particuliers, & qu'il aimoit mieux perdre la moitié de ſes Seigneuries, que de voir perdre la vie à tant de gens qui ſe vouloient ſacrifier pour lui; mais Bertrand & les autres lui remirent l'eſprit là-deſſus, en lui répondant que ſa cauſe étant la plus juſte, Dieu ſe déclareroit en faveur de ceux qui combattroient pour la faire valoir, & conſerveroit la vie de ceux qui s'expoſeroient en ſa faveur; qu'il faloit donc dire au Comte que ſi dans quatre jours il ne levoit

le ſiége d'Auray, qu'il devoit s'attendre à une bataille.

Cette réſolution priſe on fit venir le Hérault à qui Charles demanda quel avoit été le projet d'accomodement que Jean de Montfort avoit eu dans l'eſprit. Il l'aſſura que ſon Maître avoit eu la penſée de partager la Bretagne entr'eux, moitié par moitié. Charles n'auroit pas improuvé ce traité; mais l'ambition de ſa femme, qui vouloit tout ou rien, s'y oppoſa Cette Princeſſe avoit gagné les voix du Conſeil de ſon mari pour les faire tourner du côté de la guerre, & tout le monde par une complaiſance qu'on a naturellement pour ce ſexe, n'oſa pas opiner autrement; ſi bien qu'elle fut la cauſe de la ruine de Charles, & de la perte qu'il fit de la Bretagne & de la vie dans une même bataille. Elle lui fit repréſenter qu'il étoit indigne d'un Prince comme lui, dont les droits étoient inconteſtables, de ſe relâcher, que toute l'Europe imputeroit à baſſeſſe de cœur, & même à lâcheté, s'il écoutoit aucune propoſition d'accommodement : que ce ſeroit dégenerer de la bravoure de ſes ancêtres, s'il témoignoit d'appréhender d'en venir aux mains, & de riſquer ſa vie pour la conſervation d'une belle province qui valoit un Royaume entier : que

s'il avoit envie d'en uſer autrement, la France, qui s'étoit déclarée pour lui, juſqu'à ſe commettre avec la Couronne d'Angleterre, lui reprocheroit ſon inconſtance & ſa foibleſſe. Enfin ce pauvre Prince ſe voyant accablé par tant de ſpécieuſes raiſons, revéla un ſecret qu'il avoit tenu caché juſqu'alors.

Il leur fit part d'un ſonge qu'il avoit eu durant la nuit, dont il n'attendoit rien que de fatal & de funeſte : leur diſant qu'il lui ſembloit avoir vû dans ſon ſommeil un Faucon étranger qui venoit d'outremer, & qui prenant l'eſſor avec beaucoup d'Eperviers dont il étoit accompagné, s'élançoit juſqu'au haut des nues contre une Aigle qui n'avoit pas une moindre troupe d'oiſeaux auprès de lui : mais qui rendant peu de combat ſe laiſſa tomber juſqu'à terre, & vaincre par le Faucon, qui fondant ſur lui le déchira de ſes ongles, & le perça de ſon bec avec tant d'acharnement & de force, qu'il lui tira la cervelle de la tête & le fit ainſi mourir. On ne manqua pas pour le guérir de ſa crainte d'interprêter ce ſonge à ſon avantage, & de l'aſſûrer qu'il étoit le Faucon qui devoit triompher de l'Aigle, & que ſur ce pied il devoit ſe promettre une favorable iſſüe de ſon ſonge.

On renvoya donc le Héraut en le chargeant

de dire à ſon Maître Jean de Montfort qu'il n'y avoit point de partage à faire, quand tout appartenoit légitimement à un ſeul, & qu'on alloit travailler à lui faire lâcher priſe ſur ce qu'il avoit uſurpé. Cette fiere réponſe, que ce Héraut fit mot à mot à Jean de Montfort, fut reçue de tous les Seigneurs Anglois avec indignation. Chandos jura par la foi qu'il devoit au Roi d'Angleterre, qu'il ne decamperoit point de là, que cette Province ne fut conquiſe par ſes armes, & miſe ſous l'obéiſſance du Prince à qui l'on ne pouvoit la diſputer ſans injuſtice. Robert Knole fit le même ſerment. Il ajouta qu'il avoit le preſſentiment que l'avantage reſteroit à Jean de Montfort, & que la bravoure de Bertrand, du Comte d'Auxerre, & du Vert Chevalier ne feroient que blanchir contre eux. Ils ſerrerent donc le Château d'Auray de plus près qu'auparavant pour engager les aſſiegés à capituler, ſçachant que la famine les preſſoit ſi fort, qu'ils avoient été contraints de manger leurs chevaux.

En effet la diſette étoit ſi grande dans la place qu'elle les avoit ſouvent obligés d'allumer des feux au haut du Donjon pour marquer l'extrême beſoin dans lequel ils étoient de recevoir un prompt ſecours, ſi Charles vouloit

conſerver ce Château plus longtemps. Ce Prince étoit campé dans un parc à Lonvaux l'Abbaye : ce fut là que ſes coureurs le vinrent avertir du ſignal qui paroiſſoit à la tour d'Auray. Cette nouvelle le mit dans une grande conſternation, voyant bien que cette place étoit aux abois. Il y eut un Arbalêtrier qui le raſſura, prenant la liberté de lui dire, que s'il le trouvoit à propos il ſe ſerviroit d'un ſtratagême qu'il avoit médité pour encourager les aſſiégés à ne ſe pas encore rendre ſitôt. Il lui repréſenta qu'il attacheroit au dard qu'il lanceroit de ſon arbalête, & qu'il tireroit ſi juſte en poſtant dans un lieu qu'il ſavoit, qu'il feroit tomber le papier dans la tour, dont la lecture avertiroit le Gouverneur qu'il tint encore bon pendant quelque temps parce qu'il ſeroit ſecouru promptement.

Ce Prince goûta la penſée de cet Arbalêtrier, il lui donna l'ordre de l'exécuter. Cet homme darda ſon coup avec tant de juſteſſe & de force que le billet tomba dans la tour auprès de ce ſignal de feu, que les aſſiegés avoient allumé.

Il fut mis entre les mains du Gouverneur, qui ſur l'heure aſſemblant ſes gens, leur propoſa ce que contenoit ce papier ; Charles de Blois leur mandoit que dans le jour de ſaint

Michel prochain, qui devoit arriver bientôt ils ſeroient ſecourus, qu'ils euſſent donc à ne point précipiter avant ce temps la reddition de la place, & que s'ils n'avoient point de ſes nouvelles dans ce jour prefix, ils pouroient alors faire leur condition la meilleure qu'ils pouroient avec leurs ennemis.

Cette bonne nouvelle donna quelqu'eſpérance aux aſſiegés : mais comme ils n'avoient pas aſſez de vivres pour ſoûtenir juſqu'à la ſaint Michel, il y eut un Chevalier de la garniſon, qui s'aviſa de leur dire, que pour ne pas ſuccomber à la faim qui les conſumoit, il étoit à propos d'envoyer au Comte de Montfort, & de lui faire offre de lui rendre la place, ſi dans la ſaint Michel il ne leur venoit pas de ſecours : à la charge que juſqu'à ce temps il leur feroit fournir des vivres en payant, & que de leur côté pour ſûreté de leur parole ils lui donneroient des ôtages. Les aſſiegés donnerent dans le ſens de ce Chevalier, & le Gouverneur fit ſigne aux Anglois que quelqu'un vint parler à lui. Robert Knole ſe préſenta devant la barriere pour ſçavoir ce qu'il avoit à dire. Il lui fit les propoſitions que ce Chevalier avoit ſuggerées. Elles parurent raiſonnables à Knole qui lui répondit que bien qu'il ſçût que

Charles de Blois ſe diſpoſoit à les ſecourir : cependant il feroit de ſon mieux auprès du Comte de Montfort pour les lui faire accepter, & que les aſſiégez méritoient bien qu'on les conſidèrât : en effet on reçut leurs ôtages & on leur donna des vivres.

Cependant Charles de Blois qui n'avoit point de temps à perdre, parce que la place qu'il vouloit ſecourir étoit aux abois, partit en diligence avec ſon armée de Lonvaux l'Abbaye. La revuë qu'il en fit, montoit à plus de trois mille hommes d'armes ; cette petite armée fit une marche ſi longue, qu'elle vit dans peu le château d'Auray. Quand les aſſiégés apperçurent du Donjon les enſeignes de Charles, & ce corps de troupes qui faiſoit un mouvement vers eux, ils arborerent auſſi leurs étendards ſur le haut de la tour, & pour témoigner la joie qui les tranſportoit, ils firent jouer tous leurs violons ſur le même endroit, avec tant de bruit & tant de fracas, que les aſſiégeans l'entendirent, & tournans les yeux de ce côté-là, virent les drapeaux & les enſeignes de la garniſon qui flottoient en l'air au gré des vents. Bertrand qui marchoit à la tête du ſecours, s'appercevant de toutes les démonſtrations de joye que ceux d'Auray donnoient aux ap-

proches des François, admira le zèle & la fidélité qu'ils avoient pour leur Prince, & dit qu'ils méritoient bien qu'on les tirât d'affaire.

Ce Général ſe vint poſter ſi près des ennemis, qu'il n'y avoit entre ſes troupes & les aſſiégeans, qu'un pré & un ruiſſeau qui les ſéparaſſent, ſi bien que de part & d'autre on n'attendoit plus que le moment d'en venir aux mains. Gueſclin ſurprit des eſpions qui venoient obſerver la contenance de ſes troupes. Il apprit d'eux que tout ſe diſpoſoit au combat du côté du Comte. Il reçut cette nouvelle avec joye, faiſant publier par toute ſon armée, qu'on eût à ſe tenir prêt. En effet le Comte brûloit d'une ſi grande envie de combattre, qu'il vouloit dès le ſoir même attaquer ce ſecours. Mais Olivier de Cliſſon modéra ſon ardeur, en lui repréſentant qu'il ne falloit rien précipiter; que ſi l'on ouvroit la bataille ſur le déclin du jour, il étoit à craindre que la nuit venant les ſurprendre, on ne ſe battit qu'à tâtons, qu'alors tout ſe paſſeroit dans une étrange confuſion; qu'on ne pourroit profiter des avantages que donne à la guerre l'expérience des Généraux, & la valeur de leurs ſoldats; qu'enfin ſi l'on donnoit bataille aux ennemis

ennemis, encore las & recrus de la fatigue des chemins, on imputeroit plutôt leur défaite à leur laſſitude, qu'au courage de leurs vainqueurs. Robert Knole appuya ce ſentiment, & dit qu'il falloit attendre que les François tentaſſent le paſſage du ruiſſeau : qu'alors on les pourroit charger à coup ſûr, quand il en ſeroit paſſé la moitié. Cet avis étoit ſi judicieux & ſi ſalutaire, que le Comte ne balança point à s'y rendre, & ne fit aucun mouvement, de peur de tout gâter en précipitant le combat.

Les François étoient toujours retranchez dans leur parc, & comptoient qu'on les attaqueroit la nuit même. Ils s'étoient tenus ſur leurs gardes, allumans des feux dans leur camp de peur d'être ſurpris, & poſtans ſur les aîles des vedettes & des ſentinelles pour veiller à tout. Guillaume de Lannoy parut à la pointe du jour à la tête de ſes arbalêtriers, pour obſerver la contenance des Anglois qui caracoloient de l'autre côté du ruiſſeau. Comme l'émulation des deux Nations ne leur donnoit point la patience d'attendre l'ordre de leurs Généraux, il ſe fit quelques eſcarmouches de part & d'autre, où les François eurent toujours de l'avantage ſur les Anglois. Jean de Chandos craignant

que ces derniers ne ſe commiſſent témérairement, & n'engageaſſent un combat prématuré, fit publier à ſon de trompe, que ſi quelqu'un ſortoit de ſon rang pour eſcarmoucher, il lui en coûteroit la vie ; diſant au Comte qu'il importoit au bien de ſes affaires de laiſſer attaquer les François les premiers.

CHAPITRE XIII.

De la bataille que Charles de Blois perdit avec la vie devant Auray, contre Jean de Montfort, qui devint maître de la Bretagne par cette victoire.

Les deux armées alloient en venir aux mains devant le château d'Auray. Jean de Montfort pour mettre ſa perſonne à couvert du deſſein qu'on pourroit avoir ſur ſa vie dans cette bataille, s'aviſa de faire revêtir un de ſes parens de ſa cotte d'armes, & s'habilla d'une maniere à ſe faire confondre avec les autres. Olivier de Cliſſon qui tenoit ſon parti, fit lever l'étendart de Bretagne, & le mit à la tête de toute l'armée : Chandos & Knole firent auſſi bonne contenance, & rangerent tous les archers Anglois en bataille, diſans que cette journée décideroit

la querelle des deux Princes, en faveur de qui l'on alloit combattre, & qu'on verroit qui des deux ſeroit le mieux ſervi. Charles de Blois qui venoit au ſecours de la place avec l'élite de la France, ne balança point à paſſer le ruiſſeau qui le ſéparoit de ſes ennemis; il franchit le gué, ſans qu'on fit aucun mouvement pour lui diſputer ce paſſage. Il ſe campa avantageuſement. Les deux Princes ſe voyoient de trop près pour ne pas ouvrir le combat. Il fut commencé par les gens de trait; mais cette premiere attaque ne fit pas grand ravage, parce que les eſcadrons & les bataillons étant bardés de fer, les dards & les flêches n'avoient pas de priſe ſur eux.

Tandis qu'on s'éprouvoit ainſi de part & d'autre, Hugues de Caurelay vint dire tout bas à Chandos, qu'il le prioit d'agréer qu'il fit un détachement de cinq cens lances à la tête deſquels il ſe déroberoit ſecretement du camp pour s'aſſurer d'un poſte, d'où il pourroit venir fondre ſur les ennemis en les attaquant par derriere. Chandos ne loua pas ſeulement ſon deſſein, mais il lui donna ordre de l'exécuter ſur l'heure. Caurelay ſe coula furtivement dans un vallon ſuivi de tout ſon monde, ſans qu'il fût apperçu des

gens de Charles : parce qu'il y avoit beaucoup de genêts & de brouſſailles ſur ce terrain qu'il vint occuper ; ſes troupes ſe cacherent derriere fort adroitement. Ceux du château d'Auray qui d'en haut voyoient la campagne, découvrirent ce piége : mais ils étoient trop éloignez des gens de Charles, pour ſe faire entendre au milieu du bruit d'un combat, & quelque ſigne qu'ils fiſſent, on ne pouvoit comprendre ce qu'ils vouloient dire.

On ſe battoit de part & d'autre avec beaucoup de fureur. Olivier de Cliſſon, dont le courage & la valeur étoient ſinguliers, s'avançant avec une intrépidité ſurprenante au milieu des rangs des François la hache à la main, ſe ſignaloit. Bertrand qui combattoit pour Charles, vit de loin l'un de ſes amis tomber ſous le bras de Cliſſon, ce qui lui donna tant de rage, qu'il s'élança comme un lion au travers des Anglois, ſuivi de Guillaume Boitel, du Vert Chevalier, d'Euſtache de la Houſſaye, & de Guillaume de Lannoy. Ce fut là que ſecondé de ces braves, il faiſoit un carnage horrible de tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa main, de l'autre côté Robert Knole & Jean Chandos qui tenoient pour Montfort, payerent auſſi très-

bien de leurs perſonnes. Le Comte d'Auxerre faiſoit des merveilles en faveur de Charles; mais il arriva par malheur qu'un Chevalier Anglois lui paſſant ſon épée au travers de la viſiere lui perça l'œil gauche; ſe voyant hors de combat, il ſe mettoit en devoir de ſe retirer, il fut ſaiſi par un autre qui l'arrêta, & qui le reconnoiſſant, lui cria de ſe rendre auſſi-tôt, ou qu'il étoit mort. Le Comte aveuglé par le ſang qui ſortoit de ſa bleſſure, prit le parti de lui rendre ſon épée, plutôt que de commettre indiſcrétement ſa vie à la fureur d'un brutal qui ne l'auroit pas épargné.

La priſe d'un ſi grand Capitaine conſterna Charles de Blois, qui la regarda comme un triſte préliminaire de cette journée. Cependant Bertrand, que rien n'étoit capable d'ébranler, marcha droit contre Cliſſon, pour effacer par un nouveau combat la diſgrace qui venoit d'arriver au Comte d'Auxerre. Charles de Dinan s'attacha perſonnellement à Robert Knole. Olivier de Mauny charpentoit par tout avec ſa hache, & donnoit beaucoup de courage à ceux qui le ſuivoient, en criant *Mauny*. La bravoure de ce Capitaine effraya ſi bien le Comte de Montfort, qu'il croyoit déjà tout perdu pour lui, &

Chandos ne l'eût raſſuré, le priant de ne point tomber dans le découragement, & lui promettant que la journée ſeroit immanquablement à lui. Robert Knole prit la liberté de lui donner la même eſpérance, en l'exhortant à ne ſe point démentir juſqu'au bout.

Le parent de Montfort, celui-là même auquel il avoit fait prendre ſes armes, voulut faire le brave, pouſſant ſon cheval & criant *Bretagne*, demandant partout où étoit donc ce Charles de Blois qui lui diſputoit le Duché. Le Prince voulant répondre à ce fanfaron qu'il prenoit pour le Comte de Montfort, parce qu'il en portoit les marques, s'avança fiérement de ce côté-là pour vuider leur différent dans un combat ſingulier à la vuë des deux armées, qui leur firent place & s'ouvrirent pour être les ſpectateurs d'un duel de cette importance. Charles de Blois déchargea ſur la tête de ſon adverſaire un coup de hache ſi fort, ſi rude & ſi péſant, qu'il le fit tomber par terre. Il voulut achever ſa victoire en lui ôtant la vie; mais Olivier de Cliſſon, Robert Knole & Chandos, ſe jetterent à la traverſe pour ſecourir ce Chevalier. Ceux du parti de Charles accoururent pour le défendre contre tant de gens, qui le vouloient empêcher de terminer ce

combat par la mort de ſon compétiteur & de ſon ennemi. Comme l'on penſoit du côté de Charles, que ce Chevalier renverſé par terre étoit effectivement le Comte de Montfort, l'on s'acharna tant ſur ce Seigneur traveſti, qu'on ne le quitta point qu'après l'avoir tué.

Charles ſe croyant pour lors au-deſſus de ſes affaires, & ſeul maître de la Bretagne, s'écria ſur le champ de bataille, qu'enfin Dieu l'avoit délivré d'un concurrent qui lui avoit cauſé juſqu'alors de fâcheuſes affaires; mais la joye de ce Prince fut bien courte: car quand le Comte de Montfort eut appris la mort de ſon parent, qui s'étoit ſacrifié pour lui, ce fut pour lors que la colere & l'emportement ne lui permettant plus de ſe poſſéder, il s'alla préſenter devant Charles, qui fut bien ſurpris de revoir contre lui les armes à la main, celui qu'il croioit avoir tué. Cette nouvelle apparition lui fit rabattre beaucoup de ſes eſpérances. Cependant pour ne ſe pas tout-à-fait décourager, il recommença le combat avec une nouvelle ardeur, ſecondé de Bertrand du Gueſclin, du Vicomte de Rohan, & du Seigneur de Beaumanoir, qui firent en ſa faveur des choſes incroyables, & ſe ſurmonterent eux-mêmes;

peut-être enfin la victoire ſe ſeroit elle déclarée pour eux, s'ils n'euſſent été chargés par derriere par les cinq cens lances que Caurelay tenoit cachées dans les genêts, & qui prirent ſi bien leurs temps, qu'elles les attaquerent quand la chaleur de la mêlée commença à ſe ralentir. Bertrand fit volte face & ſoutint longtemps le combat avec ſa hache qu'il tenoit à deux mains.

L'on recommença de part & d'autre. Le ſang ruiſſeloit de toutes parts. Olivier de Cliſſon tenant un gros marteau de fer dont il frappoit à droite & à gauche, faiſoit tomber ſous la violence de ſes coups, tous ceux qui ſe mettoient en devoir de lui réſiſter; comme il voyoit que tout plioit devant lui, *courage*, dit-il à ſes gens, *la journée eſt à nous;* cependant Charles de Blois tenoit toujours bon avec le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Vert Chevalier, qui renverſa par terre l'étendard du Comte de Montfort; mais qui fut auſſi-tôt relevé par Robert Knole : celui-ci voyant que la victoire penchoit de ſon côté, pouſſa ſa pointe juſqu'à ce qu'elle eût été remportée. Caurelay, qui chargeoit les gens de Charles par derriere, fut celui qui fit le plus grand effet dans cette journée. Bertrand ne ſe rendoit

point encore : couvert de ſang & de ſueur, il diſputoit le terrein pied à pied, déchargeant ſon maillet ſur la tête de tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Jean Chandos fit avancer ſon monde de ce côté là, ſe perſuadant que rien ne ſeroit fait, tant que Bertrand combattroit. Ses gens s'acharnoient avec tant de furie ſur lui, qu'à force de coups de ſabres & d'épées ils le renverſerent par terre ; mais Euſtache de la Houſſaye, le Vert Chevalier & Charles de Dinan coururent à lui, & le releverent. Ce même Charles voyant Richer de Cantorbie, beaufrere de Chandos, l'aſſomma d'un coup de hache, & lui fit ſauter la cervelle, dont ce Capitaine eut tant de déplaiſir, qu'il jura qu'il ne ſortiroit point de là qu'il n'en eût tiré la vengeance.

Bertrand ne ſe laſſoit point de frapper : le Seigneur de Beaumanoir ne l'abandonnant point, & ſe tenant toujours à ſes côtés, chargea Gauthier Huet avec tant de force, qu'il abbatit par terre ce Chevalier Aglois, qui n'en auroit pas été quitte à ſi bon marché, ſi Cliſſon ne l'eût ſecouru ſur l'heure, étant accompagné de tout ce qu'il avoit de braves à ſa ſuite. Olivier crioit toujours : *Beaumanoir, rendez-vous, auſſi bien tous vos gens*

ſont défaits ; mais ce dernier ne fit pas ſemblant de l'entendre, & tourna ſes armes de l'autre côté, craignant de tomber dans les mains de Cliſſon, qui s'étoit vanté qu'il ne feroit aucun quartier, ni à lui, ni au Vicomte de Rohan, s'il les pouvoit attrapper dans la bataille de ce jour.

Charles de Blois étoit au déſeſpoir voyant ſon armée preſque miſe en déroute. Le Comte de Montfort de ſon côté ne croyoit pas avoir remporté la victoire entiere, tandis que ſon ennemi ſeroit encore vivant, & qu'il pourroit après avoir perdu la bataille trouver de nouvelles reſſources pour relever ſon parti abbatu. Voilà pourquoi il fit les derniers efforts pour le prendre, ou pour le tuer. Chandos n'en vouloit qu'à Bertrand & ſe perſuadoit que s'il l'avoit entre ſes mains la journée ſeroit bientôt finie. Ce fut dans cette vüe qu'il envoya de ce côté-là l'élite de ſes troupes, qui n'en pouvoit venir à bout : car il ſe défendoit toujours avec un courage invincible : mais à la fin voyant que les gens de Charles s'éclairciſſoient à vüe d'œil & prenoient preſque tous la fuite, il ſe ſouvint dans ce moment qu'il avoit eu tort de mépriſer les conſeils de ſa femme, qui lui avoit recommandé de ne ſe point

expoſer dans les jours malheureux, entre leſquels celui de ce combat ſe rencontra juſte, comme elle l'avoit prédit. Charles de Blois en porta la fatalité : car après avoir reſiſté longtemps, il fut environné de tant de gens qui s'acharnerent à le tuer, qu'il y eut un Anglois qui lui fit paſſer ſa dague d'outre en outre depuis la bouche juſqu'au derriere du cou : ſi bien que l'acier ſortoit d'un demi pied par delà. Ce Prince ſe ſentant mortellement bleſſé tomba auſſi-tôt à terre, & ne ſongeant plus qu'à mourir dans la grace de Dieu, battit ſa poitrine, & levant les yeux & les mains du côté du Ciel, il le (34) prit à temoin de ſon innocence, proteſtant qu'il n'avoit entrepris cette guerre qu'à la ſollicitation de ſa femme, qui l'avoit aſſûré que ſon droit étoit inconteſtable : le pria de lui pardonner la mort de tant d'honnêtes gens, qui avoient bien voulu ſacrifier leur vie pour la prétendue juſtice de ſa cauſe.

On ne lui donna pas le loiſir d'en dire davantage; car il fut percé de tant de coups qu'il expira ſur le champ. Bertrand fut ſi touché de cette mort, dont on lui vint porter la nouvelle, que la (35) douleur ne lui permettant plus de combattre, & d'ailleurs voyant que Charles avoit perdu la bataille

& la vie tout enſemble, il ne balança plus à ſe rendre, il tendît la main à Chandos, qui ſe chargea de ſa perſonne avec toutes les honnêtetés poſſibles. Le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Seigneur de Beaumont ſuivirent ſon exemple. Enfin tous ceux (36) qui tenoient le parti de Charles, furent tués ou pris ou mis en fuite; ceux du château d'Auray virent du haut de leur tour, la campagne jonchée de morts, & le parti de leur Prince entiérement défait; ce qui les jetta dans une très-grande conſternation. Le Comte de Montfort, Chandos & Cliſſon, s'apperçevant que tout étoit fait, & que la victoire (37) leur étoit entiérement acquiſe reſterent ſur le champ de bataille encore tous dégouttans de ſueur & de ſang, & quand ils eurent un peu repris haleine, le Comte remercia tous les Seigneurs de ſon party, leur déclarant qu'il leur étoit redevable de la Souveraineté de Bretagne, & qu'il reconnoitroit au plutôt un ſervice ſi eſſentiel, qu'à l'égard de Charles qui venoit d'expirer, il auroit ſouhaité qu'il fût encore vivant, & qu'il eût voulu partager avec lui la Bretagne; mais qu'il avoit eu le malheur de trop déférer aux pernicieux conſeils de ſa femme, qui avoit cauſé ſa ruine. Chandos interrompit

ce Prince, en lui disant que puisqu'il avoit Bertrand dans ses mains, il ne le devoit jamais rendre, qu'à la suite d'une paix qu'il auroit faite avec le Roi de France, & qu'il la falloit acheter par la liberté de ce brave Guerrier, qui n'avoit jamais été vaincu que cette seule fois dans sa vie.

Le Comte l'assura que c'étoit bien son intention. Mais pour veiller à ce qui pressoit davantage, il fit chercher par tout le cadavre de Charles. Comme ceux qu'il avoit prépossés pour cette recherche n'en pouvoient venir à bout, après avoir regardé tous les morts les uns après les autres, ce Prince fit serment qu'il ne sortiroit point du champ de bataille, qu'il ne l'eût trouvé. C'est ce qu'il fit avec tant de vigilance & de précaution, qu'il le reconnut à la fin couché par terre, le visage tourné du côté de l'Orient : mais ce qui tira les larmes de ses yeux, ce fut quand il vit ce pauvre Prince couvert d'une haire sous ses habits, & dont les reins étoient serrés d'une grosse corde : il ne put s'empêcher de plaindre son malheureux sort. Il le fit ensevelir avec la cérémonie la plus pompeuse qu'il put imaginer : on enferma son cadavre dans un cercueil de plomb. Il eut soin ensuite de le faire transferer à Guingan, com-

mandant qu'on lui fît là des obſéques honorables, & proportionnées à ſa qualité de Prince : cela fut ponctuellement exécuté. Ceux d'Auray ne manquerent pas d'ouvrir leurs portes au vainqueur ; le Comte y fit ſon entrée, ſecondé de Jean de Chandos & de Robert Knole, qui paroiſſoient à ſes côtés, comme ayant eu tous deux, après Cliſſon, le plus de part au gain de la bataille. Chandos mena Bertrand priſonnier à Niort, & Knole fit garder à veuë le Comte d'Auxerre juſqu'à ce que par un traité de paix ils fuſſent tous deux remis en liberté.

Charles le Sage Roi de France apprit avec un déplaiſir extrême la nouvelle de la mort de Charles de Blois, & de la priſe de Bertrand du Gueſclin & du Comte d'Auxerre. Il eût bien voulu déclarer la guerre au Comte de Montfort : mais il avoit ſur les bras les Navarrois, qui faiſoient des hoſtilités juſques dans le ſein de ſes États : loin de penſer à combattre les autres, il avoit aſſez d'affaire à ſe défendre lui-même. Cependant les choſes prirent une meilleure tournure qu'il ne s'étoit imaginé : car le Comte de Montfort voulant s'affermir dans ſa nouvelle conquête, n'oſa pas s'attirer la France ſur les bras. Il aima mieux envoyer des Ambaſſadeurs à Charles,

lui offrant de rendre hommage pour le Duché de Bretagne, & de ſe déclarer ſon homme lige & ſon vaſſal. Le Roi conſentit à ſa propoſition, & choiſit l'Archevêque de Rheims, de la Maiſon de Craon, pour recevoir en ſon nom la foy de ce Prince en Bretagne. Il lui donna les pouvoirs dont il avoit beſoin pour négocier cette paix. Ce Prélat s'acquitta dignement de ſa commiſſion, repréſentant au Comte l'intérêt qu'il avoit de s'accommoder avec la veuve de Charles de Blois Ducheſſe de Bretagne, qui pouvoit encore renouveller ſes prétentions, & chercher dans l'Europe de nouveaux appuis contre lui : qu'il devoit être d'autant plus porté à entrer dans ce parti, que la mémoire de Charles de Blois étoit reſpectée dans toute la Chrétienté.

En effet on aura de la peine à croire ce qui ſe paſſa ſur le tombeau de ce pauvre Prince : car celui qui l'avoit tué dans la bataille, s'étant indiſcretement vanté d'avoir fait le coup, tomba dans une rage & dans une frénefie, dont il ne put jamais revenir, ni guérir, que ſes amis ne l'euſſent tranſporté ſur la tombe de Charles à Guingan. L'homme revint dans ſon bon ſens par les mérites de ce Prince, & ſe conſacra depuis tout entier au ſervice de cette Egliſe, où l'on

avoit inhumé ſon libérateur, tâchant d'expier par la pénitence la ſotte vanité qu'il avoit eüe de ſe vanter de l'avoir tué. Mais pour revenir au traité qui fut conclu entre le Comte de Montfort & la Ducheſſe de Bretagne, par le canal de l'Archevêque de Rheims, il fut ſtipulé que la veuve auroit le Domaine de quelques villes & châteaux dans cette province, & que les priſonniers qu'on avoit faits dans la derniere bataille ſeroient délivrés en payant leur rançon. Cet accord remit en liberté le Comte d'Auxerre, le Vicomte de Rohan, Bertrand du Gueſclin (38), & les autres.

Bertrand prit auſſitôt le chemin de Paris pour venir offrir ſes ſervices au Roi de France, qui lui fit un accueil diſtingué, le recevant comme un brave, dont l'épée lui pourroit être un jour d'un grand ſecours. Le Capital de Buc (39), qui reſtoit priſonnier en France, ſe tira d'affaire, en rendant au Roi quelques châteaux, qui lui ſervirent de rançon pour recouvrer la liberté qu'il avoit perduë, comme nous avons dit, à la bataille de Cocherel. Il fut ravi d'embraſſer Bertrand ſon illuſtre vainqueur, entre les mains de qui le ſort l'avoit fait tomber. Ces deux Généraux ſe firent un plaiſir de ſe raconter l'un à l'autre tous les dangers qu'ils avoient eſſuyés dans

dans ces dernieres guerres ; & cette réminiſcence augmentoit la joie qu'ils avoient de ſe voir encore, après tant de travaux. Le Captal ménagea pendant ce temps un accommodement à la Cour de France en faveur du Roi de Navarre, qu'il reconnoiſſoit pour ſon Maître & pour ſon Seigneur. Mais cette négociation n'eut point de bonnes ſuites, puiſque le feu de la guerre ſe ralluma bientôt entre ces deux Princes avec plus d'ardeur que jamais. Le Prince de Galles fils d'Edoüard Roi d'Angleterre, l'attiſa de ſon mieux pour fortifier ſon parti : car il ſéjournoit alors à Bordeaux, d'où ſe répandant avec ſes troupes dans toute la Guyenne, il faiſoit des dégâts & des ravages incroyables, s'emparant des places les plus conſidérables, & pouſſant les choſes ſi loin, qu'il ſe rendit à la fin le maître de cette belle province.

Le Roy de Navarre, qui ne fit qu'une paix plâtrée, voulut témoigner au Roi que ſa conduite étoit ſincere, en lui faiſant préſent d'un cœur de pur or, comme voulant lui donner par-là le gage le plus certain de ſon inviolable fidélité.

Bertrand, préſent à cette cérémonie, le conjura d'être à l'avenir un religieux obſervateur de la promeſſe qu'il faiſoit, l'aſſu-

rant que s'il la violoit, il auroit tout le loiſir de s'en repentir ; depuis il ne chercha plus que les occaſions de ſe ſignaler dans d'autres guerres, où le deſir de la gloire & ſon courage l'appelloient. Il avoit appris que le Roi de Chypre avoit fait quelques conquêtes ſur les Sarraſins ; il tourna ſes penſées de ce côté-là, déſirant ſe croiſer pour combattre les Infideles, & pouvoir expier dans une ſi ſainte guerre les excès qu'il avoit commis dans la chaleur des combats, où il s'étoit trouvé dès ſa premiere jeuneſſe, ayant regret d'avoir répandu tant de ſang chrétien.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la guerre qui ſe fit en Eſpagne entre le Roi PIERRE, *dit le Cruel, & ſon frere naturel* HENRI *Comte de Triſtemarre.*

BERTRAND cherchant toujours de nouvelles occaſions de ſignaler ſa valeur & ſon courage, trouva de quoi ſatisfaire ſon inclination guerriere en Eſpagne, dont les peuples ſe partagerent, les uns prenant le parti du Roi PIERRE, & les autres celui d'HENRI Comte de Triſtemarre. Bertrand épouſa la querelle de ce dernier, comme nous le ver-

rons dans la ſuite. La ſource de ce différend vint de la mauvaiſe conduite & de la cruauté de Pierre, à qui l'on reprochoit deux énormes injuſtices. La premiere étoit le mauvais traitement qu'il faiſoit à *Blanche* de Bourbon ſa femme, ſœur de la Reine de France. Les indignités qu'il faiſoit à cette Princeſſe ſcandaliſoient tous ſes ſujets, qui ne pouvoient voir ſans indignation les cruautés qu'il exerçoit contre elle : ſa douceur, ſa naiſſance & ſa beauté devoient être les trois liens les plus capables de l'attacher étroitement à elle : mais l'amour ardent qu'il avoit pour *Marie de Padille*, qui l'avoit enchanté par un philtre qu'elle lui fit prendre, étouffa dans ſon cœur les mouvemens de tendreſſe qu'il devoit naturellement avoir pour une Reine ſi accomplie. Cette Concubine s'étoit acquis un ſi grand aſcendant ſur ſon eſprit, qu'elle le gouvernoit abſolument, & lui faiſoit faire mille outrages à ſa propre femme, qu'elle regardoit comme ſa rivale. L'autre injuſtice que l'on reprochoit à ce Roi, c'eſt qu'il n'entretenoit aucun commerce avec les Chrétiens dont les mœurs & la religion lui déplaiſoient extrémement.

Les Juifs étoient les ſeuls confidens de tous ſes ſecrets, & il leur donnoit ſa confiance.

Il gardoit à l'égard des autres une diſſimulation profonde, ſe rendant impénétrable à tous les Seigneurs de ſa Cour ; ſes plus proches parens même ne pouvoient avoir la clef de ſon cœur, tant il leur faiſoit myſtere de tout. Cette étrange conduite aliena les eſprits, & lui attira l'averſion de ſes ſujets, qui ne ſouhaitoient qu'une révolution. Ce Prince, que l'on appelloit avec raiſon *Pierre le Cruel*, pouſſa ſi loin l'inhumanité envers ſa femme, qu'il ne ſe contenta pas de lui ôter la liberté, la confinant dans une priſon ; mais il en voulut encore à ſa vie, ſur laquelle il entreprit par un poiſon qu'il lui fit donner, mais dont elle ſçut ſe garantir par des vomitifs : connoiſſant le mauvais fonds de ce Prince & la jalouſie de ſa concubine, elle ſe tenoit toujours ſur ſes gardes. Ces outrages ne lui firent point perdre le reſpect ni les égards qu'elle devoit avoir pour lui.

Autant Pierre ſe faiſoit haïr, autant Henri ſon prétendu frere naturel ſe faiſoit aimer. Il ſembloit que la couronne lui étoit plus due qu'à ce Roi barbare : car il avoit trouvé le ſecret de ſe concilier tous les cœurs. Perſonne ne ſortoit d'auprès de lui, que ſatisfait de l'accueil qu'il en avoit reçu, tant il avoit le don de plaire à tout le monde,

La fierté du premier faiſoit adorer la douceur du ſecond : la Religion Catholique, dont il faiſoit une haute & ſincere profeſſion, rendoit odieux ce penchant que Pierre témoignoit pour la ſuperſtition des Juifs. On ſouhaitoit donc de le voir ſur le trône à la place de ce dernier, dont on ne pouvoit plus ſupporter la conduite. Henri cachoit de ſon mieux ſon ambition, demeurant toujours à la Cour de ſon frere, qui faiſoit ſon ſéjour à Burgos, & ſe ménageant avec lui comme un ſujet à l'égard de ſon Souverain, ſans s'émanciper aucunement, à cauſe de la proximité du ſang qui le lioit avec lui.

Les Seigneurs d'Eſpagne voulant profiter des entrées qu'il avoit auprès de ſon frere, le prierent un jour de repréſenter au Roi le tort qu'il avoit de vivre de la ſorte, & qu'il étoit à craindre que ſes ſujets rebutés d'une ſi pitoyable conduite, ne ſecouaſſent un jour le joug de ſon obéiſſance, & ne ſe portaſſent à des extrémités, dont il pourroit ſe repentir trop tard : qu'il devoit donc faire ceſſer le ſcandale qu'il donnoit à toute la Chrétienté, par le commerce qu'il entretenoit avec les Juifs, les ennemis les plus déclarés de la véritable Religion : qu'il devoit auſſi mieux vivre avec la Reine *Blanche* de Bourbon ſa femme, qui

deſcendoit du ſang de St. Louis, & dont les mœurs répondoient à la nobleſſe de ſon extraction : qu'appartenant à tous les Princes de l'Europe, il devoit appréhender qu'ils ne ſe vengeaſſent des outrages qu'il lui faiſoit. Enfin ces Seigneurs conjurerent Henri de perſuader au Roi de rompre avec ſa concubine, & de s'en ſéparer pour jamais, pour ôter ce pernicieux exemple d'incontinence, qu'il donnoit à ſes peuples.

Henri voulut bien ſe charger d'une ſi périlleuſe commiſſion : ſe préparant à toutes les diſgraces qu'un compliment ſemblable lui devoit attirer. Il choiſit le temps qu'il crut le plus propre pour inſinuer avec ſuccès les vérités qu'il avoit à dire à ce Prince. Il les lui propoſa le plus reſpectueuſement qu'il lui fut poſſible, ajoûtant aux remontrances qu'il lui fit ſur le commerce & les intelligences qu'il avoit avec les Juifs, & les outrages qu'il faiſoit à ſa femme, cette dangereuſe prédiction qui couroit par toute l'Eſpagne, & dont le fameux *Merlin* étoit réputé l'auteur ; que bientôt un Aigle s'élanceroit de la petite Bretagne pour fondre ſur l'Eſpagne avec grand nombre d'autres oiſeaux de proie, dans le deſſein de travailler à la ruine d'un Roi violent, impudique, & ſans religion, qui

perdroit la couronne & la vie dans une bataille. Que cet aigle, après s'être rendu le maître de toutes les campagnes qu'il auroit deſolées, s'empareroit des villes & des châteaux, dont il mettroit les clefs entre les mains d'un ſucceſſeur. Il lui déclara qu'il devoit donc appréhender que l'événement de cette prophétie ne tombât ſur lui : puiſque l'on ne doutoit plus qu'elle ne le concernât ; & qu'enfin pour écarter cet orage qui le menaçoit, il devoit tâcher de fléchir la miſéricorde de Dieu ſur ſes déréglemens paſſés, changer de conduite & de vie, ſe réconcilier avec les Chrétiens, en leur donnant part aux affaires, dont il devoit éloigner les Juifs pour jamais, & rendre à la Reine *Blanche* ſa bienveillance & ſon amitié, qu'il lui avoit injuſtement ôtées. Ces raiſons devoient faire quelque impreſſion ſur un eſprit moins endurci que celui de Pierre le Cruel : au lieu de profiter de ces avis, il les écouta comme autant d'injures, que ce prétendu bâtard avoit entrepris de lui dire.

En effet Pierre outré de ces remontrances, qui lui furent d'autant plus odieuſes qu'elles étoient fondées ſur la vérité, ſe déchaîna contre Henri, lui reprochant ſon ambition, qui le faiſoit aſpirer à la couronne, dont il

empêcheroit bien qu'il eût jamais la poſſeſſion, n'étant qu'un bâtard indigne de régner. Il jura qu'il lui feroit payer cherement l'indiſcrétion qu'il venoit de commettre. Henri tâcha de l'adoucir, en lui témoignant qu'il ne lui avoit ouvert ſon cœur, que pour lui montrer l'abyme où il s'alloit plonger.

Cette réponſe l'aigrit encore davantage; car au lieu de lui ſavoir bon gré de ces avis, il lui commanda de ſortir auſſitôt de ſon Royaume, s'il ne vouloit encourir les effets de ſon reſſentiment. La ſaillie de ce Prince fut fort mal à propos ſoutenue par un Juif nommé Jacob, qui ſe trouva là : car voulant flatter Pierre, & lui faire ſa cour aux dépens d'Henri, il eut le front de dire à celui-ci, qu'il étoit bien hardi de donner des leçons au plus ſage des Rois de la terre, & que le meilleur parti qu'il eût à prendre à l'avenir, c'étoit de ne ſe jamais préſenter devant lui; mais Henri après avoir reproché à ce Juif les pernicieux conſeils qu'il donnoit à Pierre, & l'infamie de ſa nation, lui perça le cœur de ſa dague, & le renverſa mort par terre. Le Roi ſurpris & indigné de cet attentat commis en ſa préſence, voulut venger à l'inſtant ſur ſon frere, la mort du Juif par un autre meurtre; il tira un couteau de ſa gaîne

pour le tuer : mais il en fut empêché par un Chevalier qui lui saisit le bras comme il alloit faire le coup.

Henri s'évada dans le même instant, & n'eut pas plutôt descendu le degré, qu'il dit à ses gens de seller ses chevaux, afin qu'il pût sauver incessamment sa vie par la fuite. Pierre se faisoit tenir à quatre, donnant mille malédictions à ceux qui le retenoient, & leur reprochant qu'ils étoient les complices de ce bâtard, auquel il ne pardonneroit jamais le sang qu'il venoit de répandre. On eut beau lui dire qu'il ne s'agissoit que de la mort d'un Juif, dont la race avoit attiré la malédiction de Dieu sur elle, étant une nation, qui s'étoit renduë l'horreur & l'exécration des hommes, par le deicide qu'elle avoit commis. Pierre fit pendre dans la suite ce pauvre Chevalier qui l'avoit empêché de tuer Henri.

CHAPITRE XV.

De la mort tragique de la Reine Blanche DE BOURBON, *commandée par* PIERRE LE CRUEL, *son propre mari.*

CE Roi barbare avoit conçu pour Blanche de Bourbon sa femme, une si mortelle aver-

ſion, qu'il mit tout en uſage pour attenter à ſa vie. Le poiſon qu'il employoit pour s'en défaire, ne faiſoit aucun effet ſur elle : parce que ſçachant le deſſein qu'on avoit de la faire mourir, elle prenoit les précautions néceſſaires pour ſe garantir d'un empoiſonnement. Marie de Padille maîtreſſe de Pierre, mit dans l'eſprit de ce Prince de l'éloigner tout-à-fait de la Cour, & de lui donner un établiſſement dans quelque Province, afin qu'on ne la vit jamais, & que cette abſence ſans eſpérance de retour, fit le même effet que ſa mort. Pierre éperduement amoureux de cette concubine, ſuivit ſon conſeil; il confina cette Princeſſe dans la Province la plus éloignée de la Cour, & lui donna quelque appanage pour ſoutenir ſa qualité de Reine, n'oſant pas aigrir ſes peuples contre lui, s'il eût oſé la réduire publiquement à l'état d'une condition privée. Ce domaine que Blanche avoit eu pour partage, lui procura les hommages des vaſſaux qui relevoient de ſa Seigneurie.

Un riche Juif avoit des terres enclavées dans le département de la Reine. Il ſe rendit à ſa Cour pour s'acquitter de ſon devoir de ſujet auprès d'elle, & comme en Eſpagne c'étoit la coutume de ce temps-là, de don-

ner par reſpect un baiſer à la jouë de ſon Souverain, pour marquer le zèle & l'affection qu'on auroit toute la vie pour ſon ſervice; ce Juif approcha de la Reine pour la ſaluer comme ſa Dame & ſa Maîtreſſe. Elle ne put pas ſe deffendre de recevoir de lui cette marque de vaſſalité; mais après qu'il fut ſorti de ſa chambre, elle témoigna l'horreur qu'elle avoit pour cette ridicule cérémonie, reprochant à ſes domeſtiques le peu de ſoin qu'ils avoient eu d'empêcher que ce vilain ne l'approchât; elle fit auſſitôt apporter de l'eau chaude pour ſe laver la bouche & le viſage, & nétoyer pour ainſi dire, les taches que le baiſer du Juif y avoit imprimées. ſon indignation n'en demeura pas là : car comme elle étoit ſa Souveraine, elle voulut punir du dernier ſupplice, la témérité qu'il avoit euë de s'émanciper de la ſorte; dans la premiere ſaillie de ſa colere, elle le voulut faire pendre. Le Juif étant averti qu'il avoit été condamné par la Reine, & qu'on le cherchoit pour l'attacher au gibet par ſes ordres, il prit auſſi-tôt la fuite, & vint ſe plaindre au Roi Pierre, du deſſein que *Blanche* avoit de le faire mourir, lui faiſant un crime capital d'un devoir de cérémonie, dont il avoit pris la liberté de s'acquiter. Le Roi

le reçut ſous ſa protection, lui commandant de ne rien craindre, & diſant qu'il s'appercevoit bien que cette Princeſſe ayant de la haine & de l'averſion pour toutes les perſonnes qu'il conſidéroit, ne ſe feroit pas de ſcrupule d'entreprendre auſſi ſur ſa propre vie, quand elle en trouveroit l'occaſion; qu'il la falloit donc prévenir : mais qu'il ſeroit bien aiſe de s'en défaire par des voyes ſecrettes pour ſauver les apparences, & ne pas donner priſe ſur lui.

Le Juif qui brûloit du deſir de ſe venger, l'aſſura qu'il étoit aiſé de l'expédier, ſans qu'il parut ſur ſon corps aucun coup ni bleſſure. Pierre goûta cet expédient, & déclara que celui qui lui tireroit cette épine du pied, lui rendroit un grand ſervice. Il permit donc au Juif d'exécuter l'affaire comme il l'avoit projettée, ſans faire aucun éclat. Ce ſcélérat qui mouroit d'envie d'aſſouvir ſon reſſentiment contre cette Princeſſe, fut ravi d'avoir reçu l'ordre barbare de Pierre. Il attroupa beaucoup de gens de ſa nation pour l'aider à faire ſon coup, & marchant toute la nuit, il ſe rendit avec ſes aſſociés à l'appartement de la Reine. Il pénétra juſqu'à ſa chambre, & frappant à la porte à une heure ſi indeuë, une des filles de Sa

Majeſté refuſa d'ouvrir; étonnée de ce bruit, elle dit au travers de la ſerrure qu'il n'étoit pas heure pour parler à ſa maîtreſſe, & demanda quel étoit le ſujet de cette viſite. Le Juif pour ſe faire ouvrir, s'aviſa de répondre qu'il avoit une nouvelle agréable à donner à la Reine; puiſque ſon mari, pour lui témoigner qu'il vouloit entiérement ſe reconcilier avec elle, venoit à l'inſtant coucher avec Sa Majeſté. La femme de chambre courut auſſi-tôt faire part à ſa maîtreſſe de cette avanture imprévuë, qui lui devoit plaire, la félicitant d'avance de ce que le Roi lui rendoit ſon cœur; puiſqu'il avoit envoyé les Juifs pour l'en aſſurer, & qu'ils demandoient la permiſſion d'entrer dans ſa chambre pour lui faire un meſſage dont elle auroit une incroyable ſatisfaction.

La Reine voyant le péril qui la menaçoit, ſe mit à pleurer, connoiſſant qu'elle avoit peu d'heures à vivre; parce qu'elle prévoyoit bien que les Juifs qui la haïſſoient mortellement, ne ſe ſeroient pas rendus auprès d'elle en ſi grand nombre, & à une heure ſi indeuë, ſans avoir quelque ordre ſanguinaire, qu'ils étoient prêts d'exécuter. La fille de chambre entrant dans les peines & les malheurs de ſa maîtreſſe, jetta les hauts cris, &

verſant des torrens de larmes, dit qu'elle n'ouvriroit point ſi Sa Majeſté ne le lui commandoit abſolument.

La Reine lui fit ſigne de ne pas diſputer davantage aux Juifs l'entrée de ſa chambre, & dans le même inſtant elle leva les yeux au Ciel, pour lui recommander le ſalut de ſon ame, proteſtant qu'elle n'avoit point de regret de mourir innocente, & priant Dieu de répandre ſes bénédictions ſur le Duc de Bourbon ſon frere, ſur la Reine de France ſa ſœur, ſur Charles le Sage, & ſur toute ſa famille royale. Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que les Juifs entrèrent en foule dans ſa chambre. Ils trouvèrent cette ſainte Princeſſe couchée ſur ſon lit, tenant dans l'une de ſes mains un Pſautier, & dans l'autre un cierge allumé pour lire ſes heures, & tournant les yeux du côté de ceux qui venoient d'entrer, elle leur demanda ce qu'ils vouloient d'elle, & qui les avoit envoyés ſi tard pour lui parler. Ils lui répondirent qu'ils étoient au déſeſpoir de ſe voir contraints de lui annoncer l'ordre ſévère qu'ils avoient reçu du Roy de la faire mourir, & qu'il falloit qu'elle ſe diſpoſât à l'inſtant à ſa derniere heure.

Ce diſcours fut interrompu par les cris de

ſes filles, qui ſe déchiroient les cheveux, & faiſoient retentir la chambre de leurs ſanglots, & de leurs ſoupirs, ſe diſant l'une à l'autre qu'on faiſoit injuſtement mourir la meilleure Princeſſe du monde, conjurant le Ciel de venger cette inhumanité ſur ceux qui en étoient les auteurs. La pauvre Reine leur commanda de donner des bornes à leurs plaintes, ajoutant qu'elles ne la devoient pas plaindre avec tant de deuïl, puiſqu'elle alloit mourir innocente, & que c'étoit plutôt la conduite de Pierre ſon mari qui devoit leur faire pitié, commettant cette barbarie par les malins conſeils de ſa concubine, qui depuis longtemps étoit altérée de ſon ſang.

Les Juifs appréhendans que les cris & le vacarme qu'alloient faire les filles de la Reine, n'empêchaſſent l'exécution de leur maîtreſſe, & ne révélaſſent le meurtre qu'ils avoient envie de cacher, les prirent toutes par la main, les arracherent de la chambre, & les trainans dans une cave, ils les y firent étrangler, afin de tuer enſuite la Reine *Blanche* avec plus de ſecret & de liberté. Ces enragés ne tarderent pas à la dépêcher, en lui crevant le ventre par la chûte d'une groſſe poutre qu'ils laiſſerent tomber ſur elle, afin de l'étouffer, ſans qu'il parut aucune goutte

de ſang ſur ſon viſage, ni ſur ſon corps : quand ils eurent fait ce déteſtable coup, ils ſe retirerent auſſi-tôt dans un château ſitué ſur une haute roche, que le Roi leur avoit indiqué pour azyle.

Ce Prince inhumain ne voulant pas s'attirer le reproche du meurtre qu'il avoit commandé, garda tous les dehors dont il put s'aviſer, faiſant publier un manifeſte dans lequel il ſe diſculpoit de ſon mieux de cette action ; mais la conduite qu'il tint dans la ſuite ne juſtifia que trop qu'il en étoit l'auteur : car au lieu d'aſſiéger ce château, dans lequel ces ſcélérats s'étoient cantonnez, pour en faire juſtice, ils en ſortirent ſix mois après avec une impunité qui fit horreur à tout le monde ; on vit bien qu'ils n'avoient été que les miniſtres de la cruauté de Pierre. Chacun fit des imprécations contre ce méchant Prince qui n'avoit point rougi de commettre un attentat ſi exécrable. La plupart des Juifs même, qui juſqu'alors avoient été ſes partiſans les plus déclarez, ne purent ſe taire. Pierre de ſon côté ſe précautionna contre les entrepriſes qu'Henry pourroit faire dans ſes Etats. Il leva des troupes, gagna par les dons & par les bienfaits, les principaux Seigneurs de Caſtille, & fit tant de largeſſes pour

engager

engager les gens dans ſon parti, que le pauvre Henry ſe vit abandonné de tout le monde, & contraint de chercher un azyle dans les pays étrangers.

Ce Prince infortuné s'alla jetter entre les bras du Roi d'Arragon, qui le reçut dans ſa Cour avec humanité. Le récit que lui fit Henry de la cauſe de ſa diſgrace, l'étonna beaucoup, quand il lui dit que Pierre le perſécutoit & l'avoit forcé de ſortir de ſes Etats, parce qu'il avoit pris la liberté de lui repréſenter l'horreur que tout le monde avoit de ſes cruautez.

Ce Prince lui répondit qu'il n'oſoit pas lui promettre de l'appuyer par la force des armes, parce que le repos de ſes peuples ne lui permettoit pas d'attirer dans ſes Etats une guerre de gayeté de cœur; mais que s'il vouloit établir ſon ſéjour ſur les terres de ſon obéiſſance, il lui donneroit honnêtement de quoi ſubſiſter ſelon ſa qualité. Henry fut trop heureux d'accepter ce parti; mais il fut bientôt troublé dans l'azyle qu'il avoit cherché; car Pierre ſçachant que le Roi d'Arragon l'avoit reçu dans ſes Etats & le régaloit de ſon mieux, lui faiſant tous les honneurs qu'un Souverain réfugié pouvoit attendre de ſa courtoiſie, il écrivit une lettre très-forte

à ce Prince, dans laquelle il lui mandoit qu'il lui ſçavoit mauvais gré d'avoir tendu les bras à un bâtard perfide, qui lui vouloit ravir ſa couronne; que s'il lui donnoit retraite davantage ſur ſes terres, il lui déclareroit la guerre & le regarderoit comme ſon ennemi; qu'il eſpéroit donc, que pour prévenir les hoſtilités auxquelles il devoit s'attendre, il le chaſſeroit au plutôt de ſes Etats, comme un ſcélérat qui ne méritoit pas qu'aucun Prince fût touché de ſa diſgrace & de ſa miſere.

Ce fut à Perpignan que le Roi d'Arragon reçut cette lettre. La politique & la raiſon d'Etat, lui ouvrirent les yeux; il en fit part à la Reine ſa femme, qui lui repréſenta le danger qu'il y avoit de retenir plus longtemps un tel hôte, & qu'il étoit de la derniere importance de le congédier au plutôt, de peur que l'orage qui le menaçoit, venant à tomber auſſi ſur eux, ne rendit leur perte commune avec la ſienne; qu'il falloit donc le renvoyer ſur le champ, en lui faiſant comprendre qu'il étoit trop raiſonnable pour vouloir que pour ſa querelle particuliere, on riſquât non ſeulement la tranquillité, mais auſſi la conſervation d'un Royaume. Ces remontrances étoient trop ſenſées, pour n'être

pas approuvées du Roi d'Arragon, qui voyoit le péril dans lequel il s'alloit plonger, s'il épouſoit ouvertement les intérêts d'Henry contre Pierre, dont toutes les forces viendroient fondre ſur ſes Etats, en cas qu'il s'opiniatrât à vouloir donner au premier un plus long azyle en ſa Cour. Il le fit appeller pour lui communiquer la lettre de Pierre, & les menaces qu'elles contenoit, en cas qu'il demeurât plus longtemps avec eux. Henry comprit bientôt ce que cela vouloit dire. Il lui déclara qu'il alloit empêcher par un prompt départ, que le repos de ſes peuples ne fût troublé; qu'au reſte il eſpéroit que Dieu ſeroit le protecteur de ſon bon droit, & lui inſpireroit les moyens de monter un jour ſur le trône de ſes peres, qu'un uſurpateur avoit envahi ſur lui : qu'il le deſiroit avec d'autant plus de paſſion, qu'il ſe verroit alors en état de reconnoître les bons offices qu'il avoit reçus de lui. Ces paroles prononcées par un Prince malheureux, toucherent ſi fort le Roi d'Arragon, qu'il ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le déplorable état, auquel il ſe voyoit contraint de l'abandonner. Il ne put donc le voir ſortir de ſa Cour ſans pleurer, & ſans lui témoigner la part qu'il prenoit à ſon infortune. Henry ré-

pondit de ſon mieux à ce mouvement de tendreſſe & de compaſſion, l'aſſurant que l'abſence & l'éloignement de ſa Cour ne lui feroient jamais perdre le ſouvenir de ſes honnêtetez.

CHAPITRE XVI.

De l'adreſſe dont BERTRAND *ſe ſervit pour faire un corps d'armée de tous les vagabons de France, & les mener en Eſpagne contre* Pierre le Cruel, *pour venger la mort de la Reine* BLANCHE, *& faire monter en ſa place* HENRY *ſur le trône.*

TOUTE la France apprit avec douleur l'inhumanité de Pierre envers la Reine *Blanche;* les circonſtances aggravoient le crime de Pierre, & rendoient le ſort de cette Princeſſe encore plus déplorable. La Reine de France ſa ſœur, & le Duc de Bourbon ſon frere, furent indignés; le Roi Charles le Sage entroit fort dans leur reſſentiment, & ne cherchoit que l'occaſion de le faire au plutôt éclater. Elle ſe préſenta la plus favorable du monde. Le Royaume de France regorgeoit de bandits & de vagabonds, qui le déſoloient par leurs brigandages & leurs pilleries. On ne pouvoit empêcher ce dé-

ſordre, parce que la foule de ces voleurs groſſiſſoit tous les jours; beaucoup d'Allemands, d'Anglois, de Navarrois & de Flamands infeſtoient les campagnes, brûloient les châteaux après les avoir ſaccagés, & mettoient à rançon la Nobleſſe. Les Edits du Prince étoient mépriſés. La force & la violence faiſoient la ſouveraine loi de l'Etat; ſi bien qu'il ſembloit que la France étoit devenue la proye de ces enragés.

Le Roi Charles voulant arrêter le cours de tant de maux, aſſembla les plus ſages têtes de l'Etat, pour aviſer enſemble aux moyens d'apporter un prompt remede à tant de malheurs, ſans en venir à une guerre ouverte contre ces brigands. Bertrand le tira de peine en lui ſuggérant le ſpécieux prétexte de venger en Eſpagne la cruelle mort de la Reine *Blanche* ſa belle-ſœur, & l'aſſurant que s'il pouvoit s'aboucher une fois avec cette troupe de vagabonds, il les cajoleroit ſi bien, qu'il les feroit entrer dans ſes ſentimens, & leur inſpireroit le deſir de tourner leurs armes contre le Roi Pierre, dans l'eſpérance de s'enrichir des dépoüilles de l'Eſpagne qui leur ſeroit ouverte par la guerre qu'on déclareroit à ce Prince. Il s'offrit même de ſe mettre à leur tête & de les commander pour

faire réüſſir une ſi juſte expédition, repréſentant au Roi que par cet artifice il purgeroit la France de ces étrangers, & les employeroit utilement ailleurs contre les ennemis de la Couronne. Charles donna les mains à la propoſition de Bertrand, & dépêcha ſur l'heure un héraut auprès des Chefs & Généraux de tous ces gens ramaſſez pour en obtenir un ſauf-conduit, afin qu'il pût enſuite leur envoyer quelqu'un qui s'aboûchât avec eux en ſûreté.

Ce trompette les trouva campez aſſez près de Châlons-ſur-Saone, ils le reconnurent d'abord : parce que les armes du Roi qu'il portoit ſur ſon hoqueton, firent découvrir qu'il venoit de la part de Sa Majeſté. Quelques ſoldats le conduiſirent pour le faire parler à ceux qui tenoient le premier rang dans leur armée : ſa préſence les ſurprit un peu quand il les trouva tous à table. Les premiers auxquels il adreſſa la parole furent Hugues Caurelay, Mathieu de Gournay, Nicolas Strambourt, Robert Scot, Gauthier Huet, le Verd Chevalier, le Baron de Lermes, le Seigneur de Preſles, & Jean d'Evreux qui furent tous d'avis de ne pas refuſer le paſſe-port qu'on leur demandoit. Hugues de Caurelay s'intéreſſa à ce qu'on l'accordât au

plutôt, disant qu'il mouroit d'envie de revoir Bertrand pour lui faire boire de son vin; il chargea le heraut de lui faire ses complimens. Celui-ci revint en grande diligence mettre le passe-port entre les mains de Bertrand, qui sans perdre de temps les alla trouver. Aussi-tôt qu'il parut, ils lui firent mille caresses, Hugues de Caurelay par dessus les autres, se jettant à son cou, l'assura qu'il le suivroit par tout, pourvu qu'il ne lui fit pas prendre les armes contre le Prince de Galles son Seigneur. Bertrand lui répondit que ce n'étoit pas à lui que l'on en vouloit, & qu'il pouvoit là-dessus compter sur sa parole. Caurelay transporté de joye, versa du vin de sa propre main, Bertrand fit quelque façon de prendre le verre; mais il lui fallut enfin condescendre à la volonté d'un ami qui le lui présentoit de si bon cœur. Quand ils se furent tous salués en buvant les uns aux autres; Bertrand leur déclara le sujet qui l'avoit fait venir auprès d'eux, leur disant que le Roi de France ulcéré contre Pierre, avoit dessein de le faire repentir de la mort cruelle qu'il avoit fait souffrir à la Reine *Blanche* sa belle-sœur, & que pour punir ce cruel Prince d'un si noir attentat, il avoit résolu de porter la guerre dans le sein de ses Etats.

que le Roi ſon maître l'avoit chargé de leur dire de ſa part, que s'ils vouloient épouſer un ſi juſte reſſentiment, & lui prêter leurs troupes & leur ſecours, il leur feroit payer non-ſeulement la ſomme de deux cens mille livres comptant, mais leur menageroit encore auprès du Saint Pere l'abſolution de tous les péchés qu'ils avoient commis; qu'il leur conſeilloit de prendre ce parti, d'autant plus qu'ils iroient dans un pays opulent, dont la dépouille les enrichiroit.

Hugues de Caurelay prenant la parole lui répéta ce qu'il lui avoit déjà dit, qu'à l'exception du Prince de Galles, il le ſerviroit envers & contre tous. Bertrand lui ayant confirmé ce qu'il lui avoit déjà répondu, que le Roi de France ne ſongeoit point à ce Prince, le conjura d'engager les autres Capitaines dans ſon projet. Caurelay gagna tous les chefs Gaſcons, Anglois, Bretons, Navarrois, qui lui donnerent leur parole de marcher ſous les enſeignes de Bertrand au premier ordre qu'ils en recevroient. Il y en eut quelques-uns qui ſe laiſſerent ſeulement entraîner par le plus grand nombre, & qui regrettoient de ſortir de France, dont le pays leur paroiſſoit plus doux & plus agréable, & dont les dépoüilles les accommodoient

bien mieux que celles qu'on leur faiſoit eſperer en Eſpagne, où l'on ne pouvoit aller ſans eſſuyer des fatigues incroyables, & ſans franchir des montagnes eſcarpées. Cependant il fallut céder au torrent & donner avec les autres leur parole à Bertrand, qui prit congé d'eux, en leur promettant de leur donner de ſes nouvelles au premier jour, & qu'il alloit faire part au Roi ſon maître, de la réſolution qu'ils avoient priſe de le ſervir fidellement, qu'il leur manderoit quand il ſeroit temps de le venir trouver. Il les pria de croire que ce Prince leur feroit le meilleur accueil, & qu'ils auroient tout ſujet de ſe louer de lui : ils lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas, mais qu'ils avoient plus de confiance en lui ſeul, qu'en tous les Prélats de France & d'Avignon.

Bertrand les voyant en ſi belle humeur, leur repréſenta que pour faire les choſes de bonne grace auprès de Sa Majeſté, qu'ils devoient voir au premier jour, il leur conſeilloit de lui rendre auparavant les châteaux & les forts dont ils s'étoient emparés durant les derniers troubles. Ils l'aſſurerent qu'il devoit y compter, & que ce ne ſeroit pas une affaire pour eux de rendre des places qu'ils n'avoient pas envie de garder : puiſ-

qu'ils alloient quitter la France pour jamais.

Gueſclin s'en retourna ſatisfait, & vint à toute jambe à Paris pour (40) aſſurer le Roy qu'il alloit delivrer le Royaume de tous les bandits & ſcelerats qui l'avoient deſolé juſqu'alors par leurs pilleries, & que s'il plaiſoit à Sa Majeſté que leurs Généraux la vinſſent trouver à ſa Cour, ils étoient diſpoſés à s'y rendre pour lui confirmer en perſonne la réſolution qu'ils avoient priſe de paſſer en Eſpagne, pour venger la cruauté exercée contre la Reine *Blanche* ſa belle-ſœur. Le Roy lui donna l'ordre de les appeller, mais à condition que ce ſeroit à petit bruit & ſans éclat qu'ils ſe rendroient auprès de lui.

Bertrand leur fit auſſitôt ſçavoir les intentions de ſon Maître qu'ils executerent ponctuellement, mettant pied à terre au Temple à Paris, où le Roi Charles avoit établi ſa demeure. Ce Prince leur fit mille careſſes, les regala de ſon mieux & les combla de préſens pour les engager davantage dans ſes intérêts. Les principaux Seigneurs de la Cour, ne ſe contenterent pas de faire connoiſſance avec eux, ils voulurent encore lier une amitié très étroite avec ces Généraux avec qui ils avoient à vivre plus d'un jour.

Le Comte de la Marche, le Beſque de Vilaines, le Marechal d'Andreghem, Olivier de Mauny, Guillaume de Boitel & Guillaume de Launoy s'approcherent d'eux & leur declarerent qu'ils ſeroient bien aiſes de partager les perils de la guerre qu'ils alloient entreprendre. Ces Chefs furent ravis d'apprendre leur réſolution en les aſſurant qu'une ſi noble & ſi généreuſe compagnie leur donneroit encore plus de chaleur à bien combattre. Bertrand les aſſembla tous à Châlons-ſur-Saonne, & les fit marcher du côté d'Avignon. Quand la France les vit en marche, elle commenca à reſpirer, s'eſtimant heureuſe d'être delivrée de ces fâcheux hôtes qui l'avoient preſque miſe à deux doigts de ſa perte. Elle donna mille bénédictions à Gueſclin de ce qu'il avoit trouvé le ſecret de l'en débarraſſer ſans effuſion de ſang.

Le mouvement que cette formidable armée fit du côté d'Avignon fit trembler le Pape & tout le Conclave qui faiſoient alors leur réſidence dans cette belle ville. Sa Sainteté craignit qu'ils ne vinſſent fondre ſur la Province pour la ravager. Afin de prévenir le danger qui les menaçoit tous, il s'aviſa d'envoyer au devant d'eux un Cardinal pour apprendre le ſujet qui leur faiſoit faire ces

mouvements, avec ordre de leur declarer de ſa part, que s'ils paſſoient outre pour commettre des hoſtilitez & faire des ravages à leur ordinaire ſur les terres de ſon obéiſſance, il lanceroit contre eux les foudres de l'excommunication pour les ranger à leur devoir, & leur apprendre à vivre en Chrétiens, & non pas comme des Infideles. Ce Cardinal fit toutes les diligences poſſibles pour ſe rendre à leur camp & s'acquitter auprès d'eux de la commiſſion dont le Pape l'avoit chargé. Il trouva ſur ſa route un Anglois qui l'aſſura qu'il avoit à négocier avec des gens tout à fait intraitables. Il lui demanda s'il leur apportoit de l'argent, ſans quoi il n'y avoit rien à faire.

Le Prélat fut extrêmement ſurpris de ce compliment, & vit bien qu'il auroit de la peine à finir avec ces gens-là, ſans qu'il en coûtât beaucoup à Sa Sainteté. Quand ils le virent approcher, ils vinrent au devant de lui. Bertrand du Gueſclin, le Comte de la Marche, Arnould d'Andreghem Maréchal de France, Hugues de Caurelay, Jean d'Evreux, Gautier Huet, Robert Scot, Olivier de Mauny, le Vert Chevalier & beaucoup d'autres Officiers voulans lui témoigner le reſpect qu'ils portoient à ſon caractere &

à ſa dignité, l'approcherent avec de profondes ſoumiſſions, & tel qui le voyoit revêtu de la pourpre eût voulu volontiers en avoir la dépouille. Quand ce Cardinal les vit tous rangez autour de lui dans l'attente de ce qu'il avoit à leur dire de la part du Pape, il leur expliqua le plus ſuccintement qu'il put le ſujet de ſa commiſſion, les conjurant de ne commettre aucunes hoſtilitez, s'ils vouloient obtenir du Saint Pere l'abſolution de tous les déſordres qu'ils avoient commis.

Le Maréchal d'Andreghem homme de bon ſens & qui dès ſa jeuneſſe avoit été nourri dans le grand monde, prit la parole au nom de tous, lui repréſentant que cette armée étoit ſortiede France dans le deſſein d'expier par une guerre ſainte les maux qu'avoient fait dans la Chretienneté ceux qui la compoſoient : mais avant que de la commencer, il lui fit entendre qu'ils avoient cru ſe devoir prémunir de l'abſolution du S. Pere, & lui demander la ſomme de deux cens mille livres pour les aider à ſoutenir les frais & les fatigues du long voyage qu'ils avoient à faire : qu'ils eſperoient ce ſecours du Pape, ſçachans qu'il avoit aſſez de charité pour étendre ſes aumônes & ſes libéralités audelà de l'abſolution qu'ils en eſperoient.

Ce Cardinal qui ne s'attendoit pas à ce compliment parut étonné du ſecond article de la reponſe du Maréchal, & leur dit à tous qu'il leur repondoit ſeulement de la bénédiction du Saint Pere & de l'abſolution de leurs crimes : mais que pour l'argent qu'ils lui demandoient, il n'oſoit pas s'en rendre garant. Bertrand (41) qui ne le vouloit pas amuſer, lui declara nettement qu'il en falloit paſſer par là, s'il vouloit contenir la licence de ces vagabonds, dont les mains étoient accoutumées au brigandage, & qui ſe ſoucioient moins de l'abſolution qu'il leur promettoit, que des deniers qu'ils lui demandoient, étant tous prêts en cas de refus, de faire ſur les Etats du Pape, des dépréda tions horribles. Son Eminence appréhendant le dégat dont on le menaçoit pria Bertrand & les autres de tenir le tout en ſuſpens juſqu'à ce qu'elle lui donnât de ſes nouvelles. On l'aſſura qu'on feroit de ſon mieux pour arrêter le cours des déſordres : mais qu'on ne lui promettoit pas de tout empêcher, parce qu'il n'étoit pas poſſible de faire vivre avec une diſcipline exacte tant de ſoldats affamés, qui ſoupiroient après un prompt ſecours. Ce Cardinal ſe le tint pour dit, & partit ſur l'heure pour venir rendre compte

au Pape de ce qui ſe paſſoit. Ceux d'Avignon dans l'impatience d'apprendre quel ſeroit leur ſort l'arrêterent ſur le chemin pour lui demander où en étoient les affaires & s'il avoit de bonnes nouvelles à leur apporter. Je crois leur dit-il, que tout ira bien ſi nous leur donnons de l'argent. Le Pape qu'il alla trouver fut bien étonné (42) de ce compliment qu'il lui fit de leur part : diſant que c'étoit bien aſſez qu'il leur accordât gratuitement l'abſolution, que les autres avoient accoûtumé de payer, ſans être encore obligé de tirer de l'argent de ſa bourſe pour acheter d'eux l'exemption du pillage & des brigandages.

Cependant après avoir murement peſé le tout, il convint de leur faire toucher cent mille livres : car Bertrand s'étoit contenté de recevoir ſeulement la moitié de la ſomme qu'on avoit demandée. Le Pape tint conſeil là deſſus, & ne voulant aucunement contribuer du ſien, s'aviſa d'aſſembler les plus notables bourgeois d'Avignon pour leur repréſenter le péril qui les menaçoit, & dont ils ne ſe pourroient garantir qu'en ſe ſaignans tous : qu'il falloit donc faire inceſſamment une capitation dans la ville, & cotiſer chaque particulier pour faire la ſomme que l'on exi-

geoit d'eux le couteau ſur la gorge. Le Saint Pere croyoit qu'en faiſant cette démarche & donnant ſes ordres, pour lever cet argent, les ſoldats de l'armée de Bertrand vivroient avec diſcipline, & ſeroient fort retenus & fort reſervez : mais il fut bien ſurpris, quand il apperçut des fenêtres de ſon Palais qu'ils prenoient ſur les pauvres païſans, vaches, moutons, bœufs, & volailles, portant leurs mains raviſſantes ſur tout ce qu'ils rencontroient ſans en rien excepter. Ce fut pour lors qu'il vit (43) bien, qu'il étoit de la derniere importance de ſacrifier au plutôt quelque choſe pour contenter l'avidité de ces oiſeaux de proye, qui ne ſe plaiſoient qu'à vivre de rapines & de larcins. Il fit donc appeller ceux qu'il avoit commis pour faire contribuer chacun des bourgeois à fournir la cotte part à laquelle il étoit taxé.

Le ſaint Pere ſachant que la ſomme avoit été levée toute entiere, donna l'ordre à ſon Secrétaire de l'aller inceſſamment compter à Bertrand, & de lui mettre entre les mains la bulle d'abſolution pour toute l'armée ſignée de ſa propre main, ſcellée de ſon grand ſceau, & ſi bien conditionnée, qu'il ne laiſſoit rien à déſirer à ceux en faveur de qui il

il l'avoit accordée. Bertrand, qui naturelle-étoit ennemi de toutes les grivelleries, ayant (44) appris que le Pape pour faire cette ſomme, avoit fouillé dans les coffres des autres, & n'avoit rien tiré des ſiens, fit une forte reprimande à celui qui ſe mettoit en devoir de la lui delivrer, & jura qu'il n'en vouloit pas manier un ſol ; parce que c'étoit le plus pur ſang du peuple, qu'on avoit tiré de ſes veines, & que ce traité n'auroit pas lieu, ſi le Pape ne fourniſſoit cet argent de ſon propre tréſor, & ne faiſoit reſtituer à chacun des bourgeois d'Avignon, ce qu'on avoit extorqué de lui. Si bien que pour pacifier toutes choſes, il fallut que ſa Sainteté payât de ſon propre fonds toute la taxe dont on étoit convenu, ſans qu'il en coûtât un denier aux autres ; il fut obligé de rembourſer chacun de ce qu'il avoit avancé.

Cette foule de vagabonds, ou plutôt cette armée de brigands n'ayant plus de prétexte aſſez ſpécieux pour prendre racine ſur les terres de l'Egliſe, rebrouſſa chemin du côté de Toulouze, où le Duc d'Anjou faiſoit ſa réſidence, & tenoit ſa Cour. Ce Prince careſſa ſi bien Bertrand & les Généraux qui portoient les armes ſous lui, qu'il les engagea d'aller en Arragon (45) pour aſſiſter Henri contre

le Roi de ce pays nommé *Pierre le Cruel*; il étoit devenu l'horreur & l'éxécration de toute l'Europe, par le meurtre de la Reine *Blanche de Bourbon* ſa femme. Ce Duc exagéra ce crime avec tant de force, & preſſa ſi fort Bertrand de le venger, que ce Général lui promit de tout haſarder, pour ôter la couronne de deſſus la tête de Pierre, & la mettre ſur celle d'Henri.

Les choſes étant ainſi concertées, Bertrand prit congé du Duc, & fit faire à ſes troupes de ſi longues traites, qu'elles ſe virent bientôt à la veille d'entrer dans l'Arragon. Leur marche ſe fit avec tant de bruit & tant de fracas, que Pierre en eut bientôt la nouvelle. Il l'apprit avec douleur, lorſqu'il étoit à la tête de grand nombre d'Eſpagnols ravageant les terres d'Henri, portant la déſolation, le fer, & le feu dans tous les lieux qu'il ſavoit lui appartenir, & le cherchant lui-même en perſonne pour en faire la victime de ſa fureur. Ce pauvre Prince, perſécuté de tous côtés, ſe tenoit à couvert dans l'un de ſes châteaux avec ſa femme & ſes enfans, appellant auprès de lui ce qu'il avoit d'amis & de créatures, pour tâcher de faire quelque diverſion contre ce Roi cruel, qui s'acharnoit à ſa ruine: mais quand il apprit l'arrivée de Bertrand

avec tout ſon monde, il regarda ce ſecours comme un miraculeux effet de la protection du ciel en ſa faveur; il ſe déroba ſecrettement du lieu où il s'étoit retiré pour le venir trouver, & remettre entre ſes mains le ſoin de ſa perſonne & de ſes intérêts. Gueſclin l'embraſſa tendrement, & lui proteſta qu'il ne remettroit jamais le pied en France, qu'auparavant il ne l'eût fait monter ſur le Trône d'Eſpagne, qu'il meritoit mieux que le Renegat Pierre (46), qui s'en étoit rendu indigne & par ſon infidélité à la religion Chrétienne, & par l'inhumanité qu'il avoit commiſe à l'égard de ſa propre femme.

Henri, ravi de voir que Bertrand avoit de ſi bonnes intentions pour lui, le conjura de venir ſe délaſſer avec les principaux Officiers de l'armée dans ſon château, où il les régala magnifiquement, & les confirma par ſes careſſes & par ſes préſents, dans la réſolution qu'ils avoient priſe d'épouſer ſa querelle. Cette confédération fut bientôt découverte. Un eſpion en alla donner avis à Pierre, & lui fit le récit de tout ce qu'il avoit vu, circonſtanciant les choſes avec clarté, annonçant qu'il étoit ſorti de France une fourmiliere de troupes, qui venoient fondre ſur ſes Etats. Pierre conſterné lui demanda le nom de celui

qui les commandoit ; & quand il ſçut qu'il s'appelloit *Bertrand*, il ſe mit à grincer des dents, à roûler les yeux dans la tête ; & il déchira de rage & de colere, les habits qu'il portoit.

Un Juif qui pour lors avoit entrée dans ſon Conſeil, & qui fut un des temoins de cet emportement prit la liberté de lui demander le ſujet de ſon déſeſpoir ; Pierre ayant repris ſes eſprits, lui repondit que l'heure fatale étoit arrivée où l'on lui arracheroit des mains le ſceptre d'Eſpagne : puiſque Bertrand, déſigné par l'aigle qui lui devoit ravir la couronne, étoit entré dans ſes Etats, pour les conquérir au profit de ſon frere Henri, qui ſeroit couronné à Burgos en ſa place. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que l'abattement & le déſeſpoir le firent tomber par terre. Le Juif eſſaya de le calmer ; & le relevant, il l'aſſura que quand Henri ſe ſeroit rendu maître de Burgos, de Tolède & de Séville la grande, par le ſecours de Bertrand & des François qu'il commandoit, il ne ſeroit pas dit pour celà qu'il fût Roi d'Eſpagne, & qu'il auroit encore bien du chemin à faire, avant que de prendre les villes, dont la fidélité ne devoit point lui être ſuſpecte. Ce diſcours ne fut point capable de conſoler

Pierre, & de le faire ſortir de l'alarme dans laquelle il étoit. Il ſembloit au contraire que ſa terreur en étoit encore augmentée : car il fit ſerment de ne pas reſter davantage en Arragón, de peur que Bertrand ne l'y vînt accabler. Il donna des ordres fort preſſans à ſes gens de ſe tenir prêts pour partir auſſitôt. On employa la nuit à plier bagage, & dès le lendemain ce Prince prit le chemin de Burgos à la pointe du jour.

Il fit tant de diligence, qu'il gagna *Maguelon*, frontiere d'Eſpagne. Cette ville étoit aſſez forte, ayant un bon château où l'on pouvoit ſe défendre long-temps : mais la crainte dont Pierre étoit ſaiſi, lui donna des ailes pour ſe rendre à perte d'haleine à Burgos, qui pour lors étoit la Capitale de Caſtille, où l'on avoit accoûtumé de couronner les Rois d'Eſpagne. Deux raiſons engagerent Pierre à vouloir établir ſon ſéjour dans cette ville : la premiere, parce que comme il avoit un grand penchant pour les Dames, il y en avoit là beaucoup de parfaitement belles, dont la converſation pourroit adoucir le chagrin que lui donnoit ſa mauvaiſe fortune : la ſeconde, parce que comme ce Prince avoit naturellement une inclination ſecrette pour les Juifs, il eſpéroit y trouver beaucoup de

conſolation dans leurs entretiens, & tirer un grand ſecours de leurs bourſes dans les beſoins qui le menaçoient. Les Chrétiens de Burgos voyoient avec un déplaiſir extrême cette grande relation qu'il avoit avec eux ; ils ne ſe promettoient rien de bon de ce commerce. Cependant Pierre eut ſi peu d'égard à leurs plaintes, qu'il voulut nouer encore de plus étroites liaiſons avec ces ennemis du Chriſtianiſme ; & comme il avoit deſſein d'établir ſa Cour dans cette grande ville, il la fortifia de nouveau, la faiſant revêtir de murailles plus hautes & plus épaiſſes, & commandant qu'on ouvrît tout autour, des foſſés plus larges & plus profonds, afin de s'y pouvoir défendre, en cas que ſon frere Henri, ſecondé de Bertrand, l'y vînt attaquer.

Il faut remarquer que les ſoldats de Gueſclin ſe faiſoient appeller *la Blanche Compagnie*, parce qu'ils portoient tous une croix blanche ſur l'épaule, comme voulant témoigner qu'ils n'avoient pris les armes que pour abolir le Judaïſme en Eſpagne, & combattre le Prince qui le protégeoit. Cette armée fit un mouvement, & quitta l'Arragon pour entrer plus avant dans l'Eſpagne, afin de chercher Pierre, & de ne lui donner ni repos ni trêve. Bertrand s'informa quelle étoit la route

la plus ſûre & la plus commode à tenir. Henri, qui connoiſſoit le pays, lui répondit qu'il étoit néceſſaire d'aller juſqu'à *Maguelon*, que de là on pourroit percer au travers de l'Eſpagne avec facilité. Gueſclin marcha de ce côté là. L'armée fit de ſi grandes traites, qu'elle ſe trouva bientôt aux portes de cette ville. Il y eut ordre de camper devant. Henri voulut tenter ſi par des voyes amicales, il ne pourroit pas engager le Gouverneur à lui remettre la place entre les mains, auparavant que d'en venir à la force ouverte. Il ſe rendit donc aux barrieres, & fit appeller le Capitaine qui y commandoit. Cet homme parut auſſitôt pour ſavoir ce qu'il vouloit de lui. Ce Prince lui dit qu'il s'appelloit Henri Comte de Triſtemarre (47), auquel le Royaume d'Eſpagne appartenoit de plein droit; & que comme tel, il lui commandoit de lui ouvrir les portes de *Maguelon* (48). Le Gouverneur lui répondit fort fiérement, qu'il ne le reconnoiſſoit point pour Souverain, qu'il tenoit la place au nom du Roi Pierre, & qu'il ne la rendroit qu'à lui ſeul; qu'il eût donc à ſe retirer au plutôt, & qu'autrement il le feroit charger. Henri indigné de l'inſolence de ce Capitaine & de la fierté de ſa repartie, ſe ſépara de lui, en le ménaçant

qu'il le feroit bientôt repentir de ſa témérité ; mais le Gouverneur témoigna qu'il ſe ſoucioit peu non ſeulement de lui, mais de toutes les troupes qu'il avoit amenées.

CHAPITRE XVII.

De la priſe que BERTRAND *fit de Maguelon, & d'autres fortes villes d'Eſpagne, en faveur* D'HENRI *contre* PIERRE.

AUSSITÔT que ce Prince eut fait le rapport à Bertrand de la maniere inſolente, avec laquelle le Gouverneur avoit reçu ſa propoſition, on réſolut d'inſulter cette ville & de la prendre d'aſſaut. Gueſclin fit préparer les arbalêtriers & les gens de trait pour cette expédition. Les foſſés furent remplis de faſcines ; & l'on en jetta tant, que bientôt elles égalerent la hauteur des murs. Quoique les aſſiégés fiſſent les derniers efforts pour empêcher le travail des ſoldats qui tâchoient de combler ces foſſés, en lançant ſur eux des pots pleins de chaux vive : cependant cette réſiſtance ne fut point capable d'intimider les aſſiégeans, qui pouſſerent leur ouvrage juſqu'au bout avec une généreuſe opiniâtreté. Quand ils ſe virent à la hauteur des murs,

ils tirerent ſûr la ville tant de traits d'arbalêtes & de flêches, que ceux de Maguelon n'oſoient ſe montrer. Guillaume Boitel fit d'un autre côté percer le mur à force de pics & d'autres inſtrumens ; il s'ouvrit l'entrée de la ville, qui fut miſe au pillage après que le ſoldat victorieux eut tué un grand nombre d'Eſpagnols & de Juifs qui faiſoient mine de réſiſter. Les dépouilles furent grandes : car les Juifs qui ſe rendirent à diſcrétion, ſacrifierent leurs richeſſes pour ſe racheter & payer leur rançon.

Bertrand avoit promis le pillage ; auſſi falloit-il contenter l'avidité de tant de Bretons François, Normands, Liégeois, Valons, Flamands, Brabançons & Gaſcons, dont ſes troupes étoient compoſées, & qui ne s'étoient engagés dans cette expédition que pour s'enrichir de la ruine de l'Eſpagne. Le Maréchal d'Endreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Huet, & ſon frere, Guillaume Boitel, le Sire de Beaujeu, ſeconderent Bertrand avec une bravoure admirable, ſe mettans chacun d'eux à la tête des gens qu'ils commandoient, & les menerent à l'aſſaut, en leur donnant les premiers l'exemple de bien faire.

La priſe de Maguelon jetta la terreur en Eſpagne, & rendit le nom de Bertrand ſi

redoutable, qu'on ne le prononçoit qu'en tremblant. Après qu'il eut laiſſé garniſon dans la ville, il pourſuivit ſa route; & comme l'expérience qu'il avoit dans la guerre ne lui permettoit pas de laiſſer derriere lui aucune place qui pût incommoder ſa marche, il fit halte à deux lieuës de là devant *Borgues*, ville importante & forte, dont il crut ſe devoir aſſurer, avant que d'entrer plus avant dans le pays. Henri dont on épouſoit la querelle, voulut faire auprès du Gouverneur de cette ville, la même tentative qu'il avoit déjà eſſayée auprès de celui de Maguelon, le ſommant de lui rendre ſa place. Ce Capitaine lui témoigna que le Roi ſon frere ne lui pardonneroit jamais la trahiſon qu'il lui feroit, s'il étoit aſſez lâche pour lui ouvrir les portes d'une ville dont il lui avoit confié la garde, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il ſe défendoit en homme de cœur, comme ſon honneur & ſa conſcience le demandoient. Ce Prince lui repréſenta qu'en cas de refus il s'alloit attirer les François, dont les armes étoient redoutables, & qui ne lui feroient aucun quartier quand ils auroient pris la ville d'aſſaut. Le Capitaine demeura inflexible, & parut peu ſenſible aux menaces qu'il lui faiſoit, ſi bien qu'Henri fut obligé de ſe retirer

ſans avoir rien pu gagner ſur l'eſprit de ce Gouverneur.

Quand Bertrand à qui il fit part de ſon peu de ſuccès, eut appris l'opiniâtreté de cet homme, il fit ſerment qu'il ne leveroit point le piquet de devant cette ville, qu'il ne l'eût auparavant emportée; il commanda, comme il avoit fait devant Maguelon, les Archers & les Arbâlétriers & les gens de trait, pour tirer ſur les aſſiégés qui ſe preſenteroient pour défendre les remparts. Il employa les valets & les goujats à remplir les foſſés. Ceux de dedans firent de leur mieux pour les écarter en jettant des carreaux de pierres ſur eux: mais ils ne purent empêcher qu'à force de pics & de leviers ils n'entamaſſent leurs murailles, & même qu'on n'y attachât des échelles de corde, à la faveur deſquelles pluſieurs eurent la hardieſſe de monter, quoique les Juifs & les Sarraſins, dont cette ville étoit remplie jettaſſent de l'eau chaude ſur eux. Ils entrerent dans la ville. Il y eut un Normand qui fut aſſez brave pour planter le premier l'étendard de Bertrand ſur le mur: il cria aux autres que la ville étoit priſe, & qu'ils montaſſent hardiment. Il ſe vit bientôt ſuivi d'une foule de déterminés qui s'accrocherent aux échelles, & le joignirent en grand

nombre. De-là ſe répandant en foule dans la ville, ils s'allerent ſaiſir des portes & les ouvrirent à leurs compagnons, qui s'y jettant à corps perdu, firent crier miſéricorde à tous les bourgeois qui, ſe mettant à genoux avec leurs femmes & leurs enfans, demanderent quartier, déclarant qu'ils ſe rendoient au Prince Henri, qu'ils vouloient reconnoître à l'avenir pour leur Maître & leur Souverain.

Ce Prince qui vouloit ſe faire un mérite de ſa clémence, pour attirer les autres dans ſon parti ſe laiſſa fléchir à leurs prieres : il leur promit que non-ſeulement ils auroient la vie ſauve, mais auſſi la jouiſſance de leurs biens auxquels il deffendit de toucher. Il ne voulut avoir cette indulgence que pour les Chrétiens : quant aux Juifs & Sarraſins, qu'il ſavoit entiérement dévoués à Pierre, il ne leur fit aucun quartier. Il ne s'agiſſoit plus après cette conquête que de recompenſer Bertrand des importants ſervices qu'il lui avoit rendus ; pour lui temoigner ſa reconnoiſſance il lui donna le Comté de Molina qui ſe trouvoit enclavé dans les dépendances de cette ville. Après que la *Compagnie Blanche* eut fait quelque ſéjour dans ce pays pour ſe repoſer & ſe delaſſer de toutes les fatigues que ces deux ſiéges lui firent eſſuyer,

ces troupes victorieuſes s'allerent jetter ſur *Berveſque* place forte, dans laquelle Pierre ayoit fait entrer une garniſon d'Eſpagnols devoués à ſon parti. Le Prince Henri les ſonda comme les Gouverneurs des deux dernieres villes, leur repréſentant qu'ils ſoutenoient une méchante cauſe, puiſqu'ils appuyoient les intérêts d'un homme qui avoit trahi ſa foi ſans écouter les reproches ſecrets de ſa conſcience, qui ne faiſoit point de ſcrupule d'avoir un commerce viſible avec les Juifs, ſans ſe ſoucier ſi cette apoſtaſie lui devoit attirer la malédiction de Dieu & des hommes : que s'ils vouloient ſe donner à lui de bonne foi, ils auroient ſujet de s'en louer. Ces paroles, quelques inſinuantes qu'elles fuſſent, ne ſervirent qu'à les endurcir encore davantage, & à les rendre plus fiers & plus intraitables. Quand Bertrand ſçut d'Henri la brutalité de ces gens, il jura dans ſon langage ordinaire en diſant à ce Prince, *à Dieu le veut ces gars ne vous doutent en rien, mais je vous le rendray bien brief.*

Il fit donc inveſtir cette ville, & ſe mit à la tête des plus braves pour commencer l'attaque. Les aſſiegés ſe préſenterent ſur les murs dans la réſolution de ſe bien deffendre.

Tandis que Bertrand les amuſoit par les gens de trait qui lancoient contre eux leurs dards & leurs fleches, Hugues de Caurelay choiſit quelques troupes des plus aggueries avec leſquelles il s'approcha de la Juifverie, dont il fit entamer les murailles à grands coups de marteau d'acier; & y ayant ouvert de larges trous, les Juifs craignirent qu'on ne fit d'eux tous une boucherie, s'ils s'opiniâtroient à faire quelque réſiſtance : ils faciliterent l'entrée de la ville par leur quartier pour ſauver leurs vies. Il y eut un Breton des gens de Caurelay qui ſe tranſporta auſſitôt ſur les murs, & y arbora l'étendard de Bertrand en criant *Gueſclin*. Ce ſignal encouragea les autres à faire les derniers efforts pour monter à la faveur de pluſieurs échelles de corde dont ils avoient proviſion.

Cet aſſaut fut un peu (49) meurtrier des deux côtez : car tandis que les François graviſſoient les murs, & ſe prêtoient la main les uns les autres pour gagner le haut du rempart, les Eſpagnols leur jettoient ſur la tête des cuves d'eau bouillante & les faiſoient tomber dans le foſſé. Cette diſgrace ne refroidiſſoit point l'ardeur des aſſiegeans qui ſe relevoient avec plus de rage & de fureur & remontoient à l'aſſaut avec une

nouvelle opiniâtreté. Les aſſiegés jettoient ſur eux des tonneaux pleins de pierres, & de groſſes poutres dont ils les accabloient : ſi bien que cette vigoureuſe réſiſtance donnoit à douter aux François du ſuccès du ſiége. On croyoit qu'on perdroit beaucoup de temps, & que peut-être on ſeroit obligé de lever le ſiége. Henri craignant ce déshonneur fit auſſi les derniers efforts avec ſes gens ; Bertrand qui ne ſe rebutoit jamais, & que la préſence du péril rendoit encore plus intrépide vint ſe préſenter aux barrieres de la porte avec une coignée & déchargea deſſus de ſi grands coups qu'il les abbatit. Tous les plus braves encouragés par ſon exemple s'avancerent en foule, & firent une ſi grande irruption qu'ils entrerent pêle mêle avec les ennemis dans la ville, dont ils firent un carnage horrible. Ceux qui purent éviter la fureur du ſoldat par la fuite ſe cacherent dans leurs maiſons, penſans ſe mettre à couvert du danger, mais ils n'y furent pas plus en ſûreté. Les femmes ſe mettoient à genoux devant les vainqueurs pour ſauver la vie de leurs maris & les enfans ſe proſternoient aux pieds des ſoldats pour les ſupplier de ne pas donner la mort à leurs peres : mais ces ſoumiſſions ne furent point capables d'arrêter

le carnage. Il reſtoit à prendre une ancienne tour où quelques Juifs s'étoient retirés : Bertrand en fit brûler les portes par un feu d'artifice qui la mit bientôt à bas. On ne fit aucun quartier aux plus obſtinés de ceux qu'on y trouva : mais on eut quelque indulgence pour ceux qui ſe rendirent à diſcrétion.

La ville de Berveſque éprouva ainſi le ſort des deux autres qu'on avoit conquiſes, & ſe mit ſous l'obéiſſance d'Henri. Pierre *le Cruel* étoit à Burgos où il tenoit ſa Cour ; il fut conſterné quand deux bourgeois qui s'étoient échappés de Berveſque, lui vinrent annoncer la funeſte nouvelle de ſa priſe, & de la bravoure avec laquelle les François s'étoient comportés dans l'aſſaut qu'ils venoient de leur donner, ayant à leur tête un nommé Bertrand, dont les coups étoient autant de foudres dont perſonne ne pouvoit ſe parer. Ils lui dirent que les ennemis avoient monté comme des ſinges ſur leurs murs avec des échelles de corde, & qu'ils s'étoient ouvert le paſſage malgré les efforts qu'on avoit fait pour le leur diſputer : qu'enfin la ville étoit inondée du ſang des Juifs, des Sarraſins, & des Eſpagnols. Ce Prince eut d'abord peine à croire cette étonnante con-

quête ;

quête, & s'imaginant que ces deux bourgeois avoient vendu la ville à prix d'argent, il les menaça de les faire mourir. Un des deux pour ſe diſculper lui repréſenta que ceux qui s'étoient emparés de la place n'étoient pas des hommes mais des diables devant leſquels il n'étoit pas poſſible de tenir, que c'étoient des gens qui ne craignoient ny flêches ni dards, ni bleſſures, ni mort : qu'ils ſe faiſoient jour au travers de tous les périls, avançans toujours ſans jamais reculer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eut dans tous ſes Etats, aucun fort qui put reſiſter quinze jours entiers à des troupes ſi déterminées, & qui ſembloient ſortir de l'enfer.

Ce diſcours qui n'étoit que trop véritable, & qui devoit faire ouvrir les yeux à Pierre pour ſe garantir du danger qui le menaçoit fut reçu de ce Prince comme une impoſture que ces deux bourgeois avoient controuvée pour couvrir la trahiſon qu'ils lui avoient faite, en vendant cette ville à ſes ennemis, il les regarda comme deux perfides. Tranſporté de colere il commanda qu'on les menât tous nuds au premier bois, & qu'on les branchât tous deux au premier arbre qu'on y trouveroit. Il eut tout le loiſir de ſe repentir dans la ſuite d'une ſi grande cruauté quand

il apprit que ces deux perſonnes ne lui avoient dit que la verité pure ſans lui rien déguiſer; cependant il n'étoit plus temps de les regretter, puiſqu'ils étoient pendus.

Pierre conſidérant ces merveilleux progrès que faiſoit Henri dans ſes Etats, & le danger qui les menaçoit, ſe tourna du côté du Comte de Caſtre ſon intime ami, pour lui confier ſes peines. Il lui dit qu'il s'appercevoit bien que l'heure fatale étoit arrivée où il devoit être depouillé de ce qu'il poſſédoit en Eſpagne, & que la prophétie s'alloit accomplir à ſes propres dépens. Cette prophétie portoit qu'un Etourneau viendroit de Bretagne accompagné d'autres oiſeaux avec leſquels il ſe rendroit maître des plus hauts colombiers, & en dénicheroit les pigeons : Pierre ajouta que cette prédiction tomboit ſur Bertrand originaire de ce pays, qui ſecondé de la *Blanche Compagnie* s'étoit jetté ſur les terres de ſon obéiſſance, avoit attaqué ſes plus fortes places, avoit deſolé toutes les campagnes & venoit encore l'aſſiéger dans ſa Capitale ſans lui donner ni paix ni trêve, rien ne lui tenant plus au cœur que de le renverſer de ſon Trône pour y placer Henri le Batard. Le Comte de Caſtre eſſaya de lui remettre l'eſprit & de lui relever le courage

en l'assurant qu'il avoit encore des bonnes places qui lui seroient fidelles, & des troupes reglées qui feroient pour lui les efforts que des sujets zélés ont accoutumé de faire pour leur Souverain légitime.

Pierre ne revenant point de son trouble fit appeller trois Juifs dans lesquels il avoit une confiance singuliere. Le premier s'appelloit *Jacob*; le second *Judas*, & le troisieme *Abraham*. Il les conjura de lui faire part de leurs lumieres & de leurs conseils dans l'état déplorable où sa mauvaise fortune l'avoit réduit. Ces trois hommes étoient assez embarrassez eux-mêmes ne sçachans quel parti ce Prince devoit prendre pour se tirer d'un pas si dangereux. Là dessus un quatriéme Conseiller de la même nation nommé *Manassés*, prit la liberté de lui témoigner qu'il ne le croyoit pas en sûreté dans Burgos, & qu'il feroit mieux de s'établir dans Tolede, dont la Citadelle étoit bien fortifiée, qu'il étoit donc d'avis qu'il partît incessamment de Burgos, & que pour ne pas effaroucher les habitans il leur fit entendre qu'il reviendroit au premier jour, puisque le but de son voyage ne tendoit qu'à faire cesser par sa présence une sédition qui s'étoit meüe dans cette grande ville, & qu'après avoir calmé

ce déſordre il retourneroit auſſitôt ſur ſes pas pour venir en perſonne partager avec eux les dangers & les fatigues de la guerre.

Cet avis étoit trop ſenſé pour que ce Prince n'y déférât pas : cependant un bourgeois de Burgos voyant que Pierre les alloit quitter, ne fut pas ſatisfait de cette conduite, il s'ingéra de lui repréſenter que cette Capitale qu'il avoit envie d'abandonner, avoit toujours été le ſéjour des Rois d'Eſpagne, dont le couronnement ne s'étoit jamais fait ailleurs : qu'il n'auroit pas plutôt pris le chemin de Tolède, qu'ils ſe verroient en proie à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les venir aſſiéger chez eux, & peut-être prendroient durant ſon abſence une ville qu'il auroit après beaucoup de peine à reconquérir. Le Roi tâcha de lui faire croire qu'il n'avoit point de paſſion plus violente que celle de revenir au plutôt à Burgos, & le conjura de ne ſe point allarmer de ce prompt départ, qui ne ſeroit pas inutile à ſes habitans, puiſqu'il eſpéroit les revoir avec un grand renfort pour les ſecourir en cas de beſoin.

Ce bourgeois le plus diſtingué de toute la ville, ne voulant pas être la dupe de Pierre, ſe mit en tête de rendre les clefs

de Burgos entre les mains d'Henry, ſi ce Prince entreprenoit d'y mettre le ſiége, pour prévenir le meurtre & le pillage. Pierre penſant avoir mis bon ordre à ſes affaires, & comptant ſur la fidélité de ceux de Burgos, ne ſongea plus qu'à ſe mettre en chemin pour ſe rendre à Tolede, accompagné du Comte de Caſtre & des quatre Juifs ſes confidens; il fut reçu dans cette grande ville avec des acclamations extraordinaires. On y régala magnifiquement ce Prince, pour lui témoigner combien on étoit ſenſible à l'honneur qu'il faiſoit à ceux de Tolede, de s'établir chez eux. Pierre n'eut pas plutôt quitté Burgos, qu'un eſpion ſortit de cette ville pour en venir donner la nouvelle à Henry, lui diſant qu'il avoit pris la route de Tolede, où l'on eſtimoit qu'il avoit deſſein de s'enfermer. Bertrand qui ſe trouva préſent au rapport que fit cet eſpion, fut d'avis qu'on allât ſe ſaiſir de Burgos, promettant à Henry de l'y faire couronner Roi d'Eſpagne.

Tout le monde applaudiſſant à ce conſeil, chacun ſe mit en devoir de partir pour exécuter ce que Bertrand avoit ſuggéré. L'on plia donc bagage toute la nuit, afin de couvrir le deſſein que l'on projettoit. La marche de l'armée commença le lendemain dès

la pointe du jour, l'on mit le bagage au milieu, l'avant-garde étoit conduite par le Maréchal d'Endreghem, ſecondé d'Olivier de Mauny, d'Hugues de Caurelay, de Nicolas Strambourc, de Jean d'Evreux, de Gautier Hüet, & de beaucoup de Chevaliers Anglois qui faiſoient toute belle contenance; l'arriere-garde étoit commandée par Bertrand, dont le nom ſeul étoit ſi redoutable, qu'on étoit perſuadé que ſa perſonne ſeule valoit une armée entiere. Le Comte de la Marche, le Sire de Beaujeu, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henry de St. Omer ſe firent tous honneur d'accompagner un ſi grand Capitaine, & de partager avec lui le péril & la gloire qu'il alloit chercher dans cette expédition : mais ſurtout le Prince Henry ſe promettoit qu'elle lui ſeroit avantageuſe ſous les enſeignes d'un Général dont les armes avoient toujours été victorieuſes.

CHAPITRE XVIII.

De la reddition volontaire que ceux de Burgos & de Tolede firent de leurs villes, auſſitôt qu'ils apprirent que BERTRAND *&* *la* COMPAGNIE BLANCHE *étoient en marche pour les aſſiéger.*

LA ville de Burgos fut fort allarmée de la nouvelle que des eſpions lui donnerent, qu'elle étoit menacée d'un prompt ſiége, & que les ennemis faiſoient un mouvement de ce côté-là. Les habitans coururent aux armes, firent fermer leurs portes & ſonner la groſſe cloche pour avertir tous les bourgeois que puiſqu'on la mettoit en branle, il y avoit quelque calamité publique qu'il falloit tâcher d'écarter. On ne ſe contenta pas de ces précautions : on s'aſſembla & on tint conſeil pour délibérer ſur les meſures qu'il y avoit à prendre dans la circonſtance. On appella l'Archevêque, qu'il étoit néceſſaire de conſulter, & dont les avis étoient reſpectés : car étant regardé comme le Pere commun de la ville, on étoit perſuadé que la longue expérience qu'il avoit acquiſe dans le maniment des affaires, & la tendreſſe qu'il avoit pour ſes propres ouailles le feroient

opiner pour le meilleur parti. En effet on ne ſe trompa pas dans l'attente que l'on en avoit.

Ce grand perſonnage ouvrit la conférence en repréſentant à l'aſſemblée le danger évident dont tout le monde étoit menacé, qu'il falloit fouler aux pieds les conſidérations particulieres pour n'enviſager que le bien public, & dire chacun librement ſon avis, afin de diſſiper au plutôt l'orage ſuſpendu ſur leurs têtes.

Un Eſpagnol prit la liberté de l'interrompre, en diſant qu'il lui ſembloit que comme toutes les perſonnes qui compoſoient ce conſeil, profeſſoient trois religions différentes, il étoit à propos d'en former trois claſſes ſéparées, l'une de Chrétiens, l'autre de Juifs, & l'autre de Sarrazins, qui ſe retirans chacun à part, pourroient delibérer en particulier ſur l'affaire préſente, & faire part aux autres Chambres de la réſolution qu'elles auroient priſe réciproquement, afin que ſe communiquans aïnſi leurs avis l'une à l'autre, on en put former une plus mûre délibération. Cet expédient fut approuvé : chaque nation ſe retira dans ſa chambre pour conférer avec plus de liberté ſur l'état des choſes.

L'Archevêque préſidant à celle des Chrétiens, ne balança pas à rompre la glace. Il dit hardiment que Pierre ne lui ſembloit pas digne de regner, puiſque c'étoit un Prince qui n'avoit aucune des parties néceſſaires pour bien gouverner ; qu'il étoit violent, brutal, inconſidéré, cruel & ſans religion, n'en ayant aucune que celle des Juifs, auxquels il avoit donné ſon oreille & ſon cœur, n'ayant de déférence que pour ces ennemis du Chriſtianiſme, qui lui avoient fait commettre le meurtre de la Reine *Blanche*, dont le ſang crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes : que le Prince Henry qui lui diſputoit la couronne, y avoit bien plus de droit que lui, puiſqu'il étoit né d'une Dame riche & qualifiée, qu'Alfonſe avoit fiancée, & qu'il avoit toujours reconnüe depuis pour ſa propre femme. Que d'ailleurs ce Prince, outre la validité de ſon titre, avoit des qualités qui le faiſoient aimer de tout le monde, étant bon, honnête, humain, brave, libéral & pieux Catholique : que ſon avis étoit donc de le préférer à Pierre, & de l'honorer & recevoir dans l'enceinte de leurs murailles comme leur Souverain légitime, à la charge qu'il leur promettroit ſur les ſaints Evangiles de les

conſerver dans leurs anciens uſages & la jouiſſance de leurs privilèges. Ce ſentiment fut univerſellement bien reçu de tout le monde, & paſſa dans ce conſeil ſans aucune contradiction.

Les choſes étant arrêtées de la ſorte, on fut bien aiſe de ſçavoir quel avoit été là-deſſus l'avis des Sarrazins : l'Archevêque leur demanda des députez pour apprendre ſi leur opinion s'accordoit avec la leur. Celui qui fut dépêché de la part des Sarrazins, déclara que leur aſſemblée l'avoit chargé de les aſſurer de ſa part qu'ils n'avoient point d'autre intention que de ſuivre en tout les mouvemens qu'il leur plairoit de leur inſpirer là-deſſus. On ſe loüa d'une réponſe ſi honnête & en même temps ſi ſoumiſe : l'Archevêque lui dit que toutes les voix, ou plutôt tous les cœurs étoient tournez du côté d'Henry. Le Sarrazin lui répondit que leur aſſemblée avoit la même prédilection pour ce Prince. Il ne s'agiſſoit plus que de preſſentir les Juifs. Celui que leur Conſeil avoit chargé de la réponſe, demanda avant de parler, que chacun fit ſerment de les laiſſer aller hors de la ville avec toute la ſécurité poſſible, en cas qu'ils trouvaſſent à propos de prendre ce parti. La condition lui

ſut auſſitôt accordée. Quand le Juif eut par devers lui ce qu'il demandoit, il dit que, comme ils n'eſtimeroient pas un Juif qui ſe feroit Chrétien, de même ils n'eſtimeroient pas un Chrétien qui ſe feroit Juif, & qu'il les priqit de le diſpenſer de s'ouvrir davantage, puiſqu'il leur étoit aiſé d'en faire l'application. Comme c'étoit ſur la perſonne de Pierre que tomboit le ſens de cet énigme, chacun fut ravi de voir que les trois ſectes différentes n'avoient eu qu'un ſeul ſentiment, & reconnoiſſoient Henri pour leur Roi.

Toute la ville étant donc réſolue de ſe rendre à ce Prince, il fallut prendre des meſures pour le lui communiquer. L'ambaſſade étoit délicate ; car il étoit dangereux que Pierre fût informé de la défection de ceux de Burgos. On jetta les yeux ſur deux Cordeliers, qui ne refuſerent point de ſe charger de ce meſſage ; ceux-ci ne manquerent pas de ſe rendre avec leurs depêches à l'armée d'Henri qui n'étoit qu'à dix lieues de là. Quand on vit approcher ces deux Freres mineurs, on préſuma que la commiſſion qu'ils avoient ne pouvoit être que fort agréable. Le plus ancien porta la parole, & dit qu'il étoit chargé de la part de tous les habitans de Burgos, Chrétiens, Sarraſins

& Juifs, de préſenter au Prince Henri leurs ſoumiſſions, & de le prier de ſe rendre inceſſamment dans cette ville, dont ils ne ſe contentoient pas de lui ouvrir les portes, mais prétendoient encore l'y couronner avec la pompe & la cérémonie qui ſe font toujours obſervées à l'égard des nouveaux Rois d'Eſpagne; pourvu qu'il leur promît de ne donner aucune atteinte à leurs coutumes & à leurs privilèges. Henri charmé de recevoir une ſi agréable nouvelle, fit à ces Cordeliers un accueil qui fut au-deſſus de leur attente même, les gratifia de fort beaux préſens, & leur ordonna de retourner ſur leurs pas à Burgos, pour aſſurer les bourgeois de ſa bienveillance, & leur déclarer qu'il iroit le lendemain les voir en perſonne, & leur donner des preuves réelles de ſa protection.

Les Cordeliers après avoir été bien régalés, reprirent le chemin de Burgos & remplirent la ville d'une joie extrême par leur rapport. Les Eſpagnols ſortirent des portes en bon ordre, à la pointe du jour, pour venir à la rencontre de leur nouveau Prince; tout le Clergé ſe mit en marche, portant devant lui la croix & la banniere, remerciant Dieu par des hymnes & des cantiques, de ce qu'il leur donnoit un ſi généreux Prince.

Les Eccléſiaſtiques étoient précédés des plus notables Bourgeois, dont il y en avoit huit qui portoient au bout de leurs lances les clefs de la ville, a raiſon de ſes huit portes. Les Dames parurent aux fenêtres & aux balcons, ſuperbement parées, pour donner plus d'éclat & de luſtre à l'entrée du nouveau Roi. Les bourgeois allerent au-devant de lui plus de quatre lieues.

Quand Henri les apperçut, l'excès de ſa joie lui fit verſer des larmes. Il leur promit qu'il leur donneroit ſujet de ſe louer de lui. Lorſqu'il vit approcher l'Archevêque, il mit pied à terre avec Bertrand & plus de cinquante des principaux Officiers de l'armée pour recevoir ſa bénédiction. Ce vénérable Prélat le harangua au nom des bourgeois de la ville qui l'environnoient, le traita de Roi, lui preſentant les ſoumiſſions, les hommages & l'obéiſſance d'un million de citoyens qui le vouloient reconnoître pour leur Souverain, s'il avoit la bonté de leur promettre qu'il ne toucheroit point aux uſages, coûtumes & privileges établis par les Rois ſes prédéceſſeurs. Henri y conſentit.

Ce Prince continuant ſa marche avec Bertrand & les Seigneurs de ſa Cour & de ſon armée, au bruit des acclamations de ceux

qui s'étoient rendus auprès de ſa perſonne pour le féliciter ſur ſon arrivée dans Burgos, entra dans cette ville avec ce ſuperbe cortege. Toutes les cloches ſonnerent en ſigne d'allégreſſe. On logea l'armée dans les fauxbourgs, & ce nouveau Roi ſe rendit au Palais avec Bertrand & les principaux Seigneurs qui commandoient ſes troupes, où l'attendoit un magnifique & ſplendide ſouper. Le peuple paſſa la nuit & le lendemain en réjouiſſances. Le vin ruiſſeloit dans les rues, & l'on ne vit jamais de ſi grandes démonſtrations de joie. Henri témoigna publiquement qu'il étoit redevable de ces ſuccès & de ces proſpérités à Bertrand.

Henri ſe croyant au-deſſus de ſes affaires, ſe perſuada que pour s'affermir encore davantage dans le rang où il ſe voyoit, il étoit de la politique d'appeller au plutôt ſa femme à Burgos, pour la faire couronner avec lui. Cette Princeſſe étant parfaitement belle & ſpirituelle, pouvoit beaucoup contribuer par ſa préſence à l'avancement de leurs communs intérêts, & cultiver par-là les amis & les créatures de ſon mari. Ce fut pour elle une joie bien grande, quand elle apprit qu'elle alloit devenir Reine d'un grand Royaume, lorſqu'elle croyoit tout perdu pour Henri. Elle

ſe rendit à Burgos dans un leſte & pompeux équipage, accompagnée des trois ſœurs du Roi ſon mari : mais avant que d'y faire ſon entrée elle deſcendit de carroſſe aux approches de cette ville, & monta ſur une belle mule qui portoit une ſelle couverte de pierreries, d'où pendoit une houſſe de pourpre enrichie d'un brocard d'or, dont les yeux des ſpectateurs étoient éblouis. Le harnois étoit auſſi d'un prix proportionné à ces richeſſes.

On vint dire ſecrétement à Bertrand (50) que la Reine étoit aux portes de Burgos. Il monta auſſitôt à cheval pour lui faire honneur, accompagné d'Hugues Caurelay, d'Olivier de Mauny, de Jean d'Evreux & de Gautier Huet. Auſſitôt qu'elle les apperçut, elle deſcendit de ſa mule pour leur témoigner qu'elle tenoit ſa dignité de Reine de leur bravoure & de leur valeur, & que ſa proſpérité ne l'avoit pas tellement entétée, qu'elle lui eût fait oublier ſa premiere condition. Tous ces Généraux deſcendirent la voyant à pied, & la conjurerent de remonter ſur ſa mule. Elle ne le vouloit pas, diſant qu'il étoit de ſon devoir d'honorer ceux à qui elle étoit redevable de ſa couronne.

Ces paroles étoient accompagnées de tant

de grace & de majeſté, que ces Seigneurs en étoient charmés, & ſe diſoient l'un à l'autre qu'une telle Dame méritoit de régner. Quand ils furent tous remontés auprès d'elle, ſes belles-ſœurs examinant la mine de Bertrand, dont elles avoient tant entendu parler, s'entretinrent ſur ſon chapitre. L'une d'elles étonnée de ſon extérieur ingrat, ne put s'empêcher de dire : *Mon Dieu, qu'il eſt laid! eſt-il poſſible que cet homme ait acquis dans le monde une ſi grande réputation.* La ſeconde répondit qu'il ne falloit pas juger des gens par les apparences, & qu'il lui ſuffiſoit qu'il fut brave, intrepide, heureux, & ſortant toujours avec ſuccès de toutes les expéditions qu'il entreprenoit. La troiſieme enchérit encore ſur la ſeconde, en faiſant remarquer aux deux autres, qu'il étoit d'une taille robuſte, qu'il avoit les poings gros & quarrés, qu'il avoit la peau noire comme celle d'un ſanglier, & qu'on ne devoit pas s'étonner s'il en avoit la force & le courage. Tandis que ces Princeſſes obſervoient ainſi Bertrand depuis la tête juſqu'aux pieds, la Reine entra en triomphe dans Burgos, ſuivie d'un cortege magnifique; mais ce qui fit naître encore une plus grande vénération pour elle, ce fut la majeſté de ſon viſage & cet air de grandeur qu'elle

qu'elle tenoit encore plus de la nature que de ſon rang. Les Dames de Burgos s'étoient parées de leurs plus beaux ornemens pour ſe préſenter devant elle & lui faire leur cour. Elles la félicitèrent ſur la juſtice que le Ciel lui faiſoit de l'aſſeoir ſur un trône, dont elle étoit digne. Elles l'aſſurerent qu'elles feroient de leur mieux pour lui plaire, & qu'elles travailleroient à lui donner des preuves de leur obéiſſance & de leur zele. La Reine ſe rendit au Palais, dont toutes les chambres étoient tenduës de tapiſſeries & de riches draps d'or & de ſoie.

Le jour de Pâques fut choiſi pour le couronnement de leurs Majeſtés; & il y eut un grand banquet. Le Comte de la Marche après ces réjouiſſances ſe ſouvenant que la Reine *Blanche* de Bourbon avoit reçu la ſepulture dans une Egliſe qui n'étoit pas loin de là, fit célébrer pluſieurs meſſes dans le même lieu pour le repos de l'ame de cette Princeſſe & par ce lugubre devoir il ralluma dans l'ame de Bertrand & des François, le juſte deſir de venger ſur Pierre un ſi cruel meurtre. Tandis que ces Seigneurs étoient pénétrés de ces nobles ſentimens, & s'excitoient les uns les autres à perſéverer dans leur entrepriſe, il partit ſecrettement un

eſpion de la ville de Burgos qui ſe rendit à Tolède pour avertir Pierre de ce qui ſe paſſoit.

Ce Prince avoit en ſa compagnie pluſieurs Juifs avec qui il s'entretenoit ſur l'état de ſes affaires, qu'il comprit être bien plus déplorable qu'il ne le croyoit, par le triſte rapport que cet eſpion lui fit en leur préſence, de la reddition ou plutôt de la défection de Burgos & du couronnement de ſes ennemis dans cette grande ville. La douleur que Pierre conçut d'une ſi triſte nouvelle, lui fit dire qu'il s'appercevoit bien que la prophétie s'accompliroit bientôt à ſes propres dépens, & que Bertrand déſigné par l'Aigle, alloit faire une proye de tous ſes Etats. Le Comte de Caſtre (51) ſon intime ami, le plaignoit, quand un Juif nommé *David* qui ſe piquoit d'Aſtronomie tâcha de lui remettre l'eſprit en lui diſant qu'il avoit étudié ſon étoile, qu'il étoit bien vrai qu'on le feroit deſcendre du Thrône ; mais qu'il y remonteroit enſuite avec plus de gloire ; qu'il avoit appris par l'inſpection des aſtres, que l'Aigle qui le devoit depouiller, ſeroit pris à ſon tour par le vol d'un Faucon qui viendroit d'outremer pour le ſecourir ; ce pronoſtic fut littéralement accompli par la ſuite.

Bertrand & ſa *Compagnie Blanche* ayant glorieuſement exécuté ce qu'ils avoient entrepris en faveur d'Henri, tinrent conſeil enſemble, dans la penſée de tourner leurs armes du côté de Grenade contre les Sarrazins qui s'en étoient rendus les maîtres : mais Henri voyant que ce deſſein nuiroit beaucoup à ſes affaires qui tomberoient en décadence s'ils l'abandonnoient, les conjura de continuer à le ſervir, leur repréſentant que ſi c'étoit un motif de Religion qui les engageoit à s'armer contre le Royaume de Grenade, parce qu'il étoit rempli de Juifs & de Sarrazins, qu'il n'y en avoit pas moins dans les terres de l'obéiſſance de Pierre, qui pourroient ſervir d'objet à l'accompliſſement de leurs pieux deſſeins, qu'au reſte il abandonneroit les dépouilles de toutes les conquêtes qu'ils feroient.

Tandis qu'Henri inſiſtoit auprès d'eux, la Reine vint appuyer ce qu'il diſoit en ajoutant les larmes aux prières & leur repréſentant que s'il leur plaiſoit de reſter avec eux elle ſacrifieroit tout pour reconnoître les bons ſervices qu'ils leur auroient rendus : elle s'y prit ſi bien que le Beſque de Vilaines également touché de ſon diſcours & de ſes pleurs déclara qu'il avoit toujours oui dire

que ce n'étoit point assez de commencer une affaire si on ne la terminoit, qu'enfin si on vouloit l'en croire, on iroit de ce pas attaquer Tolede pour y surprendre Pierre qui se trouveroit pris au dépourveu. La Reine charmée d'un projet qui se concilioit avec ses sentimens & ses intérêts, embrassa le Besque de Vilaines. Bertrand, le Maréchal d'Endreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet & les autres Généraux se laissèrent entraîner à l'avis du Besque.

Il fut donc résolu que dès le lendemain l'on marcheroit du côté de Tolede. Pierre fut bientôt informé de ce mouvement par un espion, qui vint l'avertir qu'il alloit avoir sur le bras Henri secondé de Bertrand & de la Blanche Compagnie : que la Reine y étoit aussi en personne, que par ses caresses & les attraits de sa beauté elle les animoit tous à le venir assiéger dans cette grande ville. Pierre eut tant de frayeur de cette nouvelle, qu'il n'osa pas les attendre & déclara dans son Conseil, qu'il étoit résolu de sortir de Tolede plutôt que d'y demeurer enfermé davantage. Il appella les principaux bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne les devoit point allarmer : puisqu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas pour leur

amener du ſecours. Il les exhorta à ſe bien défendre & à lui garder durant ſon abſence la fidelité qu'ils lui devoient : puiſqu'ils avoient de bonnes murailles & des vivres pour plus d'une année. Ceux de Tolede lui promirent de demeurer inviolablement attachez à ſon ſervice & de tenir bon contre ſes ennemis, juſquà ce qu'il fut de retour avec le ſecours, qu'ils le prioient d'accélerer.

Les choſes étant arrêtées de part & d'autre, Pierre ne ſongea plus qu'à partir au plutôt faiſant charger ſur des mulets ſon or, ſon argent & ſes meubles les plus precieux, ſans oublier une *table d'or* d'un prix ineſtimable & chargée de pierres precieuſes & de fines perles d'Orient fort rondes & fort groſſes, dans laquelle on avoit enchaſſé les portraits en or des douze Pairs de France. On ajoute que cette table portoit une groſſe eſcarboucle au milieu des autres pierreries, à laquelle on donnoit deux proprietez admirables. La premiere c'eſt qu'elle luiſoit la nuit avec autant de clarté que le ſoleil fait en plein jour, la ſeconde c'eſt que ſi l'on en approchoit du poiſon, elle changeoit auſſitôt de couleur & devenoit noire comme un charbon. Ce malheureux Prince fit une traite de quinze lieux, & vint coucher à Cardonne,

pour delà s'aller cacher dans une forêt longue de cent lieues & large de quinze, tant il étoit épouvanté du péril qui le menaçoit. Henri de ſon côté continuant ſa route approcha de Tolede avec ſon armée. Les habitans de la campagne voiſine s'y jetterent avec ce qu'ils purent ſauver de leurs biens, Henri avant d'entreprendre ce ſiége dans les formes fonda les principaux bourgeois de la ville pour preſſentir s'ils ſeroient éloignez de capituler avec lui. Il envoya des paſſeports à ceux qui voudroient le venir trouver pour concerter quelque accomodement. L'Evêque de Tolede fit aſſembler les plus notables bourgeois dans l'Hôtel de ville & leur expoſa qu'il étoit évident, que Pierre ayant emporté ce qu'il avoit de plus précieux, ne comptoit pas revenir & encore moins leur amener du ſecours : que cependant ſe voyant hors d'état de ſe bien défendre, ils devoient aviſer à ce qu'ils avoient à faire dans ce péril éminent, & que s'ils étoient pris d'aſſaut, comme il n'en doutoit pas, il leur en coûteroit leurs biens & leurs vies : qu'il étoit donc d'avis pour prévenir un ſi grand malheur, qu'ils ſe rendiſſent au Prince Henri, dont ils auroient plus de ſujet de ſe louer que de Pierre le Cruel. Son avis fut applaudi & on lui mit

entre les mains les clefs de la ville, en le conjurant de partir inceſſamment pour les dépoſer dans celles d'Henri. L'Evêque partit auſſitôt, ſe faiſant accompagner des bourgeois de la ville les plus riches & les plus diſtingués. Il trouva ſur ſa route ce Prince qui s'approchoit. Le Prélat fit ſon compliment au nom des habitans à la tête deſquels il étoit, & lui préſenta les clefs de Tolede avec toute la ſoumiſſion poſſible. Il lui témoigna qu'il étoit chargé de lui faire hommage & de le reconnoître de la part de tous les bourgeois de cette grande ville comme leur Souverain légitime, & leur Roi, le priant de ſouffrir qu'ils ſe donnaſſent à lui comme ceux de Burgos.

Henri les reçut ſous ſon obéiſſance aux mêmes conditions que ces derniers. Ils régalerent ce Prince de fort beaux préſens, & logerent une partie de l'armée dans leurs fauxbourgs. Henri diſtribua ces dons aux principaux Seigneurs à qui il avoit obligation de l'heureux ſuccès de ſes affaires. Bertrand & les autres Chevaliers qui l'avoient accompagné dans ces dernieres expéditions n'y furent pas oubliés. Il apprit que Pierre s'étoit retiré dans Cardonne : il prit la réſolution de l'y pourſuivre ; mais avant que de ſe met-

tre en marche pour ce ſujet, il voulut regler ſes affaires en recevant le ſerment de fidelité de ceux de Tolede, il y laiſſa la Reine pour entretenir tout le monde dans l'obéiſſance, & affermir ſa domination récente, par les manieres engageantes de cette Princeſſe. L'armée ſe trouva bientôt près de Cardonne, dont Pierre ſortit à la hâte après qu'il eut appris qu'il n'étoit plus maître de Tolede & qu'on le cherchoit par-tout pour le prendre; il vomit des imprécations contre ſa mauvaiſe fortune, diſant qu'il n'avoit aucuns ſujets fidelles & que tous ſe faiſoient un mérite de le trahir, les Religieux comme les ſeculiers: & que s'il pouvoit jamais tenir Bertrand dans ſes mains, il aſſouviroit ſur lui ſa rage.

Le Comte de Caſtre lui voyant déplorer ſon malheureux ſort, lui conſeilla de s'accommoder avec Henri à condition de lui laiſſer Cardonne, Tolede & Seville dont ce Prince lui feroit hommage, qu'il lui rendroit la ville de Burgos: qu'outre cette condition reciproque il pourroit compter à Bertrand la ſomme de deux cens mille livres pour la partager avec ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition, l'aſſurant qu'avec ce petit ſacrifice cette armée ſe diſſiperoit & ne

ſe pourroit jamais rallier, & qu'il lui ſeroit aiſé par là de triompher d'Henri, qui privé de tout ſecours périroit infailliblement, & ne lui pourroit plus conteſter la Couronne.

Cet avis étoit ſi judicieux que Pierre l'adopta. Il fallut donc jetter les yeux ſur quelques perſonnes inſinuantes, ſages & diſcrettes, qui pûſſent ménager avec ſuccès une négociation de cette importance. On choiſit des Ambaſſadeurs de cette trempe, qui ſe rendirent en grande diligence au camp des ennemis; Henri, Bertrand & la Compagnie Blanche s'y rafraîchiſſoient. Ces Députés s'adreſſerent d'abord aux principaux Commandans de l'armée, le Beſque de Vilaines, Hugues de Caurelay, & Olivier de Mauny. Ils les ſupplierent de la part de Pierre qui les avoit envoyés auprès d'eux, de vouloir bien s'intéreſſer à une paix ſi deſirable entre les deux freres aux conditions qu'on avoit projettées, ajoutant que ſi après cette paix ils vouloient tourner leurs armes contre *Grenade* ou *Belmarin*, que les Juifs & les Sarrazins poſſédoient, ce Prince leur offroit trente mille Eſpagnols qui durant trois mois les ſerviroient gratuitement pour cette conquête.

Cette propoſition ſurprit Henry, qui s'apperçut bien qu'elle tendoit à déconcerter les

meſures qu'il avoit priſes contre Pierre. Les Seigneurs lui demanderent ce qu'il en penſoit, il répondit que c'étoit un piége qu'on lui tendoit, qu'on lui vouloit ôter la force qu'il avoit, en le privant des braves qui avoient épouſé ſa querelle, afin d'avoir enſuite plus de priſe ſur lui : qu'il entreroit volontiers dans le parti qu'on lui propoſoit, pourvu que Pierre lui donnât pour ôtages ſa propre fille avec Ferrand de Caſtre, & cinquante Bourgeois des plus riches. Les Députés lui déclarèrent qu'ils n'avoient aucuns ordres, ni aucun caractere pour tranſiger là deſſus avec lui. Ce Prince ajouta qu'outre ces ôtages, il vouloit encore que Pierre lui mit dans les mains *Daniot & Turquant*, ſes deux principaux affidés, qui avoient tant de part à tous ſes conſeils; c'étoit les deux ſcélérats qui n'avoient point rougi de commettre le meurtre du monde le plus exécrable ſur la perſonne de la Reine *Blanche* de Bourbon. Henry ajouta qu'il avoit envie de leur faire expier par les flammes un crime ſi horrible; il pria même ces deux députés de lui faire l'amitié d'arrêter ces meurtriers, en cas que Pierre prit le parti de fuir de Cardonne, comme il avoit fait auparavant de Burgos & de Tolede.

Quand ces deux envoyés rapporterent à Pierre, que ſon ennemi lui demandoit pour ôtage ſa propre fille & le Comte Ferrand de Caſtre, il comprit que ſa propoſition n'auroit aucun ſuccès; elle gâta même ſi fort ſes affaires, que le Comte qui lui avoit donné ce conſeil, voyant qu'on le mettoit au jeu, craignit qu'on ne l'embarquât trop avant, & prit la réſolution de quitter la Cour de ce Prince, de peur qu'il ne l'entraînât dans ſa perte. Il ſe déroba ſecrettement de ſa compagnie, ſans lui témoigner le ſujet de ſa retraite, & ſans prendre congé de lui. Cette démarche étonna beaucoup ce malheureux Prince, & lui fit dire qu'il voyoit bien que tout le monde l'abandonnoit. Il prit donc la réſolution de ſortir de Cardonne : mais avant de partir, il aſſembla les bourgeois, & les conjura de lui être fidelles, en n'imitant pas la défection de Burgos & de Tolede qui l'avoient lâchement trahi. Son évaſion fit ouvrir les portes de Cardonne à Henr, auſſitôt que Pierre en fut ſorti pour ſe rendre à Séville. Cette derniere ville accueillit ce Prince fugitif, & lui fit les honneurs dûs à ſa qualité : mais ſa joye fut troublée, quand il apprit que Cardonne s'étoit rendue à ſon ennemi.

Quoique Séville fût extrêmement forte, étant défendüe par trois citadelles, dont l'une étoit occupée par des Juifs, l'autre par des Chrétiens, & la troiſieme par des Sarrazins, cependant Pierre ne s'y trouvoit pas plus en ſûreté qu'ailleurs; il ne put s'empêcher de faire ſentir ſon chagrin à ces deux Juifs, *Daniot & Turquant*, qui par leurs pernicieux conſeils, l'avoient embarqué dans les méchantes affaires qu'il avoit à ſoutenir. Il leur reprocha qu'ils étoient la cauſe de ſon malheur, depuis qu'ils lui avoient malicieuſement conſeillé d'aſſaſſiner la Reine *Blanche*, s'étant eux-mêmes rendus les Miniſtres & les inſtrumens de cette cruauté, pour aſſouvir leur vengeance particuliere : que depuis ce déteſtable meurtre, ils lui avoient attiré l'indignation de ſes ſujets, & la revolte de ſon propre frere : qu'ils méritoient qu'il les fît punir du dernier ſupplice. Mais qu'il ſe contentoit de les bannir pour jamais de ſa Cour, dont il leur défendoit d'approcher ſous peine de la vie.

Ces deux Juifs obéirent, ſans entreprendre de ſe diſculper auprès de ce Prince, dont ils redoutoient la colere. Ils prirent le chemin de Lisbonne pour ſe mettre à couvert de l'orage qui les menaçoit, mais par mal-

heur ils furent rencontrés un matin par Mathieu de Gournay, Chevalier Anglois, qui les ſurprit ſortant d'un vallon, comme il alloit au fourage. Il ne les apperçut pas plutôt, qu'il vint à eux l'épée à la main, leur commandant de ſe rendre, ou qu'il leur en coûteroit la vie. Ces deux miſérables tremblans de peur, lui crièrent miſéricorde: il leur demanda s'ils étoient Juifs ou Sarrazins; *Turquant* lui répondit qu'ils étoient Juifs à la vérité, mais que s'il avoit la bonté de ne les point faire mourir, ils lui promettoient de lui livrer le lendemain la ville de Séville. Le Chevalier les aſſura que non-ſeulement ils auroient la vie ſauve, mais qu'ils ſeroient récompenſés à proportion d'un ſervice ſi eſſentiel, s'ils étoient aſſez heureux & aſſez adroits pour faire ce coup. *Turquant* reprit la parole en lui révélant les moyens dont il ſe ſerviroit pour en venir à bout. Il lui fit entendre que les Juifs ayant dans Séville un quartier ſéparé, qu'ils ouvroient & fermoient quand il leur plaiſoit, il lui ſeroit aiſé d'entrer dans le lieu qu'ils occupoient, & d'engager les principaux avec leſquels il avoit de ſecrettes intelligences; qu'il tourneroit ſi bien leurs eſprits, qu'il les feroit condeſcendre à ce qu'il voudroit,

pourvu qu'on leur promit qu'en facilitant aux troupes d'Henry la priſe de la ville, on ne toucheroit point à leurs biens, encore moins à leurs vies.

Mathieu de Gournay goûta cet expédient, & voulut que l'un des deux en fût la caution. *Daniot* s'offrit de demeurer auprès de lui comme garant du ſuccès de cette entrepriſe. Mathieu mena l'autre au Prince Henry, afin de l'informer des meſures qu'il avoit méditées pour l'exécution d'un ſi grand deſſein; les moyens qu'on lui propoſa lui parurent faciles, il ne s'agiſſoit plus que d'en faire la tentative.

Turquant ſe mit en devoir de ſonder là-deſſus les Juifs, il ſe coula par une poterne, & ſe gliſſant au pied des murailles de la citadelle qu'ils occupoient, il cria d'en bas à ceux qui faiſoient le guet ſur le haut des murs, qu'ils euſſent à lui faire ouvrir le guichet, & qu'il avoit une affaire capitale à leur communiquer.

On courut auſſitôt à lui pour le faire entrer; on le mena devant les Maîtres de la loi qui lui demanderent le ſujet de ſon arrivée ſi précipitée. Il leur expoſa que Pierre étoit très-mal intentionné pour eux, & que s'ils ne prenoient contre lui de promptes pré-

cautions, ils ne pourroient pas éviter les funeſtes effets de ſon reſſentiment. Il ajouta qu'il avoit déjà commencé à faire voir ſes intentions en le baniſſant de ſa Cour avec *Daniot*, ſous des menaces très ſéveres, & qu'ils devoient au plutôt aviſer ce qu'ils avoient à faire, s'ils vouloient conſerver leurs biens & leurs vies. Les plus conſidérables & les plus diſtinguez de cette Nation, conſternez d'une nouvelle ſi étrange, lui demanderent à lui-même quelles meſures il leur conſeilloit de prendre dans une ſi fâcheuſe conjoncture. Il leur témoigna qu'il avoit déjà fait quelques avances là-deſſus en leur faveur, & qu'il avoit obtenu d'Henry, qu'il ne leur ſeroit fait aucun tort, s'ils lui donnoient l'entrée de leur fort pour y mettre ſes gens à couvert, en attendant qu'ils épiaſſent l'occaſion d'attaquer la ville, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Les Juifs ne balançerent point à entrer dans ce deſſein, quelque perfide & lâche qu'il fût : parce qu'ils ne pouvoient ſe ſauver que par-là. Le ſaint jour du Dimanche fut choiſi pour cette entrepriſe : parce que ſemblables à leurs Ancêtres, ils faiſoient ſcrupule d'y travailler un ſamedi (jour du Sabat,) & n'en avoient point de vendre une ville, & de

livrer leur Prince à ſes ennemis. *Turquant* ayant ainſi tout concerté comme il le deſiroit, alla en rendre compte à Mathieu de Gournay, qui le mena parler auſſitôt à Henry.

L'impatience qu'ils avoient eu tous deux d'annoncer une nouvelle qui devoit être agréable à ce Prince, ne leur fit pas prendre garde aux gens qui ſe trouverent préſens à ce complot; & cette bévüe déconcerta l'entrepriſe : car une belle Juive s'étant rencontrée là, prêta l'oreille à ce qu'ils dirent, & comme elle étoit la maîtreſſe de Pierre, & qu'elle avoit un grand intérêt à ſa conſervation, elle ſe déroba ſecretement de nuit pour lui venir dire le ſecret de la conſpiration, lui faiſant un détail exact & circonſtancié de cette trâme, dont les principaux Auteurs étoient ces deux ſcélérats *Daniot* & *Turquant* qu'il avoit bannis, & qui pour ſe venger en vouloient à ſa vie. Le Roi Pierre eut d'abord beaucoup de peine à croire une nouvelle ſi funeſte : mais la Juive la lui confirma par tant de circonſtances, & par tant de ſermens, que ce Prince n'en douta plus; il la remercia de la part qu'elle prenoit à ce qui touchoit ſa perſonne & ſes intérêts. La Juive ayant fait ſa cour aux dépens de ceux de

de ſa Nation, s'en retourna fort ſatisfaite de l'avis qu'elle venoit de donner à Pierre.

Les Juifs qui ſçavoient les engagemens de cœur qu'elle avoit avec le Roi Pierre, eſſayerent de la preſſentir ſur les plus ſecrets deſſeins de ce Prince, ſe perſuadans que le grand amour qu'il avoit pour elle ne lui auroit pas permis de lui faire aucun miſtere. Cette Dame leur dit froidement qu'elle croyoit que les approches d'Henry l'obligeroient bientôt d'aller en Portugal. En effet Pierre prit la réſolution de quitter Séville dès le lendemain, ſur l'avis qu'il avoit reçu de la Juive, qu'on en vouloit encore plus à ſa perſonne qu'à la ville. Il fit donc charger ſon bagage en grande diligence, & fit le même compliment à ceux de Séville, que celui qu'il avoit fait aux habitans de Burgos, de Tolede, & de Cardonne, les conjurant de ſe bien défendre contre Henry juſqu'à ſon retour, qui ſeroit prompt : puiſqu'il ne partoit que pour aller demander du ſecours aux Rois de Grenade & de Belmarin : leur promettant de revenir inceſſamment, & de fondre avec toutes ſes forces ſur ſon frere & ſur Bertrand, & que ſi l'un & l'autre tomboient dans ſes mains, il ne leur feroit aucun quartier. Les bourgeois de Séville lui

firent auſſi les mêmes proteſtations de fidélité que ceux des autres villes, & le prierent de les venir au plutôt animer par ſa préſence à ſoutenir le choc de leurs communs ennemis.

La belle Juive qui s'étoit trouvée préſente à la conjuration que *Turquant* avoit tramée contre Pierre, quand il entra dans le quartier des Juifs pour débaucher ceux de cette Nation du ſervice de ce Prince, remarqua ceux qui lui paroiſſoient les plus mal intentionnez pour lui; elle lui en donna la liſte par écrit. Pierre voulant s'en venger, feignit d'avoir beſoin de leur cortége ſur ſa route, leur diſant pour les endormir & les engager à le ſuivre, qu'il les avoit toujours reconnu fidelles, & qu'ils lui feroient plaiſir de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit entreprendre. Ils crurent que cette demande étoit moins un piége qu'un effet de la confiance qu'il avoit en eux. Ils ſe firent donc un mérite de s'acheminer avec lui : mais auſſitôt qu'il eut gagné la nuit dans ſa route, il les fit tous pendre. Après cette cruelle exécution, il voulut pourſuivre ſa marche; mais la grande obſcurité le faiſant tomber dans l'égarement, il ſe trouva fort embarraſſé, donnant tout au travers des hayes & des foſſez

ſans ſçavoir à quoi s'en tenir, tantôt reclamant le ſecours du Ciel, & tantôt celui des Demons.

On avoit beau lui remontrer (52) les impiétés qu'il commettoit ; il demeuroit toujours endurci ſans ſe laiſſer fléchir par les prieres de ſes amis, qui l'exhortoient de rentrer un peu en lui-même, & de recourir à Dieu dans le péril où il étoit.

Le tonnerre vint au ſecours des hommes, & gronda ſur ſa tête avec tant de fracas & de bruit, qu'on croyoit qu'il ſe rendroit à cet avertiſſement du Ciel : mais il ne fit pas ſeulement le ſigne de la Croix, & continua de vomir contre Dieu des blaſphêmes encore plus exécrables, diſant que s'il étoit tout-puiſſant, il ne l'abandonneroit pas de la ſorte. Le temps étoit ſi noir qu'ils ne pouvoient tous mettre un pied devant l'autre, quand Pierre s'aviſa de faire porter devant eux ſa table d'or ſur une mule, afin que l'eſcarboucle dont nous avons parlé, jettant un grand éclat, leur ſervit de guide & de fanal pour les éclairer au milieu de la nuit. Elle fut d'un grand ſecours à ce malheureux Roi que l'on ſuivoit de près ; car quand ceux de Séville apprirent la cruelle exécution qu'il avoit fait faire de leurs principaux bourgeois, ils ne

reſpirerent plus que vengeance contre ce barbare.

Henri, Bertrand & toute la blanche compagnie, ſe ſervirent d'une ſi favorable occaſion pour ſe préſenter devant les murailles de cette ville. L'intelligence qu'ils avoient déjà dans la place avec les Juifs, en facilita la réduction : les Chrétiens & les Sarraſins firent quelque mine de réſiſter ; mais les Juifs étant ſoutenus d'Henri, de Bertrand, du Marechal d'Endreghem, d'Hugues de Caurelay, de Mathieu de Gournay, de Gautier Huet, du Beſque de Vilaines, tout plia devant eux, & les bourgeois ſe joignirent avec eux, contre la garniſon qui ſe voyant attaquée de tous côtés, mit les armes bas, & ſe rendit à la diſcrétion du vainqueur, qui loin de faire main-baſſe ſur elle, aima mieux lui donner quartier, que de répandre le ſang de tant de gens qui pouvoient encore combattre pour une meilleure cauſe, que celle de Pierre. Henri fit ſon entrée dans Séville, à la tête de ſon armée (53). Les Bourgeois lui en préſenterent les clefs, lui rendirent leurs hommages, & lui préterent le ſerment de fidélité.

CHAPITRE XIX.

De la vaine tentative que fit PIERRE *auprès du Roi de Portugal pour en obtenir du ſecours ; & du prix que* MATHIEU DE GOURNAY *Chevalier Anglois remporta dans un Tournoi, contre des Portugais.*

PIERRE voyant ſes affaires déſeſpérées, & Henri Maître de ſes Etats, ſe perſuada que le Roi de Portugal auroit quelque compaſſion de ſon infortune, & voudroit bien lui preter la main pour le rétablir ſur le trône. Ce fut dans cet eſpoir qu'il l'alla trouver à Lisbonne. Il lui expoſa l'uſurpation prétendue, que le Prince Henri venoit de faire de ſon Royaume, aſſiſté des armes de Bertrand du Gueſclin, qui s'étoit mis à la tête de grand nombre d'avanturiers, pour lui ôter ſa couronne. Il le ſupplia de le vouloir tirer de ce mauvais pas, en lui donnant le ſecours dont il avoit beſoin pour reprendre toutes les places que la perfidie de ſes ſujets lui avoit fait perdre. Le Roi de Portugal l'aſſûra que ſon ſort étoit bien à plaindre ; mais qu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour entrer ouvertement dans ſon affaire, & s'attirer ſur les bras une guerre avec les François de gaieté de cœur ;

que cependant il pouvoit compter que s'il vouloit établir ſon ſéjour en Portugal, il le feroit ſervir en Roi, lui donnant tous les Officiers qui ſont ordinairement employez auprès de la perſonne d'un Souverain. Pierre le remercia de ſes honnêtetés, & diſſimula le cnagrin qu'il avoit dans le cœur de ſe voir éconduit.

Il s'aviſa d'une autre reſſource, il ſe ſouvint que le Prince de Galles avoit été ſouvent aux mains avec les François, & qu'il n'étoit pas leur ami.

Ce projet fut applaudi par le Roi de Portugal, auquel il s'ouvrit, & qui lui conſeilla de prendre ce parti, lui diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'il fit le trajet pour paſſer en Angleterre, puiſqu'il trouveroit dans la Guyenne le Prince de Galles, qui, ſelon toutes les apparences, épouſeroit ſes intérêts avec chaleur, ayant de fort belles troupes, avec leſquelles il avoit remporté de grands avantages contre les François : qu'il pouvoit compter d'avance que ſon voyage auroit un ſuccès infaillible, puiſqu'il y avoit longtemps que les mains lui demangeoient contre cette nation, ſur laquelle il ne cherchoit que quelque ſpécieux prétexte pour faire des conquêtes.

Ces raiſons encouragerent Pierre à prendre le chemin de Bordeaux pour y parler au Prince de Galles, qui y tenoit ſa Cour. Il fit donc préparer un vaiſſeau, ſur lequel il chargea ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux, ſans oublier ſa table d'or; & puis il y monta ſuivi de vingt-cinq Chevaliers, de cinquante Ecuyers Eſpagnols & de grand nombre de Juifs qui lui faiſoient fidele compagnie. Durant cet embarquement de Pierre pour Bordeaux, Henri ſon ennemi ne s'endormoit pas. Il aſſembla ſon Conſeil, auquel aſſiſterent Bertrand, le Maréchal d'Endreghem, Hugues de Caurelay, le Sire de Beaujeu, Mathieu de Gournay, & tous les autres Généraux les plus diſtingués de l'armée; il leur fit part de la nouvelle qu'il avoit appriſe, que Pierre étoit allé mandier du ſecours auprès du Roi de Portugal, & leur demanda quelles meſures il lui falloit prendre pour empêcher ce Prince d'entrer dans les intérêts de ſon ennemi. Bertrand prit la parole, & déclara qu'il étoit à propos de dépêcher en Portugal quelques Chevaliers au plûtôt pour apprendre en quelle aſſiette étoit cette affaire; & que pour détourner un coup ſi dangereux, il falloit menacer ce Roi d'entrer en armes dans ſes États, & de lui donner

tant d'exercice chez lui, qu'il n'auroit pas le loiſir de ſonger à ſecourir les autres : qu'après qu'ils auroient fait la conquête du Portugal, ils pourroient attaquer les Royaumes de Grenade & de Belmarin, paſſer ſur le ventre à tant de Juifs & de Sarraſins, dont ils étoient remplis, & de là pouſſer juſques dans la Terre-Sainte, pour ſe rendre Maîtres de Jéruſalem, & reprendre ſur les Infideles ce que Godefroy de Bouillon avoit autrefois conquis ſur eux.

On ſongea donc à choiſir un homme de cœur & de talent pour bien s'acquitter de la commiſſion dont on avoit envie de le charger auprès du Roi de Portugal. On jetta les yeux ſur Mathieu de Gournay Chevalier Anglois, qui fut ravi d'avoir cet emploi, parce qu'il mouroit d'envie de voir la ville de Lisbonne & la Cour du Roi de Portugal. Il ſe mit en chemin, lui dixieme, pour ce ſujet. Il arriva dans cette ville un peu devant dîner. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre dans l'hôtellerie, qu'il eut la curioſité de demander à ſon hôte ſi le Roi de Portugal étoit à Lisbonne, & ce que l'on diſoit du Roi Pierre. Cet homme répondit que Sa Majeſté s'alloit bientôt mettre à table avec une très-belle Dame qu'il venoit de marier avec un Prince de ſon ſang,

& qu'il y auroit le lendemain un ſuperbe Tournoy, auquel il pourroit prendre part ; qu'à l'égard du Roi Pierre, il étoit à Bordeaux auprès du Prince de Galles pour lui demander du ſecours contre Henri, Bertrand, & tous les autres Chevaliers François ; & que s'il l'obtenoit, il lui ſeroit fort aiſé de faire lâcher priſe à ceux qui l'avoient dépouillé de ſes États.

Mathieu de Gournay fut ſurpris de cette nouvelle : & tandis qu'il ſe préparoit pour ſe préſenter devant le Roi de Portugal, il ne put s'empêcher de dire qu'étant Anglois de nation, il ne pourroit plus ſervir Henri contre Pierre, ſi le Prince de Galles ſon Maître ſe déclaroit pour ce dernier. Il ſe rendit enſuite au Palais dans un équipage fort leſte. Il rencontra ſur les degrés de l'eſcalier un autre Anglois qu'il connoiſſoit de longue main, pour s'être trouvé enſemble à la bataille de Poitiers ; après s'être embraſſés l'un l'autre, le dernier ſe chargea d'aller dire au Roi la venüe de Mathieu, lui promettant qu'il auroit de Sa Majeſté le plus favorable accueil qu'il pourroit deſirer. En effet il en fit à ſon Maître un portrait fort avantageux, lui diſant que ce Chevalier qui venoit de la part d'Henri, étoit un Gentil-

homme d'un mérite ſingulier & qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans les armes.

Quand il eut ainſi pris les devant en ſa faveur, il le revint trouver pour le préſenter au Roi : mais il trouva ſur ſa route les Maîtres d'Hôtel de Sa Majeſté qui venoient à ſa rencontre pour lui faire honneur & l'introduire dans la chambre du Roi, devant lequel Mathieu de Gournay fit mine de flechir le genou : mais ce Prince ne le voulant pas permettre, le prit auſſitôt par la main pour le relever, & lui demanda comment Henri ſe portoit, & tous les braves qui l'avoient ſecondé dans ſon expédition d'Eſpagne, qui lui avoit été plus glorieuſe que juſte, parce qu'on n'a jamais bonne grace d'envahir les Etats d'un légitime Souverain. De Gournay voyant qu'il étoit prévenu contre Henri, le déſabuſa de l'erreur dans laquelle il étoit, lui repréſentant qu'il avoit plus de droit à la Couronne d'Eſpagne que Pierre, & que le ſujet de la commiſſion dont on avoit trouvé bon de le charger auprès de Sa Majeſté, ne tendoit qu'à ſcavoir ſi dans le fonds il étoit vrai qu'elle voulut embraſſer les intérêts de Pierre contre Henri : que ſi cette nouvelle qui couroit étoit véritable, il avoit

ordre de prendre auſſitôt congé d'elle, & de ſe retirer. Le Roi de Portugal lui dit ingenuement, qu'il s'étoit ouvert là-deſſus en préſence de toute ſa Cour; qu'il étoit bien vrai que Pierre lui avoit demandé du ſecours, mais qu'il étoit encore plus vrai qu'il le lui avoit refuſé, ne voulant pas troubler le repos de ſes peuples, en attirant dans ſes Etats une guerre étrangere dont il ſe paſſeroit fort bien.

Mathieu lui témoigna que le Prince Henri lui ſçauroit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu ne lui pas être contraire dans la juſtice de ſes armes. Le Roi le fit aſſeoir à ſa table, & le regala de ſon mieux, le faiſant entrer dans tous les divertiſſemens qu'on donnoit à la nouvelle épouſe, & dans tous les honneurs qu'on lui faiſoit. On n'y épargna pas les joueurs d'inſtrumens : mais leurs concerts ne plurent aucunement à Mathieu de Gournay qui n'étoit pas fait à ces ſortes de cacofonies, dont les tons étoient ſi diſcordans qu'ils lui écorchoient les oreilles. Il ne put diſſimuler le peu de goût qu'il prenoit à cette groſſiere ſymphonie, diſant qu'en France & en Angleterre la muſique avoit bien d'autres charmes, & que les inſtrumens y étoient touchez avec beaucoup plus de

délicateſſe. Le Roi lui fit entendre qu'il avoit deux hommes de réſerve qui n'avoient point leurs ſemblables au monde ſur cet art, & que quand il les auroit entendus il en ſeroit tellement enchanté, qu'il conviendroit que dans toute l'Europe perſonne ne pouvoit encherir ſur le talent qu'ils avoient d'enlever le cœur par l'oreille. Le Chevalier lui témoigna qu'il s'eſtimeroit heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaiſir.

Ce Prince les fit appeller, ils entrerent dans la ſalle avec une fierté qui ſurprit Mathieu de Gournay; car outre qu'ils étoient vêtus comme des Princes, ils avoient derriere eux chacun un valet qui portoit leurs inſtrumens. Ce Chevalier s'attendoit à quelque choſe de fort rare : mais il ne put ſe tenir de rire quand ils commencerent à jouer comme ces vielleurs, qui vont en France par les villages quêter dans les tavernes & les cabarets. Le Roi voulut ſavoir le ſujet de ſes ris : mais ce Prince fut encore bien plus déconcerté quand le Chevalier l'aſſura que ces inſtrumens étoient le partage des aveugles, & des gueux, à qui l'on donnoit l'aumône, quand ils avoient joué deux ou trois airs, comme venoient de le faire ces deux hommes qu'il eſtimoit tant.

Il en eut tant de confuſion qu'il jura qu'il ne s'en ſerviroit plus. En effet il leur donna congé dès le lendemain, ne voulant plus retenir à ſa Cour cette ſorte de gens, qui lui faiſoient affront devant les étrangers, qui ſeroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient par-tout que le Roi de Portugal, n'avoit point de plus agréable concert, ni de plus charmant plaiſir que celui d'entendre des vielleurs qui ſont par-tout ailleurs ſi communs & ſi mepriſés dans l'Europe.

Le Roi de Portugal crut qu'il ſe tireroit mieux d'affaire en donnant au Chevalier de Gournay le ſpectacle du tournoy, dans lequel il le voulut même engager, & le mettre de de la partie, lui diſant qu'il avoit appris que les Anglois excelloient par deſſus toutes les autres nations dans ces ſortes d'exercices, & qu'il lui feroit plaiſir de montrer ſon adreſſe & ſa force dans cette lice en préſence de toute ſa Cour : qu'une ſi belle aſſemblée méritoit bien qu'un Chevalier auſſi galant que lui, s'en donnât la peine. Il le cajola ſi bien, lui vantant la valeur des Anglois que rien n'étoit capable d'étonner, & qui ſortoient avec un ſuccès admirable de toutes les expéditions qu'ils entreprenoient, que ce diſcours

enfla le cœur du Chevalier & lui donna tant de vanité qu'il ne feignit point de répondre qu'il prêteroit le colet à qui oſeroit meſurer ſes forces avec lui : que depuis qu'il s'étoit mis ſur les rangs dans ces ſortes de combats, il avoit toujours remporté l'avantage, & que tout le monde lui faiſoit la juſtice de croire qu'il avoit eu beaucoup de part au gain que les Anglois avoient fait de la bataille de Poitiers. Cette repartie donna plus d'ardeur au Roi de le voir entrer daus cette carriere avec les autres, & pour l'échauffer davantage à condeſcendre à ſon déſir, il lui déclara qu'il deſtinoit un prix pour celui qui feroit le mieux, & ſortiroit de cette lice avec plus de ſuccès ; que le plus adroit auroit pour récompenſe une belle mule qui valoit cent marcs d'argent dont la ſelle étoit toute d'ivoire & le harnois d'or. Il la fit même mener ſous les fenêtres de ſon Palais afin que tout le monde la vit, & qu'elle excitât davantage l'envie de ceux qui ſeroient en compétence pour remporter un ſi riche prix.

Le Chevalier ſe promettoit de ſon expérience, qu'elle ne lui échapperoit point. La nouvelle ſe répandit par toute la Cour & la ville de Lisbonne, qu'un Anglois devoit faire admirer

ſa force & ſon adreſſe dans le tournoi qui ſe feroit le lendemain, pour rendre les nopces de la Princeſſe d'autant plus célébres. Ce ſpectacle extraordinaire attira ſur la place tout ce qu'il y avoit de gens curieux pour être témoins de la gloire, ou de la honte de ce Chevalier. Toutes les Dames remplirent les balcons, les fenêtres, & les échafauds, ayant encore plus d'envie d'attirer ſur elles les yeux de tout le monde, que l'Anglois n'en avoit de faire admirer le talent qu'il avoit de bien manier un cheval, & de le pouſſer contre un autre pour lui faire perdre les étriers & le renverſer par terre. Les Chevaliers qui devoient être de la partie parurent ſur les rangs pour entrer en lice, & faiſoient ſur la place fort belle contenance. On trouva bon d'ouvrir ce combat à la pointe du jour pour éviter la grande chaleur qu'il eut fallu néceſſairement eſſuyer, ſi l'on eût commencé plus tard. Il y eut dans ce Tournoi force caſques abbatus, force lances briſées, & beaucoup de chevaux renverſés.

Mathieu de Gournay remporta toujours l'avantage, & renverſa plus de cent Chevaliers par terre, qui furent culbutés avec leurs chevaux les uns après les autres. Chacun battoit des mains en faveur de l'Anglois,

dont les coups étoient portés avec tant de roideur, que perſonne ne pouvoit les parer. Le Roi de Portugal voyoit avec chagrin toute cette manœuvre, diſant en ſoi même que cet Etranger au ſortir de la Cour parleroit avec mépris des Portugais, & décréditeroit leur nation dans toute l'Europe, ſe vantant qu'aucun d'eux n'avoit pu ſe défendre de faire devant lui la piroüette, & de coucher enfin ſur le ſable. Ce Prince ſe ſouvint qu'il y avoit parmi ſes Officiers un Breton nommé la Barre (54), homme qui avoit la réputation d'être un rude joueur en matiere de joûte. Il l'appella pour le preſſentir s'il ſe croyoit aſſez fort & nerveux pour entrer en lice contre l'Anglois. La Barre répondit qu'il lui prêteroit le colet volontiers, & qu'il eſpéroit ſortir avec ſuccès de cette affaire. On le fit armer pour cet effet, on lui donna l'un des meilleurs chevaux de l'écurie du Roi, afin qu'il ne lui manquât rien pour agir avec avantage & triompher de ſon antagoniſte. Il ſe préſenta ſur les rangs dans cet équipage. Il vit l'Anglois qui paroiſſoit tout fier de ce qu'il venoit d'abatre douze Chevaliers : mais ſa contenance ne l'intimida point, & lui donna même une plus grande démangeaiſon de le vaincre.

Tout

Tout le monde étoit dans l'attente & dans l'impatience de les voir aux mains. Cette curioſité fut bientôt ſatisfaite. La Barre fit ſon manège avec tant d'habileté, mania ſa lance avec tant de force, & pouſſa ſon cheval avec tant de roideur, qu'il fit tomber l'Anglois par terre, & mordre le ſable à ſon cheval. La chûte de Mathieu fut ſi lourde, qu'il en eut le bras caſſé, demeurant tout étourdi du coup qu'il avoit reçu, juſques là qu'il reſta longtemps dans cette poſture ſans pouvoir remuer ni jambes ni bras, & ſans pouvoir parler. Le Roi de Portugal ne fut pas fâché que l'on crût qu'un Écuyer Portugais avoit humilié la fierté de l'Anglois, & qu'il y en avoit dans ſa nation d'auſſi braves & d'auſſi adroits dans cet exercice, que dans l'Angleterre. Il commanda qu'on relevât Mathieu de Gournay pour le faire panſer de ſa bleſſure. On lui banda le bras; & ce Prince le voyant eſtropié de la ſorte, lui demanda quel ſentiment il avoit des Chevaliers de ſa nation. Mathieu lui répondit qu'il avoit été bien puni de ſa vanité; que celui qui l'avoit ainſi traité n'étoit pas un des apprentifs dans le métier. On le fit mener au Palais avec beaucoup d'honnêteté pour l'y regaler; & cette petite diſgrace ne lui ôta rien de l'eſ-

time qu'il s'étoit acquiſe ; car le Roi ſçachant bien que ce n'étoit pas un Portugais, mais un Breton qui l'avoit ajuſté de la ſorte, ne laiſſa pas de lui faire préſent de la mule qu'il avoit méritée, puiſqu'il avoit remporté ce prix ſur tous les Écuyers de ſa nation : mais ce Prince lui fit cette petite ſupercherie pour ſauver l'honneur de ſon pays.

Mathieu s'eſtima toujours fort heureux de ce que la mule lui avoit été livrée, comme le gage & la récompenſe de la gloire qu'il avoit acquiſe dans une ſi belle carriere : mais après qu'il eut pris congé du Roi de Portugal, il fut un peu mortifié quand on lui vint dire à l'oreille que ce n'étoit pas avec un Portugais qu'il s'étoit battu, mais avec un Breton ; ce qui lui fit depuis écrire à ce Prince, qu'il n'en avoit pas uſé dans cette occaſion de bonne foi. Ce Chevalier reprit auſſitôt le chemin de Seville pour rendre compte au Prince Henri du ſuccès de ſa commiſſion. Quand on lui vit ainſi le bras en écharpe, on lui demanda d'où lui venoit cette bleſſure. Il conta ſon avanture ; & Bertrand, qui ſe trouva préſent, fut ravi d'apprendre qu'un Breton avoit fait ainſi ſentir la force de ſon bras. Quand l'Anglois eut fait ſon rapport, & témoigné qu'il n'y avoit rien à craindre

du côté du Roi de Portugal, qui s'étoit déclaré neutre dans la guerre d'Henri contre Pierre, le premier lui demanda ce qu'étoit devenu le ſecond, & ce qu'on en diſoit. Mathieu l'aſſûra que Pierre avoit pris le chemin de Bordeaux pour réclamer contre lui le ſecours & la protection du Prince de Galles, & qu'il étoit néceſſaire qu'il aſſemblât au plutôt ſon Conſeil là deſſus pour chercher les moyens de parer un coup ſi redoutable. Cette nouvelle n'accommodoit point les affaires d'Henri, qui avoit intérêt d'avoir moins d'ennemis ſur les bras : ce qui lui donna le plus d'inquiétude, ce fut le compliment que lui fit Hugues de Caurelay, l'un des plus braves de ſon parti, lui diſant qu'il étoit né ſujet du Prince de Galles, & qu'il ne ſeroit plus en état de le ſervir, s'il avoit la guerre contre lui ; parce que ce ſeroit un crime de haute trahiſon, s'il étoit pris les armes à la main contre ſon Souverain. Gautier Huet, Jean d'Evreux, & tous les autres Chevaliers Anglois lui firent la même déclaration.

Henri convint avec eux qu'ils avoient toutes les raiſons du monde de garder la fidélité qu'ils devoient à leur Prince ; mais il les pria de reſter toujours avec lui, tandis que les choſes étoient encore incertaines, & de ne

le point quitter juſqu'à ce que la guerre eût été tout-à-fait déclarée par l'Angleterre contre lui. Tous ce braves le lui promirent, ſi bien que toutes les eſpérances d'Henri ne rouloient que ſur la valeur de Bertrand du Gueſclin, du Beſque de Vilaines, & du Maréchal d'Endreghem, qui l'aſſurerent qu'ils le ſerviroient juſqu'au bout contre le Roi Pierre, ſans aucune réſerve.

CHAPITRE XX.

De la foudre du Ciel qui tomba miraculeuſement ſur Daniot *&* Turquant, *ces deux ſcélérats accuſés du meurtre de la Reine* BLANCHE, *& qui s'en voulurent purger en rejettant ce crime l'un ſur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.*

NOUS avons dit que ces deux Juifs avoient rendu le Prince Henri Maître de Seville par leur perfidie. La récompenſe qu'ils en eurent fut une autorité preſque ſouveraine qu'on leur accorda ſur les Bourgeois de la même ville, dont il abuſerent ſi fort, quelle dégénera bientôt en tyrannie. Les Juifs ſe voyant ſous le joug de leurs compatriotes, qui ne les traitoient pas mieux que les autres,

voulurent le ſecouer par une accuſation qu'ils intenterent contre eux, dépoſans qu'ils étoient les deux ſeuls auteurs de la mort de la Reine *Blanche*, qu'ils avoient tuée ſur ſon lit, tandis que cette Princeſſe étoit ſeule enfermée dans ſa chambre, faiſant ſes prieres à Dieu dans le ſilence de la nuit. Henri qui connoiſſoit *Daniot* & *Turquant* par le bon office qu'il en avoit reçu quand ils avoient trâmé la reddition de Seville en ſa faveur, fut bien ſurpris quand il ſçut qu'ils avoient été les deux conſeillers, & enſemble les deux exécuteurs de l'ordre barbare que Pierre leur donna de faire mourir ſa propre femme. Il les fit venir devant lui pour les interroger ſur un crime ſi noir, & les menaça de les faire tous deux brûler vifs, s'ils lui cachoient la vérité de ce déteſtable attentat. *Daniot* prit la parole, & tacha de ſe diſculper, en diſant qu'il étoit bien vrai que le Roi Pierre l'avoit envoyé, comme un huiſſier, pour autoriſer cette exécution par quelque forme de juſtice, mais qu'il avoit eu tant d'horreur d'un ſi cruel arrêt, qu'il n'avoit pas oſé ſeulement mettre le pied dans la chambre, s'étant contenté de ſe tenir à la porte après avoir eſſayé cent fois de détourner *Turquant* de

commettre une ſi grande inhumanité, qu'il étoit là pour rendre ce témoignage à la vérité, ſans rien déguiſer de tout ce qui s'étoit paſſé.

Turquant ſe voyant chargé par ſon complice, lui donna le change, avouant très-ſincerement qu'ils avoient été tous deux les meurtriers de cette innocente Princeſſe, & priant Henri de ne le point mettre à la gehene pour en ſçavoir le détail, puiſqu'il ſe confeſſoit criminel, & qu'il ſçavoit bien qu'il ne pouvoit pas éviter le dernier ſupplice, non plus que *Daniot* & ſix autres Juifs qui les avoient ſecondés pour faire ce coup exécrable. *Daniot* l'interrompit en lui donnant un dementi, ſoutenant qu'il n'étoit point entré dans la chambre de cette Princeſſe quand on la fit mourir, & qu'il devoit ſe ſouvenir de ce qu'il lui dit pluſieurs fois que cette bonne & pieuſe Dame n'avoit point mérité d'être ſi cruellement traitée. *Turquant* voyant que celui-ci cherchoit à ſe tirer d'affaire, contre ſa propre conſcience, qui lui devoit reprocher le crime qu'il avoit commis avec lui, le traita de menteur & d'impudent, ne pouvant comprendre le front qu'il avoit de nier un fait plus clair que le jour, dont il marqua le détail & les

circonſtances avec tant de clarté, qu'Henri ne put douter qu'ils ne fuſſent tous deux complices du même attentat. Bertrand pour vuider ce différent, déclara qu'il ſeroit à propos de les faire combattre en champ clos, & que celui qui ſeroit victorieux de l'autre, ſeroit reconnu le plus innocent. Henri donna les mains à la propoſition de Gueſclin, marqua le jour, l'heure, & le lieu où le duel ſe devoit faire entre ces deux Juifs. Ce Prince voulut être le ſpectateur de ce combat; toute ſa Cour eut la même curioſité.

Les Bourgeois de la ville monterent en foule ſur les murs pour jouir du plaiſir de voir aux mains ces deux miſérables qui furent amenés au champ déſigné. Bertrand fut prépoſé pour veiller à ce que tout ſe paſſât dans ce combat ſingulier, ſans aucune ſupercherie de part ni d'autre. Comme il avoit quelque prédilection pour *Turquant* plutôt que pour *Daniot*, il dit au premier que s'il pouvoit tuer ſon homme, il lui procureroit ſa grace. En effet, le dernier avoit une mine ſi patibulaire, que tout le monde le condamnoit par avance.

Quand on eut fermé le champ de barrieres, on les y fit entrer tous deux armé de

pied en cap, & fort avantageuſement montés ; ils s'éloignerent de concert pour courir l'un ſur l'autre avec beaucoup plus de force & d'impétuoſité. Ils en vinrent de part & d'autre aux approches avec une égale furie, ſe chargeans d'horribles coups. *Turquant* fit un ſi grand effort contre *Daniot*, qu'il lui perça le bras de ſon épée, dont le pré fut tout enſanglanté, lui reprochant qu'il paroiſſoit bien qu'il avoit fait un parjure par le public déſaveu qu'il venoit de faire, qu'il eut trempé dans la mort de la Reine, & que Dieu découvroit aſſez ſon menſonge par la diſgrace qui venoit de lui arriver. Après s'être bien chamaillés, ils ſe colleterent avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que le Roi Henri ſe tournant du côté de Bertrand & de tous les autres ſpectateurs, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il admiroit la force & le courage de ces deux coquins, qui ne pouvoient lâcher priſe, & ſe tenoient tous deux par le corps à force de bras, ſans reprendre haleine, & ſans que l'un ni l'autre voulût céder à ſon adverſaire : mais tandis qu'ils étoient ainſi colés l'un à l'autre, le Ciel voulut, par un miracle, faire une juſtice exemplaire de ces meurtriers. Tous les ſpectateurs furent bien

ſurpris de voir une épaiſſe nuée s'étendre dans l'air ſur leurs têtes, au travers de laquelle il ſortoit des éclairs accompagnés d'un tonnerre, qui faiſant un bruit & un fracas horrible, fendit la nüe pour lancer ſa flamme & ſon carreau ſur ces deux criminels, qui furent brûlés à la vüe de tant de perſonnes, que ce feu voulut épargner, comme s'il eût ſçu diſcerner les innocens d'avec les coupables.

Ce châtiment tout viſible de la main de Dieu, jetta tant de frayeur dans l'ame de ceux qui le virent, que chacun s'en retourna chez ſoi tout conſterné d'une ſi terrible avanture. On ſe diſoit l'un à l'autre que la Providence n'attendoit pas toujours à punir les hommes en l'autre vie, puiſque dès celle-ci le doigt de Dieu s'étoit fait connoître à l'égard de ces deux déteſtables Juifs qui ne méritoient plus de voir le jour, après avoir commis une ſi indigne action ſur une Princeſſe, dont la conduite innocente avoit édifié toute la Cour d'Eſpagne. Ce miracle fit un ſi grand effet ſur l'eſprit de ceux qui en furent les timides témoins, que plus de ſeize cens, tant Juifs que Sarraſins demanderent le Baptême aux Miniſtres des Autels. Henri, Bertrand & tous les Sei-

gneurs de l'armée ne douterent plus de la ſainteté de la Reine *Blanche* : puiſque Dieu même avoit entrepris de venger ſa mort par un miracle qui ne fut pas le ſeul qui publia ſes mérites & ſes vertus : car il fut ſecondé de beaucoup d'autres dans la ſuite, qui rendirent la mémoire de cette Princeſſe recommandable à tous les ſiecles. Pierre qui ne fut pas moins ſon meurtrier que ſon mari, reconnut trop tard l'inhumanité qu'il avoit commiſe ſur elle, & comprit bien que ſi le Ciel avoit fait une ſi effroyable juſtice des exécuteurs de ce crime, il en étoit réſervé autant à ſon auteur. En effet, la déplorable fin de ce Prince, que nous apprendrons dans la ſuite, juſtifiera ſenſiblement que tôt ou tard Dieu ne laiſſe rien d'impuni. Nous allons voir les moyens ſecrets dont la Providence s'eſt ſervie pour châtier ce Roi cruel & apoſtat.

CHAPITRE XXI.

Du ſecours que le Roi PIERRE *alla demander au* Prince de Galles, *quil trouva dans Angoulême, & du préſent qu'il lui fit de ſa Table d'or pour l'engager dans ſes interêts.*

CE malheureux Prince, ennuyé de ſa mauvaiſe fortune, ſe voyant abandonné de tous ſes ſujets, & pourſuivi par Henri qu'il regardoit comme un uſurpateur, réſolut de s'aller jetter entre les bras du Prince de Galles qu'il connoiſſoit aſſez généreux pour entreprendre de le relever de l'accablement dans lequel il étoit, & de le faire remonter ſur le trône. Il s'embarqua donc avec ſon monde, ſon argent & ſa table d'or couverte d'un très-riche drap dont l'étoffe étoit extrêmement curieuſe & rare. Il commanda qu'on eût à cingler du côté de Bordeaux, parce qu'étant la Capitale de la Guyenne, il devoit raiſonnablement croire que ce Prince y faiſoit ſon ſejour. Ce fut dans cette eſpérance qu'il y débarqua, donnant ordre à ſes fourriers de prendre les devans, & d'aller toujours marquer ſon logis dans la ville. Enſuite il monta ſur une mule d'Arragon, ſuivi d'un grand nombre de Chevaliers qui lui faiſoient cor-

tege chapeau bas, tâchant de cacher ſon malheur & ſon inquiétude, par un extérieur magnifique & ſuperbe. Il demandoit en paſſant dans les rues, ſi le Prince étoit dans la ville. Il fut un peu mortifié de ne l'y pas trouver. Il tira du côté d'Angoulême, où l'on lui dit qu'il étoit pour lors. L'arrivée d'un Roi fit aſſez de bruit, pour que la nouvelle en vint bientôt aux oreilles du Prince, qui ne témoigna pas peu de ſurpriſe d'apprendre qu'on eût ainſi dépouillé de ſes Etats un ſi puiſſant Souverain, demandant par quel malheureux canal cette diſgrace lui pouvoit être arrivée. Chandos étoit pour lors à ſa Cour, & n'avoit pas peu d'accès auprès de ſon maître. Il s'étonna beaucoup, quand il lui dit que Bertrand & les Anglois qui ſervoient ſous lui avoient fait cette belle manœuvre, & qu'au lieu d'aller faire la guerre dans le Royaume de Grenade contre les Sarraſins, ainſi qu'ils l'avoient projetté, tous ces braves avoient changé de réſolution tout d'un coup, & s'étoient attachés au ſervice d'Henri contre Pierre, qu'ils avoient enfin chaſſé de ſes Etats, & contraint de venir en Prince mendiant reclamer ſa protection.

Ce Prince fut touché du pitoyable ſort de ce Roi, ſe perſuadant qu'il lui devoit prê-

ter la main pour le ſecourir, & que c'étoit un ſanglant affront pour tous les Souverains de ſe montrer inſenſibles aux diſgraces de leurs ſemblables. Il jura qu'il ſacrifieroit toutes choſes pour le rétablir. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'on lui dit que le Roi Pierre venoit d'entrer dans Angoulême. Il envoya Chandos au devant de lui pour le recevoir, & le faire deſcendre dans un hôtel qu'on avoit magnifiquement paré pour y loger un ſi grand Roi. D'abord qu'il apperçut Chandos, il courut l'embraſſer & lui faiſant une ſincere confidence de ſes déplaiſirs, il lui raconta toutes les perſécutions qu'il avoit ſouffertes, & comme il avoit été chaſſé du trône par les armes de Bertrand & de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient fait un mérite de lui arracher le ſceptre de gayeté de cœur, pour le mettre dans les mains d'un bâtard qui n'avoit aucun droit à la Couronne. Il ajouta qu'il avoit été contraint de paſſer la mer pour venir implorer le ſecours du plus généreux Prince du monde, eſpérant qu'il ne l'abandonneroit pas dans une ſi grande décadence de ſes affaires. Chandos eſſaya de lui remettre l'eſprit, en lui faiſant part des avances qu'il

avoit déjà faites en ſa faveur, & des bonnes intentions dans leſquelles il avoit laiſſé ſon Maître pour lui. Ces aſſurances calmerent un peu le chagrin de Pierre, que Chandos mena par la main dans les appartemens du Prince de Galles qui, n'attendant pas qu'il vint juſqu'à lui, le voulut prévenir en faiſant la moitié du chemin. Cet infortuné Roi lui fit une profonde révérence, faiſant voir ſur ſon viſage & dans ſon maintien une grande conſternation. Ce premier ſilence fut ſuivi du triſte diſcours qu'il lui fit de toutes ſes diſgraces, lui diſant qu'un bâtard s'étoit rendu l'uſurpateur de ſes Etats contre tout droit & juſtice, appuyé par les armes d'un aventurier Breton qu'on nommoit Bertrand du Gueſclin, & par celles de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient tellement acharnés à ſa ruine, qu'ils l'avoient réduit au pitoyable état dans lequel il le voyoit, expatrié, chaſſé de ſon Trône, trahi par ſes ſujets & banni de ſon propre Royaume par la violence & par l'injuſtice : qu'il eſpéroit donc qu'un ſi grand Prince comme lui ſeroit touché de l'infortune des Souverains en ſa perſonne, & qu'il employeroit ſes armes, ſes forces & ſa valeur pour empêcher que

toute l'Europe n'eût devant les yeux un ſi pernicieux exemple de perfidie, de trahiſon, de revolte & d'ingratitude.

Le Prince de Galles s'apercevant que les larmes lui couloient des yeux, & que les ſanglots empêchoient qu'il ne prononcât diſtinctement tout ce qu'il diſoit, parut ſi fort ému de ſon diſcours, que ſans lui permettre de l'achever, il lui fit mettre ſon chapeau ſur ſa tête, lui diſant qu'il alloit tout riſquer, & qu'il ſacrifieroit ſa vie même dans une bataille pour lui mettre la Couronne en main, de la même maniere qu'il venoit de lui faire porter ſon chapeau ſur ſa tête pour le faire couvrir. Pierre paſſa ſur l'heure d'une grande douleur à des grands ſentimens de joye, quand il vit que le Prince de Galles entroit de ſi bon cœur dans ſes intérêts. Il lui témoigna qu'il lui ſeroit redevable de ſa Couronne, & que s'il étoit aſſez heureux pour rentrer dans la jouiſſance de ſes Etats par ſon ſecours, il lui en feroit volontiers l'hommage, & reconnoitroit les tenir de lui comme vaſſal. Le Prince de Galles fit auſſitôt apporter du vin dont il le fit ſervir par des Chevaliers, ſachant que Pierre au milieu de ſes malheurs n'avoit rien perdu de ſa premiere fierté : car il avoit un ſi grand fonds

d'orgueil qu'il ne croyoit pas que tous les Souverains de l'Europe lui fuſſent comparables. Tandis qu'ils s'entretenoient enſemble, quatre Eſpagnols entrerent dans la chambre portant ſur leurs épaules cette table d'or dont nous avons déjà tant parlé; quand elle eut été miſe à terre, toute la Cour s'approcha pour en admirer la beauté, la richeſſe & l'éclat. Pierre dit au Prince qu'il le ſupplioit de vouloir accepter ce préſent, & que cette précieuſe table lui venoit d'Alphonſe ſon pere, qui l'avoit eue de ſon ayeul, auquel elle avoit été donnée pour payer la rançon d'un Roi de Grenade qu'il avoit fait priſonnier dans une bataille, & qui n'avoit pu recouvrer ſa liberté que par le ſacrifice qu'il avoit fait d'une choſe ſi rare & ſi curieuſe.

Le Prince s'eſtima fort honoré de ce préſent & l'aſſura qu'il l'en recompenſeroit avec uſure. Plus il étudioit cette table, & plus il en étoit charmé. La joye qu'il en eut ne lui permit pas d'attendre plus longtemps à la faire voir à la Princeſſe ſa femme, qui paſſoit pour la plus belle Dame de ſon ſiecle, elle étoit à ſa toilette lorſqu'on lui vint annoncer ces deux nouvelles à la fois, que le Prince ſon époux avoit promis du ſecours à Pierre, & que Pierre avoit fait préſent de ſa table

au

au Prince. Elle comprit que ce don leur coûteroit un jour bien cher, & ne put s'empêcher de dire à ſes Dames d'atours, & à ſes filles qui étoient autour d'elle que ce cruel Prince qui avoit trempé ſes mains dans le ſang de ſa propre femme, ne méritoit pas de recevoir un ſi favorable accueil dans leur Cour : que la mort d'une ſi pieuſe Reine crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes, & qu'elle s'étonnoit comment ſon mari ſe laiſſoit aller aux cajoleries de cet inhumain qui ne le payeroit un jour que d'ingratitude.

Cette ſage Princeſſe pénétrant les ſuites que cette affaire auroit, donna quelques larmes à l'idée qu'elle ſe fit de tous les malheurs qu'elle devoit traîner après elle. Son jeune fils, qui fut depuis Roi d'Angleterre ſous le nom de Richard ſecond, la voyant pleurer, montra dès-lors la tendreſſe de ſon naturel, en táchant de la conſoler de ſon mieux. Elle prit tant de gout aux careſſes que ſon fils lui fit, qu'elle voulut bien eſſuyer ſes pleurs pour l'amour de lui. Comme ſa douleur étoit un peu calmée, ſon chagrin ſe renouvella par la vuë de cette table qu'un Chevalier lui vint préſenter de la part de Pierre Roi de Caſtille. Après qu'elle l'eût un

peu regardée, ce fut pour lors que ſe ſouvenant que ce préſent alloit commettre la vie du Prince de Galles ſon époux, elle tourna la tête de l'autre côté, donnant des malédictions, non ſeulement à cette table, mais à la perſonne qui l'avoit préſentée, & diſant qu'elle leur alloit attirer de grands malheurs. Le Prince, qui croyoit l'avoir bien régalée, en faiſant tranſporter dans ſes appartemens un meuble ſi précieux, & s'imaginant qu'elle l'auroit reçu comme le plus bel ornement qui devoit orner ſon Palais, fut étonné quand le Chevalier lui dit qu'elle n'en avoit pas paru ſatisfaite, & qu'elle avoit ſouhaité que Pierre n'eût jamais mis le pied dans ſa Cour, puiſque la protection qu'il lui avoit promiſe occaſionneroit une guerre fort périlleuſe. Je vois bien, dit le Prince de Galles, qu'elle voudroit que je demeuraſſe toujours auprès d'elle ſans jamais ſortir de ſa chambre : il faut qu'un Prince qui veut éterniſer ſon nom, cherche les occaſions de ſe ſignaler dans la guerre, & remporte des victoires pour ſe faire un nom conſidérable dans la poſtérité. *De par St. Georges* (s'écria-t-il) *en qui je crois ; je rendrai Eſpagne au droit héritier, ne jà batard n'en tendra qui vaille un ſeul gant, & à ce duſſent bien regarder tous*

Princes & Barons, car autant leur en pend au nez.

Ce Prince ſe diſpoſa donc à ſe mettre en campagne en faveur de Pierre, envoyant ſes dépêches par tout, & donnant le rendez-vous à Bordeaux, où ſe devoit faire l'aſſemblée de ſes troupes. Pour former un corps d'armée, il manda tout ce qu'il avoit de gens d'élite, les Gens d'armes & les Archers les plus braves & les plus déterminés, avec des ordres preſſans & précis de ne pas différer d'un moment à ſe rendre à cette Capitale au jour marqué : car il témoignoit tant d'empreſſement là deſſus, qu'il ſembloit que cette guerre lui tenoit plus au cœur que toutes les autres qu'il avoit entrepriſes ; & qu'il n'y avoit point de gloire pareille à celle qu'il pourroit remporter, s'il établiſſoit ſur ſon thrône un Roi banni de ſes États, & chaſſé par des ſujets perfides & rebelles. Ce qui lui donnoit encore plus de chaleur à monter à cheval, c'eſt qu'il avoit un fonds de jalouſie contre Bertrand, dont il appréhendoit que la réputation n'effaçât celle qu'il avoit acquiſe dans les avantages qu'il avoit eus ſur les François, particuliérement dans la fameuſe journée de Poitiers, qui lui avoit fait prendre un Roi dans cette bataille. Il croyoit

que s'il pouvoit en rétablir un autre, ce ſeroit un honneur pour lui qui n'auroit point encore eu d'exemple.

CHAPITRE XXII.

Des lettres de Cartel, dont le Prince de Galles *envoya defier* HENRI, *avec menaces aux Anglois qui ſervoient ſous lui, de confiſquer leurs biens, & de les punir comme criminels de haute trahiſon s'ils ne le quittoient.*

LE Prince de Galles prit ſi fort à cœur la défenſe de Pierre contre Henri, qu'il s'y livra en entier : il écrivit des lettres ſi fortes à tous les Seigneurs qui dépendoient de lui, qu'aucun n'oſa balancer un moment à le venir joindre. Le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, Chandos, Aimery, Guillaume & Jean de Felton ; les Sénéchaux de Poitou & de Bordeaux, le Comte de Pembroc, & grand nombre de Chevaliers ſe rendirent auprès de lui ; le Duc de Lancaſtre paſſa la mer avec beaucoup de Gendarmes & d'Archers pour groſſir ſes troupes ; on ne vit jamais une armée ſi leſte ni ſi complette : il ſembloit que ce Prince avoit envie de marcher à la conquête de toute l'Europe, tant il avoit fait de préparatifs pour cette expédition : mais avant que

d'ouvrir cette guerre, il voulut braver Henri en perſonne, en lui dépéchant un Gentilhomme, qu'il fit porteur d'une lettre, par laquelle il le défioit & le provoquoit à un combat ſingulier, diſant qu'il vouloit tirer raiſon de l'outrage qu'il avoit fait au Roi Pierre ſon parent, qu'il avoit dépouillé de ſes Etats par violence & par injuſtice, & que s'il n'avoit pas aſſez de cœur pour accepter le parti qu'il lui propoſoit, il lui commandoit de ſortir au plutôt d'Eſpagne, & de déguerpir toutes les villes & tous les châteaux dont il s'étoit emparé par félonie, le ménaçant que s'il n'obéiſſoit ſur l'heure, il viendroit fondre ſur lui pour l'accabler avec une formidable armée : qu'à l'égard des Anglois qui combattoient ſous ſes enſeignes, s'ils ne revenoient dans le jour qu'il leur marquoit, il les traiteroit comme des traîtres, confiſqueroit tous les biens qu'ils poſſédoient en Angleterre, & les feroit condamner à la mort.

La lecture de cette lettre déconcerta Henry qui fit auſſitôt appeller Bertrand pour lui communiquer une affaire de cette importance. Ce Prince tomba dans un ſi grand abbattement de cœur qu'il n'avoit preſque pas la force de parler, & ce qui lui cauſoit

encore plus d'embarras, c'eſt qu'il ſe voyoit obligé de laiſſer aller les Anglois, en qui conſiſtoit la principale force de ſes troupes; mais Bertrand, que rien n'étoit jamais capable d'ébranler, lui dit qu'il ne falloit point ſe laiſſer intimider par des menaces de fanfaron: qu'il avoit encore bien du chemin à faire avant qu'il pût rétablir Pierre dans ſes Etats: puiſqu'il auroit en tête plus de cent mille hommes à combattre, *& maudit ſoit il qui s'esbahira.* Ce diſcours diminua la crainte & la conſternation d'Henry, qui ſe repoſoit ſur le courage, l'expérience & la fidélité de ce Général, qui ſeul valoit une armée toute entiere. Hugues de Caurelay, Chevalier Anglois, vint prendre congé de ce Prince, lui témoignant le déplaiſir qu'il avoit de ſe voir obligé de quitter ſon ſervice, l'aſſurant que ſans l'ordre qu'il avoit reçu de ſon maître, il ſe ſeroit fait un mérite de continuer juſqu'au bout : ſe tournant enſuite du côté de Bertrand, il l'embraſſa pour la derniere fois, l'aſſurant que ſi dans le partage qu'ils avoient fait enſemble, des dépoüilles gagnées dans les combats & par droit de guerre, il avoit plus reçu que lui, il étoit prêt de le dédommager avant que de partir. Comme Bertrand étoit fort généreux, il l'interrompit là-deſſus,

lui disant qu'il ne vouloit pas descendre dans tout ce détail, & qu'il falloit qu'ils demeurassent tous deux quittes & bons amis : qu'au reste quoique cette séparation lui fût fort sensible, il le loüoit du zele & de la fidélité qu'il avoit pour son Prince, à qui l'on devoit tout sacrifier.

Henry se posséda le mieux qu'il lui fut possible, quand il vit sortir de sa Cour & de son armée tant de braves Chevaliers Anglois qui l'avoient servi jusqu'alors. Il les voulut régaler de présens, après leur avoir témoigné qu'il ne perdroit jamais le souvenir de tant de belles actions qu'ils avoient faites en sa faveur ; mais ils le remercierent de toutes ses honnêtetés, s'estimans trop bien récompensés de la gloire qu'ils avoient acquise, en portant les armes pour lui. Les choses s'étant ainsi passées avec une satisfaction réciproque, Henri tint conseil avec Bertrand & les autres Seigneurs, pour sçavoir quelle conduite ils devoient garder à l'égard du Prince de Galles.

Bertrand le conjura de ne point perdre cœur, & de compter non-seulement sur lui, mais sur tant de braves qui lui restoient encore, & qui ne craindroient point de sacrifier leur vie pour le maintenir sur le thrône,

où ils l'avoient placé. Mais il ne put pas s'empêcher de lui dire tout bas à l'oreille, qu'il appréhendoit que les Eſpagnols dans l'occaſion ne ſe démentiſſent beaucoup & ne fiſſent pas bien leur devoir. Il fallut pourtant diſſimuler cette crainte & faire toujours bonne mine, comme ſi l'on n'eût pas douté du courage & de la généroſité de ceux de cette nation.

Ce Prince aſſembla donc de tous côtés, le plus de forces qu'il lui fut poſſible, mandant les Archers, les Gens d'armes & les Arbalêtriers pour renforcer ſon armée. Il jouit d'un ſpectacle fort agréable, quand il vit venir vingt mille hommes de Seville ſeule, dix mille de Burgos, autant de Sarragoſſe: ſi bien que toutes ſes troupes pouvoient monter, avec ce qu'il avoit déjà, juſqu'à ſoixante mille hommes. Il falloit voir le ſuperbe attirail des tentes, pavillons, munitions de guerre & de bouche que cette armée trainoit après elle. L'avant garde étoit commandée par le Beſque de Vilaines, & le Maréchal d'Eſpagne marchoit à la tête du ſecond corps, ayant à ſes côtez le Comte d'Aine & le Prince d'Arragon, tous deux ſuivis de gens fort leſtes, & qui paroiſſoient déterminés. Le Prince de Galles venoit auſſi de

ſon côté, comptant dans ſon armée plus de dix-ſept mille hommes d'armes, ſans le grand nombre d'arbalêtriers Genois qui ſervoient dans ſes troupes, & qui tiroient avec tant de juſteſſe & de force, que leurs coups étoient ſûrs. Ces grands apprêts annonçoient des deux côtés une guerre vive & ſanglante. Le Prince de Galles demanda paſſage au Roi de Navarre ſur ſes terres & des vivres en payant. On n'oſa pas les lui refuſer, de peur qu'il n'y fît des hoſtilitez, & ne s'emparât des meilleurs places de ce Royaume pour s'en aſſurer la domination, ſous prétexte qu'on n'auroit point eu d'égard à ſa demande. Le paſſage lui fut donc ouvert, mais il trouva peu de quoi ſubſiſter dans le pays; ce qui fit ſouffrir à ſes troupes d'étranges incommoditez, les payſans même avoient la malice d'enfoüir ſous terre leurs bleds & leurs proviſions, afin que ces étrangers en manquaſſent, & qu'il ne leur prît pas envie de faire chez eux un plus long ſéjour. Guillaume Felton qui commandoit l'avant-garde Angloiſe, fit dans la Navarre des dégâts horribles, pillant, ravageant par tout ſur ſa marche, & faiſant enlever par ſes gens, bœufs, vaches, moutons, & tout ce qu'ils trouvoient ſous leur main.

Bertrand envoya toujours devant, quelques eſpions à l'armée du Prince de Galles, pour apprendre ce qui s'y paſſoit, & quel mouvement elle faiſoit, on lui rapporta qu'on n'avoit jamais vu de ſi belles troupes; mais qu'elles étoient fort attenüées par la faim qu'elles enduroient. Il demanda comment on appelloit celui qui étoit à la tête de l'avant-garde, on lui répondit que c'étoit Guillaume Felton qui n'avoit pour lors avec lui que ſix cens lances ſeulement, & qu'il s'étoit fort écarté du reſte de l'armée. Bertrand renvoya les mêmes eſpions ſur leurs pas, avec ordre de le venir trouver à *Nadres* ou *Navarrette* pour lui rendre compte de ce qu'ils auroient nouvellement découvert dans l'armée du Prince de Galles. Tandis qu'il étoit dans l'impatience de ſçavoir ce qui s'y paſſoit, il s'entretenoit avec le Beſque de Vilaines des forces qu'ils avoient pour tenir tête à leurs ennemis. Celui-ci voyant la contenance fiere de tant d'Eſpagnols qui s'étoient rangez ſous les enſeignes d'Henri, s'en promettoit beaucoup; mais Bertrand lui fit là-deſſus confidence de ſon ſentiment, en lui déclarant qu'il comptoit peu ſur ces ſortes de gens qui avoient moins de cœur que de faſte, & qu'il étoit à crain-

dre qu'ils ne ſaignaſſent du nez dans l'occaſion : qu'il appréhendoit enfin qu'ils ne priſſent la fuite & ne les laiſſaſſent ſeuls ſoutenir le choc des Anglois. Il ne put même diſſimuler la crainte qu'il avoit qu'Henri ne tombât dans les mains de Pierre, qui le feroit cruellement mourir, s'il étoit aſſez malheureux pour ne ſe pouvoir pas ſauver, en cas qu'il perdit la bataille ; diſant qu'il aimeroit bien mieux être priſonnier lui-même : puiſque le payement d'une bonne rançon lui pourroit procurer le recouvrement de ſa liberté : mais qu'il n'en iroit pas de même d'Henri, qui ne ſortiroit jamais vif des priſons de ſon ennemi.

Pendant qu'ils faiſoient tous deux les réflexions néceſſaires ſur la poſition de leurs affaires, leurs eſpions leur vinrent dire que Guillaume Felton faiſoit de grands ravages par tout où il paſſoit. Bertrand ſe mit en tête qu'on pourroit bien charger ces fourageurs & les ſurprendre lorſqu'ils y penſeroient le moins. Après qu'il eut fait agréer cette réſolution par le Maréchal d'Eſpagne, ils ſe mirent en marche les enſeignes baiſſées, de peur que les Anglois ne les découvriſſent, & détacherent quelques coureurs (dont il

y en avoit un qui ſçavoit l'Anglois) pour reconnoître leurs mouvemens, & ſe pouvoir aboucher avec eux avec moins de ſoupçon. Celui-ci ſous le privilege de ſa langue, ſe mêla dans les troupes de Guillaume Felton, qui venoit de faire un butin de près de trois mille bêtes à cornes, dont il prétendoit ravitailler l'armée du Prince de Galles qui mouroit de faim. Bertrand, voulant donner deſſus partagea ſon monde en trois bandes, qu'il mit en embuſcade dans un bois : mais il ne put ſi bien concerter ſon entrepriſe, que les coureurs Anglois, qui étoient alertes, ne découvriſſent une partie de ſes gens dans le mouvement qu'ils faiſoient, dont ils allerent donner auſſitôt avis à Guillaume Felton, qui leur demanda ſi les Eſpagnols qu'ils avoient apperçus étoient en grand nombre. Ils lui dirent qu'ils étoient pour le moins autant qu'eux. Felton déclara que ſi ces gens là n'étoient qu'Eſpagnols, il ne reculeroit pas pour eux, & qu'il eſpéroit en avoir bien meilleur marché que ſi c'étoient des François; parce que les premiers avoient plus de fierté que de bravoure, & que les ſeconds avoient l'autre. Il voulut ſçavoir ſi Bertrand étoit de la partie : car il le craignoit beaucoup, & ne

doutoit point que s'il tomboit une fois dans ſes mains, il auroit une peine incroyable à ſe racheter.

C'eſt ce qui lui fit donner de nouveaux ordres afin qu'on ſçût poſitivement à quelles gens il avoit à faire, ſi c'étoient Eſpagnols, ou François. Les coureurs qu'il dépêcha pour ſcavoir la vérité, rencontrerent le Comte d'Aine qui ſe detacha tout exprès pour leur demander ce qu'ils cherchoient, ils lui dirent que Guillaume Felton les avoit envoyés pour ſcavoir ſi Bertrand étoit là en perſonne : le Comte répondit que non, que c'étoit lui ſeul qui comme Prince né d'Arragon commandoit ce petit corps d'Eſpagnols qu'ils voyoient, & qui ne demandoient qu'à combattre contre les Anglois. Ce Cavalier répondit qu'ils auroient bientôt ſatisfaction là deſſus.

Bertrand ſçachant que Felton le croyoit fort loin de là, ſe tint à couvert dans ſon embuſcade, en attendant l'occaſion de faire une ſortie ſur ſon ennemi. Les Anglois ſe perſuadant que la défaite des Eſpagnols ne leur coûteroit pas beaucoup, ſe préſenterent en bataille comme s'ils marchoient à une victoire certaine, & quand ils ſe virent aſſez près des Eſpagnols ils mirent pied à terre faiſant voltiger leurs enſeignes & leurs dra-

peaux avec une fierté de conquerans. Les Eſpagnols firent auſſi de leur côté bonne contenance. Ces deux petits corps d'armée ſe tinrent ſi ſerrés qu'ils ne pouvoient entrer l'un dans l'autre, & ſe diſputerent long-temps le terrein pied à pied, ſans qu'on put ſavoir à qui demeureroit l'avantage : Bertrand ſortit de ſon embuſcade & prit les Anglois en flanc avec tant de furie qu'il les tailla tous en piéces & en tua grand nombre dont Felton fut un des premiers ; il contraïgnit les autres de fuir ; & il pourſuivit les débris de leurs troupes battues juſqu'au camp du Prince de Galles qui fut bien étonné de cette déroute où ſon Général avoit laiſſé la vie.

Pierre à cette nouvelle donna mille malédictions à ce Bertrand qui lui avoit été ſi fatal, & qui avoit fait cette fâcheuſe exécution. Le Comte d'Armagnac prit la liberté de repréſenter au Prince qu'ayant une armée ſi nombreuſe elle ne pourroit encore ſubſiſter ni vivre trois jours dans un pays ſi maigre & ſi ruiné : qu'il valloit donc mieux mourir de l'épée de leurs ennemis que de la faim cruelle qui les conſumoit. Chandos & les autres Seigneurs appuyerent ce ſentiment. Tandis qu'ils déliberoient enſemble, Bertrand prit

le parti de s'en retourner à Navarrette avec ſes priſonniers & ſon butin. La joye d'Henri ne fut pas petite quand il apprit ce premier ſuccès de ſes armes, & que les Anglois manquans de proviſions & de vivres ſeroient bientôt à bout. Gueſclin lui conſeilla de ne rien haſarder, puiſque la famine ſeule pouvoit faire périr toute cette grande armée, qui ſeroit dans peu détruite par elle-même. Il lui fit comprendre qu'ils n'avoient qu'à ſe retrancher dans de bons foſſez & mettre les charrois devant eux, & qu'avec ces deux précautions ils ſeroient entiérement inacceſſibles à leurs ennemis, qu'ils verroient avant qu'il fut trois jours ſe débander & ſe ſéparer les uns des autres pour aller chercher de quoi vivre dans un pays plus éloigné, qu'alors quand ils ſeroient ainſi diſperſés marchant ſans rang & ſans diſcipline & affoiblis par la faim, l'on pourroit leur courre ſus, les charger & les détruire. Le Comte d'Aine voulant faire le brave & l'intrépide ne goûta pas un avis ſi ſage. Il lui ſembla que Bertrand ne l'avoit donné que dans la crainte d'en venir aux mains dans une bataille rangée : il lui reprocha même qu'il avoit peur. Cette parole indiſcrette piqua Bertrand juſqu'au vif : il dit tout en colere *par ma foy ſe nous nous*

battons demain, nous ſerons deſconfits & & avendra grand méchief ſur le Roy. Cependant pour faire voir que ce n'étoit point la crainte ni la lâcheté qui lui faiſoit tenir un pareil diſcours : il proteſta que puiſque le Comte avoit eu le front de l'en accuſer on donneroit le lendemain bataille, dans laquelle il payeroit ſi bien de ſa perſonne qu'il s'y feroit prendre ou tuer, & qu'on verroit qui des deux, ou du Comte, ou de lui s'acquitteroit mieux de ſon devoir. Henri qui connoiſſoit le caractere de Bertrand que la mort ni les dangers n'étoient point capables d'ébranler, en voulut revenir à ſon ſentiment, & ne rien tenter mal à propos. Mais Gueſclin ſe ſentant trop choqué du peu de juſtice que le Comte lui avoit fait de croire que le cœur lui manquoit, dit qu'il avoit fait ſerment de combattre, & qu'il y auroit bataille le lendemain. On éprouva depuis que Bertrand n'avoit rien avancé dans le Conſeil d'Henri que de fort judicieux, & qu'en effet ſi le Comte d'Aine ne lui eût pas ainſi rompu en viſiere, & qu'on eût laiſſé les ennemis aux priſes avec la faim ſeule, le Prince de Galles & toute ſon armée auroient été ſur les dents au bout de trois jours, & peut-être que de tous ces Anglois

il

il n'en ſeroit pas reſté trois pour annoncer en Angleterre une ſi funeſte nouvelle.

CHAPITRE XXIII.

De la victoire que le Prince de Galles *remporta près de* Navarette *en faveur de* Pierre *ſur* Henri *&* Bertrand *qui fut pris dans cette journée.*

LA famine avoit tellement abbatu l'armée du Prince de Galles, qu'il lui falloit néceſſairement ou combattre ou mourir. Ce beſoin extrême lui fit prendre la réſolution d'en venir aux mains. Il donna le commandement de l'avantgarde à ſon frere le Duc de Lancaſtre qu'il mit à la tête de quatre mille hommes d'armes. La banniere du Duc étoit portée par un Chevalier des plus braves, & monté ſur une belle mule, pour ſe faire mieux reconnoître & diſtinguer. Hugues de Caurelay, Nicolas d'Aubericourt, Gautier Huet, Jean d'Evreux, & Thomas d'Agorne ſecondoient dans ce premier corps d'armée le Duc de Lancaſtre, & menoient avec eux cinq cens Archers, tous gens de trait & dont ils ſe promettoient une fort grande exécution. Le Captal de Buc commandoit la bataille,

il avoit avec lui, les Seigneurs les plus aguerris, Aimerion, le Senechal de Bordeaux, Garnier d'Aubecote & Othon ſon frere, le Comte de Monleſon, le Comte de Liſle, le Sire de Pont, le Sire de Mucidan, Foucaut d'Arciart (55), & quatre mille hommes d'armes à la tête deſquels on le mit, qui lui furent tous d'un grand ſecours. Le Prince de Galles eſſaya de l'encourager de ſon mieux à bien faire, lui diſant qu'il ſe promettoit tout de ſa valeur & de ſon expérience. Le Captal l'aſſura qu'il n'avoit jamais eu plus de démangeaiſon de jouer des mains que dans cette journée. Chandos (56) fut chargé de mener l'arrieregarde ; c'étoit un fameux Capitaine qui s'étoit ſignalé dans les guerres d'Edoüard III & dans celles que le Prince de Galles avoit faites en France, il lui donna quatre mille hommes d'armes à commander & lui dit que s'il y en avoit aucun qui fit mine de fuir, il ne falloit pas balancer à lui couper la tête. Chandos jura (57) qu'il n'y manqueroit pas auſſi.

Ce Prince pour les rendre tous encore plus intrépides & plus déterminés ajoûta qu'il leur falloit tous aller chercher à dîner dans Navarette & paſſer pour cela ſur le ventre à leurs ennemis, puiſqu'il n'y avoit point d'autre

parti à prendre dans le beſoin preſſant qu'ils avoient de manger pour ne pas mourir de la faim qui les travailloit. En effet les Anglois affamés ſe diſoient les uns aux autres qu'ils auroient donné volontiers vingt marcs d'argent pour un morceau de pain. Le Prince de Galles voulut commander le corps de reſerve. Il avoit auprès de lui le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, le Comte de Pembroc & beaucoup d'autres Chevaliers de marque & de diſtinction qui faiſoient tous fort bonne contenance. Ce Prince couroit de rang en rang, & recommandoit à chacun de ne faire aucun quartier aux Eſpagnols, & de n'en prendre point à rançon de quelque condition qu'il fut, ſi ce n'étoit Bertrand, le Maréchal d'Endreghem & les François pour qui l'on pourroit avoir quelques égards & quelque indulgence. Enfin pour les animer tous à bien faire, il leur dit que le Roi Pierre dont il avoit épouſé la querelle alloit être le ſpectateur de leur bravoure & qu'il la récompenſeroit par des bienfaits proportionnés au ſervice qu'ils lui rendroient. Toutes les choſes étant ainſi diſpoſées pour la bataille, Chandos prit la parole & dit au Prince que les Eſpagnols ne paroiſſoient pas, &

qu'apparemment ils attendoient que le ſoleil fût levé pour ſe faire voir.

On dépêcha ſur l'heure un Trompette vers Bertrand & ſes gens, pour leur déclarer que s'ils refuſoient la bataille, on les viendroit charger juſques dans leurs retranchemens. Cet homme fut à toutes jambes vers Navarette, où rencontrant Henri, Bertrand, le Comte d'Aine, le Maréchal d'Endreghem, Guillaume de Launoy, Guillaume Boitel, le Maréchal d'Eſpagne & tous les autres Commandans, il leur annonça mot pour mot tout ce qu'il étoit chargé de leur dire, & les pria de lui donner la deſſus une promte reponſe. Bertrand lui voulant donner le change lui demanda s'ils n'avoient pas bien faim dans leur camp, ajoutant que s'il en avoit été cru, l'on les auroit tous fait périr ſans être obligé de combattre : mais qu'il n'étoit plus temps de prendre contre eux ce parti. Le Trompette lui répondit *par ma foi il n'a en notre hôt homme qui n'eut bientôt mangé deux œufs pelés s'il les tenoit.* Bertrand ne pouvant ſe tenir de rire, lui fit auſſitôt apporter du vin qui fut un grand régal pour lui. Quand il eut bien bu, Gueſclin voulut ſavoir ce que dans le camp

des Anglois pourroit bien couter une bouteille de ſemblable vin, le Cavalier lui dit de bonne foi qu'ils n'en avoient point, & qu'on n'étoit pas en peine d'y faire choix du bon, ou du mechant : puiſque le jour même de Paques qui ſeroit le lendemain, on n'y en boiroit point du tout. Enfin Bertrand pour ne le point retarder davantage, lui commanda de dire au Prince de Galles qu'on ne refuſoit point le combat & qu'on lui donneroit la deſſus plus de ſatisfaction qu'il n'en eſperoit. Il rangea tout auſſitôt ſes troupes en bataille. Il choiſit dix mille Eſpagnols des mieux faits qu'il poſta fort avantageuſement, mettant tout exprès une riviere à leur dos pour leur faire perdre l'envie de fuir, & leur inſpirer celle de bien combattre. Ils faiſoient ſi belle montre qu'il ſembloit que les Anglois ne pouvoient pas tenir contre eux, & qu'il n'y avoit point d'armée, ſi forte qu'elle fut, qui put reſiſter à des gens ſi leſtes & ſi déterminés.

Bertrand qui ne ſe payoit point de cette belle apparence voulut preſſentir le Maréchal d'Endreghem ſur ce qu'il en penſoit ; celui-ci lui déclara qu'il croyoit que ces gens ſeroient d'une grande exécution dans

une bataille & vendroient à leurs ennemis cherement leur vie. Gueſclin ſecouant la tête, répondit qu'il n'en attendoit pas grand choſe, & qu'il appréhendoit qu'ils ne lâchaſſent le pied dans l'occaſion. Cependant Henri comptoit beaucoup ſur vingt mille Arbalêtriers Genois qui ſervoient dans ſes troupes, & pour les encourager à bien faire, il leur remontra que la victoire leur coûteroit peu, puiſqu'ils alloient combattre des gens qui pourroient à peine ſoûtenir les armes qu'ils portoient; qu'avec un peu d'effort ils pourroient affermir ſur ſa tête la couronne que Pierre lui vouloit diſputer : qu'il leur croyoit à tous trop de cœur & de réſolution pour penſer à jamais reculer, & que s'ils étoient aſſez lâches pour en venir là, qu'il ne pardonneroit à aucun d'eux & qu'il les feroit pendre ſans remiſſion, ſans même épargner là deſſus leurs femmes & leurs enfans; enfin que ceux qui payeroient bien de leurs perſonnes ſeroient bien récompenſés. Ces Genois lui témoignerent qu'il éprouveroit bientôt juſqu'où pourroit aller leur courage & leur fidélité, le conjurant de bannir là deſſus les ſoupçons qui pourroient tomber dans ſon eſprit. Bertrand, qui ne ſe trompoit jamais dans ſes

preſſentimens, tint conſeil avec le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem ſur ce qu'ils auroient à faire. Ils furent tous d'avis de ne ſe point ſéparer les uns des autres, & de faire des Bretons & des François un petit corps qui n'auroit avec les Génois & les Eſpagnols aucune communication dans cette journée. Bertrand ſe mit à la tête de ſept cens hommes d'armes ſeulement, & commença par faire ſonner la trompettte comme le ſignal du combat qu'on alloit donner. Les deux armées firent un mouvement de part & d'autre pour s'approcher. Les Anglois s'avancerent au nombre de trois mille Archers pour tirer ſur les Eſpagnols qu'ils ſe promettoient bien de défaire.

Jamais armée ne parut plus belle que celle d'Henri : car outre vingt mille chevaux Eſpagnols, dont les eſcadrons étoient tous de fer, il avoit vingt mille Arbalêtriers Génois & trente mille Fantaſſins Eſpagnols, auſſi ce Prince fier de ſe voir à la tête de tant de belles troupes voulut ouvrir le combat en chargeant le corps d'armée que commandoit le Captal de Buc, il entra dans les rangs de ce Général le ſabre à la main; il y tua plus de dix perſonnes, & s'enfonça toujours davantage dans les eſcadrons des

ennemis avec une intrépidité ſurprenante ; il pouſſa ſon cheval avec tant de force, qu'il paſſa tout au travers d'un gros corps de troupes, ſans être tué, ni pris, ni bleſſé. Bertrand, qui voyoit le Prince ſe commettre ſi témérairement, & s'expoſer comme un aventurier, apprehenda qu'il ne demeurât engagé ſans ſe pouvoir tirer d'affaire. Ce fut la raiſon pour laquelle il partit de la main avec le Beſque de Vilaines pour l'aller dégager : mais ils furent agréablement ſurpris quand ils le virent revenir ſur ſes pas pour les rejoindre. Gueſclin prit la liberté de lui dire qu'il ne devoit pas haſarder ainſi ſa vie comme celle d'un ſimple ſoldat, & qu'il falloit qu'un Prince comme lui travaillât à ſe ménager davantage : mais Henri lui fit connoître qu'il aimoit mieux ſe faire tuer dans une bataille que de ſe laiſſer prendre, de peur que Pierre ne lui fit enſuite porter ſa tête ſur un échafaud. Chandos, à la tête de ſes Anglois, faiſoit cependant les derniers efforts contre les Eſpagnols qu'il ouvrit à force de dards & de fleches. Bertrand qui vit le péril de leurs troupes tourna auſſitôt de ce côté là, ſuivi de ſes ſept cens hommes, & ſe mêla bien avant dans la bataille ſe faiſant paſſage à grands coups de ſabre, &

charpentant par tout avec tant de rage & de furie, qu'il abbatoit tout ce qui ſe trouvoit devant lui. Les Gensd'armes qui le ſuivoient animés par ſon exemple ſe jettoient à corps perdu ſur leurs ennemis, & ſe faiſoient jour au travers de tous les obſtacles qui ſe préſentoient, de maniere qu'il ſembloit que ce fut une troupe de lions déchaînés qui ne reſpiroient que le ſang & le carnage.

Le Captal de Buc qui les apperçut, ſe ſouvint de la bravoure qu'ils avoient fait paroître à la bataille de Cocherel, où il avoit été pris, & craignant le même malheur, il défendit à ſes gens d'éprouver leurs forces contre ces gens-là, leur commandant de tourner leur pointe contre les Eſpagnols, dont ils auroient meilleur marché que de ces François qu'il étoit impoſſible d'entâmer, ni de rompre. Cette petite troupe ſe ſignala plus toute ſeule ſous la conduite de Bertrand, du Beſque de Vilaines, de Guillaume Boitel & du Maréchal d'Endreghem, que tout le reſte de l'armée. Jean de Chandos faiſoit auſſi beaucoup de fracas contre les Eſpagnols, dont il fit une grande boucherie, ſuivi de ſes Anglois; mais le Maréchal d'Eſpagne arrêta ſa fougue & ſa ſaillie par un coup d'épée, dont il renverſa mort

par terre ſon Chambellan, pour lequel il avoit une affection toute particuliere. Ce malheur le jetta dans une ſi grande rage, qu'il fit attaquer ce Maréchal de tous côtez, & l'on s'acharna ſi fort ſur lui, qu'il fut bientôt abbattu par terre, dont il ne ſe ſeroit jamais relevé, s'il n'eût été promptement ſecouru par Henry, qui le voyant dans ce péril, pouſſa ſon cheval & fendit la preſſe pour venir à lui, ce qu'il fit avec tant de ſuccès, qu'il le remit bientôt ſur ſes pieds, en lui témoignant l'eſtime qu'il faiſoit de ſon courage & de ſa valeur: tous deux repouſſerent Chandos aſſez loin, ſoutenus de quelques braves qui ne les abandonnoient point.

Le Prince de Galles voyant le combat aſſez engagé, voulut être de la partie, s'avançant avec ſes gens, & faiſant ſonner ſes trompettes d'argent, dont le bruit s'étendoit bien loin, diſant qu'il vouloit expoſer ſa vie pour remettre la couronne ſur la tête du Roi Pierre, qu'un bâtard lui avoit ravie. Il apperçut toute la cavalerie Eſpagnole qui ſe tenoit fort ſerrée. Ce fut à elle qu'il voulut aller enſeignes déployées, où l'on voyoit arborés les Lys de la France, & les Léopards d'Angleterre; il étoit accompagné du Roi Pierre, du Comte d'Armagnac, du Sire

d'Albret, des Sénéchaux de Poitiers & de Bordeaux, du Sire de Mucidan, du Comte de Liſle, & des Seigneurs de Pons d'Auberoche & de la Réole. Il avoit bien ſix mille hommes d'armes à ſa ſuite, tous gens d'élite. Les Eſpagnols qu'il vouloit attaquer étoient plus forts que lui, car ils étoient bien dix mille, ſans un autre corps de ſemblable nombre que l'on avoit poſté tout auprès pour les ſecourir en cas de beſoin. Le Rôi Pierre qui brûloit du deſir de ſe venger de ſes infidéles ſujets de Seville, de Burgos & de Tolede, dont il voyoit les drapeaux au milieu de ſes ennemis, ſupplia le Prince de Galles de lui permettre de commencer l'attaque contre ces rebelles qui l'avoient dépoüillé de ſes Etats pour en revêtir un bâtard : & ſuivant les mouvemens & les ſaillies de ſa colere, il pouſſa ſon cheval en déſeſpéré tout au travers d'eux, les ménaçant de les faire tous pendre aux arbres de la forêt voiſine. Ces lâches ne firent aucune réſiſtance, & ſe mirent auſſitôt à fuir du côté de la riviere qu'ils avoient à leur dos ſans oſer jamais tourner viſage. Le Prince de Galles voulant profiter du déſordre dans lequel une terreur panique les avoit jettés, les fit pourſuivre par ſes gens la lance dans les reins.

La peur qui leur donnoit des aîles, en fit jetter pluſieurs dans la riviere, aimans mieux ſe noyer que de combattre. Le corps de réſerve deſtiné pour les ſecourir, s'alla cacher dans le fonds d'un bois, dans la crainte de tomber dans les mains des Anglois, dont l'intrépidité les étonnoit beaucoup : ſi bien que toute cette armée qui paroiſſoit ſi formidable, ſe diſperſa d'elle-même, & fut tout-à-fait diſſipée. Gautier Hüet tua plus de trente Eſpagnols dans l'eau, qu'il aſſommoit à coups de haches, & les faiſoit plonger dans le fonds de la riviere, afin qu'ils n'en puſſent échapper. Henri voyant cette déroute, ne ſçavoit quel parti prendre, & ne pouvoit fuir ſans être bientôt apperçu. C'eſt ce qui l'obligea de reſter ſur le champ de bataille en attendant quelque favorable occaſion de ſe dégager. Quand Bertrand eut appris la lâcheté des Eſpagnols qui, bien loin de rendre aucun combat, avoient auſſitôt pris la fuite, il fit convenir le Beſque de Vilaines qu'il ne s'étoit pas trompé dans le preſſentiment (58) qu'il en avoit eu ; mais comme il appréhendoit qu'Henri ne tombât dans les mains de Pierre, qui l'auroit fait cruellement mourir, il partit auſſitôt de la main pour le chercher & le tirer du danger dans lequel

il pouvoit être, & fendant la preſſe à grands coups d'épée, ſe fit jour au travers des troupes ennemies pour joindre ce Prince, & prenant ſon cheval par la bride, il le tira de la mêlée, lui diſant qu'il eût à ſe ſauver au plutôt, parce que tout étoit perdu (les vingt mille Eſpagnols ayant lâché pied pour ſe jetter les uns dans la riviere, & les autres dans le fonds des bois, comme il l'avoit bien prévu); qu'il devoit ſe ſouvenir que le Comte d'Aine lui avoit attiré ce malheur pour n'avoir pas voulu ſuivre ſon ſentiment, en s'opiniâtrant à combattre des gens que la famine alloit contraindre de ſe rendre. Ce pauvre Prince voyant ſes affaires déſeſpérées, & Bertrand qui l'alloit quitter, lui témoigna le regret que lui cauſoit cette triſte ſéparation, l'aſſurant qu'il étoit au déſeſpoir de l'avoir embarqué dans ſon parti, puiſque ſa perte alloit devenir commune avec la ſienne. Bertrand le conjura de ne point ſe mettre en peine de lui, puiſque Dieu protégeoit ceux qui épouſoient le parti le plus juſte comme le ſien.

Ce Prince prenant congé de lui, dit qu'il alloit en ſe retirant décharger ſa colere ſur un eſcadron d'Anglois, au travers duquel il lui falloit paſſer pour faire ſa retraire. En

effet il ſe jetta au milieu des rangs, frappant d'eſtoc & de taille, tuant, renverſant tout ce qu'il rencontroit : il fut aſſez heureux pour s'ouvrir ainſi le paſſage de l'autre côté, ſans être bleſſé.

Bertrand & le Beſque de Vilaines qui furent les témoins de cette heureuſe témérité, ſe regarderent l'un l'autre, admirans le courage & la valeur de ce malheureux Prince qui ſe retira lui quatrième, diſant : *Aide Dieu douce Vierge Marie que m'eſt-il arrivé en cette place où ay perdu toute terre qui étoit gagnée.* Quand il eut un peu calmé ſa douleur, il détacha l'un de ſes cavaliers qui l'avoient ſuivi, pour aller avertir à toute bride, la Reine ſa femme de s'aller inceſſamment mettre à couvert dans Triſtemarre avec toute ſa Cour, contre la mauvaiſe fortune qui venoit de leur arriver. Le reſte de la troupe d'Henri ne fit aucun devoir. Ces Arbalêtriers Genois qui devoient faire une ſi grande exécution, ne rendirent aucun combat; les Anglois les chaſſoient comme des moutons devant eux. Le peu d'Eſpagnols qui reſta ſe tenoit caché derriere les François, dont la cavalerie les couvroit. Elle faiſoit toujours bonne contenance, criant tantôt Endreghem & tantôt Gueſclin.

Celui-ci diſputoit toujours le terrein pied à pied, faiſant ſentir à ceux qui l'approchoient la force de ſon bras aux dépens de leur propre vie. Chandos qui voyoit cette poignée de gens ſe deffendre avec tant de courage, en voulut épargner le ſang, en les conjurant de ſe rendre, & de ne plus ſi témérairement expoſer leur vie : mais ni lui, ni le Beſque de Vilaines n'en voulurent point entendre parler, encourageans toujours leurs gens à ne point déſeſpérer encore du combat : mais les Eſpagnols ne tenoient point ferme. Les Anglois les perçoient par derriere en fuyant ; & le Roi Pierre, qui s'acharnoit ſur eux comme ſur des traîtres, commandoit aux Anglois d'en faire une cruelle boucherie.

Bertrand & le Maréchal d'Endreghem ſoutenus des Bretons, Normands & François, éclairciſſoient les rangs qui ſe préſentoient devant eux à force de coups d'eſtramaçon dont ils aſſommoient les Anglois, juſques-là, que le Maréchal arracha l'étendart d'Angleterre des mains de l'officier qui le tenoit ; & le jettant par terre le foula aux pieds, & Bertrand charpentoit toujours avec une égale furie, quand il leur fallut enfin céder à la multitude : car le Prince de Galles & le Duc

de Lancaſtre s'appercevans qu'il n'y avoit plus de réſiſtance que de ce côté là, firent un dernier effort pour les envelopper, & les obliger à ſe rendre. Le Prince de Galles leur crioit à haute voix de ſe remettre entre ſes mains, & qu'il auroit pour de ſi braves gens tous les égards qu'ils pourroient attendre de lui.

Le Roi Pierre lui propoſa de ne leur faire aucun quartier : parce que c'étoit ceux qui l'avoient chaſſé de ſes Etats. Bertrand ayant entendu ces paroles, lui déchargea ſur ſon caſque un grand coup de ſabre, dont il l'étourdit ; il l'alloit achever, s'il n'en eût été ſur l'heure empêché par un cavalier qui le ſaiſit au cou par derriere, & lui dit qu'il ſe rendit, & qu'il devoit être content de ce qu'il avoit fait après avoir ſi bien payé de ſa perſonne. Bertrand jettant les yeux de tous côtés, & voyant que tous ceux de ſon parti étoient pris ou tuez, il éleva ſa voix en diſant qu'il ſe rendoit au Prince de Galles, le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem ſuivirent ſon exemple. Le cruel Pierre qui ne ſe croyoit pas bien victorieux, tandis que ces trois hommes demeuroient encore au monde, conjura le Prince de les lui livrer pour aſſouvir ſur eux ſa vengeance, lui promettant

mettant de lui donner autant d'argent que Bertrand en pourroit peſer; mais ce généreux Seigneur ne le voulut pas écouter. Il lui remontra qu'il ne commettroit jamais une ſi grande lâcheté, que d'abandonner à ſa diſcrétion de fameux Généraux, qui ſelon les loix de la guerre, s'étoient rendus à lui de bonne foi ſur la parole qu'il leur avoit donnée de leur ſauver la vie : qu'ils étoient ſes priſonniers, & qu'il ne permettroit pas qu'on leur fît aucune indignité. Ce Prince appella auſſitôt le Captal de Buc, & le chargea de la garde de ces trois braves Capitaines; celui-ci dit obligeamment à Bertrand qu'il avoit ſon tour cette fois, & qu'ayant été ſon priſonnier à la bataille de Cocherel, il étoit devenu le ſien dans cette journée, Gueſclin lui répondit en riant qu'il y avoit quelque différence : puiſqu'à Cocherel il l'avoit fait ſon priſonnier, & que le Captal n'avoit pas eu le même avantage ſur lui : puiſque ce n'étoit pas lui qui l'avoit contraint de ſe rendre.

Pierre après un ſi grand ſuccès crut que ſa victoire ne ſeroit pas entière, ni complette, s'il n'étoit maître de la vie d'Henri qu'il vouloit immoler à ſa vengeance & à ſa cruauté. C'eſt la raiſon pour laquelle il en-

voya par tout pour le chercher : mais ceux qu'il dépêcha pour cette recherche n'en purent apprendre aucune nouvelle, & d'ailleurs ils étoient ſi affamés qu'ils furent contraints d'entrer dans Navarette pour chercher des vivres. Le Prince de Galles fit apporter ſa table au milieu du champ de bataille pour rendre ſa victoire encore plus célébre, & voulut être ſervi ſur le pré, quoiqu'il fut tout couvert de morts & de mourans. Le Captal de Buc qui connoiſſoit la valeur & le mérite de Bertrand lui fit l'honnêteté de lui dire qu'il ne le confineroit dans aucune priſon s'il lui vouloit donner ſa parole de ne point s'évader ſans le congé du Prince de Galles, & qu'il auroit une liberté entiere de ſe promener & de vivre avec eux, s'il vouloit en homme d'honneur faire ſerment de n'en point abuſer. *Et par Dieu,* dit Bertrand, *j'aurois plus chier être mort que mon ſerment euſſe fauſſé ne rompu.* Si bien qu'il s'eſtima heureux de voir que ſes ennemis avoient tant de conſidération pour lui.

CHAPITRE XXIV.

De la reddition volontaire de Burgos, Toléde *&* Séville *entre les mains de* Pierre, *& de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du* Prince de Galles.

Après cette grande & fameuſe victoire, la ville de Burgos ouvrit de fort bonne grace ſes portes au vainqueur. Le Prince de Galles s'entretenant avec les courtiſans des promeſſes ſolemnelles que le Roi Pierre avoit faites, qu'en cas qu'il mourût ſans enfans la Couronne d'Eſpagne lui ſeroit dévolüe à lui & à ſes héritiers, fut bien déſabuſé de la bonne opinion qu'il avoit conçüe de ce Prince infidele qui ſe moquoit de ceux dont il avoit tiré les ſervices qu'il en attendoit. Le Prince de Galles fut étonné d'apprendre de l'Evêque de Burgos que c'étoit là le vrai caractere de Pierre. Il l'aſſura qu'il ne devoit point compter ſur tous les ſerments qu'il pouvoit lui avoir faits, quand même ce ſeroit ſur le ſaint Sacrement ; mais que s'il avoit juré ſur l'Alcoran, qu'alors il ſeroit un fort religieux obſervateur de ſa parole.

Ce Prince fut encore plus ſurpris quand il ſçut que Pierre avoit plus de penchant pour

les Sarrazins que pour les Chrétiens ; il commença alors de craindre qu'il n'eut employé ſes armes pour un ingrat & pour un malhonnête homme. Il voulut ſonder le caractére de ce Roi, qu'il s'aviſa d'entretenir en particulier pour voir s'il avoit à s'en défier comme on le lui diſoit. Il lui repréſenta que les Eſpagnols ſe loüoient peu de ſa conduite & qu'il ne ſcavoit à quelle cauſe imputer cette univerſelle averſion de ſes ſujets pour lui : qu'à l'égard de ce qui le regardoit en particulier, il étoit bien aiſe de ſçavoir de lui quelle récompenſe il auroit pour avoir expoſé ſa vie & celle de toute la fleur d'Angleterre pour le faire triompher de ſes ennemis, & remporter cette célébre victoire qui l'alloit remettre ſur ſon Thrône, & qui leur avoit coûté des frais & des fatigues incroyables : qu'il devoit ſe ſouvenir de la promeſſe qu'il lui avoit faite, & ſellée de ſon propre ſceau, qu'après ſon decès la Couronne d'Eſpagne ſeroit reverſible à lui Prince de Galles & à ſes héritiers : que s'il ſavoit qu'il eut aucune penſée de lui faire là deſſus la moindre infidélité, il paſſeroit la mer pour le punir de ſa perfidie qui ne lui coûteroit pas ſeulement ſes Etats, mais ſa propre vie, qu'il lui feroit perdre avec honte, s'il étoit aſſez

ſcélérat pour le jouer après avoir reçu de lui de ſi grands ſervices.

Pierre voyant que ce Prince étoit extrêmement prévenu contre lui, tâcha de lui remettre l'eſprit en l'aſſurant qu'il ne devoit pas douter qu'il n'exécutât ponctuellement tout ce qu'il avoit promis & que même il iroit encore au-delà s'il étoit néceſſaire, & feroit l'impoſſible pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à toutes les graces qu'il lui avoit faites. Le Prince de Galles s'imaginant qu'il lui parloit ſincérement lui fit une autre propoſition qui ne tendoit qu'à lui concilier l'amour de ſes ſujets. Il lui déclara qu'il étoit à propos de les ramener en mangeant avec eux & leur faiſant toutes les honnêtetés qu'un bon Prince fait à ſes peuples. Pierre n'oſa pas aller contre le torrent, & fit paroître qu'il étoit ravi d'entrer dans cet expédient qui lui pourroit concilier l'eſprit de ſes vaſſaux, mais dans le fonds du cœur il ſe promettoit d'en tirer une vengeance ſanglante, quand le Prince de Galles ſe ſeroit retiré, regrettant le préſent qu'il lui avoit fait de ſa riche table, & diſant entre ſes dents qu'il étoit bien fâché de s'être dépouillé d'un ſi grand tréſor. Cependant il lui fallut faire bonne mine & ſoutenir un perſonnage qui

ne lui plaiſoit gueres. Auſſitôt qu'il fut entré dans Burgos avec le Prince, toutes les bourgeoiſes qui connoiſſoient le mauvais fonds de Pierre, qui ne ſavoit ce que c'étoit que de pardonner vinrent au devant de lui, le mouchoir dans les mains & les larmes aux yeux pour lui faire perdre tout le reſſentiment qui lui pouvoit reſter dans le cœur contre la ville de Burgos, qui s'étoit contre ſon gré ſoumiſe à l'obéiſſance de ſon ennemi.

Le Prince pour cimenter davantage la paix qu'il vouloit ménager entre le Roi & ceux de Burgos, le mena juſqu'à la Cathédrale, & voulut après une meſſe ſolemnelle qu'il lui fit entendre avec lui, qu'il fit ſerment ſur pluſieurs Reliques dont Charlemagne avoit autrefois fait don à cette Egliſe, & ſur le corps même de Saint Jacques qui repoſoit, à ce que les Eſpagnols prétendent, dans ce Temple, que jamais il n'auroit contre les bourgeois de Burgos aucun reſſentiment de tout ce qu'ils avoient fait contre lui : qu'il leur pardonnoit le paſſé & qu'il auroit à l'avenir pour eux des bontés paternelles, pourvû qu'ils y répondiſſent par la fidélité que des ſujets doivent à leur Souverain. Ces proteſtations furent ſuivies d'un grand repas que le

Roi Pierre donna au Prince de Galles qui voulut que les Dames fuſſent de la partie pour mieux couronner cette prétendue réconciliation.

Le Roi Pierre pouſſa la diſſimulation juſqu'au bout, & comme il n'avoit plus beſoin du Prince de Galles il en ſouhaitoit le départ. Il vint un jour le cajoler ſur la généroſité qu'il avoit fait éclater en ſa faveur; & lui dit que tout l'argent de ſon Royaume ne ſeroit jamais ſuffiſant pour reconnoître le bon office qu'il venoit de lui rendre en le rétabliſſant dans ſes États: qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât amaſſer une ſomme conſidérable pour le dédommager de ſes frais, & le récompenſer de tout ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour lui; qu'il étoit au déſeſpoir de ce que ſon pays étoit trop ſterile pour nourrir le grand nombre de troupes qu'il commandoit: mais que s'il lui plaiſoit de les faire retirer pour les mettre plus à leur aiſe & lui marquer l'endroit où, quand il auroit ramaſſé ſon argent, il le pourroit trouver pour le lui porter, il ne manqueroit pas de s'y rendre à jour nommé afin de le ſatisfaire & lier enſemble une amitié éternelle. Le Prince de Galles naturellement généreux & ſincere ne pénétroit pas dans le cœur de

Pierre, & croyant qu'il lui parloit avec franchiſe, il ſe contenta de lui répondre qu'il alloit aſſembler ſon Conſeil.

Il fit appeller pour ce ſujet le Duc de Lancaſtre ſon frere, le Comte d'Armagnac, Jean de Chandos, le Captal de Buc, Hugues de Caurelay, le Sire de Mucidan, le Comte de Pembroc, & tous les Seigneurs de ſa Cour auxquels il expoſa la preſſante néceſſité dans laquelle ils étoient de vuider ce pays, où ſes troupes ne pouvoient plus trouver de quoi ſubſiſter : que le Roi Pierre lui avoit propoſé de ſe retirer du côté de la Navarre où il y avoit abondance de vins & de vivres, & qu'il s'y rendroit au premier jour pour leur apporter les ſommes qu'il leur avoit promiſes & qu'il alloit lever ſur ſes peuples. Il n'y en eut pas qui ne donnât dans ce panneau, tant ils avoient tous le deſir de revoir leurs femmes & leurs enfans & de s'aller délaſſer chez eux des fatigues que cette guerre & la famine leur avoient fait eſſuyer.

Cette réſolution priſe on en fit part au Roi Pierre qui ne demandoit qu'à les voir partir. On eut ſoin d'emmener Bertrand, le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem auxquels on donna de bons che-

vaux. Gueſclin ne faiſoit paroître aucune conſternation ſur ſon viſage, ſe ſoutenant dans ſa mauvaiſe comme dans ſa bonne fortune ſans ſe démentir. Il n'oſoit faire aucune avance au Prince de Galles pour ſa liberté : parce qu'il ſavoit que cette démarche auroit été non ſeulement prématurée, mais inutile. Cependant Hugues de Caurelay voulut bien rompre la glace en faveur de Bertrand qu'il aimoit. Il prit la liberté de repréſenter à ſon Maître qu'un ſi brave Général méritoit bien qu'on eût pour lui quelqu'indulgence, & qu'ayant un plus grand fonds de valeur que de biens, il ſe promettoit de ſa généroſité qu'il lui feroit quelque grace pour ſa rançon. Le Prince ne reçut pas bien ce compliment, il témoigna au contraire que cette même bravoure de Bertrand étoit une raiſon pour le retenir : car s'il lui donnoit une fois la clef des champs, ce ſeroit dechaîner contre eux un lion furieux qui ſeroit capable de les dévorer : que cet homme ne pouvant contenir ſon ardeur guerriere, ne manqueroit pas de leur faire la guerre auſſitôt qu'il ſe verroit en liberté : qu'il étoit donc plus à propos de ne point lâcher ſur eux ce *dogue de Bretagne* ſi fatal aux Anglois. Caurelay n'ayant pas réuſſi dans ſa tentative, fit part à Gueſ-

clin de ce peu de ſuccès & l'aſſura que c'étoit avec bien du chagrin qu'il ſe voyoit obligé de lui faire ce triſte rapport. Bertrand le remercia de ſon zèle & des ſoins qu'il avoit bien voulu prendre pour ſa délivrance, lui diſant que c'étoit un ouvrage qu'il falloit laiſſer faire à Dieu & au temps. Le Prince de Galles cependant eut une grande mortification, quand il éprouva l'infidélité de Pierre dont il étoit devenu la dupe : car s'étant retiré dans la Navarre avec ſes troupes, il n'y trouva pas dequoi vivre, toute la moiſſon ayant été conſommée. Le grand nombre de gens de guerre qu'il traînoit à ſa ſuite manquerent de tout, & Pierre qui lui devoit apporter tant d'argent, tant de richeſſes & tant de tréſors, le laiſſa ſe morfondre avec tout ſon monde dans la Navarre & il ne parut point.

Ces deux perfidies le firent repentir de la démarche qu'il avoit faite pour ce miſérable qui le jouoit, après en avoir tiré de ſi grands ſervices. Dans l'indignation qu'il en conçut, il voulut ſur le champ l'aller chercher en perſonne pour aſſouvir ſur lui ſa rage & ſa fureur : mais ſes Généraux lui firent connoître qu'il ne pouvoit entreprendre ce voyage ſans paſſer par des lieux incultes & déſerts

qui le feroient périr avec toute ſon armée : qu'il valloit donc mieux reprendre le chemin de Bordeaux pour y faire les proviſions néceſſaires pendant cinq ou ſix mois, & retourner enſuite au printemps fondre ſur ce Prince infidele & lâche, & le payer de ſes trahiſons & de ſes félonnies par une mort infame. Pierre s'etant ainſi débaraſſé des Anglois, s'alla préſenter devant Tolede & demanda qu'on lui fit l'ouverture des portes. Les bourgeois appréhendans qu'il ne ſe reſſentit de l'outrage qu'ils lui avoient fait, balancerent long-temps à ſe rendre : mais enfin voyans bien qu'ils ne pourroient faire qu'une vaine réſiſtance ils aimerent mieux franchir honnêtement ce pas que de l'aigrir encore davantage contre eux.

Il diſſimula d'abord le reſſentiment qu'il leur gardoit, pour ne les point effaroucher, mais il leur en fit ſentir dans la ſuite de cruels effets. Seville ayant ſçu que Burgos & Tolede avoient ſubi le joug de leur premier Maître, ſe vit contrainte de ceder au torrent, & de ſe rendre au vainqueur. Les bourgeois allerent au devant de lui pour tâcher de fléchir la miſéricorde d'un Prince dont ils connoiſſoient l'humeur implacable. Les Chrétiens, les Juifs & les Sarraſins firent à l'envi de

leur mieux pour l'adoucir, ſe proſternans en terre & lui demandans pardon à genoux, & tâchans de ſe diſculper ſur leur défection ; diſant qu'ils avoient été entraînés par la multitude & par la populace, dont ils n'avoient pu réprimer la rebellion : qu'ils béniſſoient le Ciel de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux en le rétabliſſant ſur ſon thrône ; & que la vie qu'ils lui demandoient ne leur ſeroit à l'avenir d'aucun uſage que pour la ſacrifier pour lui contre ſes ennemis.

Ils n'oublierent rien pour lui témoigner la joye que leur donnoit le rétabliſſement de ſa domination ſur eux. Toute la ville fit retentir à ſon entrée des concerts de muſique. A peine pouvoit-il paſſer dans les rues tant la foule étoit grande. Toutes les cloches ſe firent entendre avec grand bruit. Les feux de joie que l'on faiſoit par tout, éclairoient les tables que l'on avoit dreſſées dans les places publiques pour y ſervir des viandes à tous venans. La Nobleſſe Caſtillanne courut à Seville pour féliciter ce Prince ſur ſon rétabliſſement & lui rendre de nouveaux hommages. Ferrand de Caſtre, qui l'avoit abandonné dans ſa diſgrace, vint le rejoindre dans ſa proſpérité : mais ces démonſtrations de joie, ces démarches honnêtes, & ſoumiſes

ne furent point capables d'adoucir le cœur inhumain de ce Tyran, qui s'étoit fait une loi de ne jamais pardonner les injures qu'on lui avoit faites ; il ſe réſervoit toujours le droit de s'en venger dans ſon temps, comme il ne l'a que trop fait paroître dans la ſuite.

CHAPITRE XXV.

De l'artifice dont ſe ſervit HENRI *pour parler au Roi d'Arragon, qu'il alla trouver déguiſé ſous l'habit d'un Pélerin de Saint Jacques.*

HENRI s'étant retiré dans la terre de Triſtemare auprès de la Reine ſa femme, conſterné de la perte qu'il venoit de faire de tout un Royaume dans la funeſte journée de Navarette, ſe mit en tête d'aller à la Cour du Roi d'Arragon pour ſe découvrir à ce Prince en cas qu'il vît jour à l'engager dans ſes intérêts. Comme le Roi Pierre avoit par tout poſté des gens ſur les chemins pour l'obſerver & ſe ſaiſir de ſa perſonne ; il partit, lui troiſième, traveſti en pelerin pour faire ſon voyage à coup ſûr. La Reine ſa femme ne le pût voir partir dans ce triſte état ſans verſer des larmes : mais il fallut s'accommo-

der au temps, & tout attendre de la Providence. Il fit avec ſes deux compagnons de ſi grandes traites à pied, qu'il arriva dans deux jours à Perpignan ſans être reconnu de perſonne. Un Chevalier d'Arragon l'ayant rencontré ſur la route, lui demanda s'il venoit de Saint Jaques & quelles nouvelles on y diſoit d'Henri. Ce faux pelerin lui répondit qu'il le croyoit à Triſtemarre fort déconcerté de la perte qu'il avoit faite de tous ſes Etats à la bataille de Navarette qu'il avoit perdue contre le Prince de Galles & le Roi Pierre, par la perfidie, ou au moins par la lâcheté des Eſpagnols qui l'avoient abandonné dans le combat ſe jettans au travers des bois & de la riviere pour ſe ſauver.

Ce Chevalier plaignit beaucoup le ſort de cet infortuné Prince, diſant qu'il ſouhaitoit fort que le Ciel le prît ſous ſa protection. La curioſité le menant plus loin, il lui demanda ſi Bertrand du Gueſclin, le Beſque de Vilaines, & le Maréchal d'Endreghem avoient été pris dans cette journée. Les Pelerins l'aſſurerent qu'oui, ſur quoi le Chevalier continuant de s'entretenir avec eux, dit qu'il croyoit que le Prince de Galles n'étoit pas à ſe repentir d'avoir ſi bien ſervi le Roi Pierre qui n'étoit qu'un ingrat & qui ne l'avoit

payé que de belles paroles, ſans lui donner un ſeul denier de ce qu'il lui avoit promis. Henry ne voulut point ſe découvrir au Chevalier, qui leur dit que s'ils avoient beſoin de ſon ſervice, il les meneroit juſqu'au Palais, où par ſon crédit il leur feroit donner du meilleur vin qu'ils boiroient en l'honneur de S. Jacques, afin qu'il ſe rendit interceſſeur dans le Ciel pour le Roi Henri dont la cauſe lui paroiſſoit ſi juſte & ſi raiſonnable. Les Pélerins lui ſçachant bon gré de ſes offres obligeantes le ſuivirent juſques au Palais du Roi d'Arragon. Ce Chevalier les poſta dans un lieu vis-à-vis de la table où ce Prince mangeoit, afin qu'il les pût découvrir de loin. Cette ſituation dans laquelle il les avoit placés, fit tout l'effet qu'il s'en promettoit : car le Roi les ayant apperçus leur envoya quelques mets de ſa table; & quand il eut achevé ſon repas, la curioſité le fit approcher d'Henri pour apprendre de lui quelque nouvelle, lui diſant : *Où voulez-vous aller, Pélerin ?* Celui-ci lui dit qu'il s'en alloit droit à Paris pour ſervir le Roi de France ſon Maître, dont il étoit Sergent d'armes. Je vous prie, ajouta le Roi d'Arragon, de lui faire mes complimens. Là deſſus Henri voyant que ce Prince ne le recon-

noiſſoit point, demanda de lui parler en particulier. Ils ſe retirerent tous deux à l'écart, afin qu'il n'y eût aucun témoin de leur entretien. Ce fut pour lors qu'Henri lui faiſant une profonde révérence ſe découvrit à lui, le conjurant de lui vouloir garder le ſecret. Il lui déclara qu'il étoit ce même Henri qui venoit d'être dépouillé de tous ſes États, & qui s'étoit traveſti pour ſe rendre à coup ſûr auprès de ſa perſonne, lui demander ſon ſecours & ſa protection.

Le Roi d'Arragon le regardant plus exactement lui fit mille excuſes de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu plutôt, lui témoignant la part qu'il prenoit à ſon infortune, & qu'il feroit de ſon mieux pour le ſecourir. Henri lui rendit graces de ſes honnêtetés, & lui dit qu'il alloit en France à la Cour du Duc d'Anjou, dans l'eſpérance que ce Prince ne l'abandonneroit point, & voudroit bien faire quelque effort en ſa faveur. Le Roi d'Arragon s'étant informé de l'état auquel il avoit laiſſé la Reine ſa femme, lui promit qu'au retour du voyage qu'il alloit faire, il lui donneroit deux cens hommes d'armes qui le ſerviroient gratuitement quatre mois entiers. Henri ſe ſçut bon gré d'avoir trouvé accès auprès d'un Souverain ſi généreux, & ne perdit pas l'eſpérance

l'eſpérance de remonter un jour ſur le thrône, ſi le Duc d'Anjou lui faiſoit un ſemblable accueil. Il prit donc congé du Roi d'Arragon, le priant de lui conſerver durant ſon abſence les ſentimens favorables qu'il lui montroit. Il prit enſuite le chemin de Bordeaux avec ſes deux compagnons portans l'écharpe au cou & le bourdon en main. Ces deux hommes qui l'accompagnoient lui remontrerent le danger où il alloit ſe plonger s'il étoit une fois découvert dans une ville ennemie, où le Prince de Galles ſon vainqueur faiſoit ſa réſidence & tenoit ſa Cour : mais il avoit un ſi grand deſir de s'aboucher avec Bertrand, le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem, qui y étoient priſonniers, qu'il réſolut d'affronter tous les périls pour ſe ſatisfaire.

Il entra donc ſur le ſoir à Bordeaux, & s'alla loger dans une hôtellerie. Ses compagnons trembloient de peur qu'il ne fût reconnu. Ce Prince traveſti ſoupa tranquillement avec eux, & s'alla coucher avec autant de ſécurité, que s'il eût été dans Triſtemare. Il rêva toute la nuit aux moyens de pouvoir parler à Bertrand. Il ſe leva de grand matin reprenant ſes habits de pelerin de S. Jacques, & s'en alla droit à l'Egliſe

de Notre-Dame pour y recommander ſes intérêts à Dieu. Tandis qu'il étoit à genoux avec ſes compagnons, pluſieurs Chevaliers qui s'étoient trouvés à la bataille de Navarrette, & même dans le parti de Bertrand, jetterent attentivement les yeux ſur lui, ſans pourtant le remettre; & quand la Meſſe fut finie, la curioſité leur fit joindre ces étrangers, en leur diſant : *Pélerins, vous venez d'un pays où vous avez eu pauvre encontre.*

Henri prit la parole, en leur déclarant qu'il en avoit eu ſa bonne part, & qu'il s'en ſouviendroit toute ſa vie. Dans le temps qu'il s'entretenoit avec eux, il reconnut un Chevalier qu'il avoit vu pluſieurs fois avec Bertrand; & le tirant à l'écart, il lui demanda des nouvelles de cet illuſtre priſonnier, & s'il travailloit à payer ſa rançon. Cet homme lui répondit que le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem ſe tireroient aiſément d'affaire; mais qu'à l'égard de Bertrand, le bruit couroit que le Prince de Galles avoit fait ſerment de ne le jamais relacher ni pour or ni pour argent, parce qu'il appréhendoit que ſitôt qu'il ſeroit en liberté il ne renouvellât la guerre avec plus de chaleur que jamais. Henri voulut preſſentir ce Chevalier pour ſçavoir ſi par ſon canal il ne pourroit point

s'aboucher avec Bertrand. Le Chevalier lui demanda s'il étoit Breton, puiſqu'il avoit tant d'envie de parler à Gueſclin.

Henri l'entretenant toujours fit ſi bien qu'il le mena juſqu'à ſon hôtellerie. Ce fut là qu'il s'ouvrit à lui tout-à-fait, lui diſant qu'il le connoiſſoit pour l'avoir vu ſouvent avec Bertrand; qu'il le prioit de lui garder le ſecret ſur tout ce qu'il avoit à lui reveler, & qu'il étoit le malheureux Henri Roi d'Eſpagne, qui s'étoit déguiſé de la ſorte pour pouvoir avec plus de facilité découvrir où étoit Bertrand, & s'entretenir avec lui ſur leurs affaires. Ce Chevalier ravi de ce qu'un ſi grand Prince lui commettoit ſa perſonne & ſa vie, le pria de venir avec ſes gens dans ſon auberge, afin qu'ils puſſent avec plus de loiſir & de liberté en conférer enſemble.

Ils concerterent enſemble ſur les moyens de gagner le geolier pour parler à Bertrand. Le Chevalier les pria de demeurer là clos & couverts, tandis qu'il iroit ſolliciter le geolier pour lui faciliter l'entrée de la priſon. Cet homme pour l'engager à lui permettre de parler à ſon priſonnier, prit le prétexte qu'il alloit en Bretagne chercher de l'argent pour payer ſa rançon, diſant que Bertrand étant ſon compatriote, il étoit bien aiſe

d'apprendre de lui s'il n'avoit rien à mander à ſon pays. Le geolier en homme intéreſſé lui répondit que ces ſortes de graces ne s'accordoient pas pour rien. Le Chevalier l'aſſura que Bertrand étant libéral le récompenſeroit honnêtement. Le geolier avoua que c'étoit un galant homme, & qu'il ſouhaitoit qu'un auſſi brave priſonnier ne ſortît jamais de ſes mains, tant il avoit ſujet de s'en louer. Enfin le Chevalier joua ſi bien ſon rôle auprès du geolier, à qui il promit de l'argent à ſon retour, que celui-ci lui permit d'entrer dans la chambre de Bertrand; mais en lui diſant que s'il lui manquoit de parole, il n'y mettroit jamais le pied.

Quand Gueſclin l'apperçut, il s'imagina que ce Chevalier lui venoit emprunter de l'argent pour payer ſa rançon; il lui dit d'avance qu'il n'en avoit point, mais qu'il eſpéroit en recevoir inceſſamment pour avoir de quoi ſe racheter tous deux. Le Chevalier le ſurprit beaucoup quand il lui déclara que ce n'étoit pas là le ſujet qui l'avoit fait venir auprès de lui; mais que c'étoit pour lui donner avis de l'arrivée du Roi Henri dans Bordeaux ſous les habits d'un pélerin de Saint Jacques, & qu'il s'étoit traveſti de la ſorte pour lui pouvoir plus aiſément parler.

Bertrand penſa tomber de ſon haut à cette nouvelle, s'étonnant comment il avoit oſé ſe commettre ſi témérairement; & ne doutant point qu'il ne fût perdu ſans reſſource, s'il étoit découvert; d'ailleurs il repréſenta au Chevalier que ce Prince avoit fait un voyage inutile, puiſqu'il ne ſavoit pas comment ils ſe pourroient parler. Le Meſſager répondit que le géolier étant un homme mercénaire, on pourroit avec de l'argent obtenir cette entrevue de lui. Bertrand dit qu'il n'en avoit point ſur lui, mais qu'il y avoit un Lombard dans la ville qui prenoit ſoin de ſes affaires, & qui lui en donnoit, quand il en avoit beſoin. La deſſus il fit appeller le geolier; il lui expoſa qu'il y avoit dans Bordeaux un pélerin natif de Bretagne, & l'un de ſes vaſſaux qu'il eſtimoit : que cet homme allant a S. Jacques dans un eſprit de dévotion pour demander à Dieu la délivrance de ſon Seigneur, il étoit bien aiſe de reconnoître ſon bon cœur, en le régalant & l'aſſiſtant de quelque argent pour achever ſon voyage; que n'en ayant point ſur lui, il le prioit d'aller demander de ſa part quatre cens florins à ſon Lombard, & qu'il y en auroit cent pour lui. Le géolier ſe le tint pour dit, trouvant bien ſon compte à la propoſition de Bertrand

qui lui donna ſon cachet afin que le Lombard ne fit au géolier aucune difficulté de lui delivrer cette ſomme. A l'aſpect du cachet, le Lombard la lui donna.

Bertrand lui en laiſſa cent florins, après quoi l'on fit entrer le Roi pelerin ſur l'heure de midi qu'un grand repas étoit préparé pour le mieux recevoir. Ils s'aboucherent ſecrétement tous deux. Henri lui fit part du deſſein qu'il avoit d'aller trouver le Duc d'Anjou, dans l'eſpérance qu'il avoit que ce Prince ne l'abandonneroit pas. Bertrand gouta fort le parti qu'il prenoit : mais il le pria qu'en parlant au Duc, il ne lui propoſât point d'offrir aucune ſomme au Prince de Galles pour ſa délivrance : car, dit-il, *c'eſt le plus orgueilleux qui fut oncques né de mere, & ne oncques pour priere ne s'eſt voulu amollier.* Tandis qu'ils étoient dans cette conférence ſecrette, l'hôteſſe les interrompit en leur venant dire que tout étoit prêt, qu'ils n'avoient plus qu'à ſe mettre à table, & que les viandes ſe refroîdiſſoient. Ils ſe mirent auſſitôt à manger : mais pendant qu'ils faiſoient grand'chere, le geolier tira ſa femme à l'écart, & lui déclara (59) le ſoupçon qu'il avoit que ce pelerin ne tramât quelque choſe avec Bertrand contre le ſervice du Prince

de Galles, & qu'il avoit envie d'aller de ce pas pour lui en donner avis. La femme appréhendant que la réſolution que prenoit ſon mari n'attirât quelque affaire à Bertrand qu'elle conſideroit, l'alla tout auſſitôt avertir qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, parce que ſon époux le vouloit accuſer de quelque trahiſon. Gueſclin ſurpris de l'ingratitude du geolier, auquel il venoit de donner une aſſez groſſe ſomme d'argent, ne lui donna pas le loiſir de paſſer le guichet pour l'aller dénoncer au Prince. Il lui déchargea ſur la tête un ſi grand coup de bâton, qu'il le fit tomber ſur ſes genoux, & lui tirant les clefs de ſa poche, il en ouvrit la porte à Henri & à ſes deux compagnons, qui s'évaderent auſſitôt avec le Chevalier qui les avoit conduits dans ce lieu. Bertrand ne ſe contentant pas de cela, referma vitement la porte ſur eux, de peur qu'on ne courût après, & ſe ſaiſiſſant des clefs, il revint au Geolier, qu'il enferma dans une chambre après l'avoir tant battu qu'il ne pût être ſur ſes pieds de huit jours, & ſans ſon valet de chambre qui ſe trouva là fort à propos pour moderer un peu la furie de ſon Maître, il l'auroit aſſommé.

La Geoliere qui lui avoit attiré ce mauvais traitement, en revelant à Gueſclin le mau-

vais tour qu'il avoit envie de lui faire, raccommoda tout. Le geolier en fut quitte pour les coups de bâton qu'il avoit reçus & les reproches que lui fit Bertrand de ſon ingratitude; & durant tout le temps qu'il fallut employer pour faire cette paix & remettre le geolier ſur ſes pieds, les pélerins eurent tout le loiſir de ſortir des terres du Prince de Galles.

Quand Henri ſe vit hors de danger, il quitta ſon habit de pélerin, prenant ſon chemin par le Languedoc; & s'arrêtant à Beſiers, il y rencontra le frere du Beſque de Vilaines, qui le reconnut auſſitôt, & lui offrit de le ſervir & de le ſuivre où bon lui ſembleroit. Henri lui raconta ſes infortunes: il lui dit qu'il alloit trouver le Duc d'Anjou pour tâcher de ménager auprès de ce Prince quelque reſſource à ſon malheur, & que s'il l'y vouloit accompagner, ils voyageroient enſemble. Le Chevalier ſe fit honneur d'eſcorter ce Prince juſqu'à Villeneuve près d'Avignon. Ce fut là que le Roi Henri ſe préſenta devant le Duc, qu'il trouva dans ſa Chapelle. Le Duc prit ce Roi par la main, le mena dans ſes appartemens; & le faiſant aſſeoir ſur un lit de repos, ils s'entretinrent des affaires de Henri.

Quand ce Prince lui eut fait la triſte peinture de ſa condition, dont le Prince de Galles étoit le ſeul auteur, le Duc lui témoigna qu'il n'étoit pas ſurpris des hoſtilités qu'il avoit commiſes, & que la Maiſon de France en avoit reſſenti la premiere de vives atteintes; que ce n'étoit pas d'aujourd'hui que la Couronne d'Angleterre étoit jalouſe de celles de toute l'Europe; que le Prince de Galles avoit hérité d'Edouard III ſon pere, la haine qu'il portoit aux Lys: mais qu'il eſpéroit que le Ciel, qui de tout temps en avoit été le conſervateur, les feroit triompher des Léopards de la grande Bretagne, & leur donneroit lieu de le rétablir ſur ſon thrône, & de rompre les fers de Bertrand, du Beſque de Vilaines & du Maréchal d'Endreghem. Henri répondit à ces honnêtetés avec reconnoiſſance. Le Duc le traita comme un Souverain. La table & ſon buffet étoient chargés de tant de vaiſſelle d'or & d'argent, qu'on n'en avoit jamais vu de ſi riches, ni en ſi grand nombre. Henri ne pouvoit ſe laſſer de la regarder avec admiration. Le Duc s'en appercevant dit qu'il lui faiſoit préſent de tout ce qu'il voyoit pour lui payer ſa bien venue. Henri, qui ne s'attendoit pas à ce compliment, en fut tranſporté de joie, d'autant plus

qu'il avoit grand beſoin d'argent dans la décadence de ſes affaires. Ces deux Princes monterent enſuite à cheval pour aller parler au Pape, qui faiſoit alors ſon ſéjour dans Avignon. Le Saint Pere ſçachant leur arrivée donna l'ordre à quelques Archevêques & Evêques de venir au devant d'eux. Il y envoya même toute ſa Compagnie de Gend'armes pour leur faire honneur ; & quand ils furent arrivés, il confera ſecrétement avec eux.

CHAPITRE XXVI.

De la délivrance du Maréchal d'Endreghem *& du* Beſque de Vilaines *accordée par le* Prince de Galles *& de la reddition de Salamanque entre les mains d'*Henri.

UN jour que le Prince de Galles étoit de bonne humeur, il fut ſi puiſſamment ſollicité de rendre la liberté au Beſque de Vilaines par les amis que celui-ci avoit à la Cour de ce Prince, qu'il s'aviſa de le faire venir devant lui prévenu fort avantageuſement en ſa faveur. Il lui demanda, quand il parut en ſa préſence, s'il étoit ce redoutable Beſque qui s'étoit tant de fois ſignalé dans les guerres qui l'avoient mis aux mains avec les Anglois, auxquels il avoit ſi ſouvent fait ſentir la

force de ſon bras, juſques là qu'il avoit été contraint bien des fois de le ſouhaiter bien loin d'eux. Le Beſque qui n'étoit pas moins bon courtiſan que brave ſoldat, au lieu de s'entêter de cette louange, s'humilia davantage devant ce Prince, en lui répondant qu'il n'étoit qu'un fort petit Chevalier, qui n'étoit point capable de faire de la peine à un Souverain comme lui qui par ſa valeur ſçavoit ôter, & donner les Couronnes à qui bon lui ſembloit: que pour ce qui le regardoit perſonnellement, il ſe piquoit moins de bravoure que de la fidélité qu'il devoit au Roi de France ſon Seigneur, & que ſi le Ciel l'eût fait naître ſon ſujet, il auroit ſacrifié ſa vie pour lui comme il avoit fait pour ſon Maître.

Un diſcours ſi ſoumis & ſi adroit échauffa la généroſité du Prince de Galles, qui pour lui donner obligeamment le change, lui dit en préſence d'Hugues de Caurelay, de Jean de Chandos & des deux Seigneurs de Cliſſon, que ſi Philippes de Valois, & Jean ſon fils euſſent eu trois cens Chevaliers de la trempe & du caractere du Beſque, le Roi Edouard ſon pere ne ſe ſeroit pas aviſé de paſſer la mer pour faire des conquêtes en France: mais qu'il auroit pris le parti de s'accom-

moder avec eux plutôt que de tout riſquer en faiſant la guerre à des Princes ſervis par de ſi fameux Généraux.

Après qu'il l'eut cajolé de la ſorte, il le mit lui & le Maréchal d'Endreghem à une rançon : mais il ne voulut point encore entendre parler de Bertrand. Auſſitôt que le Beſque eut recouvré ſa liberté pour fort peu de choſe, il alla trouver le Duc d'Anjou, qui le combla de careſſes & de bienfaits & lui donna quelques troupes à commander pour le ſervice d'Henri, qui fortifié de ce ſecours alla ſe préſenter devant Salamanque en Eſpagne & la ſerra de ſi près qu'elle fut obligée de ſe rendre. Il manda ce ſuccès à la Reine ſa femme. Cette habile Princeſſe écrivit dans toutes les terres de ſon obéiſſance pour amaſſer des troupes, dont elle fit un corps aſſez conſidérable. L'Archevêque de Tolède ſe rendit auprès de ſa perſonne avec ce qu'il put aſſembler de gens, pour lui donner des preuves de ſa fidélité. La Reine fit ſommer cette grande ville de lui ouvrir ſes portes ſous de groſſes menaces; mais le Gouverneur de la ville qui tenoit pour le Roi Pierre, appella les principaux bourgeois devant lui, pour leur dire que ſi l'un d'eux remuoit en faveur d'Henri, il le feroit pendre auſſitôt

en préſence des autres, & qu'il ne feroit quartier à perſonne. Ils lui répondirent qu'ils ſeroient fideles à leur Roi juſqu'au dernier ſoupir : que ſi la famine les preſſoit, ils mangeroient plutôt leurs chevaux que de penſer à capituler & qu'il ſe repoſât ſur eux. Le Gouverneur, ſatisfait de les voir dans cette réſolution munit ſa citadelle de munitions de guerre & de bouche néceſſaires à ſa défenſe. Henri ſçachant que ceux de Tolède demeuroient fermes dans l'obéiſſance de Pierre, & qu'on ne pouvoit s'en rendre maître que par un ſiége dans les formes, jura que quand il y devroit employer une armée entière il la prendroit, ou d'aſſaut, ou par famine. Toutes les autres villes ne lui furent pas ſi contraires. Madrid ne balança point à lui ouvrir ſes portes.

Ce Prince tourna donc toutes ſes penſées du côté de Tolède, réſolu de faire les derniers efforts contre cette ville. Il enrôla ſous ſes étendards tous les gens de la campagne pour groſſir ſon armée, dont il donna l'avantgarde à commander au Beſque de Vilaines. Avant que d'ouvrir ce ſiége il fit ſommer ce même Gouverneur de lui rendre la place : mais celui-ci ne voulant rien entendre, il l'aſſiégea dans les formes. Le Beſque

ſe poſta par delà la riviere, & ſe trouvant aſſez près d'un bois il en fit couper un grand nombre d'arbres, dont il forma une haye où il enferma tout ſon monde & s'y retrancha. Henri ſe campa d'un autre côté afin de ſerrer la ville de toutes parts. Il avoit avec lui le Comte Ferrand de Caſtres, le Comte d'Auxerre, le Comte de Dampierre, le Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacques, Pierre de Larmonte & l'Archevêque de Tolède qui s'étoit ſauvé de cette ville, après y avoir fait d'inutiles rémontrances aux habitans. Henri s'acharna à ce ſiége avec tant d'opiniâtreté ne ſe ſouciant point d'y ſouffrir les rigueurs de l'hiver, & toutes les chaleurs de l'été, qu'il fit conſommer aux aſſiégés tous leurs vivres, & manger juſqu'à la chair de leurs chevaux. Cependant ils aimerent mieux eſſuyer ces extrêmités que de jamais parler de ſe rendre. Il y eut plus de trente mille hommes tant Juifs que Sarrazins qui furent emportés par la famine. Ceux qui leur ſurvécurent écrivirent au Roi Pierre, qu'ils étoient aux abois, & qu'ils n'étoient plus en état de tenir, s'il ne leur envoyoit un prompt ſecours. Ce Prince leur manda qu'ils perſéveraſſent toujours dans la fidélité qu'ils lui avoient gardée, ſans rien craindre & ſans ſe

relâcher, & qu'il viendroit dans peu fondre ſur les aſſiégeans avec un ſecours très-conſidérable, qu'il alloit tirer des Rois de Grenade & de Belmarin. Tandis que le ſiége ſe continuoit avec la derniere vigueur & qu'on ſe défendoit de même, Bertrand demeuroit toujours dans les priſons de Bordeaux au déſeſpoir de ne pouvoir être devant Tolède avec le Beſque de Vilaines & les autres.

Il arriva pour lors une conjoncture qui facilita ſa délivrance. Le Prince de Galles ayant un jour fait grand-chere avec les premiers Seigneurs de ſa Cour, & s'étant au ſortir de table retiré dans ſa chambre avec eux, la converſation tomba par haſard ſur les batailles qu'ils avoient gagnées & les priſonniers qu'ils avoient faits. On y parla de Saint Louis qui fut obligé de racheter à prix d'argent ſa liberté. Le Prince prit occaſion de dire que quand une fois on s'eſt laiſſé prendre dedans un combat, & qu'on s'eſt mis entre les mains de quelqu'un pour ſe rendre à lui de bonne foi, l'on ne doit faire aucune violence pour ſortir de priſon, mais payer ſa rançon de fort bonne grace, & qu'auſſi celui qui la doit recevoir ne doit pas tenir la derniere rigueur à ſon priſonnier, mais en uſer généreuſement avec lui. Le Sire

d'Albret qui vouloit ménager quelque choſe en faveur de Bertrand, ne laiſſa pas tomber ces paroles à terre. Il prit la liberté de demander à ce Prince la permiſſion de lui déclarer ce qu'il avoit en ſon abſence entendu dire de lui ; vous le pouvez, ajouta-t-il, & je n'aurois pas ſujet de me louer d'aucun de mes Courtiſans, qui ne me rapporteroit pas tout ce qu'on auroit avancé contre mon honneur & ma réputation. D'Albret lui trancha le mot en lui déclarant qu'on ne trouvoit pas qu'il fut juſte de retenir dans ſes priſons de gayeté de cœur un Chevalier ſans vouloir recevoir le prix de ſa rançon. Ce diſcours fut appuyé par Olivier de Cliſſon, qui lui confirma qn'il en avoit entendu parler de la ſorte. Le Prince ſe piqua d'honneur & voyant bien qu'on lui vouloit par là déſigner Bertrand, il commanda ſur l'heure qu'on le fit venir diſant qu'il le feroit lui-même l'arbitre du prix de ſa rançon, dont il ne payeroit que ce qu'il voudroit. Les gens qu'il envoya pour le tirer de la priſon, le trouverent s'entretenant avec ſon valet de chambre pour ſe déſennuyer. Il les reçut avec d'autant plus d'honnêteté, qu'il apprit d'eux qu'ils avoient ordre de lui annoncer une nouvelle qui ne lui déplairoit pas. L'un d'eux lui dit

dit qu'il avoit de fort bons amis à la Cour de ſon Maître, qu'ils avoient ſi bien travaillé en ſa faveur, qu'à coup ſûr il ſeroit bientôt élargi, & qu'il avoit ordre de le mener à l'inſtant chez le Prince. Bertrand leur témoigna beaucoup de joye, de ce qu'enfin le Prince avoit pour lui des ſentimens ſi généreux: mais que pour ſa rançon bien loin de donner de l'argent il n'avoit ni denier, ni maille pour ſe racheter, & que même il avoit emprunté dans Bordeaux plus de dix mille livres qu'il avoit dépenſé dans ſa priſon, dont il auroit beaucoup de peine à s'acquiter. Ces députés eurent la curioſité de lui demander à quel uſage il avoit pu tant employer d'argent: à boire, à manger, à jouer, à faire quelques largeſſes & quelques aumônes, leur répondit-il, en les aſſurant qu'il ne ſeroit pas plutôt mis en liberté que ſes amis ouvriroient leur bourſe pour le ſecourir. L'un d'eux lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit ſi bonne opinion de ceux qu'il croyoit ſes amis, & qui peut-être lui pourroient bien manquer au beſoin. Bertrand lui témoigna qu'il étoit de la gloire d'un brave Chevalier de ne jamais tomber dans le découragement & le déſeſpoir pour quelque mauvaiſe fortune qui lui put arriver,

& de ne ſe jamais rebuter au milieu des plus grandes diſgraces.

Ils arriverent au Palais du Prince de Galles auquel ils préſenterent Gueſclin vêtu d'un gros drap gris & malpropre, comme un priſonnier qui dans ſon chagrin ne daigne prendre aucun ſoin de ſa perſonne. Olivier de Cliſſon, Chandos, le Comte de Liſle, le Sénechal de Bordeaux, Hugues de Caurelay, le Sire de Pommiers, & beaucoup d'autres Chevaliers étoient daus la chambre du Prince de Galles qui ſe prit à rire quand il vit Bertrand dans un état ſi négligé, lui demandant comment il ſe portoit, *Sire*, lui répondit-il, *quan il vous plaira il me ſera mieux, & ay ouy longtemps les ſouris & les rats, mais le chant des oiſeaux n'ouïs-je piéça.* Le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui de ſortir de priſon le jour même, s'il vouloit faire ſerment de ne jamais porter les armes contre lui pour la France, ni contre le Roi Pierre en faveur d'Henri : que s'il vouloit accepter cette condition qu'il lui propoſoit, non ſeulement il ne lui en coûteroit rien pour ſa rançon, mais même qu'on le renverroit quitte & déchargé de toutes les dettes qu'il pouvoit avoir contractées de-

puis qu'il étoit priſonnier. Bertrand lui proteſta qu'il aimoit mieux finir ſes jours dans ſa captivité que de jamais faire un ſerment qu'il n'auroit pas deſſein de garder, que dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit dévoué au ſervice du Roi de France, des Ducs d'Anjou & de Bourgogne, de Berry & de Bourbon, qu'il avoit toujours porté depuis les armes dans leurs troupes, & qu'on ne lui reprocheroit jamais de s'être démenti là deſſus : au reſte il le conjura de lui donner la liberté, puiſqu'il y avoit ſi longtemps qu'il le tenoit captif dans Bordeaux, & que ſa premiere vüe quand il étoit ſorti de France, ne tendoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins pour le ſalut de ſon ame & la gloire de la Religion Chrétienne. Pourquoi donc, lui dit le Prince, n'avez-vous pas paſſé plus outre ? Bertrand lui fit un long récit des juſtes motifs qui l'avoient arrêté en Eſpagne, en lui repréſentant que le prétendu Roi Pierre étant pire qu'un Sarrazin puiſqu'il avoit commerce avec les Juifs, dont il étoit lui-même originaire, & d'ailleurs ayant commis une exécrable cruauté ſur le noble ſang de Saint Louis en la perſonne de *Blanche de Bourbon* ſa femme qui deſcendoit en droite ligne de ce grand Roi, il avoit crû ne pouvoir mieux

employer ſes armes, & ſon temps que contre ce tyran, qui ne méritoit pas de porter une Couronne qui n'étoit deüe qu'au Roi Henri, comme le légitime héritier d'Alphonſe, qui avoit fiancé ſa mere. Qu'il étoit bien vrai que les armes Angloiſes avoient rétabli ce Prince ſur ſon Thrône : mais qu'il devoit bien ſe ſouvenir qu'il n'avoit été payé que d'ingratitude : que les troupes qu'il avoit fait paſſer en Eſpagne avoient penſé mourir de faim : qu'après s'être épuiſées pour le ſervice de ce malheureux & de cet impie, on les avoit congédiées & envoyées dans la Navarre pour achever de les faire périr, & qu'au lieu d'apporter des tréſors & les ſommes immenſes que Pierre avoit promiſes, il l'avoit joué de gayeté de cœur ſe moquant ouvertement de lui, ſans ſe mettre en peine de garder aucunement la parole qu'il lui avoit donnée.

Le Prince de Galles ſentant la vérité de ce qu'il venoit de dire, ne put ſe défendre d'avouer hautement que Bertrand avoit raiſon. Tous les Chevaliers qui l'environnoient convinrent qu'il n'avoit avancé que la verité toute pure, & que cet homme étoit d'une trempe & d'une franchiſe, qu'on ne pouvoit aſſez eſtimer. Enfin le Prince de Galles, ſe ſouvenant qu'on avoit publié par-tout

qu'il ne le retenoit priſonnier que parce qu'il le craignoit, il lui déclara que pour faire voir qu'il ne l'appréhendoit pas, il lui donnoit carte blanche, & qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il vouloit payer de rançon. Gueſclin lui repréſenta que ſes facultés étant fort petites & fort minces, il ne pouvoit pas faire un grand effort pour ſe racheter : que ſa terre étoit engagée pour nombre de chevaux qu'il avoit achetés, & que d'ailleurs il devoit dans Bordeaux plus de dix mille livres : que s'il lui plaiſoit le relâcher ſur ſa parole, il iroit chercher dans la bourſe de ſes amis dequoi le ſatisfaire. Le Prince touché de ſes réparties honnêtes & judicieuſes, lui déclara qu'il le faiſoit lui-même l'arbitre de ſa rançon : mais il fut bien ſurpris quand Bertrand au lieu de n'offrir qu'une modique ſomme, voulut ſe taxer à cent mille florins, que l'on appelloit *doubles d'or*, & regardant tous les Seigneurs qui l'environnoient, il dit, *cet homme ſe veut gaber de moy*. Bertrand craignant qu'il ne s'offensât, le pria de le mettre donc à ſoixante mille livres, le Prince en convint volontiers. Gueſclin comptant ſur ſa parole lui fit connoître que le payement de cette ſomme ne l'embaraſſeroit pas beaucoup, puiſque les Rois de France

& d'Eſpagne en payeroient chacun la moitié : qu'Henri qu'il avoit ſervi juſqu'alors avec tant de zèle & de ſuccès ne balanceroit pas à ſacrifier toutes choſes pour le tirer d'affaire, & le mettre en état de reprendre les armes pour lui : que le Roi de France s'intéreſſeroit à le tirer de ſes mains, que ſi ſes finances étoient épuiſées, il feroit filer toutes les filles de ſon Royaume afin qu'elles gagnaſſent de quoi le racheter. Le Prince de Galles ne put diſſimuler l'étonnement que l'aſſurance de cet homme lui donna, & il confeſſa qu'il l'auroit quitté pour dix mille livres.

Jean de Chandos qui connoiſſoit ſa bravoure & ſa valeur pour l'avoir ſouvent éprouvée lui voulut donner des marques de ſon eſtime & de ſon amitié s'offrant de lui prêter dix mille livres. Gueſclin lui ſçut bon gré de ſon honnêteté, le priant pourtant de trouver bon qu'il allât auparavant faire auprès de ſes amis les diligences néceſſaires pour recueillir la ſomme entiere. La fierté que Bertrand fit paroître en ſe taxant à ſoixante mille livres, fut bientôt ſçue de toute la ville. Chacun courut en foule au Palais pour regarder en face un homme ſi extraordinaire, & quand les gens du Prince virent tant de peuple aſſemblé, ils conjurerent Bertrand de con-

tenter la curioſité des bourgeois de Bordeaux & de ſe mettre aux fenêtres pour ſe faire voir. Il voulut bien avoir cette complaiſance, & vint avec eux ſur un balcon faiſant ſemblant de s'entretenir avec quelques Officiers du Prince. Il ne pouvoit s'empêcher de rire en voyant l'avidité de ces gens à le regarder, & à l'étudier avec tant d'empreſſement. Ils ſe diſoient les uns aux autres que le Prince de Galles leur Seigneur ne lui devoit pas donner la liberté : car un tel ennemi lui feroit un jour de la peine. D'autres s'ennuyans de perdre leur temps à le voir, prirent le parti de ſe retirer en diſant dans le langage du quatorziéme ſiecle. *Pourquoi avons-nous icy muſé & notre métier delaiſſié à faire pour regarder un tel Damoiſel, qui eſt un laid Chevalier & mau taillis.* La mauvaiſe opinion qu'ils avoient de lui, leur fit croire qu'il pilleroit le plat pays pour trouver de quoi payer ſa rançon ſans tirer un ſol de ſa bourſe : mais il y en avoit auſſi qui le défendoient, ſçachans la réputation qu'il avoit acquiſe dans le monde, non ſeulement par ſa valeur, mais auſſi par ſa généreuſe honnêteté. Ils aſſuroient qu'il n'y avoit point de ſi fortes citadelles, dont il ne vint à bout, & qu'il étoit ſi eſtimé dans toute la France qu'il n'y avoit

perſonne qui ne s'y cotisât volontiers pour le tirer d'affaire.

En effet Bertrand devint ſi fameux, que la Princeſſe de Galles en ayant entendu parler, vint tout exprès d'Angoulême à Bordeaux pour le voir & pour le régaler, & ne ſe contentant pas de le faire aſſeoir à ſa table, elle pouſſa ſi loin la bienveillance qu'elle avoit pour lui, qu'elle lui dît qu'elle vouloit contribuer de dix mille livres au payement de ſa rançon. Bertrand comblé de tant de faveurs ſortit de la Cour (60) de Bordeaux avec joye.

L'on avoit ſtipulé avec lui qu'il retourneroit dans un temps fixé auprès du Prince pour apporter la ſomme à laquelle il s'étoit taxé : que cependant il ne lui ſeroit pas permis de porter aucunes armes ſur lui : que s'il n'avoit pas ſon argent dans le jour marqué, les choſes demeureroient comme non avenues & qu'il rentreroit en priſon. Hugues de Caurelay ſon ami le voulut conduire bien loin pour lui faire honneur, & lui dit ſur le chemin qu'ayant ſervi tous deux dans la derniere guerre d'Eſpagne, qu'ils avoient entrepriſe en faveur d'Henri contre Pierre, ils avoient fait quelque butin enſemble, & qu'il croyoit lui être redevable de quelque

choſe, le partage n'ayant pas été fait égal entr'eux deux. Bertrand lui témoigna là deſſus un entier déſintereſſement, ce qui ſervit de motif à Caurelay pour lui faire offre de vingt mille doubles d'or, qui valoient une livre, ou vingt ſols chacun. Gueſclin ne pouvant aſſez reconnoître une ſi grande généroſité l'embraſſa tendrement, & ces deux braves tout intrépides qu'ils étoient, ne ſe purent ſéparer ſans pleurer.

Bertrand à peine avoit fait une lieue de chemin qu'il rencontra un pauvre Cavalier qui vint à lui chapeau bas pour le féliciter de ce qu'il le voyoit ſur les champs n'étant plus dans les mains du Prince de Galles. Il le reconnut auſſitôt pour avoir ſervi ſous lui dans les dernieres guerres. Il lui demanda d'où il venoit, pourquoi il étoit à pied, quel étoit ſon ſort, & où il alloit coucher. Cet homme lui répondit qu'il retournoit ſur ſes pas à Bordeaux pour ſe remettre en priſon faute d'avoir trouvé de l'argent pour payer ſa rançon. *Et combien te faut-il?* lui dit Bertrand: l'autre l'aſſura qu'avec cent livres il ſeroit entiérement quitte & dechargé. Bertrand (61) commanda ſur l'heure à ſon valet de Chambre de lui compter non ſeulement cent liv., mais encore cent autres pour ſe monter & s'armer:

disant qu'il connoissoit ce Cavalier pour un brave homme, & qu'il le pourroit bien servir encore dans les guerres à venir : qu'il le manderoit pour cet effet quand il en seroit temps. Le pauvre homme tout transporté de joye donna mille bénédictions à son libérateur, lui promit de le suivre jusqu'au bout du monde, & l'assura qu'en lui donnant cette somme dont il venoit de le gratifier, il l'avoit tiré des mains d'un boureau qui l'avoit tenu quinze jours entiers les fers aux pieds.

Gueselin voulut sçavoir le lieu d'où il venoit. Il lui répondit que c'étoit de la ville de Tarascon, devant laquelle le Duc d'Anjou avoit mis le siége pour la prendre sur la Reine de Naples avec laquelle il étoit en guerre. Quoique Bertrand ne put manier aucunes armes, jusqu'à ce qu'il eût payé sa rançon, selon la parole qu'il en avoit donnée, cependant il alla trouver le Duc pour l'assister au moins de ses conseils, s'il ne pouvoit pas lui prêter la force de son bras. Il fit tant de diligence, qu'il se vit bientôt auprès de Tarascon. Le Duc fut agréablement surpris de le voir, s'informant de lui en quelle situation étoient ses affaires. Bertrand, qui ne s'alarmoit jamais de rien, lui répondit qu'à sa rançon près tout iroit fort bien. Ce Prince

qui l'honoroit & eſtimoit beaucoup, l'aſſura que s'il ne s'agiſſoit que de trente mille livres pour la payer, il les lui donneroit volontiers. Gueſclin lui ſut bon gré de ſon honnêteté, lui témoignant qu'il n'oſeroit pas refuſer une grace qu'il lui offroit avec une ſincérité ſi généreuſe, après quoi le Duc l'entretint du ſujet de la guerre qu'il avoit avec la Reine de Naples, qui prétendoit injuſtement avoir quelque droit ſur la ville d'Arles, & ſur pluſieurs autres citadelles, & fortereſſes, qui lui devoient appartenir bien plus légitimement qu'à elle. Bertrand qui naturellement avoit de l'inclination pour ce Prince, lui promit qu'il ne ſortiroit point d'auprès de ſa perſonne qu'il ne l'eût rendu Maître de Taraſcon.

Le Duc ſenſiblement touché de ſon affection, le pria de ne ſe point mettre en peine de ſa rançon, puiſqu'il en faiſoit ſon affaire. Tandis qu'ils s'entretenoient enſemble, un eſpion partit pour aller de ce pas avertir le Gouverneur & les bourgeois de Taraſcon, qu'il avoit vu le fameux & le redoutable Bertrand dans le camp du Duc, & qu'il avoit amené deux cens hommes d'armes avec lui, gens intrépides & aguerris. Cette nouvelle étonna beaucoup les aſſiégés, qui voyoient bien que le Duc, fortifié de ce

ſecours, n'avoit pas envie de les menager : mais ils furent encore bien plus déconcertés quand ils ſçurent qu'Olivier Gueſclin, frere de Bertrand, Olivier de Mauny, & Henri ſon fils, Alain de Mauny, Petit Cambray, Alain de la Houſſaye, & ſon frere l'Eſcouet étoient arrivés à ce ſiége, avec un grand renfort de Cavalerie. Bertrand les conjura de faire de leur mieux pour la ſatisfaction du Duc, dont la cauſe étoit la plus juſte, & qui ne laiſſeroit pas leurs ſervices ſans récompenſe ; leur promettant qu'après la conquête de cette ville, il les meneroit en Eſpagne pour faire la guerre au Roi Pierre, en faveur d'Henri que les Anglois avoient chaſſé de ſes Etats, & qu'ils auroient là de riches dépouilles à partager enſemble.

Tous ces Généraux s'attachèrent donc au ſiege de Taraſcon, ville ſituée ſur le Rhône. Le Duc avoit fait faire un pont de batteaux ſur cette riviere, & l'avoit rempli de gens pour arrêter ceux qui ſe ſeroient mis en devoir d'aller au ſecours de cette place. Par ce ſtratagême il fit rebrouſſer chemin à toutes les troupes que la Reine de Naples avoit envoyées pour ſe jetter dans Taraſcon. Ce fut avec un grand acharnement que ce Prince en preſſa le ſiége. Il avoit pour ce ſujet fait

conduire devant la place, dix-huit groſſes batteries, ou engins, dont on lançoit des pierres fort péſantes, avec leſquelles on nétoyoit les remparts de tous ceux qui ſe préſentoient pour leur défenſe. Bertrand que rien n'étoit capable d'intimider, ſe méloit avec les ingénieurs qui faiſoient agir ces machines & les encourageoit à bien faire. Ils lui témoignoient auſſi que la préſence d'un ſi grand Capitaine les animoit beaucoup, & qu'ils étoient ſûrs de réuſſir dans leur manœuvre, puiſqu'un Général comme lui vouloit bien partager avec eux les travaux & les dangers. On avoit déjà donné pluſieurs aſſauts à la ville; mais ſans aucun effet, parce que la défenſe n'en étoit pas moins opiniâtre que l'attaque. Bertrand ſe mit en tête de s'aller préſenter aux barrieres de la ville, pour en intimider le Gouverneur & les bourgeois, & les obliger à ſe rendre. Il monta pour ce ſujet à cheval, ſans oſer mettre une épée à ſon côté, de peur de violer la parole qu'il avoit donnée de ne porter aucunes armes : mais tenant ſeulement une baguette dans ſa main, dont il ſe ſervit comme d'un bâton de commandement. Il ne fut pas plutôt arrivé là, qu'il fit ſigne qu'il avoit à parler non-ſeulement au Gou-

verneur, mais même aux principaux bourgeois de la ville. On alla leur en donner avis; ils ſe rendirent de ce côté, pour apprendre de lui ce qu'il avoit à leur dire. Bertrand leur repréſenta qu'ils ne connoiſſoient pas leurs intérêts, & qu'ils devoient ouvrir les yeux ſur le danger qui les menaçoit, eux, leurs femmes, & leurs enfans, & s'ils ne ſe rendoient au plutôt, *que par Dieu & par S. Yves* (62), il planteroit le piquet devant Taraſcon, juſqu'à ce qu'il l'eût emporté d'aſſaut, & qu'il feroit enſuite trancher la tête à tous les bourgeois qu'il trouveroit dans cette ville, & qu'à l'égard des moyennes gens, il les feroit dépouiller nuds comme la main par ſes Bretons, qui n'avoient point accoutumé de faire quartier à perſonne : qu'ils devoient conſidérer que reconnoiſſant pour leur ſouverain le Duc d'Anjou, frere du Roi de France, ils auroient incomparablement plus d'appui & de protection, que de la Reine de Naples qui tenant ſa Cour aux confins de l'Italie, ne pourroit pas leur envoyer de ſi loin des forces & des ſecours.

Ces raiſons étoient aſſez preſſantes pour tenir en balance les eſprits du Commandant & des bourgeois de Taraſcon. Quand ils

furent rentrés dans la ville, ils appellerent auprès d'eux ce qu'il y avoit de gens les plus diſtingués dans la place, & leur expoſerent les menaces que Bertrand leur avoient faites, s'ils ne ſe rendoient pas inceſſamment, & le danger dans lequel ils étoient de perdre leurs biens & leurs vies, s'ils ſe laiſſoient prendre d'aſſaut. Ils furent tous d'avis de capituler, & comme ils étoient ſur le point de le faire, les Provençaux vinrent ſe poſter ſur une montagne voiſine pour attaquer l'armée du Duc; mais les coups qu'ils tiroient ne portoient point ſur les aſſiégeans; & quand ils eurent jetté leur premier feu, Olivier de Mauny, ſuivi de ſes gens, alla droit à eux & les fit décamper de là à grands coups de ſabres & d'épées. Les aſſiégés voyant que le ſecours qui venoit pour les dégager avoit été défait entiérement, ne balancerent plus à prendre le parti que Bertrand leur avoit inſinué. Ils dépêcherent auprès du Duc quatre des plus notables bourgeois de Taraſcon, pour lui déclarer qu'ils étoient dans la réſolution de lui ouvrir leurs portes, & de reclamer ſa miſéricorde.

Ils le trouverent dans ſa tente, ayant auprès de lui l'élite & la fleur de toute ſa nobleſſe; le Sire de Rabaſtin, Perrin de Sa-

voye, Jacques de Bray, le Borgne de Melun, Guillaume le Baveux, le Comte Robert d'Otindon, Robert Papillon, & grand nombre d'autres Seigneurs environnoient ce Prince, quand les députés de Taraſcon vinrent ſe mettre à genoux devant lui, comme ſe voulans proſterner à ſes pieds pour le fléchir encore davantage. Celui qu'on avoit chargé de porter la parole, débuta par préſenter les clefs de la ville au Duc, lui diſant que les cœurs de tous les bourgeois de Taraſcon lui ſeroient ouverts de même que leurs portes, s'il lui plaiſoit de leur pardonner, & qu'ils avoient plus de paſſion d'être ſes ſujets, qu'il n'en avoit d'être leur Souverain. Le Duc feignit de ne les pas écouter, & leur fit une réponſe fort ſeche : parce qu'il avoit perdu beaucoup de monde devant cette place, dont la conquête lui avoit extrêmement couté. Bertrand qui les avoit engagés à ſe rendre, ſe crut obligé de s'intéreſſer en leur faveur, & de prier ce Prince d'avoir pour eux quelques ſentimens d'indulgence. Le Duc lui répondit qu'il le faiſoit là-deſſus arbitre de tout, & que comme c'étoit par ſon miniſtere qu'ils s'étoient rendus, il vouloit auſſi que ce fût par ſon canal que ſe terminât cette affaire. Bertrand ſe voyant le maître

maître de tout, alla planter l'étendard du Duc ſur le haut du donjon de la ville. Il fit enſuite ouvrir les portes au vainqueur. Les bourgeois en ſortirent en foule pour venir au devant de leur nouveau Seigneur, devant lequel ils ſe préſenterent dans une poſture humiliée, pour témoigner le déplaiſir qu'ils avoient d'avoir fait une ſi longue réſiſtance. Les Dames les plus qualifiées ſe réunirent pour paroître toutes aux yeux de ce Prince avec un maintien contrit & affligé. Le Duc de concert avec Bertrand, agréa leurs hommages & leurs ſoumiſſions, conſerva la ville de Taraſcon dans ſes priviléges, & ſe contenta d'y coucher ſeulement une nuit, après avoir établi dans la place un Gouverneur qui lui étoit tout-à-fait affidé, & qu'il y laiſſa avec une bonne garniſon.

Ce Prince dès le lendemain alla s'aſſurer de la ville d'Arles, dans laquelle il avoit des intelligences, ce qui le diſpenſa de l'aſſiéger. Il avoit fait auparavant un traité ſecret qui contenoit les conditions propoſées pour faciliter la reddition d'une ville ſi importante, & dont la priſe, ou la ceſſion lui paroiſſoit néceſſaire au bien de ſes affaires.

Bertrand voyant qu'il n'avoit plus rien à faire auprès du Duc d'Anjou, prit la liberté

de remontrer à ce Prince qu'il alloit le quitter pour ſe rendre en Bretagne auprès du Seigneur de Craon, & de ce qu'il avoit d'amis dans cette Province, afin d'amaſſer les ſommes néceſſaires au payement de ſa rançon, & qu'il eſpéroit trouver en Eſpagne auprès d'Henri dequoi les rembourſer, parce que rien ne lui tenoit plus au cœur que le rétabliſſement de ce Prince qui l'attendoit au camp de Tolede, devant laquelle il avoit mis le ſiege avec le Beſque de Vilaines : il ajouta qu'après qu'il ſeroit tout-à-fait ſorti d'affaire avec le Prince de Galles, il ne perdroit pas un moment de temps pour retourner en Eſpagne, & ſeconder Henri dans la guerre qu'il avoit entrepriſe. Le Duc d'Anjou goûta fort la conduite qu'il vouloit tenir : mais il l'aſſura qu'il ne ſe devoit pas ſi fort mettre en peine de ſa rançon, dont il lui alloit faire compter vingt mille livres : qu'il ménageroit ſi bien les choſes en ſa faveur auprès du Pape, qu'il en obtiendroit encore autant pour lui de ſa Sainteté : qu'enfin le Roi de France ſon frere ſeroit aſſez généreux pour faire le reſte ; & que ſi toutes ces ſommes payées, il avoit encore beſoin de quelqu'autre ſecours, il n'avoit qu'à s'adreſſer à lui, puiſque ſa bourſe ſeroit toujours ou-

verte pour le garantir de tous les beſoins dans leſquels il pourroit tomber.

Bertrand n'eut point de paroles aſſez fortes pour marquer au Duc ſa reconnoiſſance. Il eut donc l'eſprit en repos de ce côté là, ſes ſoins étoient tournés du côté de l'Eſpagne. Il engagea ſes couſins germains, Olivier de Mauny & ſes freres, à ſe tenir prêts pour s'y rendre quand il ſeroit temps de les y appeller, & prenant congé du Duc, il emporta les vingt mille livres dont ce Prince le gratifia; mais avant qu'il fût arrivé à Bordeaux, il avoit déjà dépenſé toute cette ſomme : car il étoit ſi libéral & ſi généreux, que quand il rencontroit ſur ſa route quelque pauvre cavalier démonté, qui n'avoit pas encore payé ſa rançon, auſſitôt il ordonnoit à ſon tréſorier de lui compter l'argent dont il avoit beſoin pour ſe tirer d'affaire. Un jour il en trouva dix ſur ſon chemin, qui lui parurent fort délabrés. Ils ſe diſoient les uns aux autres les mauvais traitemens qu'on leur avoit fait ſouffrir à Bordeaux, dont on leur avoit permis de ſortir ſur leur parole pour aller chercher leur rançon. Les uns faiſoient ſerment qu'ils ne s'aviſeroient plus d'aller faire la guerre en Eſpagne, de peur de retomber dans la peine

& l'embarras où ils étoient alors : d'autres témoignoient qu'ils y retourneroient encore volontiers, s'ils étoient ſûrs de ſervir ſous Bertrand, qui ne ſeroit jamais indifférent à leurs miſeres, & feroit généreuſement les derniers efforts pour les en tirer.

Ces dix hommes chemin faiſant arriverent enfin dans une hôtellerie. Leur air pauvre fit appréhender au maître du logis qu'ils n'euſſent pas de quoi payer leur ſouper & leur gite. Il balança quelque temps à leur faire donner du vin, leur demandant s'ils avoient de l'argent pour le ſatisfaire : l'un deux répondit que ſon inquiétude là deſſus étoit prématurée, qu'ils avoient encore aſſez de quoi le contenter, quoiqu'ils euſſent eſſuyé beaucoup de miſere à Bordeaux, dont ils venoient de ſortir avec Bertrand, qui s'étoit taxé lui-même à ſoixante mille doubles d'or ; & que la ſomme étant exceſſive, il auroit aſſez de peine avec tout ſon crédit à la trouver dans la bourſe de ſes amis. Quand l'hôte les entendit parler de Bertrand, pour qui il avoit une vénération ſinguliere, il leur dit qu'il ſe ſaigneroit volontiers pour contribuer à le tirer d'affaire, qu'il avoit encore dix chevaux dans ſon écurie, cinq cens moutons dans ſes bergeries, preſque autant de pourceaux dans ſes

étables, & plus de trente muids dans ſa cave, qu'il vendroit de bon cœur pour en aſſiſter ce brave Général, *& par Dieu qui peina en croix & le tiers jour ſuſcita, qu'il vendroit auſſi tous les draps que ſa femme avoit agnatez quand ils furent mariez.* Enfin le nom de Gueſclin mit cet hôte de ſi belle humeur, qu'il dit à ces dix avanturiers qu'il les vouloit régaler gratuitement pour l'amour de lui: qu'il leur feroit ſervir des patés, du roti, & du meilleur vin, ſans qu'il leur en coûtât un denier, pour les récompenſer du plaiſir qu'ils lui faiſoient de lui parler du plus généreux, du plus intrépide & du plus fameux Capitaine qui fût dans toute l'Europe.

En effet il leur tint parole de fort bonne grace, & comme ils étoient tous à table, Bertrand vint par haſard deſcendre dans cette hôtellerie pour y diner avec tout ſon monde. Auſſitôt que ces dix priſonniers l'apperçurent, ils ſe leverent par reſpect pour lui faire honneur. Il les reconnut & les voyant ſi mal en ordre, il leur demanda s'ils avoient fait ſur les chemins quelques mauvaiſes rencontres de voleurs qui les euſſent mis dans un état ſi pitoyable, puiſqu'il les avoit vus à la bataille de Navarette dans un aſſez bon équipage. L'un deux prit la parole pour les autres,

avouant qu'ils avoient été faits priſonniers dans ce combat, & qu'ils étoient tombés entre les mains de gens qui les avoient traités comme des brigands & des meurtriers; & que leur miſère étoit d'autant plus grande, que n'ayant pu trouver dans leur pays de quoi ſe racheter, ils étoient obligés de retourner en priſon à Bordeaux, de peur de violer le ſerment qu'ils avoient fait, de ſe remettre dans les mains de leur Geolier, s'ils ne payoient pas leur rançon: que bien loin d'avoir les ſommes ſuffiſantes pour recouvrer leur liberté, ils n'avoient pas même de quoi payer leurs hôtes ſur les chemins, & que celui-ci les avoit bien voulu recevoir & nourrir pour rien pour l'amour de lui, ſur ce qu'ils avoient ſeulement prononcé ſon nom; leur ayant dit qu'il vendroit volontiers ſa maiſon, ſes meubles & ſes beſtiaux pour le racheter.

Bertrand voyant le bon cœur de cet homme qu'il ne connoiſſoit point, ne ſe contenta point de l'embraſſer, mais il voulut auſſi qu'il s'aſsit à table & qu'il mangeât avec eux: il leur commanda de ne ſe point lever puiſqu'ils étoient ſes camarades, & qu'il vouloit les tirer de la peine où ils étoient, en leur donnant de quoi ſe racheter, & quand il leur eût fait raconter toutes leurs avantures,

il leur demanda quelle ſomme il leur falloit à tous pour payer leur rançon, ils lui dirent après avoir entr'eux ſupputé le tout que cela pourroit bien monter à quatre mille livres. Ce n'eſt pas une affaire, leur repondit-il, je vous donnerai de plus deux autres mille livres pour vous remonter, vous équiper & vous défrayer ſur les chemins; & ce bon hôte qui vous a ſi bien régalés pour l'amour de moi mérite que je reconnoiſſe ſon affection. Là deſſus il fit appeler ſon valet de chambre, & lui commanda de donner mille livres au cabaretier qui avoit témoigné pour lui tant de zele. La généroſité qu'il fit éclater à l'égard de ces dix priſonniers & de leur hôte, augmenta de beaucoup la réputation de Bertrand: cet événement fut bientôt public; car ces dix hommes rentrans dans Bordeaux fort avantageuſement & leſtement équipés, on alla s'imaginer qu'il falloit qu'ils euſſent détrouſſé les paſſans & fait quelque vol conſidérable ſur les chemins, pour s'être ſi vîte rémis en bon état. On les menaça même de les accuſer devant le Sénéchal & de les faire pendre comme des ſcélérats. Ils furent cités devant lui pour rendre compte de leur conduite, & comment il ſe pouvoit qu'en ſi peu de temps ils euſſent trouvé tant d'argent. Ces

gens lui revelerent le miſtere, & lui firent un récit exact des honnêtetés que Bertrand leur avoit faites, & un détail circonſtancié de tout ce qui s'étoit paſſé chez leur hôte, ou il ne s'étoit pas contenté de manger indifféremment avec eux : mais même leur avoit donné dequoi payer leur rançon, ſe monter, s'armer, s'habiller & ſe defrayer. Ils ajouterent que ſes libéralités s'étoient étendues juſqu'à leur hôte même, auquel il avoit fait compter la ſomme de mille livres en leur préſence, parce qu'il les avoit bien régalés pour l'amour de lui. Le Sénéchal apprenant les actes de généroſité de Bertrand, ne pouvoit comprendre comment un ſi laid homme pouvoit avoir une ame ſi bien faite. Il ſe rendit de ce pas au dîner du Prince & de la Princeſſe de Galles, auſquels il fit part de cette nouvelle en préſence de toute leur Cour qui les voyoit manger. La Princeſſe ne ſe put tenir de dire qu'elle ne plaignoit point l'argent qu'elle avoit donné à Bertrand, & qu'il en méritoit encore davantage, & le Prince avoua que ce Chevalier avoit de ſi grandes qualités, tant de valeur & de généroſité, qu'il n'avoit point ſon ſemblable au monde.

CHAPITRE XXVII.

De la rançon que paya BERTRAND *au Prince de Galles, & du voyage qu'il fit en Eſpagne, pour ſe rendre avec tout ſon monde au ſiége de Tolede, qui tenoit encore contre Henri.*

BERTRAND pourſuivant toujours ſa premiere route dans le deſſein d'arriver en Bretagne, pour chercher dans la bourſe de ſes amis de quoi payer la rançon qu'il devoit au Prince de Galles, n'eut pas beaucoup de peine à faire la ſomme entiere dont il avoit beſoin : car le Seigneur de Craon, le Vicomte de Rohan, Robert de Beaumanoir, Charles de Dinan, l'Evêque de Rennes & ſes autres amis ſe cotiſerent tous pour le tirer d'affaire. Il reprit donc le chemin de Bordeaux avec cet argent; mais étant arrivé à la Rochelle, il y trouva beaucoup de Chevaliers mal vêtus, qu'on y retenoit priſonniers. Ce ſpectacle le toucha ſi fort, qu'il donna toutes les ſommes qu'il avoit pour les racheter, ayant plus de ſoin de leurs perſonnes que de la ſienne propre, & aimant mieux demeurer engagé tout ſeul, que de voir les autres dans la miſere & la captivité.

Il continua toujours ſon chemin pour aller à Bordeaux ; mais comme il y arriva les mains vuides, il ſurprit fort le Prince de Galles, quand il lui dit qu'il ne lui reſtoit pas un denier de tout l'argent qu'il avoit apporté de Bretagne, & qu'il croyoit l'avoir fort utilement employé, en procurant la délivrance de tant de braves gens qu'il avoit vu dans les priſons de la Rochelle. Le Prince lui témoigna que c'étoit pécher contre le bon ſens & le jugement, que d'en uſer de la ſorte : puiſqu'un priſonnier doit commencer par rompre ſes chaînes, avant que de ſonger à briſer celles des autres. Bertrand l'aſſura que ſes amis ne lui manqueroient pas au beſoin; qu'il attendoit dans peu des nouvelles, & eſperoit que Dieu béniroit la charité qu'il avoit faite à ceux qu'il avoit tirés de la ſervitude & de la diſgrace dans laquelle il les avoit trouvés.

Son attente ne fut pas vaine là-deſſus : car peu de temps après il arriva des gens à Bordeaux qui compterent toute la ſomme dont on étoit convenu pour la rançon de Gueſclin. Le Prince demanda par curioſité d'où provenoit cet argent ? On répondit que la liberté de Bertrand étoit ſi précieuſe & ſi néceſſaire, que s'il s'agiſſoit de dix millions

pour le racheter, toute la France ſe ſeroit volontiers épuiſée en cette occaſion. Enfin Bertrand ſortit de Bordeaux ſans y laiſſer la moindre dette, & remportant avec lui le regret & l'eſtime de la Cour & de la Ville. Il ſe rendit à Breſt, où il appella ſon frere Olivier, les deux Mauny, le Chevalier de la Houſſaye, Guillaume de Launoy. Ce fut là qu'il aſſembla bien mille combattants, à la tête deſquels il ſe mit (63), & paſſant par Roncevaus, il entra dans l'Eſpagne, & s'alla raffraîchir avec eux quelque temps dans ſa Comté de Molina.

Delà ſans perdre de temps il ſe rendit à grandes journées devant Tolede, au camp du Roi Henri (64), qui n'avoit pas encore beaucoup avancé le ſiége de la place, quoiqu'il eût avec lui le Beſque de Vilaines, & l'Archevêque de la ville. La réſiſtance des aſſiégés avoit été juſques-là très-opiniâtre, parce que le Gouverneur étoit tout-à-fait dans les intérêts du Roi Pierre, & quand il ſortoit de la citadelle pour parler aux bourgeois, il prenoit ſi bien ſes précautions auprès d'eux, qu'avant que de deſcendre dans la ville, il lui falloit donner en ôtage cinq ou ſix des principaux de Tolede, parce qu'il appréhendoit qu'ils ne ſe ſaiſiſſent de

ſa perſonne, & ne l'obligeaſſent à ſe rendre. Pierre étoit cependant à Seville, où il s'étoit retiré depuis ſon retour du Royaume de Belmarin.

Ce malheureux Prince y étoit allé dans le deſſein d'en tirer du ſecours, & pour l'obtenir, il ne rougit point de faire deux infâmes démarches. La premiere, ce fut l'alliance qu'il n'eut point de ſcrupule de contracter avec un Roi infidele: la ſeconde, ce fut la promeſſe qu'il fit de renier la foi même de Jeſus-Chriſt, ſi on lui donnoit du ſecours. On s'obligea ſous ces deux étranges conditions, de lui mener dix mille Sarrazins pour faire lever le ſiége de Tolede. Les aſſiégés ſur l'avis qu'ils en eurent, ſe propoſerent de ſe partager en deux : que la moitié demeureroit pour garder la ville, & que l'autre iroit au devant du ſecours.

Le Beſque de Vilaines ayant eu le vent de cette réſolution, ſe tenoit au guet pour les obſerver : il les apperçut ſur la pointe du jour, ſortans de la ville pour aller joindre le Roi Pierre, & pour ſoulager d'autant Tolede, où la famine commençoit à faire un étrange ravage. Le Beſque s'alla poſter dans une embuſcade, à deſſein de les couper à leur paſſage, & de les tailler en pieces :

il prit ſi bien ſes meſures qu'il les chargea lorſqu'ils y penſoient le moins, & en tua la meilleure partie : le reſte fut pris, ou mis en fuite. Quand ceux qu'on avoit laiſſés dans la ville virent cette déroute, ils firent ſonner le tocſin pour courir aux armes. Leur porte étoit encore ouverte & leur chaîne lâchée, ce qui donna cœur aux aſſiégeans pour ſe préſenter aux barrieres, ayant le Roi Henri à leur tête, qui tenant un dard dans ſa main, le lançoit contre les bourgeois, leur reprochant leur felonie, & de l'avoir trahi pour ſe donner à ſon ennemi, qui venoit d'abjurer le Chriſtianiſme; il les menaçoit de les faire tous pendre, ſans pardonner à aucun, s'ils ſe laiſſoient prendre d'aſſaut, & que pour ce qui regardoit les Juifs & les Sarrazins, il les feroit ſans rémiſſion brûler tous vifs. Ce Prince pouſſant toujours ſon cheval & ſes gens contre eux, les rencoigna juſques dans leurs portes.

Le Gouverneur encore plus aigri de toutes les tentatives d'Henri, fit jetter une grêle de cailloux & de pierres ſur lui, criant que tous ſes efforts étoient vains, puiſqu'il étoit réſolu de ſe faire enſevelir ſous les ruines de la ville de Tolede plutôt que de la rendre : qu'ils mangeroient leurs chevaux pour vivre,

& que quand cet aliment viendroit à leur manquer, ils ſe mangeroient eux-mêmes : & qu'il n'y avoit que la mort du Roi Pierre qui pût le rendre maître de la ville. Henri ne ſe rebuta point de toutes ces rodomontades eſpagnoles. Il fit recommencer l'aſſaut avec plus de chaleur, & le continua juſqu'à la nuit avec la derniere opiniâtreté ; mais outre que les murailles de Tolede étoient fort hautes & fort épaiſſes, & les foſſez fort profonds, les aſſiégés eſpérant du ſecours à tous momens, ſe défendoient fort vigoureuſement. Le Beſque de Vilaines s'aviſa d'un ſtratagême pour faire hâter la reddition de la place en intimidant les bourgeois. Il fit planter autant de potences à la veue des aſſiégés qu'il avoit de leurs priſonniers dans ſes mains, & ne ſe contentant pas de cet appareil menaçant, il en fit monter à l'échelle plus de deux douzaines qui paſſerent par les mains des bourreaux. Ce ſpectacle horrible les épouventa ſi fort, qu'un des plus riches bourgeois de la ville demanda à parler à Henri, priant qu'on fît ſuſpendre cette funeſte exécution, juſqu'à ce qu'il eût entretenu ce Prince ſur une affaire importante qu'il avoit à lui communiquer. Il ne ſe fut pas plutôt préſenté devant lui, qu'Henri lui

demanda d'où venoit cet acharnement que ceux de Tolede avoient à lui réſiſter. Ce bourgeois l'aſſura que s'il vouloit lui donner la vie, il lui révéleroit un ſecret qu'il étoit néceſſaire qu'il ſçût. Ce Prince lui promit de bonne foi qu'il ne le feroit point mourir s'il lui diſoit ſans déguiſement tout ce qu'il ſçavoit. Cet homme lui dit que le Roi Pierre avoit obtenu de celui de Belmarin, dix mille hommes qui venoient par mer à leur ſecours, & que Pierre lui-même étoit en perſonne à la tête de vingt mille Sarrazins qui marchoient de nuit, & ne paroiſſoient point de jour, ſe cachans dans les bois & dans les forêts, où ils vivoient des proviſions qu'ils avoient apportées de chez eux, & qu'ils eſpéroient le ſurprendre & venir fondre ſur lui devant Tolede, lorſqu'il y penſeroit le moins.

Henri voulant profiter d'un avis ſi eſſentiel, écrivit à Bertrand le détail de cette affaire, & le conjura de ſe rendre inceſſamment avec tout ſon monde auprès de lui, afin de conférer enſemble ſur les meſures qu'ils prendroient pour repouſſer Pierre. Bertrand monta auſſi-tôt à cheval avec ce qu'il avoit de Bretons : il fit une ſi grande diligence, qu'Henri ſçut bientôt ſa venue,

dont il eut une grande joye : parce qu'il comptoit fort ſur l'expérience & la valeur de Gueſclin, qui ne fut pas plutôt arrivé qu'il envoya des eſpions pour obſerver le mouvement que l'armée de Pierre pouvoit faire. Il apprit qu'il étoit ſorti de Seville avec dix mille Eſpagnols, & qu'il avoit encore dans ſon armée plus de vingt mille autres hommes, tant Juifs que Sarrazins, & qu'il approchoit de Tolede. La nouvelle étoit ſûre, & de plus l'Amiral du Roi de Belmarin venoit de débarquer avec dix mille hommes aggueris. Celui-ci les préſentant au Roi Pierre, lui déclara qu'il avoit ordre de lui dire de la part de ſon maître qu'il lui envoyoit ce ſecours, à la charge qu'il garderoit fidelement les deux paroles qu'il lui avoit données ſolemnellement, dont la premiere étoit de renoncer au Chriſtianiſme, & d'embraſſer la loi de Mahomet; & la ſeconde d'épouſer ſa fille, & de la faire couronner Reine d'Eſpagne; qu'en exécutant ces deux conditions, on lui livreroit entre les mains la perſonne d'Henri, qu'il pourroit enſuite faire pendre comme un larron. Pierre lui promit qu'il exécuteroit ponctuellement tout ce que ſon maître attendoit de lui, & le pria de s'avancer, afin que marchant de nuit,

nuit, ils puſſent ſurprendre le bâtard devant Tolede à la pointe du jour.

Bertrand étoit aux écoutes, & n'étoit qu'à deux lieues de là dans une embuſcade. Il dépêcha des couriers à Henri pour lui dire qu'il lui conſeilloit de laiſſer la Reine ſa femme & l'Archevêque, avec quelques troupes devant Tolede, & d'en décamper ſans bruit, avec ce qu'il avoit de gens des plus déterminés, & des plus intrépides, pour venir couper Pierre dans ſon chemin, tandis qu'il l'attaqueroit par derriere de ſon côté. Ce Prince goûta fort le conſeil de Bertrand, & monta bientôt à cheval pour l'exécuter; le mouvement qu'il fit ne fut pas ſi ſecret qu'un eſpion n'en donnât bientôt la nouvelle à Pierre. Cela lui donna quelque chagrin; mais comme il n'étoit plus temps de reculer, il voulut pouſſer juſqu'au bout le deſſein qu'il avoit entrepris. Il ſe mit donc en devoir d'encourager ſes gens au combat. Pierre étoit monté ſur un cheval tigré dont le Roi de Belmarin lui avoit fait préſent, & qu'il avoit eu du Roi de Damiette. C'étoit un fort beau cheval de Syrie, ſi vite à la courſe, qu'on ne pouvoit jamais atteindre le cavalier qui le montoit, & d'ailleurs ſi infatigable, qu'il ne ſe reſſentoit preſque point

de la marche de toute une journée. Les deux armées s'étant rencontrées, ſe choquerent avec une égale vigueur, il falloit voir l'acharnement que les deux freres avoient l'un ſur l'autre. La haine & l'ambition dont ils étoient dévorés tous deux, les animoit encore à combattre avec plus de chaleur. Pierre s'élança tête baiſſée la lance à la main au travers de ſes ennemis, renverſant à droite & à gauche tout ce qui ſe préſentoit devant lui.

Ce cheval fougueux ſur lequel il étoit monté, faiſoit plus de la moitié de l'exécution : le Beſque de Vilaines arrêta ſa furie, en ſe préſentant devant lui la hache à la main. Sa contenance fut ſi fiere, que ce Prince n'oſant pas ſe commettre avec lui, prit le parti de reculer & de rentrer dans le gros de ſes troupes, pour s'y mettre à couvert du bras de ce Chevalier, qui faiſoit un fort grand fracas dans cette mêlée. Henri payoit auſſi fort bien de ſa perſonne. L'Amiral de Belmarin qui tenoit pour Pierre, étoit auſſi fort redouté, tout le monde lui faiſoit place au milieu du combat, tant ſes coups étoient formidables, & les troupes d'Henri commençoient à plier, quand Bertrand, ſecondé de ſon frere Olivier, des deux Mauny, du brave

Carenlouet, & de tous ſes Bretons, rétablit le combat & vint fondre ſur Pierre & ſur ſes Eſpagnols & ſes Sarrazins avec tant d'impétuoſité, qu'il en éclaircit les rangs à grands coups de ſabres & d'épées. Ce ſuccès releva beaucoup le courage & les eſpérances d'Henri, qui s'attacha particuliérement à l'Amiral, qu'il perça d'outre en outre de ſa lance. Ce coup mortel le fit tomber à terre, & les Sarrazins voyant leur Général abbatu, perdirent cœur à ce ſpectacle, & ne combattirent plus qu'avec beaucoup de tiédeur & de découragement. Ce Carenlouet dont nous avons parlé, fit une action qui fut d'un grand poids pour les affaires d'Henri : car rencontrant ſous ſa main Jean de Mayeul, principal Conſeiller du Roi Pierre, & qui avoit ſes ſecrets, il lui donna de ſa hache un ſi grand coup ſur l'épaule, qu'il le fendit preſque par le milieu du corps, & le fit tomber mort à terre. Le Beſque de Vilaines voyant la bravoure de Carenlouet ne put s'empêcher de lui dire, *benoite ſoit la mere qui te porta.*

Pierre fut ſi touché de la perte de ſon favori, qu'il ne ſe poſſéda plus. La crainte & l'étonnement le ſaiſit ſi fort, qu'il s'alla cacher dans un bois fort épais & ſe mit à couvert de peur d'être aſſommé comme les

autres. Il vit delà la déroute de tout ſon monde & la terre jonchée d'Eſpagnols, de Juifs & de Sarrazins à qui l'on venoit de faire mordre la pouſſiere. Cette défaite fut ſi grande, que de dix mille Sarrazins que l'Amiral avoit amenés, il n'en reſta pas ſeulement cinq cens. Il ne s'agiſſoit pour achever cette victoire que de trouver Pierre dans cette forêt où il étoit entré fort avant afin de s'y mieux garantir du danger qui le menaçoit : mais Bertrand craignant qu'il n'y eut là quelqu'embuſcade n'oſa pas entreprendre de l'y forcer. Il ſe contenta de détacher quelques coureurs à qui il donna ordre de veiller & de voltiger autour de la forêt pour voir s'ils ne decouvriroient rien. Pierre s'appercevant qu'on le cherchoit eut recours à la viteſſe de ſon cheval que jamais on ne put atteindre. Il fit une ſi grande traite qu'il arriva le ſoir à Monteſclaire, dont il ſortit bientôt, après s'y être un peu rafraichi, tant il apprehendoit que Bertrand ne lui vint tomber ſur le corps. Henri pourſuivant toujours ſa victoire arriva juſqu'à Monteſclaire, & ſe préſenta devant cette ville enſeignes déployées. Il trouva bon de mettre pied à terre pour ſe rendre aux barrieres. & tacha d'engager le Gouverneur à lui rendre la place,

ſe perſuadant qu'aprés une ſi grande victoire cet homme ſe verroit obligé de céder au torrent. Il ne ſe trompa pas dans ſon eſpérance, car après qu'il l'eut un peu cajolé, en diſant qu'il lui ſçauroit bon gré s'il lui ouvroit ſes portes, & reconnoîtroit fort honnêtement l'obéiſſance qu'il attendoit de lui dans cette occaſion, il ajouta qu'après avoir pris Tolède & gagné la bataille ſur Pierre, il ſe promettoit qu'il ne balanceroit pas à ſe donner à lui. Le Gouverneur ſe fit un mérite de la néceſſité dans laquelle il ſe voyoit de ne lui pas diſputer l'entrée de la ville, il vint au devant de lui pour lui en préſenter les clefs avec beaucoup de ſoumiſſion. Ce Prince n'y voulant pas faire un long ſéjour n'y coucha qu'une nuit ſeulement, & pour récompenſer le Beſque de Vilaines qui l'avoit ſi bien ſervi juſqu'alors, il lui fit préſent du domaine de cette place.

Le lendemain toute l'armée d'Henri décampa & continua ſa marche en s'aſſurant de tous les forts qu'elle rencontroit ſur ſa route. Ce Prince encourageoit tout le monde à bien faire, promettant de grandes récompenſes à ceux qui ſe ſignaleroient le plus. Tous les Généraux l'aſſurerent qu'ils pourſuivroient Pierre juſqu'à la mer, & qu'ils ne mettroient point les armes bas qu'ils ne l'euſ-

ſent livré dans ſes mains mort ou vif. Comme Henri ſe repoſoit avec ſes gens auprès d'une Abbaye fort riche, un eſpion lui vint dire qu'il trouveroit Pierre à Montjardin, qu'il l'avoit vu auprès des portes de cette ville. Cette nouvelle les fit tous monter à cheval pour le ſuivre. Ce Prince fugitif avoit fait les derniers efforts pour s'emparer de cette place. Mais le Gouverneur lui en avoit fermé les portes en lui donnant mille malédictions, & lui reprochant que ce n'étoit pas ſans raiſon que tout le monde l'abandonnoit à cauſe de ſa cruauté & de ſon apoſtaſie : qu'il étoit bien raiſonnable qu'ayant renié JESUS-CHRIST, tout le monde le réniât auſſi. Le Commandant pouſſant encore plus loin l'indignation qu'il avoit contre lui, jura que tandis qu'il vivroit, il ne ſouffriroit pas qu'il mît jamais les pieds dans ſa ville, & que s'il ne ſe retiroit au plutôt, il le feroit écraſer ſous une grêle de cailloux & de pierres. Cet infortuné Prince voyant qu'il perdoit ſon temps auprès de cet homme qu'il ne pouvoit fléchir, & plaignant ſon malheureux ſort, pourſuivit triſtement ſon chemin ne ſçachant plus où donner de la tête ; mais il n'eut pas plutôt fait ſix lieues que rencontrant un Eſpagnol il lui demanda qui il étoit, & où il alloit.

Ce Cavalier lui répondit qu'il avoit ordre de le venir trouver de la part de Ferrand Comte de Caſtres & du Grand Maître de Saint Jacques pour lui dire qu'ils approchoient avec quinze cens hommes d'armes & qu'ils venoient à ſon ſecours.

Cette agréable nouvelle le fit reſpirer un peu dans ſa diſgrace, voyant qu'il lui venoit une reſſource à laquelle il ne s'attendoit pas. Il renvoya l'Eſpagnol ſur ſes pas pour dire à Ferrand Comte de Caſtres qu'il n'oublieroit jamais le bon office qu'il lui vouloit rendre, & qu'il le joindroit au plutôt pour aſſembler leurs forces contre leurs communs ennemis. Pierre fit tant de diligence qu'il trouva ce Comte qui ſe rafraîchiſſoit avec ſa Cavalerie, dans un pré proche d'une fontaine où ils avoient mis pied à terre, & fait leurs logemens de feuillées pour ſe garantir de la grande chaleur. Le cheval tigre ſur lequel il étoit monté le fit auſſitôt reconnoître. Il en deſcendit pour embraſſer le Comte & le Grand Maître de Saint Jacques auxquels il fit un triſte récit de toutes les fâcheuſes aventures qui lui avoient été ſuſcitées par Henri, Bertrand, le Beſque de Vilaines & les autres. Le Comte lui témoigna qu'il entroit dans ſes peines & qu'ils n'étoient ar-

més lui & les ſiens que pour l'en tirer. Tandis qu'ils s'entretenoient de leurs affaires, il vint un coureur qui leur dit qu'il paroiſſoit un petit corps de deux cens hommes d'armes, qui s'étoient approchés pour étudier la contenance qu'ils faiſoient. Pierre s'imaginant que ce ſeroit un beau coup de filet que de faire tomber ce petit nombre de gens dans une embuſcade, pria le Grand Maître de Saint Jacques de prendre ſeulement cinq cens hommes pour les aller ſurprendre. Ce Général ſe mit à la tête de pareil nombre de Gendarmes, & pour n'être pas découvert, il s'alla poſter avec eux derriere une haye, & leur commanda de deſcendre de leurs chevaux, afin qu'on les apperçut moins.

Carenloüet qui marchoit à la tête de ces deux cens hommes, & qui ne ſe défioit pas du piége qu'on tendoit, donna juſtement dans l'embuſcade, & comme il vit qu'il ne pouvoit pas éviter le combat, il s'y prépara de ſon mieux, en rangeant ſes gens & les mettant en état de ſe défendre, & criant à haute voix *Gueſclin*, ſçachant que ce nom ſeul étoit ſi rédoutable aux Eſpagnols, qu'il ne falloit que le prononcer pour les faire trembler. Il ouvrit le combat le premier, en pouſſant ſon cheval contre le Grand Maître

de Saint Jacques, ſur la tête duquel il déchargea ſon ſabre avec tant de fureur, qu'il abbattit par terre & le cheval & le Cavalier, après l'avoir fort dangereuſement bleſſé. Carenloüet & ſes gens n'eurent pas beaucoup de peine à l'achever & à le laiſſer mort ſur le champ de bataille. Les Eſpagnols voyant leur Général par terre s'acharnerent avec plus de rage ſur ceux qui l'avoient tué.

Le deſir de la vengeance les rendit encore plus intrépides, & plus acharnés ſur les François qu'ils ſurpaſſoient en nombre; ils étoient au moins cinq contre deux. Ces derniers furent accablés par la multitude. Carenloüet voyant que tout ſon monde étoit battu ſans reſſource, ſe jetta lui neuvième dans les bois & ſe coulant au travers des ronces & des épines il s'enſanglanta le viſage & les mains pour ſe cacher & ſe garantir de la mort. Les Eſpagnols étant demeurés les maîtres du champ de bataille, enleverent le corps du Grand Maître de Saint Jacques & lui firent des funerailles proportionnées à ſa qualité. Carenloüet demeura toujours tapi dans la forêt juſqu'à ce que les ennemis ſe fuſſent retirés, & que le péril fut paſſé. Quand il ne vit plus perſonne, il marcha toute la nuit à pied à travers champ, ſans paſſer par les

grands chemins, & ſe rendit enfin à l'armée de Bertrand, auquel il conta la diſgrace qu'il venoit d'eſſuyer; mais qui n'avoit pas peu coûté aux ennemis : puiſqu'ils avoient perdu le Grand Maître de Saint Jacques, Capitaine qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre. Gueſclin le conſola beaucoup en lui diſant que la mort de ce Général étoit d'un plus grand poids au bien de leurs affaires, que la déroute de deux cens hommes, & que les armes étant journalieres on ne pouvoit pas toujours réuſſir ; il detacha quelques coureurs pour obſerver la marche & la contenance de Pierre.

Auſſitôt qu'il eut appris qu'il approchoit, il rangea ſon monde en bataille pour aller au devant. La melée fut rude d'abord : mais Bertrand fit tant d'efforts, & paya ſi bien de ſa perſonne, qu'il fit plier les troupes de Pierre qui ſe vit contraint de prendre la fuite & de ſe ſauver à ſon tour dans les bois avec Ferrand Comte de Caſtres & quelques trois cens hommes. C'étoit à quî gagneroit au pied, & feroit plus de diligence pour s'évader. Le Comte Ferrand étoit au déſeſpoir de ne pouvoir ſuivre le Roi Pierre qui le devançoit d'une lieue entiere à cauſe de la viteſſe de ſon cheval. Quand il le vit

bien loin ſur une montagne, il prit à l'inſtant la réſolution de l'abandonner & de le laiſſer là, ſe ſouvenant que toutes ſes affaires étoient déſeſpérées, & qu'il n'étoit pas ſûr pour lui d'être davantage dans ſes intérêts. Cette conſidération lui fit auſſitôt tourner bride du côté de la Galice, où il prit le parti de ſe retirer ſe contentant d'être à l'avenir le ſpectateur de la tragédie qui devoit finir par la mort de Pierre, ſans y vouloir jouer aucun perſonnage. Ce malheureux Prince après avoir couru quelque temps à perte d'haleine, tourna viſage pour voir ce qui ſe paſſoit : mais il fut étonné, quand il s'apperçut que perſonne ne le ſuivoit, & qu'il reſtoit ſeul abandonné de tout le monde : il vomit mille blaſphêmes & donna mille malédictions à ce prétendu bâtard qui le pourſuivoit avec Bertrand & le Beſque de Vilaines : mais ſon tigre plus vite qu'un cerf, le tira d'affaire, & courut avec tant de force, qu'il le mena juſqu'à Monracut, petite ville dans laquelle il n'oſa pas coucher ni s'y enfermer, de peur d'être livré par les habitans à ſes ennemis.

CHAPITRE XXVIII.

De la grande bataille que BERTRAND *gagna ſur le Roi* Pierre, *qui, cherchant du ſecours chez les Sarraſins, tomba malheureuſement entre les mains d'un Juif, auquel il fut vendu comme eſclave.*

CE Prince infortuné n'oſant pas entrer dans les villes, dans un équipage ſi triſte & ſans aucun cortege, & craignant d'être connu, rodoit ſeul autour des bois, cotoyoit la mer dans le deſſein d'y trouver quelque vaiſſeau pour s'embarquer, & ſe mettre à couvert par là de la pourſuite de ſes ennemis. Il ſe rendit exprès à un Port que l'on nommoit Orbrie : ce fut là qu'il rencontra par haſard une Frégate qui devoit aller en Syrie. Pierre demanda à parler au Pilote, qu'il pria très humblement de lui vouloir ſauver la vie, lui diſant que s'il lui faiſoit cette grace, il lui donneroit plus d'argent, que ne valloient toutes les marchandiſes dont il avoit chargé ſon vaiſſeau. Le Pilote voulut ſavoir quel étoit l'homme qui lui parloit, *le plus malheureux*, lui dit-il, *qui fut jamais au monde, traînant par-tout ma mauvaiſe fortune.* Cette réponſe ne fit qu'augmenter la curioſité du perſonnage, qui ne voulut pas ſe payer de ces vagues paroles.

Il le preſſa de ne le pas tenir plus long-temps en ſuſpens, lui témoignant qu'il avoit bien la mine d'être quelqu'un des fuyards, qui s'échappoient de la derniere bataille.

Pierre lui avoua de bonne foi que ſa conjecture étoit véritable, & qu'il avoit été ſi malheureux, que tous ſes gens l'avoient abandonné. Le Pilote voulut abſolument qu'il lui dit le nom qu'il portoit, ajoutant qu'il lui paroiſſoit homme à n'avoir pas toujours eu le pied dans un (65) vaiſſeau; que le cheval ſur lequel il étoit monté le faiſoit bien voir.

Tandis que le pauvre Roi cherchoit à gagner l'eſprit du Pilote, afin qu'il le reçut dans ſon vaiſſeau, ſans qu'il fut obligé de lui révéler ni ſon nom, ni ſa condition; l'énigme ſe découvrit par un Juif natif de Seville, nommé Salomon, qui ſe préſenta pour s'embarquer avec les autres; regardant Pierre, il le reconnut d'abord: il commença par le maltraiter de paroles, l'appellant cruel, inhumain, ſanguinaire, abandonné du Ciel & de la Terre, pour avoir fait mourir ſa propre femme la meilleure Princeſſe du monde. Après qu'il ſe fut long-temps déchaîné contre Pierre en injures, il en vint des paroles aux effets; commandant à ſes gens de le ſaiſir au corps & de le jeter vif dans la mer, diſant

qu'après avoir perdu ſon Royaume, il méritoit encore de perdre la vie. Quatre valets ſe mirent auſſi-tôt en devoir d'exécuter cet ordre: deux le prirent par les bras & les deux autres par les jambes, & le tenoient déjà ſuſpendu en l'air pour le plonger dans l'eau, lorſque ce malheureux cria qu'il donneroit tant d'or & tant d'argent à tous ceux qui s'étoient embarqués dans cette Frégate, qu'il les enrichiroit pour leur vie, s'ils lui vouloient ſauver la ſienne. Le Juif ouvrit l'oreille à ſes plaintes; & ſe promettant de s'enrichir s'il avoit ce Prince en ſon pouvoir, il déclara qu'il le vouloit acheter comme ſon eſclave (66), & qu'il payeroit le prix de ſa perſonne argent comptant, ce qui fut exécuté ſur l'heure. Si bien que par un juſte châtiment de la Providence divine, ce malheureux tomba tout d'un coup dans la ſervitude, & ſe mit ſous l'obéiſſance d'un homme qui devint maître de ſa vie & de ſa mort, le pouvant vendre, battre, & méme tuer impunément.

Henri cependant étoit toujours avec la Reine ſa femme & l'Archevêque devant Tolède, dont il n'avoit point abandonné le ſiege, tandis que Bertrand & le Beſque de Vilaines étoient aux mains avec Pierre. Ces deux Généraux après avoir remporté la vic-

toire, les vinrent rejoindre devant cette place ſans leur pouvoir donner aucunes nouvelles certaines de ce qu'étoit devenu ce malheureux Roi, ne ſachant s'il étoit encore mort ou vif. Ceux de Tolede étoient aux abois; les vivres leur manquoient, & les maladies emportoient beaucoup de ſoldats de leur garniſon; les bourgeois même n'en étoient pas exempts. Le ſecours qu'on leur avoit promis, & qu'ils attendoient avec la derniere impatience, ne paroiſſoit point. Les uns étoient dans la réſolution de ſe rendre; les autres intimidés par le gouverneur, qui les avoit menacés de la mort, en cas qu'ils en parlaſſent, n'oſoient pas ouvrir la bouche là-deſſus, dans l'incertitude ou tout le monde étoit, quel parti il y avoit à prendre, ou de ſe rendre, ou de ſe défendre. Un Sarrazin trouva le ſecret d'entrer dans la ville par une poterne, pour leur dire en quelle aſſiette étoient les affaires. Grand nombre de bourgeois s'aſſemblerent en foule auprès de lui pour en apprendre des nouvelles. Il leur déclara qu'il venoit de Séville, & que les gens des trois Lois, c'eſt-à-dire les Chrétiens, Juifs, & Sarraſins, l'avoient chargé de leur dire que Pierre étoit allé juſqu'au Royaume de Belmarin, pour en emmener un fort gros ſecours

& qu'il étoit même arrivé déjà dans Séville, tant de Sarrasins, que toutes les auberges & les hôtelleries regorgeoient de soldats. Le Gouverneur tout-a-fait dévoué à Pierre, qui fut présent au rapport de cette nouvelle, encouragea les bourgeois à ne point perdre patience, & les menaça de mettre plutôt le feu dans la ville, que de souffrir qu'on songeât seulement à capituler. La plupart des habitans ne s'accommodoient pas de la persévérance du Commandant, & craignoient fort d'être pris d'assaut & d'essuyer la cruauté du soldat vainqueur, à qui l'on donne la licence de faire tout impunément; car Henri battoit toujours la ville avec douze machines de guerre qu'il avoit fait faire.

Cependant le Roi Pierre s'étant tiré de la servitude à force d'argent, s'étoit rendu dans Salamanque à grandes journées, pour demander du secours au Roi de Belmarin ou de Leon (67). Quand ce dernier fut sa venue, il lui fit dire de lui venir parler. Pierre le trouva dans son Palais, assis au milieu d'une foule de Seigneurs, il lui fit de son mieux la peinture de ses malheurs: il lui parla d'Henri, comme d'un usurpateur, qui l'avoit chassé de ses états par les armes d'un nommé Bertrand, Chevalier Breton, qui s'étoit mis à la tête de

tous

tous les vagabonds de France, avec leſquels il avoit fait des incurſions dans ſon Royaume, dont il avoit enlevé les plus belles villes, & pris les fortereſſes les plus importantes; il le pria de le ſecourir dans le beſoin preſſant où il le voyoit. Ce Souverain lui répondit tout haut, qu'il le feroit volontiers; mais qu'il falloit auparavant qu'il exécutât les deux promeſſes qu'il lui avoit faites, dont la premiere étoit d'abjurer la foi Chrétienne & de ſe faire Mahométan; la ſeconde étoit d'épouſer l'une de ſes deux filles, dont il lui donnoit le choix, étant toutes deux également belles; & là-deſſus il commanda qu'on les fit venir, afin qu'il vit laquelle ſeroit le plus à ſon gré. Elles entrerent dans la chambre ſe tenant toutes deux par la main, ſuperbement parées, portant ſur leurs têtes des couronnes d'un or Arabe, le plus pur & le plus fin, dans leſquelles étoient enchaſſées des pierres précieuſes & de groſſes perles d'un prix ineſtimable. Le Roi leur pere les fit aſſeoir toutes deux auprès de lui; on fit toucher en leur préſence les luths & tous les autres inſtrumens de muſique, afin que l'oreille & les yeux reçuſſent dans le même-temps un égal plaiſir. Le Roi Pierre ſentit en lui-même un plus

grand deſir d'en poſſéder une : la cadette s'appelloit *Mondame*, & l'autre ſe nommoit *Marie*.

Tandis que ce Prince les contemploit avec admiration, le Roi de Belmarin levant ſon ſceptre fort haut, lui dit que puiſqu'il étoit vrai qu'un bâtard l'avoit dépouillé de ſes États, il étoit réſolu de l'y rétablir en dépit de tous les Chrétiens, & du Dieu dont ils étoient les adorateurs : qu'il lui donnoit pour femme ſa fille Mondame, dont la beauté ne ſe pouvoit regarder ſans qu'on ſe recriât ; & que de plus il les feroit tous deux mener en Eſpagne eſcortés d'une armée de trente mille Sarrazins. Pierre ſe croyant au deſſus de ſes affaires & de ſes ennemis, leva la main pour faire l'exécrable abjuration de ſa premiere foi, proteſtant qu'il y renonçoit de toute l'étendue de ſon cœur, & ſans aucun déguiſement; & qu'il embraſſoit la religion de Mahomet, dans laquelle il vouloit à l'avenir vivre & mourir. Le Roi de Belmarin, tout-à-fait content de la déclaration ſincere qu'il venoit de lui faire, l'aſſura que ſon fils conduiroit le ſecours; & que c'étoit le Cavalier le mieux fait de tout ſon Royaume, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Il fit enſuite équiper une belle flotte, dans laquelle il fit entrer de

bonnes troupes avec toutes les munitions néceſſaires de guerre & de bouche.

Cet appareil ſe fit avec tant de bruit & de fracas, qu'il ſembloit que cet armement eût pour but la conquête de l'Europe. Il arriva par haſard que deux pelerins Chrétiens & Gaſcons, qui revenoient de la Terre-Sainte, où ils avoient accompli le vœu qu'ils avoient fait de ſe tranſporter auprès du ſaint Sépulchre, pour y donner au Fils de Dieu des preuves de leur zèle & de leur piété, vinrent coucher dans la ville de Belmarin; l'un des deux s'appelloit *Pierre Floron*, & l'autre *la Réole*. Il furent ſurpris de voir les apprêts que l'on faiſoit avec tant de tumulte & d'empreſſement; ils demanderent par curioſité ce que cela vouloit dire: on leur en apprit le ſujet. Cette nouvelle leur fit de la peine; ils euſſent bien ſouhaité pouvoir en donner avis à Bertrand, afin qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, & ſe préparât à ſoutenir les efforts de la guerre qu'on tramoit contre lui. Ces deux pelerins ſe mirent en tête d'aller eux-mêmes annoncer en perſonne tout ce qui ſe projettoit contre les Chrétiens. Ils ſe jetterent auſſitôt en mer ſur un petit bâtiment, que le vent pouſſa ſi favorablement, qu'ils ſurgirent en fort peu de temps à un port

d'Eſpagne, nommé *Montfuſain*. Ces deux hommes avoient intérêt de ne ſe pas trop découvrir, parce qu'ils étoient les vaſſaux du Prince de Galles, qui avoit fait de grands ravages dans ce même pays, quand il y étoit entré pour reprendre ſur Henri les villes qui avoient ſecoué le joug de Pierre ſon ennemi. C'eſt la raiſon pour laquelle ils s'aviſerent, afin de mieux cacher leur jeu, de demander l'aumône.

Il y avoit à *Montfuſain* une citadelle, dont la Gouvernante étoit une fort belle Dame d'une naiſſance diſtinguée, charitable & aumôniere. Quand elle eut attentivement regardé ces deux pretendus gueux, & qu'elle les eut interrogés ſur leur voyage & ſur le deſſein qu'ils avoient eu de ſe tranſporter dans la Terre-Sainte, pour obtenir la remiſſion de leurs pechés, il lui ſembla que ces gens raiſonnoient ſi juſte, & lui parloient de ſi bon ſens, qu'il lui prit envie de les retenir. Elle voulut ſe donner le plaiſir de les faire manger en ſa préſence pour contenter la curioſité qu'elle avoit, d'apprendre ce qui ſe paſſoit en Jéruſalem. Elle leur demanda ſi les Chrétiens étoient toujours fort maltraités des Turcs. Ils lui répondirent qu'ils étoient plus acharnés contre eux que jamais, depuis

qu'ils avoient entendu dire qu'un Breton, nommé Bertrand, homme intrépide & expérimenté dans la guerre, avoit juré leur ruine & réſolu de les venir attaquer dans le centre de leurs États, auſſitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires qui troubloient la France & l'Eſpagne. La Dame leur dit qu'elle connoiſſoit ce Bertrand, & qu'il commandoit les troupes d'Henri devant Tolede, qui ne pouvoit pas encore tenir long-temps, parce que les habitans étoient plus aux priſes avec la famine qu'avec leurs ennemis, & qu'ils attendoient vainement un ſecours du Roi Pierre, que l'on croyoit avoir été depuis peu noyé dans la mer.

Ces pelerins la détromperent là deſſus, en l'aſſurant que Pierre étoit encore tout plein de vie; qu'ils l'avoient vu depuis peu dans la ville de Belmarin, faiſant ſa cour au Roi des Sarrazins, pour en obtenir du ſecours contre Henri, qu'il prétendoit faire décamper de devant Tolede; qu'il avoit ſi bien réuſſi dans les tentatives qu'il avoit faites auprès de ce Prince, que non ſeulement il lui avoit donné la plus belle de ſes deux filles en mariage, mais il lui avoit confié ſes plus grands ſecrets, & promis un gros corps de troupes que ſon propre fils devoit comman-

der en perſonne pour faire lever le ſiége de Tolede ; que dans quinze jours au plus tard tout ce monde devoit partir pour cette grande expédition. Cette nouvelle étonna beaucoup cette Dame, qui prenoit grande part aux intérêts d'Henri, dont elle étoit aſſez proche parente du côté de la mere de ce Prince : elle crut qu'il étoit important de lui en donner avis au plutôt. Elle congédia les pelerins, auxquels elle donna cinquante doubles d'or pour continuer leur voyage, & réſolut d'aller elle-même trouver Henri, pour l'avertir du péril qui le menaçoit, ſe perſuadant que, quoique la nouvelle ne fût pas agréable, il lui ſçauroit toujours bon gré de ſon zèle, & de lui avoir appris elle-même tout ce qui ſe tramoit contre lui, pour lui donner le loiſir de ſe précautionner.

Elle s'habilla donc en pelerine, & marcha avec plus de liberté & moins de ſoupçon, prenant ſeulement deux perſonnes avec elle pour l'accompagner & la ſervir ſur les chemins. Elle fit tant de diligence, qu'en peu de temps elle arriva devant Tolede, dont Henri continuoit toujours le ſiége. Elle commença par démander à parler à la Reine, à laquelle elle ſe découvrit, & qui la voyant ainſi traveſtie, lui fit auſſitôt donner des habits

proportionnés à ſa qualité. La Reine la mena dans la tente d'Henri ſon époux, qui tenoit conſeil avec les principaux Officiers de l'armée, dans le deſſein de partager ſes forces ; d'en laiſſer toujours la moitié devant Tolede, & d'envoyer l'autre devant Séville ; parce qu'on ſçavoit de bonne part que les bourgeois étoient partagés, les uns ſe déclarant pour Henri, & les autres pour Pierre : on eſpéroit qu'on feroit pencher la balance entiere du côté d'Henri, ſi l'on faiſoit approcher de cette ville une armée en ſa faveur. Leur conférence fut fort à propos interrompue par la préſence de cette Dame, qui leur fit connoître qu'ils avoient, à délibérer ſur un ſujet plus important. Quand Henri l'apperçut, il la vint embraſſer auſſitôt ; & l'appellant ſa belle couſine, il lui demanda par quelle favorable aventure il avoit le bonheur de la voir dans ſon camp. Elle lui fit bientôt comprendre que ce n'étoit pas en vain qu'elle l'étoit venue trouver, quand il apprit le détail que les pelerins venoient de lui faire, & le deſſein que l'on avoit de l'obliger à lever le ſiége de Tolede par le nombreux ſecours que Pierre avoit obtenu du Roi de Belmarin.

Ce ſurprenant avis troubla d'abord Henri, qui ſentit que ces troupes étrangéres alloient

rompre toutes ſes méſures. Bertrand lui remit l'eſprit, en le conjurant d'avoir confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas. Ce brave Général, que rien n'étoit capable d'ébranler, l'aſſura que plus ils auroient d'ennemis, plus la victoire qu'il remporteroit ſeroit illuſtre & glorieuſe, & que le Ciel le feroit triompher de tous ces infidelles. *Et par Dieu*, continua-t-il, *puiſque les Sarraſins viennent à nous, il ne nous les faudra point aller quérir en Syrie, ne ſaint Pierre à Rome, quand nous le trouvons à notre huis.* Il lui conſeilla d'envoyer des coureurs par tout pour battre l'eſtrade & reconnoître le mouvement & la contenance que pourroient faire les ennemis. Le Roi Henri renvoya ſa belle parente avec de fort riches préſens & un bon cortege. Les eſpions & les coureurs qu'on avoit détachés rapporterent que vingt mille Sarraſins venans de Grénade, avoient débarqué tout recemment aux environs de Tolede, à trois lieues au-deſſus de cette ville, dans le deſſein de la ſecourir. Cet avis obliga Bertrand de tirer les meilleures troupes du ſiege, & d'y en laiſſer quelques unes, afin que les aſſiégeans, ne s'apperçevant pas de ce mouvement, ne ſongeaſſent point à faire des ſorties. La Reine reſta toujours devant la place avec l'Arche-

vêque, faiſant conſumer les travaux & les attaques à l'ordinaire. Ce qui pouvoit encore faciliter le ſuccès du ſiege, c'eſt qu'on avoit dreſſé contre la porte de Tolede une groſſe batterie qui empêchoit les bourgeois & les aſſiégés de ſortir. Bertrand ſe mit cependant à la tête de ſes plus belles troupes accompagné du Beſque de Vilaines & des deux Mauny, marchant en belle ordonnance contre les Sarraſins, qui ne s'attendoient pas à ſoutenir ſitôt le choc de ce fameux & redoutable Capitaine. Il les chargea d'abord avec tant de furie, qu'il en coucha ſept mille par terre, & fit prendre la fuite au reſte, qui courut à perte d'haleine juſqu'au port pour remonter ſur les vaiſſeaux qu'ils y avoient laiſſés, & ſe mettre à couvert d'un plus grand carnage à la faveur de la mer & des vents.

Le butin qu'ils laiſſerent fut grand ; les François vainqueurs le partagerent entre eux avec joie. La juſtice diſtributive y fut fort gardée ; les tentes, les pavillons, le bagage, les armes, l'or, l'argent, & toutes les autres dépouilles furent diſpenſées à chacun avec tant d'ordre, de ſageſſe & d'équité, que tout le monde fut content. Ces troupes victorieuſes & fieres d'un ſi grand ſuccès, retournerent au ſiége, ſe promettans bien que la priſe de

Tolede ſeroit la ſuite infaillible de cette glorieuſe bataille. Les Sarraſins qui s'en étoient échappés au nombre de treize mille, & qui s'étoient embarqués, allerent porter à Séville la nouvelle de leur défaite. Ils y trouverent le Roi Pierre qui ramaſſoit beaucoup de troupes du pays de Grénade, qui jointes à leurs débris, pouvoient bien monter à cinquante mille hommes, tant Juifs, Sarraſins, que Chrétiens natifs de Seville. Le jeune Prince de Belmarin ſe voyant à la tête d'une ſi belle armée, croyoit que toutes les forces de l'Europe ne ſeroient pas capable de lui réſiſter; & comme elle étoit compoſée de trois différentes nations, de Juifs, de Sarraſins & de Chrétiens, il dit au Roi Pierre qu'il ne vouloit commander que les payens (68) ſeuls, qui ne s'accorderoient jamais avec ceux d'une autre ſecte que la leur, & qu'il lui conſeilloit de conduire les Juifs & les Chrétiens, dont il connoiſſoit mieux les inclinations & le génie que lui, quoiqu'il fût perſuadé que toutes ces précautions ſeroient inutiles, parce que leurs ennemis voyans fondre tant de gens ſur eux, abandonneroient auſſitôt le terrein qu'ils occupoient devant Tolede, & ne manqueroient pas de prendre la fuite. Pierre, qui connoiſſoit mieux que

lui le caractere d'Henri, de Bertrand & du Beſque de Vilaines, l'aſſura qu'il n'en iroit pas ainſi ; qu'ils avoient à faire à des gens nourris dans les combats, qui ne ſçavoient ce que c'étoit que de reculer, & qui vendroient cherement leur vie, particulierement Bertrand, qui ſembloit n'être né que pour les batailles, dont il ſortoit toujours avec avantage, & même ſçavoit trouver dans ſa défaite dequoi s'attirer de la gloire, tant il avoit accoutumé de bien payer de ſa perſonne dans les occaſions heureuſes ou malheureuſes; qu'il falloit donc ſonger à bien combattre, & qu'à coup ſûr Bertrand ne ſe retireroit pas ſans rien faire.

Tandis que ces deux Princes s'entretenoient enſemble, un eſpion ſe détacha pour venir donner avis à Henri de tout ce qu'il avoit entendu dire, & de l'appréhenſion qu'avoit le jeune Prince de Belmarin, que les Chrétiens ne s'enfuiſſent auſſitôt qu'ils les verroient approcher d'eux. Henri fit part à Bertrand du deſſein que les ennemis avoient de les attaquer, & le pria de lui donner un bon conſeil pour ſçavoir le parti qu'il falloit prendre dans la conjoncture préſente contre tant de forces, qui pouvoient les accabler. Gueſclin le pria d'avoir bon courage, lui

disant que s'il vouloit suivre la pensée qu'il avoit dans l'esprit, il battroit ses ennemis, & prendroit Tolede. Ce Prince l'assura qu'il déferoit aveuglément à tous ses sentimens, s'il vouloit lui en faire part. Bertrand lui témoigna qu'il étoit d'avis que l'on prît les trois quarts de l'armée campés devant la ville, pour aller au devant de leurs ennemis, & que ces trois quarts fussent remplacés des milices de la campagne & du plat pays : que les assiégés voyant toujours un semblable nombre de gens devant leur place, ne s'appercevroient point de ce changement ; qu'il falloit ensuite tirer les garnisons voisines pour renforcer l'armée qui marcheroit au devant de celle des ennemis, qui toute nombreuse qu'elle fût, n'étoit pas à craindre, parce qu'elle étoit composée de gens qui n'étant pas de même pays ni de même secte, ne s'accorderoient jamais bien ensemble, & seroient plus aisés à défaire. *Ha ! ha !* dit Henri : *comme tu es prud'homme.*

Le Besque de Vilaines & les autres Généraux approuverent l'avis de Bertrand, tombant tous d'accord qu'on n'en pouvoit pas donner un plus judicieux. On se mit donc en devoir non seulement de le suivre, mais de l'exécuter ponctuellement comme il avoit été

projetté. L'on tira tout ce qu'on put de troupes des garniſons voiſines. On fit marcher au ſiége ce qu'il y avoit de payſans capables de porter les armes ; & l'on mit en campagne les trois quarts de l'armée, qui furent encore groſſis par la jonction de ce qu'on put amaſſer de ſoldats des plus agguéris, qu'on avoit jettés dans les villes & les citadelles pour les défendre.

Bertrand ayant fait ces préparatifs, ſe mit en marche pour venir à la rencontre du Roi Pierre. Ayant découvert de loin les bataillons & les eſcadrons, & même ayant entendu le henniſſement des chevaux, il détacha vingt-cinq coureurs pour les obſerver de près, & lui rapporter ce qu'ils auroient vu. Ces gens s'allerent poſter à l'entrée d'un bois qu'on appelloit le bois des oliviers. Ils étudierent de là tout à loiſir le nombre, l'ordonnnance, la contenance de cette formidable armée, devant laquelle ils ne croyoient pas que Bertrand pût tenir. Ils ſe diſoient les uns aux autres qu'ils ſeroient infailliblement battus, ſi leurs gens en venoient aux mains avec Pierre, dont les forces les accableroient par la multitude. Un de ces vingt-cinq, plus brave que les autres, & Breton de nation, dit qu'il vouloit éprouver par un combat ſingulier

avec quelque Cavalier de l'armée de Pierre, Chrétien, Juif ou Sarrazin, ſi la bataille ſeroit heureuſe pour Henri, prétendant qu'il en ſeroit de même de la journée que de la joûte qu'il alloit faire contre un particulier des ennemis, jurant que s'il n'en rencontroit point dans les champs, il iroit faire cette bravade & ce défi juſqu'à l'armée de Pierre. Il trouva bientôt le moyen de s'en épargner la peine : il apperçut au même inſtant trois Sarrazins qni s'étoient ſéparés du gros de l'armée pour mettre leurs chevaux en haleine ; ils les faiſoient bondir au milieu des champs avec faſte & orgueil. Cet Ecuyer Breton les alla morguer lui tout ſeul ; & quand il fut auprès d'eux, il paſſa ſon épée au travers du corps de celui qui lui paroiſſoit le plus fier, & le jetta par terre. Il voulut aller aux deux autres ; mais il fut bien payé de ſa témérité : car l'un d'eux, nommé *Margalan*, lui déchargea ſur le bras un ſi grand coup de ſabre, qu'il le lui coupa, & le fit tomber à terre avec ſon épée. Il couroit riſque d'être tué, ſi ceux de l'embuſcade n'euſſent piqué leurs chevaux pour le ſecourir. Les Sarrazins les voyans prirent auſſitôt la fuite, dont il y en eut un qui fut atteint & maſſacré ; l'autre ayant échappé, alla ré-

pandre l'alarme dans l'armée de Pierre, auquel il conta cette triſte aventure, lui diſant qu'il y avoit des gens d'Henri retranchés dans le bois des oliviers. Pierre ſe le tint pour dit, & défendit à ſon monde de s'écarter, afin que chacun ſe préparât à bien payer de ſa perſonne dans cette journée.

CHAPITRE XXIX.

De la derniere bataille que gagna BERTRAND *ſur le Roi* PIERRE, *qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes, & qui fut enſuite aſſiégé dans le château de* Montiel, *où il ſe retira.*

HENRI, parfaitement inſtruit par ſes eſpions & coureurs, de ce qui ſe paſſoit dans l'armée de Pierre, diſpoſa tout pour le combat, allant de rang en rang exhorter ſes gens à bien faire, & leur remontrant qu'il falloit employer les derniers efforts pour prendre Pierre mort, ou vif, de peur que s'il leur échappoit, il ne leur ſuſcitât encore de nouveaux ennemis: qu'il falloit que cette journée fût la derniere & le couronnement de toutes les autres: qu'ils avoient à combattre un Prince apoſtat, qui s'étoit rendu l'horreur & l'exécration de toute la terre par ſes cruautés & ſes im-

piétés : que le Ciel ne béniroit jamais les armes de ce meurtrier, dont les troupes étoient compoſées d'Infideles & de Juifs, tous ennemis du nom Chrétien, qui marchoient ſans diſcipline, & vivoient entr'eux ſans intelligence : qu'ils auroient bon marché de cette canaille, qui n'avoit rien de bon que les dépouilles qu'ils en eſpéroient ; & qu'il y avoit lieu de croire que cette journée les feroit tous riches : que ceux enfin qui viendroient à perdre la vie dans cette bataille, ne pouvoient mourir plus glorieuſement, ni plus ſaintement, puiſque ce ſeroit pour une cauſe non ſeulement fondée ſur la juſtice, mais auſſi ſur la Religion : qu'on ne pouvoit mourir qu'une fois, & que dans cette rencontre le mérite & la piété ſe trouvant réunis, leur trépas ſeroit regardé devant Dieu comme un ſacrifice.

Un diſcours ſi fort & ſi touchant fut interrompu par la voix publique de toute l'armée, qui lui témoigna n'avoir point de plus grand deſir que d'en venir aux mains inceſſamment. On alla donc de ce pas aux ennemis. Henri fut un peu ſurpris de la belle ordonnance de l'armée de Pierre & de la fiere contenance de ceux qui la compoſoient. Il ne put s'empêcher de le témoigner à Bertrand, auquel il

il montra l'étendart du jeune Prince de Belmarin, lui disant que s'il pouvoit tomber dans ses mains, jamais homme n'auroit fait une si belle prise ; car il en auroit pour sa rançon plus d'argent qu'il n'y en avoit dans tout le Royaume d'Espagne. Gueselin lui répondit qu'il ne falloit faire quartier à personne ; qu'il assommeroit tous les Juifs & les Sarrasins qu'il prendroit, avec autant de flegme qu'un boucher tuoit ses bœufs & ses moutons, & qu'à moins qu'ils ne demandassent le batême pour se faire Chrétiens, il n'en échapperoit pas un seul : que c'étoit dans cet esprit qu'il alloit combattre ; & qu'il avoit pensé à arranger leur armée dans cet ordre : sçavoir, que le corps de bataille seroit au milieu commandé par le Roi, l'aile droite par lui-même, & l'aile gauche par le Besque de Vilaines. Il n'y avoit dans toute cette armée pas plus de vingt mille hommes. Le Roi Pierre en comptoit dans la sienne plus de cinquante mille, dont il fit cinq batailles.

Quand il les eut rangées en belle ordonnance, il conjura le fils du Roi de Belmarin de se surpasser dans cette occasion, le priant d'affronter en sa faveur les périls de cette journée, parce que s'il pouvoit une fois vaincre Henri, la couronne d'Espagne seroit

affermie ſur ſa tête pour toute ſa vie. Le jeune Prince l'aſſura d'avance de la victoire, étant tous deux incomparablement plus forts que leurs ennemis, qui n'étoient pas deux contre cinq.

Tandis qu'ils s'échauffoient l'un l'autre, un Capitaine Sarrazin les interrompit, en diſant qu'ils ne devoient pas douter du ſuccès du combat qu'ils alloient donner, & que le corps de troupes qu'il commandoit, n'ayant jamais pâli devant les Chrétiens, & ne ſçachant ce que c'étoit de reculer, il leur répondoit de la victoire, & qu'Henri leur feroit bientôt voir ſes talons. Pierre ne parut pas bien perſuadé de ces avantages, dont il ſe flattoit, lui répréſentant qu'il y avoit avec Henri deux intrépides Chevaliers, Bertrand & le Beſque de Vilaines, dont le premier avoit pour armoiries un aigle de ſable en champ d'argent, & le ſecond arboroit dans ſes enſeignes un quartier d'Eſpagne, à cauſe de la Comté de *Ribedieu*, dont Henri lui avoit fait préſent : que ces deux Généraux ne fuiroient jamais, & vendroient cherement leur vie : que s'ils pouvoient tomber priſonniers dans ſes mains, il ne leur donneroit jamais la liberté pour quelque rançon qu'ils lui vouluſſent offrir. Après qu'il eut

achevé ce diſcours, le jeune Prince de Belmarin fit faire un mouvement à ſes troupes, & marcha droit à Bertrand, qui les voyant venir, dit à ſes gens : *Or ſus, mes amis, vecy ces gars qui viennent, & par Dieu qui peina en croix, & le tiers jour ſuſcita, ils ſeront déconfits & tous nôtres...*

Il fit auſſitôt ſonner ſes trompettes, & le Beſque de Vilaines fit auſſi de ſon côté la même contenance. Ils donnerent tous deux contre les Sarrazins. Henri ſe chargea d'attaquer Pierre ſon ennemi, ſe promettant bien de le joindre dans la mêlée, pour le combattre corps à corps, & vuider leur différend aux dépens de la vie de l'un ou de l'autre. Comme on étoit ſur le point d'en venir aux mains, tous les ſoldats des deux armées ſe diſoient adieu les uns aux autres, & faiſoient leurs prieres en ſe frappant la poitrine, & ſe recommandans à Dieu dans un péril ſi preſſant & ſi éminent.

La bataille s'ouvrit par les gens de trait des deux côtés. Quand cette grêle qui dura quelque temps eut ceſſé, l'on s'approcha de plus près, & l'on combattit pied-à-pied le ſabre & l'épée à la main. Le Beſque de Vilaines ayant deſcendu de cheval avec tout ſon monde qui ſuivit ſon exemple, ſe mêla

dans la preſſe tête baiſſée pour aller chercher le neveu du Roi de Belmarin, ſur lequel (69) il s'acharna particulièrement : il lui déchargea ſur la tête un ſi grand coup d'une hache qu'il tenoit à deux mains, qu'il le renverſa mort. Et pouſſant toujours ſa pointe, il fit une grande boucherie des Sarrazins, dont il coucha par terre la premiere ligne, & écarta le reſte bien loin. L'un des fuyards vint tout éperdu donner avis au Prince de Belmarin que dans cette déroute, on avoit aſſommé ſon couſin-germain. Cette nouvelle le déſola fort. La rage qu'il en eut le fit jetter au travers de tous les dangers pour venger s'il pouvoit cette mort ſur le Beſque de Vilaines, qui ſans s'épouvanter de cette témérité, la lui fit payer cherement : car ſe préſentant à lui pour lui tenir tête, il lui donna des coups ſi péſans ſur ſon caſque, que ſa tête en devenant toute étourdie, l'homme en tomba pâmé ſur la place. Une foule de Sarrazins coururent à lui pour le ſecourir & le relever, & l'envelopperent, de peur que ne ſe pouvant plus tenir ſur ſes pieds, on ne l'achevât. Le dépit qu'ils eurent de voir leur maître abbatu, leur fit tourner tête contre le Beſque, qui les ſoutint avec une valeur extraordinaire ; mais il auroit à la fin ſuc-

combé ſous la multitude, ſi Bertrand ne fût venu le dégager & ſe joindre à lui pour le reſte du combat : ſi bien qu'ils ne faiſoient eux deux qu'un ſeul corps de troupes, avec lequel ils chargerent les Sarrazins.

Bertrand crioit à haute voix *Gueſclin*, pour animer les ſiens : les Bretons à ce cri redoubloient leurs coups, & faiſoient des efforts incroyables pour ſeconder leur Général. Le Beſque de ſon côté payoit auſſi fort bien de ſa perſonne, encourageant ſes ſoldats à bien faire par ſon exemple. Il avoit à ſes côtés un de ſes fils qui ſe ſignaloit dans cette bataille, & qui donna tant de preuves de ſon courage & de ſa valeur, que le Roi Henri le fit Chevalier au milieu de l'action.

Ce Prince qui ne s'endormoit pas tandis que Bertrand & le Beſque faiſoient des merveilles, tourna du côté de Pierre, avec lequel il vouloit éprouver ſes forces, & meſurer ſon épée, s'il le pouvoit démêler au milieu de ſes troupes. Ce Prince renégat étoit ſuivi de beaucoup de Chrétiens, & de Juifs, moitié cavalerie, moitié infanterie. On voyoit de loin ſur ſa cotte d'armes les Lyons de Caſtille arborés avec beaucoup d'éclat. Henri qui ſe prétendoit ſouverain de la même nation, portoit auſſi les mêmes armoiries; c'eſt

ce qui fit qu'ils ſe reconnurent tous deux. La haine qu'ils avoient l'un pour l'autre, cauſée par la rivalité & par le violent deſir de terminer cette querelle, les obligea de s'attacher l'un à l'autre avec un acharnement égal. Pierre commença par vomir cent injures contre Henri, l'appellant bâtard & faux traitre qui s'étoit révolté contre lui, pour lui ravir ſon ſceptre & ſa couronne, & le menaçant qu'il ne ſortiroit point de ſes mains, qu'il ne lui eût ôté la vie & ne lui eût mangé le cœur : ajoutant qu'il étoit le fils de la concubine de ſon pere Alfonſe, & qu'il ne méritoit que la corde. Henri lui répondit qu'*il en avoit menti par ſa gorge* : que ſa mere avoit été femme légitime d'Alfonſe, qui l'avoit fiancée par le miniſtere de l'Archevêque de Burgos, & en préſence des principaux Seigneurs de la Cour : qu'il étoit ſorti de ce mariage, & que ce Prince avoit reconnu la Dame ſa mere pour ſa propre femme durant toute ſa vie : ſi bien que c'étoit à tort qu'il vouloit décrier ſa naiſſance, à laquelle on ne pouvoit pas trouver des taches comme à la ſienne.

Quand il eut achevé ces paroles, il pouſſa ſon cheval avec vigueur contre Pierre, tenant l'épée haute ſur lui. Ces deux Rois ſe

chamaillerent longtemps avec une égale furie, ſans remporter aucun avantage l'un ſur l'autre : car leurs armures étoient ſi épaiſſes qu'ils ne les pouvoient entâmer ; mais à la fin Henri fit de ſi grands efforts contre ſon adverſaire, qu'il lui fit vuider la ſelle, & l'abbatit à terre. Il l'alloit achever en lui perçant les flancs de ſa lance, mais les Sarrazins parerent le coup & s'aſſemblerent en foule en ſi grand nombre autour de lui, qu'ils eurent non-ſeulement le loiſir de le remonter, mais encore d'envelopper Henri de tous côtés, qui ſe défendant contre tous, & ne voulant pas reculer, crioit *à ſon enſeigne & à ſes gens*. Le bruit de ſa voix les fit courir à lui d'une grande force. Le combat ſe renouvella donc avec plus de chaleur qu'auparavant. Les deux Princes ſe rapprocherent avec un grand acharnement l'un ſur l'autre. Ils étoient tous deux de rudes joueurs. Pierre avoit une épée dans ſa main plus tranchante & plus affilée qu'un raſoir, dont il voulut atteindre Henri, mais le coup porta ſur la tête de ſon cheval avec tant de vigueur & de force, que non-ſeulement il la trancha ; mais il abbatit en même temps & le cheval & l'Ecuyer. Henri qui n'avoit aucune bleſſure, n'eut pas beaucoup de peine à ſe rele-

ver, & ſes gens lui préſenterent auſſitôt une autre monture. Quand il fut remis à cheval, il rallia ſes troupes & les mena contre celles de Pierre, qui déjà fatiguées d'un ſi long combat, ne purent ſoutenir davantage le choc des Chrétiens; ceux-ci ſe tenoient ſi ſerrés, qu'il étoit tout-à-fait impoſſible de les ouvrir, ni de les rompre, & que venant à tomber ſur les Sarrazins recrus, bleſſés & diſperſés, ils en firent un grand carnage. Bertrand du Gueſclin, le Beſque de Vilaines, Guillaume Boitel, Alain de la Houſſaye, Billard des Hoſtels, Morelet de Mommor, Carenlouet & les deux Mauny ſe ſignalerent dans cette mémorable journée, qui abbatit le parti de Pierre, & rétablit entiérement celui d'Henri.

Le Prince apoſtat ouvrit trop tard les yeux ſur ſon malheur. Il vit bien que la main de Dieu l'avoit frappé pour le punir de ſon impiété; ce fut alors qu'il témoigna le déplaiſir extrême dont il étoit touché, d'avoir ſi lâchement abjuré ſa religion pour ſuivre celle de Mahomet, qui lui avoit attiré la perte de ſes Etats, & le danger de perdre la vie après avoir perdu la foi. Quand le fils du Roi de Belmarin s'apperçut que ſes troupes étoient défaites & en fuite, il fut

contraint de ſe jetter tout à travers champs, & de s'aller cacher dans une forêt avec les débris des Africains. Pierre eut de ſon côté recours à la viteſſe de ſon cheval, & ſe retira dans le château de Montiel, avec ſeulement quatre cens hommes qu'il put ramaſſer : les autres Sarrazins étoient errans, épars & diſperſés par les campagnes. Et quand ceux de Seville les virent ainſi fuir, ils ſortirent de leurs murailles & coururent ſur eux, les bleſſans à grands coups de dards, & leur diſant mille injures. Il n'y eut pas juſqu'aux Juifs de la même ville qui ſe mêlerent avec les autres pour les inſulter, & leur reprocher la felonie qu'ils avoient commiſe à l'égard d'Henri leur Roi légitime, qu'ils avoient lâchement trahi pour ſuivre le parti de Pierre, ſur qui la malédiction de Dieu venoit de tomber avec tant de juſtice. Henri cependant n'avoit rien plus à cœur que de terminer cette grande affaire par la mort de ſon ennemi. C'eſt la confidence qu'il fit à Bertrand, au Beſque de Vilaines, & à tous les autres Généraux, que cette victoire quelque glorieuſe qu'elle fût, ne lui donneroit pas une entiere ſatisfaction, tandis que Pierre ſeroit encore en vie. L'incertitude dans laquelle ils étoient tous du lieu de ſa

retraite, les tint en balance assez longtemps, ne sachant quelle route prendre pour le chercher & le trouver. Un (70) aventurier les tira de peine, en leur apprenant que ce malheureux Prince étoit entré dans Montiel avec quatre cens hommes, & qu'il s'étoit enfermé dans cette place dans le dessein de s'y bien défendre.

Cette nouvelle leur donna l'espérance de l'envelopper comme dans un filet. Ce fut la raison pour laquelle Henri, par le conseil de Bertrand, fit publier par toute son armée que chacun le suivit, sous peine de la vie, sans partager les dépouilles & le butin qu'on avoit fait, jusqu'à ce qu'on eût pris le château de *Montiel*, & l'oiseau qui en avoit fait sa cage. Ceux qui ne respiroient qu'après la part qu'ils prétendoient dans la distribution des bagages des équipages, & de tout l'argent monnoyé que les ennemis avoient laissé sur le champ de bataille, ne s'accommodoient gueres de cet ordre si précipité, qui les empêchoit de satisfaire leur convoitise; mais il fallut obéir. Henri pour ne les pas décourager, fit garder le butin par cinq cens hommes d'armes, avec défense d'y toucher jusqu'au retour de la prise de ce château. La diligence qu'il fit pour gagner Montiel fut si

grande, que Pierre ſe vit inveſti par un gros corps de troupes lorſqu'il y penſoit le moins. Il fut bien étonné de voir que les Chrétiens plantoient le piquet devant cette place, & diſtribuoient les quartiers entr'eux comme pour faire un ſiége dans les formes, & n'en point décamper qu'ils ne s'en fuſſent rendus les maîtres. Cet infortuné Prince ſe voyant pris comme dans un piége, étoit extrêmement en peine comment il pourroit s'evader. Il demanda conſeil au Gouverneur pour ſavoir quelles meſures il lui falloit prendre pour ſe tirer d'un ſi mauvais pas, lui diſant que s'il pouvoit une fois avoir la clef des champs, il reviendroit dans peu fortifié d'un ſi puiſſant ſecours, que les ennemis ne pourroient pas tenir devant lui. Le Commandant lui répondit que la place manquoit de vivres, & qu'il n'y en avoit pas pour quinze jours; après quoi l'on ne pourroit pas s'empêcher de ſe rendre à la diſcrétion d'Henri.

Ce fut pour lors que Pierre repaſſant dans ſon eſprit les cruautez qu'il avoit exercées ſous ſon regne, le meurtre déteſtable qu'il avoit commis ſur la perſonne de ſa propre femme, la crédulité ſuperſtitieuſe qu'il avoit eue pour les Juifs, & le ſecours qu'il étoit allé chercher chez les infideles, dont il avoit

embraſſé la malheureuſe ſecte, vit bien qu'il avoit comblé la meſure de ſes iniquitez, & que le Ciel, pour le punir de ſes impiétez & de ſes crimes, l'alloit livrer entre les mains de ſon ennemi, qui bien loin de lui pardonner, ſe feroit un plaiſir de le faire mourir, pour n'avoir plus de compétiteur à la Couronne, & regner enſuite dans une ſécurité profonde. Il faiſoit réflexion ſur l'état pitoyable auquel l'avoient réduit Bertrand, le Beſque de Vilaines, & les autres partiſans d'Henri. Ce malheureux Roi tomba dans une grande perplexité d'eſprit, voyant qu'à moins qu'il n'eût des aîles pour voler comme les oiſeaux, il ne pouvoit échapper des mains de ſes ennemis. Les vivres manquoient dans la place, & les aſſiégés n'étoient point en état de faire de ſorties, ni de forcer aucun quartier. D'ailleurs pour rendre la priſe de Pierre immanquable, Henri fit bâtir un mur aſſez haut tout autour du château de Montiel, & les aſſiégeans veilloient avec toutes les précautions imaginables, afin que perſonne n'entrât dedans, ni n'en ſortît. Pierre voyant que la garniſon, preſſée par la famine, parloit ſecrettement de ſe rendre & de le livrer, aſſembla les principaux Officiers qui commandoient dans ce château; il les

conjura de tenir encore durant quinze jours, & les aſſura qu'avant que ce terme fût expiré, il leur ameneroit un ſecours ſi conſidérable, qu'il tailleroit les aſſiégeans en pieces, & feroit lever le ſiége de la place. Ces gens lui remontrerent qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il leur vint bientôt un renfort, parce qu'ils ſeroient aux abois avant quinze jours, & que dans ce beſoin preſſant ils ſeroient forcés de capituler avec Henri pour faire avec lui leur condition la meilleure qu'il leur ſeroit poſſible.

Pierre leut promit qu'il reviendroit promptement, & qu'il les tireroit de cet embarras. Il concerta donc avec eux ſon départ pour la nuit; il fit charger ſur des fourgons, ſon or, ſon argent & ſes meubles les plus précieux, dans le deſſein de lever de nouvelles troupes: les aſſiegeans ne ſavoient pas que Pierre avoit la penſée de tenter une évaſion; car ils avoient ſeulement appris qu'il y avoit dans la place une grande diſette. Cependant Bertrand croyant cette place imprenable, à moins que ce ne fût d'aſſaut, voulut abreger le ſiege, diſant à Henri qu'il lui conſeilloit d'envoyer un Trompette à Pierre, pour le ſommer de lui rendre la place, & de lui propoſer un accomodement entr'eux qui ſeroit: que Pierre

lui céderoit la Couronne, à condition qu'Henri lui donneroit quelque Duché dans l'Eſpagne, pour avoir de quoi ſubſiſter honorablement. Ce Conſeil n'étoit pas fort agréable à Henri qui avoit tout à craindre de Pierre, s'il avoit une fois la vie & la liberté; car il le connoiſſoit remuant, ambitieux, & perfide : mais les obligations qu'il avoit à Bertrand, lui firent prêter l'oreille à cet avis; il donna l'ordre à l'un de ſes gens, de s'aller préſenter aux barrieres, pour faire à ce Prince une propoſition qui lui devoit être fort agréable & fort avantageuſe, puiſqu'il étoit perdu ſans reſſource. Cet homme ſe coula juſque ſous les murailles de la place, & fit ſigne de ſon chapeau qu'il avoit à parler au Roi Pierre.

Ce malheureux Prince ne pouvant s'imaginer que dans l'état où étoient les choſes, Henri voulut avoir pour lui la moindre indulgence, regarda ce meſſage comme un piege qu'on lui tendoit, & ſe perſuada qu'on ne le faiſoit que pour apprendre au vrai, s'il étoit dans la place en perſonne. C'eſt ce qui le fit réſoudre à ſe faire celer; ordonnant que l'on répondit qu'il y avoit long-temps qu'il en étoit ſorti; car il eſpéroit que les aſſiegeans le croyant dehors, ceſſeroient de bloquer ce

Château pour le chercher ailleurs, & qu'il pourroit par-là s'évader à coup ſûr. En effet, le Commandant vint parler au Trompette, pour l'aſſurer qu'il y avoit plus de douze jours que le Roi Pierre étoit parti pour aller chercher du ſecours ; prétendant revenir bientôt ſur ſes pas avec de ſi grandes forces, que les aſſiegeans ſeroient trop foibles pour lui réſiſter. Cette nouvelle étoit aſſez plauſible pour y ajouter. Henri la croyant véritable, tomba dans un grand chagrin, craignant d'avoir manqué le plus beau coup du monde, dont l'occaſion ne ſe pourroit de long-temps recouvrer. Le Comte d'Aine, comptant là-deſſus, lui conſeilla de lever le ſiege : mais Bertrand opina, & plus judicieuſement, quand il lui dit qu'il étoit perſuadé que Pierre étoit encore là dedans, & que comme il appréhendoit de tomber vif entre ſes mains, il avoit inventé cette ruſe & ce menſonge pour le faire décamper : qu'il ne lui conſeilloit pas de donner ſi bonnement dans ce paneau ; car quand même la ſortie de Pierre ſeroit véritable, il ne devoit pas abandonner pour cela le ſiege qu'il avoit entrepris ; puiſque ce ſeroit faire une démarche capable de décréditer la réputation de ſes armes, qu'il falloit entretenir dans le public, de peur qu'on ne vint à ra-

battre beaucoup de l'eſtime qu'on avoit de ſa valeur. Ces raiſons parurent ſi fortes à Henri, qu'il prit la réſolution de ne pas quitter ſon poſte, qu'il ne ſe fut rendu tout-à-fait maître de Montiel, quand il devroit ſe morfondre avec ſes troupes durant tout l'hiver. Voulant enfin trouver dans la mort de Pierre le couronnement de ſes deſirs & la fin de ſes peines, il donna tous les ordres néceſſaires, afin qu'on fit de nouveaux efforts contre cette place, & qu'on employât toute la vigilance poſſible pour empêcher ce Prince de ſortir de Montiel.

CHAPITRE XXX.

De la priſe du Roi PIERRE, *par le* Beſque de Vilaine, *comme il ſortoit furtivement du Château de* Montiel *pour ſe ſauver.*

LE Roi Pierre demeurant toujours renfermé dans le château de Montiel, & ne ſachant comment en ſortir ſans tomber dans les mains de ſes ennemis, choiſit le temps de la nuit pour ſon évaſion, il ſe promettoit de ſe dérober à leur vigilance, à la faveur des ténebres. Il ne voulut point s'embarraſſer de ſon équipage, de peur que cela ne le fit découvrir; mais ſeulement partir lui ſixieme, afin que marchant

marchans tous enſemble à fort petit bruit, ils pûſſent plus facilement ſurprendre ceux qui les obſervoient, & ſe couler furtivement juſqu'au près des murailles, où ils ſavoient qu'il y avoit une brêche, dont l'ouverture leur devoit ſervir de porte pour gagner les champs. Il ſe mit donc à pied avec les autres, tenans tous leurs chevaux par la bride, & deſcendans doucement de ce Château, ſitué ſur un haut rocher; ils arriverent ſans aucun danger juſqu'à ce mur qu'on avoit fait nouvellement bâtir exprès, pour fermer les iſſues qui pourroient faciliter la fuite de Pierre. Ils n'avoient pas mal débuté juſques là; mais par malheur ils rencontrerent quelques gens du Beſque de Vilaines, qui, ſe promenant au pied du Château, prêterent l'oreille au bruit qu'ils entendirent, & en donnerent avis au Beſque qui les renvoya ſur leurs pas avec ordre d'obſerver ce qui ſe paſſoit. Il fit en même-temps armer ſes troupes, ſur l'opinion qu'il avoit que les aſſiegés avoient envie de faire une ſortie. Ces gens lui vinrent rapporter qu'ils avoient vu ſix hommes approcher d'un mur où il y avoit un grand trou qui leur ouvroit le chemin de la campagne. Le Beſque s'imaginant que ce pouvoit être le Roi Pierre, ſe rendit auſſi-tôt ſur le lieu; & ſuivant pas à

pas un Cavalier qu'il ne pouvoit qu'entrevoir, il le ſaiſit au corps comme il alloit paſſer la brêche, en lui diſant : *Je ne ſai qui vous êtes, mais vous ne m'échaperez pas.* Pierre ſe mit ſur la défenſive, & tâcha de lui donner d'un poignard dans le ventre : mais le Beſque en ayant apperçu l'éclat, le lui arracha des mains, en jurant que s'il ne ſe rendoit ſur l'heure, il ne le marchanderoit pas, & que s'il faiſoit la moindre réſiſtance, il lui enfonceroit ſon épée juſqu'aux gardes.

Pierre ſe voyant pris, tâcha de fléchir le cœur du Beſque, en lui déclarant ſa miſere & ſon infortune, & lui déclinant ingénuement ſon nom; il le pria de lui ſauver la vie, lui promettant de lui donner trois villes, douze Châteaux & douze Mulets chargés d'or. Un autre plus intéreſſé que le Beſque, ſe ſeroit laiſſé tenter à de ſi belles offres : mais ces richeſſes ne furent point capables d'ébranler ſa fidélité. Ce brave Officier lui (71) répondit qu'il n'étoit point capable de faire une lâcheté ſemblable, & qu'il le meneroit à Henri. Ce fut alors que pour s'aſſurer de ſa perſonne, il le prit par le pan de ſa robe; le Vicomte de Roquebertin arriva, & voulut mettre auſſi la main ſur lui de peur qu'il n'échappât, s'offrant de le lier d'une corde s'il en étoit beſoin :

mais le Beſque le pria de le laiſſer ſeul avec ſa capture, l'aſſurant qu'il en viendroit à bout ſans le ſecours de perſonne. Le Vicomte indigné de ce que le Beſque ne vouloit pas partager avec lui l'honneur de l'avoir fait priſonnier lui dit qu'il ne l'avoit pas fait priſonnier de bonne guerre, mais par artifice & par ſurpriſe. Le Beſque le regardant fierement, lui répondit que s'il prétendoit lui en faire un crime, & l'accuſer de quelque ſupercherie dans cette priſe, il lui en feroit raiſon l'épée à la main quand il le voudroit; le Vicomte le radoucit en lui témoignant qu'il ne trouveroit pas ſon compte à ſe battre avec lui. Le Beſque mena donc cet illuſtre captif dans la tente d'Alain de la Houſſaye, qui s'eſtima fort honoré de ce qu'on l'avoit choiſi pour garder un dépôt de cette importance; il félicita le Beſque ſur le bonheur qu'il avoit eu de faire une ſi riche proie, lui diſant qu'on alloit ſouvent à la chaſſe ſans trouver un gibier de cette conſéquence, *& qu'il avoit bien rencontré coutel pour ſa gaîne.* Vilaines appella ſur-l'heure un de ſes veneurs, nommé Gilles du Bois, qu'il envoya auſſi-tôt avertir Henri, qu'il avoit dans ſes mains le Prince Apoſtat qui lui diſputoit ſa Couronne.

La joie que ce meſſager lui donna étoit ſi

grande, que pour le récompenſer de cette agréable nouvelle, il ſe dépouilla d'un beau manteau qu'il portoit, & le lui mettant dans les mains, il lui dit que ce préſent qu'il lui faiſoit n'approchoit pas de la conſidération qu'il s'étoit acquiſe auprès de ſa perſonne, en lui annonçant une choſe qui l'alloit rendre heureux pendant toute ſa vie. L'impatience qu'il avoit de voir ſon ennemi ſous ſa puiſſance, le fit monter précipitamment à cheval, ſans ſe ſoucier s'il étoit ſuivi de quelque cortege. Quelques-uns de ſes Officiers coururent pour le joindre; il alla droit à la tente d'Alain de la Houſſaye, dans laquelle il trouva le Beſque de Vilaines, & beaucoup d'autres Seigneurs qui s'étoient aſſemblés pour voir ce qu'ils feroient de Pierre. Quand Henri l'apperçut dans leurs mains, l'impatience qu'il avoit de s'en défaire, & la colere qui lui fit monter le ſang au viſage, lui firent porter la main ſur une dague qu'il avoit ſur lui, pour en poignarder le malheureux Pierre : mais le Beſque de Vilaines (72) lui retint la main pour l'en empêcher, en lui remontrant que Pierre étoit ſon priſonnier, & que les loix de la guerre vouloient qu'on lui en payât la rançon avant qu'il ſortit de ſes mains; & que tandis qu'il ſeroit en ſa puiſſance, il ne ſouffriroit pas qu'on

lui fit aucun outrage. Henri lui promit de le ſatisfaire là-deſſus au-delà même de ſon attente, & qu'il lui feroit compter des ſommes proportionnées à la qualité du priſonnier qu'il lui livreroit. Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Beſque à lui lâcher Pierre. Auſſitôt qu'Henri s'en vit le maître, il commença par lui taillader le viſage de trois coups de dague, avec leſquels il le mit en ſang. La honte & le déplaiſir que ce pauvre Prince eut de ſe voir ainſi maltraité, lui fit faire un coup de déſeſpoir; & ſans ſonger au déplorable état de ſa condition, qui le rendoit eſclave de ſon ennemi, il ſe jetta ſur lui, le coleta d'une ſi grande force & avec tant de rage, qu'ils tomberent tous deux à terre, Henri deſſous lui.

Ce dernier qui ne s'étoit pas déſaiſi de ſa dague, faiſoit les derniers efforts pour lui donner de la pointe dans le ventre : mais Pierre avoit une cotte de mailles qui le mettoit à l'épreuve des coups que Henri lui portoit, & tâchoit de lui arracher le poignard des mains : afin de l'en pouvoir percer à ſon tour. Bertrand (73) arriva. Ce fut alors que le *Bâtard d'Aniſſe* créature d'Henri courut à ſon maître & le prenant par la jambe il le releva : Pierre reſta couché par terre, & tiroit à ſa fin d'une bleſſure qu'il avoit re-

çue. Quand Henri le vit en cet état, il commanda qu'on lui tranchât la tête. Un Ecuyer Eſpagnol ſe préſenta & lui demanda la permiſſion de l'expédier pour ſe venger d'un pareil ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à ſon pere afin de jouir de ſa mere à coup ſûr. Henri lui fit ſigne de l'executer au plutôt, le Cavalier lui ſépara la tête du corps en préſence des aſſiſtants. Le tronc fut laiſſé ſur la place. L'Eſpagnol ficha la tête au haut de la hache dont il s'étoit ſervi pour obéir à l'ordre d'Henri qui fit couvrir le corps de ſon ennemi d'un méchant drap de bougran, & commanda qu'on le pendit à une tour du château de Montiel qui lui ouvrit ſes portes, & ſe rendit dès qu'il ſçut que Pierre pour lequel il tenoit, étoit demeuré priſonnier après ſa défaite.

Le ſupplice de ce Prince devoit rendre le calme à Henri, & le retablir ſur le thrône n'ayant plus de compétiteur qui le lui diſputât. On lui conſeilla de faire porter la tête de Pierre dans Séville, afin qu'en la montrant à tout le peuple de cette grande ville, il ne doutât plus de ſa mort. La choſe fut exécutée comme elle avoit été projettée. Les bourgeois voyant cette tête odieuſe, qui avoit cauſé tant de troubles, ne ſe contenterent pas de ſe ſou-

mettre à l'obéiſſance d'Henri, mais ils s'acharnerent avec tant de rage ſur ce pitoyable reſte de ce malheureux Prince, qu'ils le jetterent dans la riviere : afin qu'ôtant de devant leurs yeux un objet ſi odieux, la mémoire en fut abolie pour jamais. Henri ne croyoit pas qu'ils pouſſeroient ſi loin la haine qu'ils portoient à ſon ennemi, dont il vouloit faire voir la tête dans Tolède comme dans Séville : ſe promettant que les habitans ne balanceroient point à ſe rendre à ce ſpectacle qui les obligeroit à ne reconoître d'autre Souverain que lui ſeul. C'eſt la raiſon pour laquelle il eut fort ſouhaité d'avoir dans ſes mains cette preuve infaillible propre à lever tous les doutes qui pourroient reſter ſur la mort de ſon ennemi. Bertrand lui conſeilla de retourner inceſſamment au ſiége de Tolède pour finir la guerre par la priſe de cette ville qui tenoit encore pour Pierre. Toutes les places qu'il rencontra ſur ſa route lui ouvrirent leurs portes, & la Nobleſſe du plat pays lui vint préſenter ſes hommages. Les garniſons des fortereſſes lui en venoient préſenter les clefs, il ne reſtoit plus que Tolède, dont Bertrand méditoit la conquête pour couronner celles qu'il avoit déjà faites en faveur d'Henri.

Tandis que ce fameux Général y appliquoit ſes penſées, il vint un Gentilhomme de la part du Roi de France qui lui dit qu'il avoit ordre de ſon maître de lui marquer qu'il eût à ſe rendre au plutôt en perſonne à ſa Cour; & qu'il aſſemblât le plus de troupes qu'il pourroit parce que la France avoit un extrême beſoin de ſecours contre les Anglois qui ne ſe ſoucians point de garder la trêve faite avec eux s'étoient répandus dans le Boulonnois, dans la Guienne, & dans le Poitou, qu'ils ravageoient, & que Robert Knole s'étoit vanté de faire bientôt voir les Leopards d'Angleterre ſous les murailles de Paris. Bertrand lui répondit qu'il étoit étonné comment un ſi grand Prince ſouffroit ces avanies dans le centre de ſes Etats, ayant une ſi nombreuſe & ſi belle Nobleſſe dans ſon Royaume, qu'il pouvoit faire monter à cheval contre ſes ennemis. Le Gentilhomme l'aſſura que c'étoit bien l'intention de Sa Majeſté : mais qu'elle le vouloit mettre à la tête de ſes troupes, ſe perſuadant qu'elles ne pouvoient être commandées par aucun Général plus fameux, ni plus expérimenté que lui : que même ſon Maître avoit deſſein de lui donner l'épée de Connétable, parce que le Seigneur de Fiennes qu'il avoit honoré de cette pre-

miere dignité militaire, étoit ſi vieux & ſi caſſé qu'il n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions : enfin que la nouvelle qu'il lui annonçoit étoit ſi véritable qu'il la verroit confirmée par les patentes & les dépêches de Sa Majeſté dont il étoit porteur & qu'il avoit ordre de lui mettre en main. Bertrand ouvrit auſſitôt le paquet, il trouva qu'il s'accordoit mot pour mot avec tout ce que le Gentilhomme lui avoit avancé ſur la lecture que lui en fit ſon Sécretaire, car Bertrand comme j'ai déjà dit ne ſçavoit pas lire. Il combla ce député de préſens, & fit auſſitôt écrire au Roi qu'il alloit faire tout ce que Sa Majeſté lui commandoit ; il chargea le même Gentilhomme de lui porter cette réponſe.

Henri qui n'étoit pas encore maître de Tolède, ne s'accommodoit pas de cette nouvelle : il pria Bertrand avant de le quitter de vouloir finir ce qu'il avoit ſi généreuſement commencé, lui diſant qu'il ne reſtoit plus rien à prendre que Tolède, afin qu'il lui fût redevable de ſa Couronne entiére. Gueſclin brûloit d'envie d'aller au plutôt en France : mais il ne pouvoit honnêtement abandonner Henri qui le conjuroit de différer, parce qu'il ſçavoit que la préſence & la

réputation de Bertrand étoient d'un grand poids pour le ſuccès du ſiége. On tint donc Conſeil de guerre, & on délibéra ſur les moyens de ſe rendre maître de Tolède. Bertrand fut d'avis qu'il falloit préſenter devant cette ville l'étendard de Pierre, afin que les bourgeois à ce ſpectacle ne doutaſſent plus de ſa mort ou de ſa défaite. On ſuivit ſon conſeil, & quand le Gouverneur de la place apperçut cette enſeigne, il en demanda l'explication. Henri ſe préſenta pour demêler cette énigme en lui témoignant qu'on lui vouloit apprendre par là, que le Roi Pierre avoit été battu, pris, & non-ſeulement décapité, mais ſa tête jettée dans un bras de mer par les habitans de Séville, qui n'avoient pu ſouffrir devant leurs yeux cet objet de leur exécration. Le Gouverneur ne voulut point déférer à cette nouvelle; ſe perſuadant que cette enſeigne étoit contrefaite, & que c'étoit un piege qu'on lui avoit tendu pour l'obliger à ſe rendre ſur ce leurre groſſier. Il jura qu'il ne rendroit la place qu'à ſon Maître Pierre. Henri ſe voyant preſſé par Bertrand, tant il avoit d'empreſſement d'aller en France, répondit à ce Commandant, que ſi dans quatre jours il ne lui apportoit les clefs de Tolède, il le feroit

traîner ſur une claye, autour de la ville, comme il alloit ordonner qu'on fit par rapport à l'étendard de Pierre. En effet après l'avoir fait promener longtemps ſous les murailles de Tolède couché contre terre, il le fit déchirer aux yeux des aſſiégés & jetter dans un foſſé.

Ce ſpectacle, qui devoit intimider le Commandant, ne fit que l'animer : car il déclara qu'avant que de ſe rendre, les aſſiégés mangeroient de cinq hommes l'un, pour ſe garantir de la famine qui commençoit à les travailler. Ils avoient en effet déjà conſommé, chiens, chats, chevaux, & toutes les autres bêtes. Ils en étoient même réduits à ſortir la nuit en cachette pour paître les méchantes herbes qui croiſſoient auprès des foſſés. L'opiniâtreté de ce Gouverneur fut ſi grande, qu'il laiſſa périr de faim plus de trente mille hommes Chrétiens, Juifs & Sarrazins. Les aſſiégeans avoient tenté tous les artifices imaginables pour obliger la garniſon de Tolede à ſortir ſur eux, faiſans par deux fois ſemblant de ſe retirer, dans l'eſpérance que retournant tout à coup ſur les aſſiégés, ils pourroient rentrer avec eux pêle-mêle dans la ville, & s'en rendre les Maîtres par ce ſtratagême : mais les habitans de Tolede ne don-

noient point dans ces piéges. Bertrand ſe laſſant de ces longueurs, voulut prendre congé d'Henri pour aller à Paris auprès du Roi ſon Souverain qui l'avoit mandé : mais Henri le conjura tant de reſter encore juſqu'à ce que Tolede fût pris, qu'il ne put honnêtement s'en défendre ; & pour expédier l'affaire, il opina d'une maniere ſi ſenſée, que tout le monde ſe rendit à ſon avis. Il dit qu'il falloit envoyer l'Archevêque dans cette ville pour parler aux bourgeois, dont il étoit le pere & le paſteur, & leur faire ſerment, *la main ſur la poitrine*, que Pierre étoit mort. Il eſtima que la parole d'un ſi grand Prélat feroit plus d'effet dans leurs eſprits pour les engager à ſe rendre, que toutes les machines de guerre qu'ils avoient employées contr'eux, & que ſi les bourgeois ne vouloient pas déférer à l'autorité d'un homme dont le témoignage ne leur devoit point être ſuſpect, il falloit leur propoſer de députer quelques-uns d'eux pour aller à Seville s'informer de la vérité du fait.

L'Archevêque eut ordre d'aller ſe préſenter aux portes de la ville qui lui furent auſſitôt ouvertes ; il fit une remontrance ſi pathétique, & des ſermens ſi ſinceres, & ſi perſuaſifs, que le Gouverneur même n'oſant plus

douter de ce qu'il diſoit, invita les bourgeois à reconnoître Henri pour leur Maître & leur Souverain, puiſque Pierre étoit mort. Chacun témoigna l'empreſſement qu'il avoit à lui rendre hommage. Henri fit ſon entrée dans Tolede, où il fut reçu de ſes nouveaux ſujets avec beaucoup de reſpect & de joie. Le Commandant lui préſenta les clefs de ſa place avec bien de la ſoumiſſion, que ce Prince lui rendit généreuſement, en l'exhortant de lui être fidele à l'avenir comme il l'avoit été au Roi Pierre. La reddition de Tolede mit Bertrand dans une entiere liberté de ſe rendre en France, & de prendre congé d'Henri, qui lui fit de beaux préſens, pour reconnoître les importans ſervices qu'il lui avoit rendus, & qui n'alloient à rien moins qu'à lui remettre la couronne ſur ſa tête. Il le pria de trouver bon qu'il lui donnât quatre Chevaliers qui le ſuivroient juſqu'à la Cour de France pour préſenter à Sa Majeſté des joyaux & des bijoux qu'il avoit deſſein de lui envoyer, l'aſſurant que quand il auroit conquis le reſte de l'Eſpagne, il mettroit en mer une belle flotte pour le ſecourir contre les Anglois; & comme Bertrand projettoit de mener avec lui ſon frere Olivier, les deux Mauny, la Houſſaye, Carenlouet, & Guil-

laume Boitel pour l'expédition qu'il alloit faire en France, Henri lui témoigna qu'il lui feroit plaiſir de lui laiſſer au moins le Beſque de Vilaines & ſon fils, afin qu'il pût achever avec eux les conquêtes qu'il avoit à faire pour ſe rendre le Maitre abſolu de l'Eſpagne. Bertrand y donna les mains volontiers, & ſe ſépara de ce Prince avec toutes les démonſtrations de tendreſſe & d'amitié, ne pouvant tous deux retenir leurs larmes comme s'ils avoient eu un preſſentiment de ne ſe revoir jamais.

Gueſclin prit d'abord le chemin de ſon Duché de Molina pour mettre ordre à ſes affaires avant que de partir pour la France. Il dépêcha en attendant, un Courier au Roi pour le prier de lui pardonner, s'il avoit tardé ſi long-temps à le venir joindre avec toutes les forces qu'il alloit ramaſſer; l'aſſurant qu'il entreroit au plutôt dans ſon Royaume par l'Auvergne, & par le Berri pour donner bataille aux Anglois, & les chaſſer de la France. Le Roi perdoit patience, & lui envoyoit couriers ſur couriers, afin qu'il ſe hâtât de venir inceſſamment. Enfin, pour le preſſer encore davantage, il dépêcha Meſſire Jean Berguettes ſon grand Chambellan, pour lui venir donner avis qu'il

n'y avoit point de temps à perdre ; que la France avoit plus beſoin que jamais d'un prompt ſecours, parce qu'il étoit entré dans la Picardie plus de vingt mille Anglois ſous la conduite de Robert Knole, & que Thomas de Granſon, Hugues de Caurelay, Creſſonval, Gilbert Guisfard, & Thomelin Toliſſet, avec beaucoup d'autres Généraux, avoient déjà percé juſques dans le fonds de la Champagne, & de la Brie : que d'ailleurs le Prince de Galles étoit en campagne à la tête de bonnes troupes pour faire la guerre au Duc d'Anjou, qui ſe trouvoit fort preſſé ; & qu'enfin toute la France alloit devenir la proye des Anglois ; que ſa propre gloire & ſon intérêt particulier l'appeloient à cette expédition, puiſqu'il ne ſeroit pas plutôt arrivé à la Cour, que Sa Majeſté lui mettroit entre les mains l'épée de Connétable. Bertrand répondit qu'un ſi grand Roi lui faiſoit plus d'honneur qu'il n'en meritoit ; qu'il alloit faire toutes les diligences poſſibles pour le ſatisfaire, mais qu'il étoit néceſſaire qu'il s'aſſûrât auparavant de la forteresſe de Soria, devant laquelle il alloit mettre le ſiége ; & qu'auſſitôt qu'il l'auroit priſe, il paſſeroit par le Languedoc, pour prêter la main au Duc d'Anjou, que le Prince de Galles harceloit ;

que de là il ſe rendroit à grandes journées auprès de Sa Majeſté, pour lui donner des preuves de ſon zele & de ſon obéiſſance, & ſacrifier ſa vie pour ſon ſervice.

Ce fut dans cette vue qu'il s'alla préſenter devant cette fortereſſe, que ſes deux couſins, Alain & Jean de Beaumont aſſiégoient, & ne pouvoient prendre, quelques aſſauts qu'ils euſſent donnés, parce que les aſſiégés ſe défendoient avec une opiniâtreté invincible. Ils avoient déjà paſſé en vain deux mois devant cette place; mais Bertrand ſe perſuadant qu'on avoit pris de fauſſes meſures, ou qu'il y avoit eu trop de tiédeur du côté des aſſiégeans, dit en ſon patois à ſes deux couſins: *A Dieu le veut & à S..Yves, nous arons ces gars; ainçois que repairons en France.* Il fit auſſitôt ſonner la charge, & tirer contre les aſſiégés ſi fortement & ſi long-temps, que ceux des remparts n'oſoient ſe découvrir tout à fait, mais ſe contentoient de laiſſer tomber ſur les aſſiégeans qui ſe trouvoient au pied des murailles des pierres d'une prodigieuſe groſſeur & des pieces de bois fort épaiſſes, pour les accabler ſous leur peſanteur; ſi bien, que beaucoup de ſoldats en étoient écraſés, ou du moins fort endommagés. Bertrand s'appercevant que cela les rebutoit

rebutoit, leur faiſoit reprendre cœur, en leur diſant que les bons vins étoient dans la place ; qu'il leur abandonneroit le pillage s'ils la pouvoient prendre ; qu'il y avoit là beaucoup d'or & d'argent qui ſeroit entr'eux partagé fidélement ; ſi bien qu'il n'y auroit pas un ſoldat qui ne retournât riche en France, avec chacun deux ou trois bons chevaux, comme s'ils étoient Chevaliers. Ces amorces les firent retourner à la charge avec une nouvelle vigueur montant ſur des échelles, & ſe couvrant la tête & le corps de leurs boucliers. Bertrand voulut auſſi payer de ſa perſonne & ſe mela avec eux pour les encourager par ſa préſence. Tous les braves ſe mirent de la partie : le Seigneur de la Houſſaye, les deux Mauny déſirerent partager la gloire de cette action. Les ſoldats voyant leurs Généraux affronter ce péril, coururent en foule au pied des murailles pour monter à l'aſſaut.

Il y eut un Chevalier nommé Bertrand qui s'appelloit ainſi, parce qu'il avoit été tenu ſur les fonds par Gueſclin, qui ne voulant point dégénerer de la valeur de ſon parain, demanda l'Enſeigne de ce fameux Général, & fut aſſez heureux pour monter au travers d'une grêle de coups ſur le haut

d'un mur, où il planta l'étendard de Bertrand. Trois cens ſoldats le ſuivirent, & le joignirent ſur le même rampart, crians : *Gueſclin.* Les aſſiégés voyans leurs ennemis ſur les murailles, & croyant tout perdu pour eux ſe mirent à genoux, & crierent : *Miſéricorde !* Ils ne balancerent plus à faire l'ouverture de leurs portes à ce grand Capitaine qui ſe ſaiſit de cette place, dans laquelle il trouva beaucoup d'Eſpagnols qui avoient déſerté le parti d'Henri pour embraſſer celui de Pierre. Il leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya dans cet état à ce Prince, qui ſe ſouvenant de leur défection, les fit tous pendre auſſitôt qu'ils furent arrivés à Burgos, où il tenoit ſa Cour.

Cette conquête fut la derniere que Bertrand fit en Eſpagne. Il ne ſongea plus qu'à ſe rendre au plutôt auprès du Roi de France, qui l'attendoit avec impatience. Il congédia ce qu'il avoit d'Eſpagnols dans ſes troupes, & ſe réſerva ſeulement les François & les Bretons. Il combla les premiers de largeſſes & de préſens, en les renvoyant dans leur pays, & promit aux ſeconds de grandes récompenſes, s'ils ſervoient bien leur Souverain contre les Anglois, qui prétendoient ſe rendre Maîtres de la France, & y faiſoient

d'étranges ravages. Comme il ſe diſpoſoit à partir, le Maréchal d'Endreghem (74) arriva de la part du Roi ſon Maître, pour lui dire qu'il ſe hâtât, & que tout le Royaume lui tendoit les bras pour lui demander du ſecours contre ſes ennemis, qui l'alloient mettre à deux doigts de ſa ruine, s'il ne venoit en diligence rétablir les affaires par ſa préſence & par ſon courage. Bertrand avoua de bonne foi qu'il étoit confus de l'honneur que lui faiſoit Sa Majeſté d'avoir jetté les yeux ſur lui plutôt que ſur un autre pour une expédition de cette importance : qu'il etoit au déſeſpoir de ne s'être pas plutôt rendu auprès de ſa perſonne : que c'étoit pour la ſixième fois que ce ſage Prince lui avoit envoyé des meſſages pour le ſolliciter de venir, & que ſans des affaires importantes qu'il avoit fallu conſommer, il auroit obéi ſur le champ. Il ajoûta qu'il s'étonnoit comment Sa Majeſté n'avoit pas fait un bon corps d'armée pour repouſſer ces étrangers qui le venoient inquiéter juſques dans le centre de ſes États. Le Maréchal lui répondit que c'étoit l'intention du Roi ſon Maître, qui l'attendoit avec impatience pour le mettre à la tête de toutes ſes troupes, & qu'on avoit laiſſé tout en ſuſpens juſqu'à ſon arrivée. La

Nobleſſe & les peuples de ce grand Royaume ſoupiroient après ſa préſence, & même le Seigneur de Fiennes Connétable de France, ne pouvant plus, à cauſe de ſon grand âge, ſoutenir le poids de cette dignité, vouloit l'abdiquer entre les mains du Roi, lui déclarant qu'il n'y avoit perſonne dans ſes États plus capable de lui ſuccéder dans cette charge que Bertrand du Gueſclin : que toute la France unanimement jettoit les yeux ſur lui pour lui voir porter l'épée de Connétable.

Gueſclin ſçut bon gré au Maréchal de ſes louanges, & l'aſſûra qu'il iroit de ce pas en France avec lui ; mais qu'il étoit perſuadé que ſi le Roi vouloit être bien ſervi dans la guerre, il falloit commencer par bien payer les ſoldats qui s'enrôleroient ſous ſes enſeignes ; & que ſi Sa Majeſté lui donnoit la dignité de Connétable, il n'en vouloit recevoir l'épée qu'à ce prix.

Il donna enſuite un repas ſuperbe à ce Maréchal ; montant enſemble à cheval, ils firent une ſi grande diligence, qu'ils arriverent en peu de temps dans le Comté de Foix. Bertrand n'étoit ſuivi que de cinq cens hommes ; mais tous gens de choix & d'élite. Le Comte leur fit toutes les honnêtetés ima-

ginables, juſques-là même, qu'ayant appris qu'ils venoient chez lui, il voulut aller au-devant d'eux pour leur faire honneur (75). Il ne ſe contenta pas de les avoir bien régalés; il les conduiſit en perſonne juſqu'à *Motendour*. Il fit mille careſſes à Bertrand, lui diſant qu'il ne connoiſſoit point au monde de plus grand Capitaine que lui; mais qu'il avoit à ſe plaindre de ſon frere, qui ſervant ſous le Comte d'Armagnac, ſon ennemi, lui avoit cauſé beaucoup de dommages & de troubles.

Bertrand diſculpa ſon frere (76) auprès de ce Prince, en lui répondant qu'il avoit rempli ſon devoir, & que quand un Gentilhomme avoit une fois embraſſé un parti, il le devoit ſoutenir juſqu'au bout, & que s'il en uſoit autrement, on auroit ſujet de le blâmer, & de l'accuſer même de lâcheté. Le Comte ſe le tint pour dit, & ſçachant qu'un tel Capitaine lui ſeroit d'un grand ſecours dans la guerre qu'il avoit à ſoutenir contre le Comte d'Armagnac, il eſſaya de l'engager à ſon ſervice, en lui promettant un mulet chargé d'autant d'or qu'il en pourroit porter. Gueſclin lui fit connoître qu'ayant des engagemens avec le Roi de France, il ne pouvoit pas ſervir deux maîtres; mais que ne pou-

vant pas lui prêter ſon bras, ni ſon épée ; il lui offroit ſa médiation pour l'accommoder avec le Comte d'Armagnac : & que ſi ce Prince ne vouloit pas y entendre, il retireroit ſon frere de ſon ſervice, & le meneroit en France avec lui pour combattre contre les Anglois. Le Comte de Foix fut ſatisfait des réponſes de Bertrand, qui ſe rendit à grandes journées dans le Languedoc, où il aſſembla ſous peu de temps ſept mille cinq cens hommes, avec leſquels il s'empara de pluſieurs villes & châteaux : ces préliminaires rendirent ſon nom ſi fameux & ſi redoutable, que ſur ſa route tous les Gouverneurs apportoient leurs clefs, & que Bertrand faiſoit prêter aux bourgeois le ſerment de fidélité pour le Roi de France.

Sa réputation s'étendit ſi loin à la nouvelle de ſes premiers progrès, que le Duc d'Anjou, ſur les terres de qui il paſſa, lui dit qu'en quinze jours ſeuls il avoit donné plus d'allarmes aux Anglois, qu'il ne pourroit faire lui même en un an tout entier. Il l'avertit qu'il étoit néceſſaire qu'il fît diligence, parce que Robert Knole marchoit droit à Paris à la tête de vingt mille Anglois, ayant déjà paſſé la riviere de Seine au-deſſus de Troyes, & que le Roi l'attendoit pour lui

donner l'épée de Connétable, ſachant qu'elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains que les ſiennes. Bertrand ne s'entêta point de ces louanges, mais tâcha de ſoutenir de ſon mieux la réputation qu'il avoit acquiſe, & prenant congé du Duc avec le Maréchal d'Endreghem, il alla coucher à Pierregort (77), où il trouva *Galleran*, frere du Comte *de Jonas* qui lui fit le meilleur accueil, & le régala magnifiquement.

Auſſitôt qu'il ſe fut levé de table, comme il n'avoit dans l'eſprit que la guerre qu'il alloit entreprendre contre les Anglois, pour purger la France de ces dangereux ennemis, il s'aviſa de monter au haut d'un donjon pour découvrir le clocher d'une Abbaye que les Anglois avoient fortifiée. Le ſoleil qui brilloit lui fit reconnoître leurs enſeignes, où les Léopards étoient ſemés d'or, & qui voltigeoient autour de ce clocher. Il fut étonné d'apprendre que les Anglois étoient ſi voiſins du lieu où il avoit couché, & qu'ils étoient ſi bien retranchés dans cette Abbaye, que depuis un an on n'avoit pas pu les en chaſſer. Il jura St. Yves qu'il ne ſortiroit point de là qu'il n'eût emporté ladite Abbaye, dans laquelle il vouloit ſouper le ſoir même, & y rétablir les Religieux avec leur

Abbé. Cet homme intrépide n'eut pas plutôt deſcendu de la tour qu'il aſſembla ſes gens; il les avoit diſperſés dans les villages tout autour; il leur ordonna de ſe tenir prêts pour marcher au premier ſon de la trompette. Il leur commanda de faire proviſion de cent échelles au moins. Galleran voulut faire tranſporter par charroi quelques machines de guerre pour tâcher d'entâmer les murailles épaiſſes de cette Abbaye, mais Bertrand lui aſſura qu'il n'en avoit pas beſoin; que cela les tiendroit trop longtemps, & qu'il choiſiroit une voye ſi courte, qu'il eſpéroit le ſoir même être dans l'Abbaye.

Sa maxime étoit avant que d'attaquer une place, de parler toujours au Gouverneur, afin qu'en l'intimidant & le menaçant, il penſât plus de deux fois au parti qu'il avoit à prendre : il s'approcha donc des barrieres, & dit au Commandant qu'il eût à lui rendre le fort au plutôt, & que s'il prétendoit arrêter une armée Royale devant ſa bicoque, il lui en couteroit la vie qu'il lui feroit perdre ſur un gibet. Le Commandant ne tint pas grand compte de ce diſcours, & lui répondit fiérement qu'il ne trouveroit pas à cueillir des lauriers en France ſi facilement qu'il avoit fait en Eſpagne; & que bien qu'il

fût ce redoutable Bertrand dont tout le monde parloit avec tant d'eſtime, il eſperoit lui faire une réſiſtance ſi forte, qu'on ſeroit à l'avenir moins prévenu en ſa faveur. Cette repartie choqua fort Gueſclin, qui fit auſſitôt ſonner la trompette, combler les foſſez de terre & de feuilles, & cramponner des échelles contre les murs, afin que ceux qui ſe mettroient en devoir d'y monter, s'y tinſſent plus ferme. Quand tout fut ainſi diſpoſé, Gueſclin dit à ſes gens dans ſon langage du quatorzieme ſiécle : *Or avant ma noble meſnie à ces ribaux gars, à Dieu le veut ils mourront tous.* Pour les encourager encore davantage, il leur promit de leur donner le butin qu'ils feroient dans cette Abbaye, qu'ils pourroient enſuite partager entr'eux. Il ne ſe contenta pas de les exciter à bien faire, il voulut leur en montrer lui-même l'exemple. Il prit une échelle comme le moindre ſoldat, & monta deſſus avec autant de flegme que s'il mettoit le pied ſur les degrés d'un eſcalier. Galleran voyant cette action ſi extraordinaire, fit le ſigne de la croix, en diſant au Maréchal d'Endreghem, *Dieu quel homme eſt-ce la!* Le Maréchal l'aſſura qu'il ne s'en étonnoit aucunement, puiſqu'il étoit né pour de ſemblables entrepriſes, & que ſi ce Bertrand

étoit Roi de Jéruſalem, de Naples, ou de Hongrie, tous les Payens ne ſeroient point capables de lui réſiſter, & que la France étoit bienheureuſe d'avoir trouvé dans la conjoncture préſente un tel défenſeur.

Les autres Généraux eurent honte de voir Bertrand dans le péril, ſans le partager avec lui. Jean de Beaumont, les deux Mauny, le Maréchal (78)& Galleran s'expoſerent comme lui. Les aſſiégés jettoient ſur eux des barres de fer toutes rouges, de la chaux vive, & des barrils tout remplis de pierres. Mais toute cette réſiſtance, quelque vigoureuſe qu'elle fût, ne les empêcha pas de monter & d'entrer dans la place, où Bertrand rencontrant le Gouverneur, lui fendit la tête en deux d'un grand coup de hache. Cet affreux ſpectacle épouvanta ſi fort la garniſon Angloiſe, qu'elle ſe rendit auſſitôt à diſcrétion. Bertrand ſe laiſſa fléchir aux prieres de ces malheureux; il ſe contenta d'en donner la dépouille à ſes ſoldats, & de la voir partager devant lui. Le ſoir même il voulut ſouper comme il avoit dit, dans l'Abbaye, il y rétablit les Moines dès le lendemain. Après qu'il y eut ſejourné deux jours pour mettre ordre à tout, il jetta de bonnes troupes dans les forts qu'il avoit conquis; il

renvoya le Maréchal en Cour, qui vint à grandes journées à Paris, & s'en alla mettre pied à terre à l'hôtel de St. Paul, où Charles-le-Sage logeoit alors. Il lui fit un récit de la valeur extraordinaire de Bertrand, & des grandes actions qu'il lui avoit vu faire. Ce diſcours ne fit qu'irriter la démangeaiſon qu'avoit le Roi, de voir un ſi grand homme, & de l'employer au plutôt contre Robert Knole, dont les troupes ravageoient le Gâtinois, & vinrent brûler des maiſons juſques dans Saint-Marceau, qui n'étoit pas alors un fauxbourg de Paris, mais un village aſſez proche de là.

Tout Paris étoit en allarmes, il y avoit bien dix mille hommes de garniſon dedans, ſans le grand peuple capable de porter les armes, outre quantité de Seigneurs qui s'étoient enfermés dans la ville, dont étoient le Duc d'Orléans oncle du Roi, les Comtes d'Auxerre, de Sancerre, de Tanquarville, de Joigny, de Dammartin, de Ponthieu, de Harcourt & de Braine, le Vicomte de Narbonne & ſon frere, les Seigneurs de Fontaine & de Sempy, Gauthier du Châtillon, Oudart de Renty, & Henri d'Eſtrumel; ſi bien que tous ces Seigneurs pouvoient ſortir de Paris à la tête de quarante mille hommes,

la ville étant d'ailleurs ſuffiſamment gardée; mais le Roi ne vouloit rien hazarder juſqu'à ce que Bertrand fût venu, voulant profiter de l'exemple des Rois Philippes de Valois, & Jean ſes prédéceſſeurs, qui pour avoir tout riſqué fort mal à propos, avoient mis la Couronne de France à deux doigts de ſa ruine. Il laiſſa donc morfondre les Anglois devant Paris; ils manquerent bientôt de fourages & de vivres, & furent contraints de ſe retirer & de tout abandonner (79). Ce ſage Prince les fit ſuivre par ſes troupes qui prenoient bien à propos l'occaſion de les charger: ſi bien qu'il en défit plus de cette maniere que s'il eût pris le parti de les combattre en bataille rangée.

CHAPITRE XXXI.

De la cérémonie qui ſe fit en l'hôtel de St. Paul à Paris, par Charles le Sage *Roi de France, en donnant l'épée de Connétable à* Bertrand, *qui ſous cette qualité donna le rendez-vous à toutes ſes troupes dans la ville de* Caën, *pour combattre les Anglois.*

Bertrand ſçachant que les Anglois, jaloux de ſa gloire & de ſa valeur, le faiſoient épier

ſur le chemin pour le ſurprendre, arriva ſeulement lui douzième à Paris, vêtu d'un gros drap gris, afin d'être moins reconnu ſur ſa route. Cette nouvelle engagea le Roi Charles à lui envoyer ſon grand Chambellan, qui s'appelloit *Bureau de la Riviere*, pour lui faire honneur & venir au devant de lui. Ce Seigneur s'y fit accompagner de beaucoup de Chevaliers de marque pour rendre la cérémonie plus illuſtre, & comme il avoit un grant talent dans la ſcience du monde, il s'acquitta très-dignement de ſa commiſſion, faiſant à Bertrand toutes les honnêtetés imaginables, & lui rendant par avance les reſpects qui ſont attachez à la dignité de Connétable qu'il alloit poſſéder.

Les avenuës de Paris, les ruës & les fenêtres de cette grande ville regorgeoient de monde qui vouloient voir ce fameux Bertrand du Gueſclin, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Europe. Il alla deſcendre à l'hôtel de St. Paul, où le Roi l'attendoit aſſis ſur un fauteuil au milieu de ſes courtiſans. Auſſitôt qu'il fut entré dans ſa chambre, Bertrand fléchit le genou devant ſon Souverain, qui ne le voulant pas ſouffrir dans cette poſture, lui commanda de ſe relever, & le prenant par la main, lui dit

qu'il étoit le bien venu ; qu'il y avoit long-temps qu'il l'attendoit avec impatience, ayant un extrême beſoin de ſa tête & de ſon épée, pour repouſſer les Anglois, qui faiſoient d'étranges ravages dans ſon Royaume : qu'on en pouvoit voir les triſtes effets en montant au clocher de Ste. Genevieve : que connoiſſant ſa bravoure, ſon bonheur & ſon expérience dans la guerre, il avoit jetté les yeux ſur lui, pour lui confier le commandement de ſes troupes, & que pour l'encourager à s'en bien acquiter, il avoit réſolu de l'honorer de la plus éminente dignité de ſon Royaume, en lui donnant l'épée de Connétable.

Bertrand qui n'étoit pas homme à ſe laiſſer éblouir d'une vaine eſpérance, prit la liberté de demander au Roi ſi le Seigneur *de Fiennes* n'étoit pas encore en poſſeſſion de cette grande charge. Sa Majeſté lui dit que ſon couſin de Fiennes l'avoit fort bien ſervi, mais que ſa caducité ne lui permettant plus de ſoutenir les fatigues de ce glorieux & pénible emploi, il lui avoit rendu l'épée de Connétable, en lui diſant qu'il ne pourroit jamais trouver perſonne plus capable de lui ſuccéder que Bertrand. Celui-ci fit voir ſon grand ſens & ſon jugement dans la répartie

qu'il fit à ſon Souverain ; car quoiqu'il ne doutât pas qu'il n'en pût diſpoſer indépendamment de tout autre, cependant comme il prévoyoit que cette éminente dignité lui alloit attirer des jaloux, il fut bien aiſe que le choix que Sa Majeſté faiſoit de ſa perſonne fût autoriſé du Conſeil même, compoſé des premieres têtes de tout ſon Royaume. C'eſt la grace qu'il prit la liberté de lui demander, en le ſuppliant d'en faire le lendemain la propoſition devant ceux qu'elle avoit accoutumé d'appeller auprès de ſa Perſonne, pour prendre leurs avis dans les affaires les plus importantes. Ce ſage Prince bien loin de ſe choquer d'une condition qui devoit lui ſembler inutile, puiſque tout dépendoit abſolument de lui, voulut bien par condeſcendance déférer à l'avis de Bertrand, qu'il embraſſa d'une maniere ſincere, & qui marquoit l'attachement qu'il avoit pour ce Général. Il eut la bonté de le faire ſouper à ſa table, & de lui donner un appartement dans ſon hôtel, où l'on avoit fait tendre une chambre pour lui, fort richement tapiſſée d'un drap tout ſemé de fleurs de lys d'or.

Le lendemain ce Prince après avoir entendu la Meſſe, aſſembla ſon Conſeil, où ſe rendirent pluſieurs Ducs, Comtes, Barons & Che-

valiers, le Prévôt de Paris & des Marchands, & grande partie des plus notables bourgeois de cette capitale. Il leur repréſenta les hoſtilités que les Anglois faiſoient dans ſes Etats, & le beſoin preſſant dans lequel on étoit d'y apporter un prompt remede : qu'il n'en avoit point imaginé de plus ſouverain pour arrêter le cours de tant de malheurs, que de choiſir au plutôt un Connétable, qui put par ſa valeur & ſon expérience, rétablir les affaires de ſon Royaume : qu'ils n'étoient tous que trop perſuadés qu'il n'avoit pas beſoin de leur conſentement pour diſpoſer de cette charge, puiſqu'il le pouvoit faire de ſa pleine puiſſance & autorité Royale; mais qu'il avoit voulu faire ce Connétable de concert avec eux : que le Seigneur de Fiennes n'en pouvant plus faire les fonctions, à cauſe de ſon grand âge, avoit donné ſa démiſſion en préſence des premiers Seigneurs de ſa Cour, en lui témoignant que dans le pitoyable état où la France étoit réduite alors, il n'y avoit perſonne plus capable de la relever de ſon accablement que Bertrand du Gueſclin. Ce Prince n'eut pas plutôt prononcé ſon nom, que tout ſon Conſeil opina comme lui; mais avec une ſi grande prédilection pour Bertrand,

trand, que le choix de ſa perſonne fut fait unanimement. Le Roi le fit donc venir en leur préſence, & lui préſenta devant cette illuſtre aſſemblée l'épée de Connétable. Bertrand la reçut avec beaucoup de ſoumiſſion; mais il proteſta que c'étoit à condition *que ſi aucun traître en ſon abſence, par trahiſon, ou loberie rapportoit aucun mal de lui, il ne croiroit point le rapport; ne jà ne lui en feroit pis, juſqu'à ce que les paroles fuſſent relatées en ſa préſence.* Le Roi lui promit qu'il lui réſerveroit toujours une oreille pour entendre ſes juſtifications contre les calomnies qu'on voudroit intenter contre lui.

Bertrand ſatisfait des honnêtetés de S. M. ne ſongea plus qu'à remplir dignement les devoirs de ſa charge; tous les Officiers de l'armée vinrent lui rendre leurs reſpects, & le ſaluer ſous cette nouvelle qualité de Connétable. Comme l'argent eſt le nerf de la guerre, il commença par demander au Roi de quoi payer la montre de quinze cens hommes d'armes pour deux mois, lui remontrant qu'il étoit néceſſaire d'ouvrir ſes coffres, pour lever inceſſamment beaucoup de troupes capables de tenir tête à plus de trente mille Anglois; & que quand elles étoient mal payées, non-ſeulement elles avoient de la tiédeur pour le

ſervice, mais ne ſongeoient qu'à piller & ruinoient le plat pays ſous le ſpécieux prétexte de n'avoir point reçu leur ſolde. Ce brave Général ayant ainſi diſpoſé l'eſprit de ſon Maître, à ne rien épargner pour la conſervation de ſa Couronne & de ſes états, s'en alla droit à Caen, comme au rendez-vous qu'il avoit marqué pour y aſſembler un gros corps de troupes. Chacun courut en foule pour le joindre, tant on avoit d'empreſſement de ſervir ſous un ſi fameux Capitaine. Il recevoit tous ceux qui vouloient s'engager, & bien que Sa Majeſté lui eut donné peu d'argent pour faire des levées, quand il en eut employé les deniers, il vendit ſa vaiſſelle ſes bijoux & joyaux d'or & d'argent qu'il avoit apportés d'Eſpagne, pour ſoutenir la dépenſe qu'il falloit faire pour enrôler beaucoup de ſoldats.

Les Généraux les plus diſtingués, ſe rendirent auprès de lui comme à l'envi les uns des autres; les Comtes du Perche, d'Alençon, le Maréchal d'Endreghem, Olivier de Cliſſon, dont le bras étoit ſi fort redouté des Anglois, qu'ils l'appelloient le *Boucher de Cliſſon*, Meſſire Jean de Vienne, Amiral, Jean & Alain de Beaumont, & Olivier du Gueſclin, frere du Connétable, vinrent tous

à Caen pour recevoir ſes ordres, & conférer avec lui ſur l'état préſent des affaires. Il les régala magnifiquement ; & ce qui rendit encore le feſtin plus agréable, ce fut la préſence de ſa femme qui ſe trouva là ; tout le monde admira ſa ſageſſe, ſa beauté, ſes réparties judicieuſes & ſpirituelles. Elle étoit, comme nous avons dit, univerſelle en toute ſorte de ſciences ; & même elle avoit une connoiſſance preſque infaillible de l'avenir, dont elle donna quelques preuves, quand elle avertit ſon mari que le jour de la bataille d'Auray, où il fut pris, devoît être malheureux pour lui. Bertrand donna, le lendemain, les ordres, à ce que chacun ſe tint prêt à venir dans trois jours à *Vire* avec lui, pour une prompte expédition qu'il méditoit. Tout le monde ſe mit en état de le ſuivre, & ſe prépara de ſon mieux, afin que le ſervice ſe fit au gré de ce nouveau Connétable. Etant ſur le point de monter à cheval, il prit congé de la Dame ſa femme, à laquelle il donna le choix, ou de reſter à Caen, ou de s'aller retirer en Bretagne, à ſa ſeigneurie de la Roche d'Arien, la conjurant de ſe ſouvenir de lui dans ſes prieres, & de recommander à Dieu ſa perſonne & la Juſtice de la cauſe pour laquelle il alloit combattre.

La dame le ſupplia de ne ſe point commettre dans les jours auxquels elle lui avoit témoigné qu'il y avoit quelque fatalité attachée. Gueſclin lui promit d'y faire les réflexions néceſſaires, plutôt par la complaiſance qu'il avoit pour elle, que pour la foi qu'il eut pour toutes ces ſortes de prédictions. Il partit de Caen à la tête de ſon armée.

Toute cette armée vint camper auprès de Vire ou les Généraux ſe logerent. Tandis que Bertrand faiſoit alte, les Anglois étoient à *Pontvallain* commandés par Thomas de Granſon, Lieutenant du Connétable d'Angleterre. Il avoit dans ſon armée beaucoup de Chevaliers, qui s'étoient acquis une grande réputation dans la guerre; *Hugues de Caurelay, Creſſonval, Gilbert Guiffard, David Hollegrave, Hennequin, Acquet, Geoffroy Ourſelay, Thomelin Foliſſet, Richard de Rennes, Eme, Nocolon de Bordeaux, Alain de Bouchen, & Mathieu de Radmain*, tenoient les premiers rangs ſous ce Général, qui, n'oſant rien entreprendre à leur inſçu, trouva bon de les conſulter ſur ce qu'il avoit à faire, leur témoignant que quoiqu'il eut le commandement ſur eux, il étoit perſuadé qu'ils avoient incomparablement plus d'expérience que lui dans la guerre, & que c'étoit dans cet eſprit

qu'il les avoit tous aſſemblés, pour prendre leurs avis ſur l'état préſent des affaires, ayant à combattre le fameux Bertrand du Gueſclin, qui s'étoit rendu la terreur de toute l'Europe par les mémorables expéditions qu'il y avoit faites, & dont le nom ſeul étoit ſi redoutable, qu'il jettoit la frayeur & la crainte dans l'ame de ſes ennemis. Il ajouta qu'il avoit appris de bonne part qu'Olivier de Cliſſon marchoit avec lui pour leur donner combat, & que ce dernier étoit un autre Bertrand en valeur, & qu'on n'appelloit pas ſans raiſon *le Boucher de Cliſſon*, parce que c'étoit un Capitaine qui faiſoit un étrange carnage, quand il étoit dans une mélée : qu'il avoit abandonné le Prince de Galles dont il s'étoit auparavant reconnu vaſſal par l'hommage qu'il lui avoit fait, & que cette perfide défection diminuoit beaucoup les forces de leur parti, où la préſence de Cliſſon avoit toujours été d'un grand poids.

Hugues de Caurelay prenant le premier la parole, avoua que Bertrand étoit le premier Capitaine de ſon ſiecle, qu'il en avoit éprouvé cent fois la valeur & l'expérience, ayant ſouvent partagé les périls de la guerre avec lui; qu'ils avoient toujours eu durant ce temps de grandes liaiſons d'intelligence & d'amitié:

mais que les intérêts de ſon Prince lui devant être plus chers que ceux de ſon ami particulier, il falloit ſonger aux moyens de vaincre un ennemi ſi redoutable, & que pour y parvenir, il croyoit qu'il étoit important de tirer de toutes les garniſons voiſines le plus qu'ils pourroient de ſoldats pour renforcer leurs troupes, afin de ſe mettre en état de faire un plus grand effort contre les François, & que *Creſſonval* & lui pourroient fort bien faire cette manœuvre, tandis qu'on envoyeroit un Trompette à Bertrand pour lui demander bataille, & marquer un jour, de concert avec lui, dans lequel les deux armées en viendroient aux mains. Cet avis étoit ſi judicieux & ſi ſenſé, qu'il fut univerſellement reçu de tout le monde. Thomas de Granſon fut le premier à le goûter, & tous les Seigneurs y donnerent enſuite les mains. Creſſonval avec Hugues de Caurelay furent ſecrettement détachés pour aller dans les places raſſembler le plus qu'ils pourroient de monde & l'en tirer pour groſſir leur armée. Hugues de Caurelay, afin d'amuſer Bertrand pendant qu'il feroit de ſon côté les diligences néceſſaires pour amaſſer des ſecours, envoya l'un de ſes gardes à Vire avec ſes dépêches, pour demander bataille à Bertrand, & con-

venir avec lui d'un jour. Le garde arriva bientôt devant cette place, qu'il vit environnée d'enſeignes, de tentes & de hutes couvertes de feuillées. Tout y retentiſſoit du bruit des trompettes, & le camp lui paroiſſoit rempli de tant de ſoldats, qu'il ne croyoit pas que les Anglois fuſſent en aſſez grand nombre pour meſurer leurs forces avec celles des François.

Tandis que ce Cavalier avançoit, il apperçut un autre Trompette qui portoit les armes de Gueſclin ſur ſa caſaque, & qui revenoit du Mans, ou ſon Maître l'avoit envoyé. Celui-ci voyant que l'Anglois avoit auſſi ſur ſa cotte d'armes celles de Thomas Granſon Général des ennemis, la curioſité lui fit naître l'envie de l'approcher pour ſçavoir quel étoit le motif qui l'amenoit en ces quartiers. L'autre lui répondit qu'il lui donnoit à deviner quel étoit le ſujet de ſon meſſage : c'eſt apparemment pour demander bataille, lui dit le garde de Gueſclin ; comptez que vous l'aurez, ajoutant dans ſon patois, *car je connois Monſeigneur à tel, qu'il ne vous en faudra, ne que Mars en Carême.* Ces deux hommes s'étant ainſi joints, continuerent leur route, déviſant enſemble ſur la valeur & le courage de leurs Maîtres. Ils arriverent enfin

à Vire, dont on leur ouvrit le château pour les faire parler à Bertrand, qu'ils trouverent ſe promenant dans la cour de ce lieu; il s'entretenoit avec les Chefs & les principaux Seigneurs de l'armée, dont étoient le Comte de S. Paul & ſon fils, le Seigneur de Raineval & Roulequin ſon fils, Oudard de Renty, le Maréchal d'Endreghem, Olivier de Cliſſon, Jean de Vienne & les deux Mauny. Le Trompette de Bertrand préſenta celui de Granſon, diſant à ſon Maître qu'en revenant du Mans, où il lui avoit commandé d'aller, il avoit rencontré dans ſon chemin ce garde, de qui il avoit appris que le Général Anglois l'envoyoit auprès de lui pour quelque affaire d'importance qu'il avoit à lui communiquer de ſa part, & qu'il l'avoit prié de le préſenter.

Bertrand ſe diſpoſant à l'écouter, le Trompette Anglois lui fit ſon compliment avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion, commençant par le louer ſur ſa valeur & ſur ſa réputation; enſuite il lui témoigna qu'il ſe préſentoit une belle occaſion de couronner les grandes actions qu'il avoit faites en acceptant le défi qu'il lui offroit de la part de Thomas Granſon, qui demandoit un jour auquel les deux armées puſſent en venir aux

mains en bataille rangée ; que s'il refuſoit de prendre ce parti, l'intention de ſon Maître étoit de l'attaquer de nuit ou de jour, ſans garder aucunes meſures avec lui. Le Trompette ayant achevé ces paroles, lui mit entre les mains la dépêche de Thomas Granſon. Quand (80) Bertrand en eut entendu la lecture, piqué juſqu'au vif, il jura qu'il ne mangeroit qu'une fois juſqu'à ce qu'il eût vu les Anglois. Il s'informa du Trompette en quel endroit ils étoient campés ; il lui répondit que c'étoit auprès de Ponvallain, qu'ils étoient déjà bien quatre mille hommes d'armes, ſans un grand renfort qu'ils attendoient, & que Creſſonval étoit allé tirer des garniſons voiſines ; qu'avec ce ſecours les Anglois avoient grand deſir de le voir en bataille. *Par Dieu*, dit Bertrand, *ils me verroint plutôt que beſoin ne leur fut :* & pour témoigner la joye que lui donnoit cette nouvelle, il fit une largeſſe de quatorze marcs d'argent au Trompette Anglois, & commanda qu'on le fît bien boire & bien manger ; qu'il le vouloit renvoyer aux Anglois, pour leur annoncer de ſa part qu'il feroit plus de la moitié de du chemin pour les aller voir au plutôt. On régala tant le Trompette durant toute la nuit ;

qu'au lieu de partir à la pointe du jour, il lui fallut dormir pour cuver ſon vin.

Bertrand ſe ſervit de cette favorable occaſion pour ſurprendre les Anglois qui n'avoient point encore reçu de nouvelles de leur Meſſager, qu'ils attendoient avec impatience. Il commanda ſecrettement que chacun s'armât & montât à cheval, & que qui l'aimeroit le ſuivît ſans perdre de temps, parce qu'il ne vouloit repoſer ni jour ni nuit, juſqu'à ce qu'il eût combattu les Anglois.

On eut beau lui remontrer qu'il prenoit mal ſes meſures puiſqu'il vouloit partir à l'entrée de la nuit au milieu des vents & de la pluye qui devoient beaucoup fatiguer ſes troupes, & les mettre hors de combat, qu'il valoit mieux attendre au lendemain que de s'engager ſi précipitamment dans l'exécution d'un deſſein, qui mal entendu & mal entrepris, pourroit traîner après lui de fâcheuſes ſuites. Il ne ſe paya point de ces raiſons dans leſquelles il ne voulut point entrer, jurant qu'il ne deſcendroit pas de cheval juſqu'à ce qu'il eût trouvé les Anglois, à qui il mouroit d'envie de donner bataille, & que ceux qui ne le ſuivroient pas ſeroient réputés pour traîtres, & pour infâmes auprès de

Sa Majeſté, qui leur feroit ſentir ſon indignation. Il n'eut pas plutôt fait ce ſerment, qu'il ſe mit en devoir de partir, n'ayant d'abord que cinq cens hommes d'armés à ſa ſuite. Il faiſoit ſi noir & ſi ſombre qu'on ne pouvoit pas voir cinq pieds devant ſoi, ni ſavoir quelle route il falloit prendre pour ſe bien conduire; d'ailleurs une groſſe pluye ſécondée d'un vent froid & piquant, les mettoit tous dans un déſordre étrange. Jean de Beaumont prit la liberté de repréſenter à Bertrand qu'il falloit au moins ſonner la trompette pour s'aſſembler & prendre des flambeaux afin de s'éclairer au milieu des ténebres : mais Gueſclin ne goûtant point cet expédient, répondit que c'étoit donner aux Anglois des nouvelles du mouvement qu'ils alloient faire, & que le bruit des trompettes & la clarté des flambeaux alloient tout reveler à leurs ennemis, que quelqu'eſpion ne manqueroit pas d'informer de tout.

Chacun le ſuivit donc au travers de l'orage & de la nuit du mieux qu'il lui fut poſſible. Les uns tomboient dans des foſſés, d'autres s'imaginant aller leur droit chemin marchoient à travers champ, & leurs chevaux heurtoient ſouvent les uns contre les autres en ſe rencontrant. Le Maréchal d'Endreghem vit avec

peine partir Bertrand du Gueſclin ſans ſe ſuivre ; & pour exhorter les autres à l'imiter, il témoigna qu'on ne devoit pas abandonner un Général que le Ciel leur avoit donné pour retablir les fleurs de Lys dans leur premier luſtre, & qui n'avoit pas ſon ſemblable dans l'Europe. Ces paroles furent prononcées avec tant de force, & de poids, que chacun ſe mit auſſitôt en devoir de partir. Le Maréchal commença le premier à faire un mouvement à la tête de cinq cens hommes d'armes, le Comte du Perche, le Maréchal de Blainville, Olivier de Cliſſon qui fut depuis Connétable de France, le Vicomte de Rohan, Jean de Vienne, le Sire de Rolans depuis Amiral, les Seigneurs de la Hundaye, de Rochefort, & de Tournemines, ſe mirent auſſitôt en marche pour ſeconder Bertrand dans la dangereuſe expédition qu'il alloit entreprendre : mais comme la grande obſcurité ne leur permettoient pas de ſe reconnoître, ils ſortoient de leur rang ſans s'en appercevoir, & ſe heurtant les uns contre les autres ils prononcoient mille imprécations & contre la nuit & contre celui qui leur faiſoit faire certe marche. Il y eut beaucoup de chevaux qui périrent, & Bertrand en perdit deux des meilleurs de ſon écurie dans cette nuit.

Chacun lui (81) reprochoit le mal qu'il ſouffroit, & la perte qu'il faiſoit de gens qui s'égaroient dans ce déſordre. Il tâcha de conſoler tout le monde en diſant que les Anglois avoient aſſez d'or & d'argent pour les dédommager, & qu'après qu'on les auroit battus, on trouveroit dans leurs dépouilles dequoi ſe payer au centuple de tout ce qu'on auroit perdu.

Il avoit dans ſes troupes toute la belle jeuneſſe de Normandie, de la Bretagne, du Mans & du Poitou, qui ne demandoit qu'à combattre les Anglois : Bertrand les entretenoit dans cette noble chaleur. Tandis qu'il les animoit à bien faire, les ténebres ſe diſſiperent, les vents ſe calmerent, la pluye ceſſa, & le jour qui parut leur fit connoître qu'ils n'étoient pas loin de Ponvallain. Tous les ſoldats étoient trempés comme s'ils fuſſent ſortis du bain. Bertrand pour ſe délaſſer avec eux, & les faire un peu reſpirer, fit alte au milieu d'un pré pour reconnoître tout ſon monde, & le raſſembler. Il ne trouva pas plus de cinq cens hommes qui l'avoient ſuivi : mais jettant les yeux plus loin, il apperçut ſur la chauſſée beaucoup d'autres troupes qui filoient & le venoient joindre. Cette découverte releva ſes eſpérances ; il

exhorta ſes gens à reprendre cœur en leur repréſentant qu'ils alloient tomber ſur les Anglois, qui ſeroient ſurpris, & ne s'attendaient pas à cette irruption : qu'il ne s'agiſſoit ſeulement que de faire un peu bonne contenance pour vaincre des ennemis que leur ſeule préſence alloit intimider ; que Dieu qui de tout temps avoit été le protecteur des Lys leur inſpireroit le courage & les forces dont ils auroient beſoin pour triompher de ces étrangers : qu'ils ne ſeroient pas les ſeuls à les attaquer, puiſqu'il voyoit déjà paroître Olivier de Cliſſon, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Rochefort, Jean de Vienne & le Sire de Trye qui venoient avec le Maréchal de Blainville pour les renforcer. Ils étoient tous ſi mouillés & ſi fatigués, & leurs chevaux ſi recrus & ſi las, qu'à peine ſe pouvoient-ils ſoutenir.

Après avoir pris un peu de repos, & s'être ſechés au ſoleil, ils mangerent & burent pour avoir plus de force à combattre, & montant ſur leurs chevaux qu'ils avoient auſſi fait repaître, ils ſe dirent adieu l'un à l'autre, frappant leurs poitrines dans le ſouvenir de leurs déréglemens paſſés, & recommandant le ſoin de leurs ames à leur Créateur qu'ils eſpéroient voir bénir leurs

armes. A peine eurent-ils fait une lieue, qu'ils virent les Anglois diſperſés ça & là par les champs, ſans aucun ordre ni diſcipline, & ne ſongeans point à la viſite qu'on leur alloit rendre. Bertrand fit remarquer ce déſordre à ſes troupes ; il les encouragea de ſon mieux à leur tomber ſur le corps tandis qu'ils étoient ainſi ſéparés & ne ſe tenant point ſur leurs gardes, leur promettant tout l'or, tout l'argent, les chevaux & les richeſſes qu'ils trouveroient dans l'armée des Anglois ſans vouloir aucunement partager avec eux le butin qu'ils pourroient faire. Il remarqua qu'ils étoient bien deux mille ſur le champ qui vivoient avec beaucoup de relâchement & ne ſe défioient de rien ; que leurs Généraux & leurs Capitaines étoient logés dans des villages, attendans toujours quelle nouvelle le Trompette de Thomas de Granſon leur devoit apporter. D'ailleurs Hugues de Caurelay & Creſſonval qui devoient amener un grand renfort n'étoient point encore arrivés : il n'y avoit que Thomas de Granſon leur Général, qui ſe repoſant ſur le retour de ſon Trompette demeuroit dans ſon camp ſe divertiſſant ſous ſa tente avec ſécurité. Bertrand voyant que le moment étoit favorable s'approcha d'eux

avec tant de précaution, qu'il ne ſe contenta pas de faire cacher ſa banniere & de ne point déployer ſes enſeignes : mais il voulut que ſes gens cachaſſent leurs cuiraſſes ſous leurs habits, & que les trompettes ſe tuſſent, afin de ſurprendre ſes ennemis avec plus de ſuccès.

Il leur commanda de mettre pied à terre, auſſitôt qu'ils ſe trouveroient à un demi trait d'arbalête près des Anglois. Cet ordre fut exécuté avec un tel ſecret, que ces derniers ne s'en apperçurent que quand il fallut en venir aux mains avec les François, qui crierent tout d'un coup : *Montjoie Saint Denis*, en montrant leurs cuiraſſes & leurs étendards où les Lys étoient arborés; & faiſant retentir la campagne du bruit de leurs trompettes, ils chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils abbatoient tous ceux qu'ils frappoient, & les autres prenant la fuite jettoient l'épouvante dans leur armée, ſe plaignans qu'ils étoient trahis. Thomas de Granſon conſterné de cette camiſade, s'en prit à ſon Trompette croyant en avoir été mal ſervi, ſe perſuadant qu'étant de concert avec Bertrand, il n'étoit pas revenu exprès, pour lui donner le loiſir de faire cette entrepriſe pendant qu'on attendroit ſon retour. Il tâcha dans

dans une ſi grande déroute de rallier ſes gens & de les raſſembler ſous ſon drapeau, faiſant ſonner ſes trompettes pour les avertir de ſe rendre à ſon étendard. Il s'en attroupa près de mille qui coururent à ſon enſeigne : mais Bertrand pourſuivant ſa pointe avec les plus braves, ſe fit jour au travers des Anglois, renverſa toutes leurs tentes & leurs logemens. L'exécution fut ſi grande qu'il en coucha plus de cinq cens ſur le pré de ce premier coup. La bravoure de ce Général étonna ſi fort les Anglois, que ſe regardans l'un l'autre ils ſe diſoient réciproquement que jamais ils n'avoient vu dans la guerre un ſi redoutable homme, ni qui ſçut mieux s'acquitter du devoir de ſoldat & de Capitaine : qu'on ne pouvoit pas comprendre comment avec une poignée de gens il faiſoit un ſi grand fracas dans une armée bien plus nombreuſe & plus forte que la ſienne.

Thomas de Granſon voulut avoir recours à un ſtratagême, en ordonnant à Geoffroy Ourſelay d'envelopper Bertrand avec huit cens hommes d'armes, & de l'attaquer par derriere dans la plus grande chaleur du combat. Ce Capitaine ſe déroba de la bataille avec un pareil nombre de gens & s'alla poſter derriere une montagne pour venir

charger Gueſclin à dos, quand il en trouveroit l'occaſion favorable, ſe tenant là caché tout exprès pour étudier à loiſir le temps & le moment propre pour l'accabler par une irruption ſubite & imprévue. Bertrand faiſoit toujours un merveilleux progrès contre les Anglois qui s'éclairciſſoient & fuyoient devant lui, quand voulant achever la victoire qui ſe déclaroit en ſa faveur il apperçut l'étendard de Thomas Granſon. Ce nouvel objet lui fit à l'inſtant commander à ſes gens de paſſer ſur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient pour aller arracher cette enſeigne des mains de celui qui la portoit, les aſſurant qu'auſſitôt quelle ſeroit gagnée, la bataille ſeroit gagnée. Les François partirent à l'inſtant pour ſe faire jour au travers des Anglois qui ſe défendoient & faiſoient les derniers efforts pour les arrêter.

Tandis qu'on combattoit, Thomas de Granſon s'aviſa de détacher un Cavalier pour aller à toute jambe à Ponvallain, donner avis à David Hollegrave de venir inceſſamment à ſon ſecours avec les cinq cens hommes qu'il commandoit. Celui-ci par ſon arrivée rétablit un peu le combat, & donna quelque exercice à Bertrand, qui fut obligé de renouveller ſes premiers efforts pour le ſou-

tenir contre un renfort ſi inopiné. Cependant comme ſi la préſence de ce péril eût redoublé l'ardeur de ſon courage, il ſe lançoit au milieu des Anglois écumant comme un ſanglier; il frappoit d'eſtoc & de taille ſur eux, les abbattoit & les renverſoit, perçant les uns au défaut de la cuiraſſe, & ſoulevant le juſte au corps des autres, afin que ſon épée trouvât moins d'obſtacle à les tuer, ne voulant faire quartier à perſonne, ni prendre aucun Anglois à rançon. Le Comte de Saint Paul, & ſon fils ſe ſignalerent dans cette chaude rencontre : le Sire de Raineval, Galeran, & Roulequin ſes fils, Oudard de Renty, Enguerrand d'Eudin, Alain & Jean de Beaumont, les deux Mauny, & les autres braves François y payerent de leurs perſonnes. Thomas de Granſon de ſon côté faiſoit de ſon mieux pour encourager ſes Anglois à ne pas reculer, leur promettant que pour peu qu'ils tinſſent encore bon, la victoire leur ſeroit immanquable, parce que Geoffroy Ourſelay alloit ſortir de ſon embuſcade avec huit cens hommes pour envelopper Bertrand & le charger : que ſi ce Capitaine tomboit dans ſes mains, comme il l'eſpéroit, il ſe feroit un mérite de le préſenter au Roi Edoüard ſon maître, qui re-

cevroit avec plaiſir un ſi redoutable priſonnier, qu'il ne rendroit pas pour tout l'or de la France.

Ourſelay penſoit faire ſon coup, & prenoit déjà ſon tour avec ſes gens, à la faveur d'un bois qui l'épauloit & le couvroit; mais il fut bien ſurpris quand il ſe vit coupé par quatorze cens combattans qui lui tomberent ſur le corps, & que menoit contre eux Olivier de Cliſſon, ſecondé des deux Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, & de Jean de Vienne. Comme la partie n'étoit pas égale, les Anglois voyans qu'ils alloient être accablés par la multitude, commencèrent à plier. Les François profitans de leur crainte, en tuerent grand nombre, & le carnage ne ceſſa que par la priſe d'Ourſelay. Cliſſon lui demanda ce qu'étoit devenu Bertrand, & s'il en ſavoit des nouvelles, il lui répondit qu'il étoit aux priſes avec les Anglois, ſur leſquels il avoit déjà remporté de grands avantages, & que comme il l'alloit envelopper avec ſes huit cens hommes, ils l'en avoient empêché : qu'il ne ſçavoit pas au vrai s'il étoit mort ou vif depuis que l'on avoit commencé la mêlée. Cliſſon témoigna qu'il ſeroit au déſeſpoir, & n'auroit jamais de joye dans ſa vie s'il méſarri-

voit à Bertrand ; le Maréchal d'Endreghem qui n'y prenoit pas moins de part que lui, remontra qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit inceſſamment marcher à ſon ſecours. En effet ils ne pouvoient pas le lui donner plus à propos : car quand ils arriverent à l'endroit où les deux armées étoient encore aux mains, ils trouverent Bertrand engagé dans le combat, & preſſé par Thomas Granſon, qui tout fier du renfort qu'il venoit de recevoir de David Hollegrave, & ſe prévalant du plus grand nombre, comptoit déjà que Gueſclin ne lui pouvoit échapper ; mais ſon attente fut vaine : car ces quatorze cens combattans commandés par Cliſſon, vinrent tout-à-coup ſe jetter au travers des Anglois avec autant de furie que des loups affamés qui s'élançent dans un bercail pour en faire leur proie. Cliſſon fit voir en cette rencontre que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on l'appelloit le *Boucher de Cliſſon* : car il charpentoit à droite & à gauche tout ce qui ſe rencontroit ſous la force & la peſanteur de ſon bras.

Le carnage fut ſi grand que David Hollegrave aima mieux ſe rendre que de ſe faire tuer. Thomas de Granſon voyant ſes troupes en déſordre & à demi battues, rallia

ce qu'il avoit de meilleur pour faire encore bonne contenance & diſputer à ſes ennemis le terrein pied-à-pied. Il avoit encore bien douze cens Anglois, dont il ſe promettoit un grand effet; mais il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient aux mains avec Bertrand & ſes François; dégouttans de ſueur & du ſang qui couloit de leurs bleſſures, ils ne pouvoient preſque plus rendre de combat. Cliſſon, Endreghem & Vienne voulant achever la journée, crioient pour encourager leurs gens, *Notre Dame Gueſclin;* & l'affaire étoit déjà ſi fort avancée, que de tous les Anglois, il n'en ſeroit pas échappé ſeulement un ſeul, quand Thomelin Foliſſet, Hennequin, Acquet & Gilbert Guiffart ſurvinrent avec quelque renfort pour ſoutenir pendant quelque temps le choc des François; mais il leur fallut enfin céder, d'autant plus que le Comte du Perche, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rochefort & de la Hunaudaye arriverent fort à propos avec des gens tous frais, qui firent une ſi grande exécution que Granſon voyant la campagne jonchée de ſes morts, & les François mener battant le reſte des Anglois qui n'avoit pas encore perdu la vie, tomba dans un ſi grand déſeſpoir, qu'aimant mieux

mourir que de ſurvivre à ſa honte & à ſa défaite, il prit une hache à deux mains, dont le tranchant étoit d'acier, & la levant bien haut, il l'alloit décharger ſur la tête de Gueſclin, ſi celui-ci ſe coulant ſous le coup, ne l'eût fait porter à faux : il ſaiſit Granſon par le corps, & le colleta avec tant de force, que non ſeulement il le jetta ſous lui; mais lui arracha la hache qu'il tenoit, dont il le pouvoit aiſément aſſommer : il aima mieux généreuſement lui donner la vie, pourvû qu'il ſe rendît à l'inſtant. Granſon ne balança point à le faire, & cela le mit à couvert d'un autre coup que lui alloit décharger Olivier de Cliſſon, ſi Bertrand ne l'eût paré en lui retenant le bras, & lui diſant que Granſon étoit ſon priſonnier.

Il ne reſtoit plus qu'à ſe ſaiſir de Thomelin Foliſſet, qui ſe moquoit de ceux qui ſe mettoient en devoir de le prendre, en ſe défendant avec un bâton à deux bouts, dont il ſe couvroit le corps. Perſonne n'en approchoit impunément; il y en eut même qui pour avoir voulu trop riſquer, y laiſſerent la vie. Regnier de Suſanville (82) fut un de ceux-là. La mort de ce Chevalier que Cliſſon conſidéroit beaucoup, alluma ſi fort ſa colere, que ſe jettant ſur Thomelin, il

lui fendit en deux avec ſa hache ſon bâton à deux bouts. Celui-ci ſe voyant déſarmé d'un inſtrument, dont il ſe ſçavoit ſi bien ſervir, mit auſſitôt l'épée à la main pour en percer Olivier de Cliſſon; mais le coup qu'il porta ne fit aucun effet, parce qu'il étoit ſi bien cuiraſſé, que l'épée trouvant une forte réſiſtance, ſe caſſa en deux. Ce malheur obligea Thomelin de ſe jetter aux genoux de Cliſſon, pour lui demander la vie, le priant de le vouloir prendre pour ſon priſonnier. Hennequin, Acquet, Gilbert Guiſfart, & pluſieurs autres, voyant que tout étoit perdu, prirent le parti de ſe rendre. Le butin fut grand pour les François. Il n'y eut pas juſqu'au moindre palfrenier & goujat qui n'eût ſon priſonnier, & dont il ne tirât une bonne rançon. Le débris de cette déroute des Anglois s'alla jetter dans les places voiſines, les uns allerent ſe réfugier dans la ville de *Baux*, & d'autres chercherent leur azile dans celle de *Breſtiere*, d'autres dans celle de *St. Maur-ſur-Loire*, où Creſſonval étoit encore, aſſemblant le plus de gens qu'il pouvoit pour en renforcer l'armée Angloiſe, dont il ne ſavoit pas la défaite. Gueſclin voulut les y ſuivre & les chaſſer de ces forts, en les y aſſiégeant ſans perdre de temps.

CHAPITRE XXXII.

De la priſe du fort de Baux *& de la ville de* Breſſiere, *& de la ſortie que les Anglois firent de* S. Maur-ſur-Loire, *après y avoir mis le feu : mais qui furent enſuite battus par* BERTRAND *devant* Breſſiere.

GUESCLIN s'étant allé délaſſer & raffraîchir avec les ſiens dans la ville du Mans, après une ſi mémorable victoire, & ſçachant que les Anglois s'étoient retirés dans la ville de Baux, il crut que la gloire qu'il avoit acquiſe dans cette journée ne ſeroit pas entiere, ni complette, s'il ne les alloit encore aſſiéger dans cette fortereſſe : Bertrand s'en approchant un peu trop près pour mieux connoître la place, le Gouverneur lui demanda ce qu'il vouloit, & quelle étoit la raiſon de ſa curioſité, qui lui faiſoit étudier ainſi l'aſſiette de ſon fort. Gueſclin lui répondit qu'il ne faiſoit cette démarche que pour ſçavoir ſon nom, dans l'eſpérance de ſe pouvoir ainſi aboucher avec lui. Ce Commandant lui témoigna qu'il étoit bien aiſe de le contenter là-deſſus, & qu'il s'appelloit le *Chevalier Gautier*. Bertrand l'exhorta de lui rendre ſa place ſans ſe faire attaquer dans

les formes ordinaires par une armée Royale & victorieuſe qu'il commandoit en perſonne en qualité de Connétable de France, ayant avec lui tous les braves de ce Royaume, dont étoient les deux Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, Olivier de Cliſſon, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Retz, de Rochefort, de la Hunaudaye, Jean & Alain de Beaumont, l'élite & la fleur de la France. Ce Gouverneur l'aſſura qu'il le connoiſſoit peu pour lui faire une ſemblable propoſition, qu'il ne ſe rendroit pas quand ſes murs ſeroient percés comme un crible, ſes gens tués, & lui-même tout couvert du ſang de ſes bleſſures; il lui ordonna de ſe retirer au plutôt, s'il ne vouloit ſe faire écraſer ſous un monceau de pierres qu'il lui feroit jetter ſur la tête : *Ha larron*, lui dit Bertrand, *tu es en ton cuidier : mais par la foy que dois à Dieu, jamais ne mangeray ne ne bauray tant que je taye pris ou mis en mon dongier.*

Le Gouverneur ſe mocqua de lui, & ſe prépara de ſon mieux à ſe bien défendre, ſe perſuadant que Gueſclin ne feroit que blanchir dans l'entrepriſe qu'il feroit ſur la place. Bertrand s'étant mis à l'écart, vint retrouver ſes gens pour les exhorter à tirer raiſon de

l'insolence de ce Commandant, qui l'avoit bravé jusqu'à lui faire insulte, leur disant qu'il falloit aller dîner dans cette place, où il y avoit de bonnes viandes, & de bon vin qui les y attendoient, & que chacun se tînt prêt pour monter à l'assaut. Il fit mettre pied à terre aux Gens d'armes, & leur ordonna de descendre dans le fossé pour s'attacher ensuite à la muraille, dans laquelle ils fichoient entre deux pierres leurs dagues & leurs poignards, dont ils se faisoient des degrés & des échelons pour monter, tandis que les Arbalêtriers favorisoient à grands coups de traits les efforts qu'ils faisoient pour se rendre au haut des murs sans en être repoussés par les assiégés, qui n'osoient paroître sur les remparts, à cause de cette grêle de flêches & de dards que les François leur lançoient du bord du fossé. Roulequin de Raineval fut fait Chevalier sur le champ de la main de Bertrand, pour avoir osé le premier monter à l'échelle : la précipitation qui faisoit aller les soldats à l'assaut, en faisoit beaucoup tomber les uns sur les autres ; mais l'ardeur qu'ils avoient de se rendre Maîtres de la place, faisoit qu'ils s'entr'aidoient à se relever. Bertrand craignant que les fatigues ne refroidissent leur courage, leur promettoit

de les récompenſer largement, & les excitoit de ſon mieux à ne ſe point relâcher. Il y eut un ſoldat Breton qui fit enfin de ſi grands efforts, qu'il monta ſur le mur; & ſe battant en déſeſpéré contre les Anglois qui le vouloient repouſſer, il fraya le chemin aux autres, en criant : *Gueſclin*, *Saint Pol*, *le Perche*, *Raineval*, *Renty & Heudin*. Ils monterent tous à la file, & s'étant rendus les plus forts, ils chaſſerent les ennemis du poſte qu'ils occupoient auparavant, & s'etant répandus enſuite dans la ville, ils y jetterent tant de frayeur, & firent une ſi cruelle boucherie, que l'Anglois qui commandoit, s'eſtima bienheureux de s'évader par une poterne dont il s'étoit reſervé la clef. La ville ſe rendit auſſitôt; les ſoldats firent un butin conſidérable, & trouverent beaucoup de vivres & de vins pour s'y rafraîchir & s'y délaſſer de toute les fatigues que leur avoit coûté cette conquête.

Bertrand ne ſe contentant pas de ce premier ſuccès, dépêcha par tout des coureurs pour ſçavoir où les fuyards s'étoient refugiés après leur défaite à *Ponvallain*. Ce Général apprit que le debris de cette armée battue s'étoit retiré dans S. Maur-ſur-Loire, & que les Anglois ne s'y croyoient pas en ſûreté

depuis qu'ils avoient ſçu que la fortereſſe de Berry avoit été priſe d'aſſaut. Cette ſurprenante nouvelle les y fit tenir ſur leurs gardes avec plus de précaution que jamais : car le ſeul nom de Bertrand les faiſoit pâlir, & quand ils entendoient le moindre bruit, ils s'imaginoient le voir auſſitôt à leurs portes. Leur terreur ne fut pas vaine : car ils furent promptement inveſtis. Bertrand avant que de rien entreprendre contre une place ſi forte, trouva bon de tenir conſeil avec les Seigneurs qui commandoient dans ſon armée. A cet effet il appella Guillaume de Launoy, Carenlouet Capitaine de la Rochepoſay, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles, & un autre Chevalier que l'on (83) nommoit *le Pourſuivant d'amours*.

Il les conſulta tous ſur les meſures qu'il avoit à prendre dans une occaſion de cette conſéquence, leur repréſentant que la place devant laquelle ils étoient poſtés n'étoit pas l'affaire d'un jour, & qu'il étoit important de s'en aſſurer avant que d'entrer plus avant dans le pays, de peur que Creſſonval, qui commandoit dedans, ne les harcelât par derriere, ayant une forte garniſon d'Anglois, qui pourroient faire des courſes ſur eux, & les troubler dans les expéditions qu'il leur falloit

entreprendre pour chaſſer les ennemis du Royaume de France.

Les avis furent partagés dans le Conſeil. Les uns eſtimoient qu'une fortereſſe de cette conſéquence, ſituée ſur la riviere de Loire, & bien fortifiée, méritoit qu'on l'aſſiégeât dans les formes ; d'autres vouloient qu'on l'inſultât, ſans la marchander davantage : mais le ſentiment de Bertrand prévalut ſur celui des autres, & fut univerſellement ſuivi, quand il déclara qu'il croyoit qu'il étoit néceſſaire, avant toutes choſes, de preſſentir Creſſonval (84) Gouverneur de S. Maur, qu'il connoiſſoit de longue main pour avoir fait la guerre avec lui pendant pluſieurs années en Eſpagne. Il envoya donc un Héraut de ſa part à S. Maur, pour prier Creſſonval de venir s'aboucher avec lui. Il lui envoya un ſauf-conduit. Creſſonval ne balança point à ſortir de ſa place ſur de ſi bonnes ſûretés, ordonnant à ſon Lieutenant de bien veiller ſur tout, de peur d'être ſurpris en ſon abſence.

Quand Gueſclin le vit approcher, il lui dit : *Bien veignant, Sire ; par S. Maurice dinerez avec moy, & buvrez de mon vin ainçois que partiez : car vous avez été mon amy de pieça.* Il le cajola de ſon mieux, lui

rappellant tous les travaux qu'ils avoient eſſuyés enſemble en Eſpagne, quand ils faiſoient la guerre en faveur d'Henri contre Pierre, & qu'il ne l'avoit quitté que parce que le ſervice du Prince de Galles ſon Maître l'appelloit ailleurs, ainſi que doit faire tout bon ſujet & fidele vaſſal. Il ajouta qu'il avoit pris la liberté de le faire venir pour renouveller leur anciennne amitié le verre à la main, ſans préjudicier au ſervice commun de leurs Maîtres, les Rois de France & d'Angleterre.

Creſſonval lui témoigna que les liaiſons particulieres qu'il avoit avec lui, ne ſeroient jamais capables de lui faire trahir la fidélité qu'il devoit à ſon Prince : auſſi Gueſclin lui fit connoître qu'un repas fait entre deux amis ſujets de deux Souverains ennemis, ne leur pourroit attirer aucune affaire auprès de leurs Maîtres, puiſque chacun d'eux ſe mettroit en devoir de les bien ſervir quand l'occaſion s'en préſenteroit ; enfin Creſſonval ſe rendant à des raiſons ſi ſpécieuſes & ſi fortes, n'oſa pas refuſer la priere qu'il lui faiſoit avec tant d'honnêteté de vouloir bien manger avec lui. Bertrand le régala ſplendidement. Ils s'entretinrent durant le dîner des périls qu'ils avoient eſſuyés enſemble, & de quelques

engagemens de cœur qu'ils avoient eu pour les Dames tandis qu'ils étoient en Eſpagne. Quand le repas fut achevé, Gueſclin tira Creſſonval à l'écart, & lui dit qu'il n'avoit ſouhaité cette entrevue que pour lui faire voir le danger dans lequel il s'alloit plonger, s'il prétendoit defendre S. Maur contre une armée auſſi forte que la ſienne, compoſée de gens agguerris & fiere de ſes victoires; qu'il n'avoit pas voulu l'attaquer d'abord, dans le deſſein qu'il avoit de le ménager comme ſon ami : mais que s'il s'opiniâtroit à vouloir ſoutenir un ſiége, il couroit riſque d'être pris & de perdre la vie lui & tout ſon monde. Il le conjura de faire des réflexions ſur tout ce qu'il lui diſoit, l'aſſurant que s'il ne déféroit pas à ſon avis, il auroit tout le loiſir de s'en repentir.

Creſſonval ne donna point d'abord dans le piége. Il convint avec lui que jamais place ne ſeroit attaquée par un plus fameux Capitaine, ni par des troupes plus braves & plus intrépides : mais il le pria de vouloir bien ſonger qu'il devoit être jaloux de ſon honneur, & de la fidélité qu'il devoit au Prince de Galles, qui lui avoit confié la garde d'une citadelle très-forte pourvue d'une bonne garniſon, de toutes les munitions

tions néceſſaires de guerre & de bouche ; qu'il étoit de ſon devoir de la défendre au péril de ſa vie, & de ſe faire enſevelir ſous ſes ruines, plutôt que de commettre la lâcheté qu'il lui propoſoit. Bertrand ne s'accommodoit pas d'une repartie qui reculoit la reddition de S. Maur-ſur-Loire. Il fronça le ſourcil, & jura, en diſant à Creſſonval, *que par Dieu, qui futpeené en croix, & le tiers jour ſuſcita, & par S. Yves, s'il attendoit qu'il mit trefs ne tentes devant ſon fort, il le feroit pendre aux fourches.* Le Gouverneur allarmé de ce ſerment, & le connoiſſant homme à lui tenir parole à ſes dépens le pria de trouver bon qu'il remontât à cheval pour s'en retourner à S. Maur, & repréſenter ce qu'il venoit de lui dire aux bourgeois, & à la garniſon de ſa place. Bertrand le voyant diſpoſé à ſe rendre, donna d'autant plus volontiers les mains à ſa priere. Creſſonval ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit aſſembler dans l'Hôtel-de-Ville les plus notables bourgeois, & les principaux Officiers de la garniſon, pour leur donner avis du ſerment qu'avoit fait Gueſclin de les faire tous pendre, s'ils tomboient dans ſes mains après la priſe de la place.

Ce diſcours les intimida au point qu'ils

vouloient déjà prendre le parti de s'enfuir ſans attendre que Bertrand commençât le ſiege : mais Creſſonval eſſaya de les raſſurer, en leur diſant qu'il avoit ſtipulé par avance, qu'ils auroient leurs biens & leurs vies ſauves, en ſe rendant dans un certain jour ; & qu'il valoit mieux en paſſer par-là, que de s'expoſer à une mort certaine qu'ils ne pourroient jamais éviter, ſi la ville étoit une fois priſe ou par ſiege, ou par famine, ou par aſſaut. La crainte de la mort les faiſoit preſque tous donner dans ce ſentiment, quand un Chevalier Anglois, fort brave de ſa perſonne, prit la parole pour repréſenter à la compagnie, qu'une reddition ſi précipitée ne les garantiroit jamais du ſoupçon que le Prince de Galles auroit de leur perfidie, s'ils ſe rendoient ſur de ſimples menaces, qu'un Général leur faiſoit pour les intimider. Cette généreuſe remontrance ne leur inſpira point le courage & la réſolution de ſe bien défendre, mais les rendit encore plus timides. Creſſonval faiſant réflexion ſur ce qu'avoit dit le Chevalier Anglois, & craignant que le blame ne tombât ſur lui ſeul, jura qu'il feroit bien voir par la conduite qu'il alloit tenir, qu'il n'étoit point capable de la trahiſon dont on avoit prétendu l'accuſer. Il commanda donc à

chacun de ſe préparer à ſortir, & d'emporter ſes meubles, ſon argent & ce qu'il avoit de plus précieux, parce qu'auſſi-tôt qu'ils auroient gagné la porte, il avoit envie de mettre le feu dans la Place, & de la réduire en cendres, afin que Bertrand n'en eût que les décombres. Il leur dit que quand ils ſeroient hors des portes ils euſſent à ſe retirer dans *Breſſiere* ou dans *Moncontour*.

Cet ordre fut ponctuellement exécuté de la même maniere qu'il l'avoit projetté. Les bourgeois & les ſoldats ſe chargerent de tout ce qu'il purent emporter; & quand ils eurent gagné la prairie, Creſſonval fit auſſi-tôt mettre le feu par ſes gens, ſans pardonner même aux Egliſes, dont la flamme & la fumée ſe voyoient de loin. Le vent qui ſouffloit alors en porta les étincelles à plus de deux lieues de là : la nouvelle en vint bientôt à Bertrand, qui fut averti par un courier, qu'on appelloit *Haſequin*, que les Anglois venoient de ſortir de S. Maur après y avoir mis le feu; qu'ils prenoient la route de Breſſiere & de Moncontour, chargés de toutes les dépouilles de la ville, & qu'il étoit aiſé de les atteindre, parce que les effets qu'ils portoient ralentiſſoient leur marche.

Bertrand, déconcerté de cette nouvelle à

laquelle il ne s'attendoit pas, fit mille imprécations contre l'infidélité prétendue de Creſſonval qui avoit violé la parole qu'il lui avoit donnée, de lui remettre la place entre les mains. Le Maréchal d'Endreghem lui dit qu'il n'avoit pas tant de tort, puiſqu'il lui avoit laiſſé les portes ouvertes : mais comme il n'en voyoit plus que les cendres & les ruines, il réſolut de ſe venger de cette tromperie; commandant ſur l'heure à tous ſes gens, de monter à cheval pour courir après les Anglois, tandis qu'ils étoient encore ſur la route, ou de les inveſtir dans Breſſiere, & de les y prendre avec le bagage, & les meubles qu'ils avoient emportés. Comme les François étoient en marche à la ſuite de Bertrand, les uns ſe plaignoient que ce Général étoit trop remuant, & ne les laiſſoit jamais en repos, ne leur donnant pas le loiſir de manger ni de dormir; d'autres le diſculpoient, en avouant que les ſiecles précédens n'avoient jamais fait naître un tel homme, ni qui eût de ſi grands talens pour la guerre, & qu'il falloit un Capitaine de cette trempe, pour relever la France de l'accablement où les Anglois l'avoient réduite.

Quand ces derniers ſe préſenterent devant Breſſiere, ils trouverent les portes fermées,

& les ponts levés ſur eux; car ceux de la ville appréhendoient ſi fort Bertrand, qu'ils n'oſoient pas ſe déclarer pour ces fuyards, de peur de s'attirer un ſiege qui finiroit par le carnage de leurs habitans, & le ſac entier de Breſſiere. Tandis que les Anglois, épuiſés de fatigue, & pouvans à peine reſpirer ſous le faix dont ils étoient chargés, demeuroient arrêtés aux portes de cette ville ſans y pouvoir entrer, & craignoient que Bertrand qui les pourſuivoient, ne les atteignit bientôt, le Commandant de la Place, homme de bon ſens & d'expérience, les appella du haut des murailles, leur demanda ce qu'ils faiſoient là, s'ils étoient Anglois ou François, & quel étoit le lieu d'où ils étoient ſortis. Un de ces Anglois prit la parole pour les autres, & le pria de leur ouvrir ſes portes, parce qu'ils venoient de S. Maur ſur Loire, qu'ils avoient mieux aimé mettre en cendres, que de ſouffrir qu'elle fut priſe par Gueſclin, qui, tout écumant de rage & de fureur, les pourſuivoient avec tout ſon monde, pour aſſouvir ſur eux ſon reſſentiment. Il ajouta pour le toucher encore davantage, qu'ils étoient tous Anglois naturels & ſujets du même Prince que les habitans de Breſſiere; que les François leurs ennemis, commandés par Bertrand leur

marchoient déjà ſur les talons, & qu'ils alloient être aſſommés ſans qu'il en put échapper un ſeul, s'il ne leur faiſoit la charité de les mettre à couvert du danger qui les menaçoit, en leur donnant retraite dans ſa Place. Le Gouverneur appréhendant que le Prince de Galles ne lui fit un jour quelque reproche de ſon inhumanité, s'il laiſſoit ainſi les Anglois à la diſcrétion de leurs ennemis, leur promit qu'il leur ouvriroit ſes portes, à condition qu'ils paſſeroient cinquante à cinquante, & ne coucheroient point dans Breſſiere. Les Anglois furent trop heureux d'accepter ces offres; mais il n'en fut pas plutôt entré quarante, que le tocſin ſonne de la Tour, & le Guetteur crioit à pleine tête : *Trahi, trahi, fermez la porte voici Bertrand qui vient, ces Anglois fugitifs nous ont vendus.*

En effet, il y avoit quelque vraiſemblance de trahiſon; car on appercevoit du Beffroy, ou coururent les bourgeois, tous les étendards de Gueſclin, d'Olivier de Cliſſon, des Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, d'Alain de Beaumont, du Vicomte de Rohan, du Sire de Rochefort, de Carenlouet & des autres Chevaliers François. Les bourgeois ne ſe poſſédans point à la vue de tout cet appareil de guerre, s'imaginerent que ces pauvres An-

glois qui demandoient un aſile chez eux, étoient d'intelligence avec les François, & n'avoient ſouhaité l'entrée de leur ville, que pour les livrer à leurs ennemis. Irrités par ce ſoupçon ils ſe jetterent ſur ces malheureux, & ſans avoir aucune indulgence pour eux ils les tuerent tous, ne voulant point prêter l'oreille à leurs juſtes plaintes, ni aux raiſons dont ils vouloient juſtifier leur conduite. Ils fermerent enſuite leurs portes, & leverent leurs ponts ſur le reſte des Anglois, qui leur demandoient le paſſage. Bertrand vint fondre ſur eux avec tout ſon monde; ils ſe mirent d'abord en devoir de ſe bien défendre; mais leur réſiſtance fut vaine; ils ſe virent bientôt accablés par la multitude & enveloppés. Ceux qui ſurvécurent à leur défaite furent faits priſonniers. Gueſclin tâchoit de garder la juſtice diſtributive dans le partage des dépouilles; mais il ne put en venir à bout. La difficulté fut encore plus grande quand il fallut regler à qui véritablement les priſonniers appartenoient: & la conteſtation ne finit qu'aux dépens de la vie de ces pauvres Anglois, car pour vuider le différend que les François victorieux avoient entr'eux, Gueſclin & Cliſſon trouverent que c'étoit un chemin bien

plus court de les faire tous maſſacrer ; ſi bien qu'il ſe fit aux portes de Breſſiere un carnage de plus de cinq cens Anglois qui demeurant couchés par terre & enſanglantés des coups qu'ils avoient reçus, devoient effrayer les habitans de cette ville, qui pouvoient voir de leur donjon cette boucherie. Bertrand voulant profiter de leur conſternation, s'approcha du pont levis, & voyant quelques ſoldats qui faiſoient le guet, il leur commanda d'aller avertir leur Gouverneur, parce qu'il deſiroit s'aboucher avec lui pour traiter de paix à l'amiable. Ce Commandant s'étant préſenté pour lui parler, debuta par lui dire des injures donnant mille malédictions au jour qui l'avoit mis au monde pour être le fleau des Anglois : il lui reprocha que depuis quatre mois, il avoit fait contre eux plus d'hoſtilités que les autres ennemis de leur Nation n'en avoient fait dans un ſiecle entier : & que n'étant pas content d'avoir trempé ſes mains dans le ſang de leurs freres qu'il venoit d'aſſommer, il prétendoit peut-être encore qu'il lui rendît la ville de Breſſiere ſur une ſimple ſommation.

Bertrand lui promit que s'il vouloit déferer à ſon commandement, il lui donneroit la vie ſauve & la liberté d'emporter ſon argent,

& ſon bagage, qu'il feroit la même grace aux ſoldats de ſa garniſon ; le menaçant que s'il refuſoit d'obéir, il les traiteroit tous comme ces Anglois qu'il voyoit renverſés morts, & nageans dans leur ſang. Le Gouverneur lui répondit que quand il lui donneroit dix mille marcs d'or, il ne ſeroit pas capable de commettre une ſemblable lâcheté : qu'il avoit une ville bien munie, bien fortifiée : qu'il ſervoit un Prince aſſez puiſſant pour lui envoyer du ſecours en cas de beſoin : que s'il rendoit les clefs de ſa place ſans ſiége & ſans aſſaut, il mériteroit que ſon Maître le fit pendre comme un traître. Bertrand s'appercevant que cet homme avoit des ſentimens d'honneur avoua de bonne foi que s'il étoit à ſa place, il ne ſe rendroit jamais qu'on n'eût pris d'aſſaut ſa fortereſſe, ou du moins par un ſiége qui fut dans les formes, & le louant de ce qu'il avoit le cœur ſi bien placé, il lui promit de le laiſſer en repos, & de paſſer outre avec ſes gens, à condition qu'il leur fourniroit des vivres pour un jour en payant. Cet homme au lieu de le prendre au mot & de s'eſtimer heureux d'en être quitte à ſi bon marché lui fit une réponſe indiſcrette & brutale : lui diſant qu'il lui donneroit volontiers des vivres pour rien, s'il

croyoit qu'en les mangeant il pût s'étrangler ainſi que tous ces François qu'il menoit avec lui. Cette parole incivile & malhonnête piqua Gueſclin juſqu'au vif, *Ah felon portier*, lui dit-il, *par tous les Saints vous ſerez pendu par la ceinture :* & quand il eut laché ce mot, il alla de ce pas trouver les autres Généraux François, & leur fit le recit de l'inſolence de ce Gouverneur, & des paroles outrageantes avec leſquels il avoit reçu la demande qu'il lui avoit faite de leur donner des vivres pour de l'argent, jurant qu'il en falloit au plutôt tirer raiſon d'une maniere ſi ſanglante qu'elle ſervit d'exemple aux autres Gouverneurs qu'ils pourroient rencontrer dans le cours de leur marche. Le Maréchal d'Endreghem, Olivier de Cliſſon, le Vicomte de Rohan & les autres Seigneurs entrerent dans ſon reſſentiment. Il y eut là même un jeune Chevalier nommé *Jean Dubois* qui fit ſerment de porter l'étendard de Bertrand le jour même ſur la tour de Breſſiere, ou qu'il lui en coûteroit la vie, s'il ne le faiſoit pas.

Tous ces Généraux monterent à cheval pour reconnoître l'aſſiette de la place où il y avoit ville & citadelle, & pour étudier l'endroit qui ſeroit le plus propre pour la

bien attaquer. Quand Bertrand eut obſervé le fort & le foible de cette place, il revint à ſes gens pour leur dire qu'ils ſe miſſent auſſitôt ſous les armes, & qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de donner un aſſaut le plus vigoureux qu'ils pourroient : qu'il falloit d'abord ſe couvrir pour ſe garantir d'une grêle de dards & de flêches ; mais que quand les aſſiegés auroient jetté tout leur feu, & que les coups de traits viendroient à ceſſer, ils devoient tête baiſſée deſcendre dans le foſſé pour s'attacher au mur & y monter avec des échelles de cordes & d'autres inſtrumens. Les François voulant venger l'affront que le Gouverneur de Breſſiere avoit fait à leur Général s'acharnerent à cet aſſaut avec une vigueur incroyable, fichans leurs dagues & leurs poignards entre les pierres & le mortier, afin de ſe faire dans les jointures, des degrés & des échellons pour monter à la cime des murs. Les Anglois leur lâchoient de deſſus les remparts des tonneaux remplis de pierres & de cailloux, & ceux ſur leſquels ils tomboient, demeuroient écraſés ſous leur chûte. Toutes ces diſgraces ne faiſoient que redoubler l'ardeur de ceux qui n'en étoient point atteints, & ſans s'effrayer de la vue de ceux qui culbutoient dans les foſſés, ils

gagnerent le haut du rampart en grand nombre. Celui qui portoit l'étendard de Bertrand le vint poſer au pied du mur en criant *Gueſclin*, pour braver encore davantage les ennemis qui commencoient à perdre cœur au milieu de tant de François qu'ils voyoient affronter le péril avec intrépidité. Un Anglois s'efforça d'enlever cette enſeigne par la pointe de la pique qui la ſoutenoit : mais Jean Dubois qui la portoit la pouſſant contre lui, lui perça l'œil droit, & lui fit prendre le parti de ſe retirer avec ſa bleſſure. Le Maréchal d'Endreghem fit des choſes incroyables dans cet aſſaut (85) qui lui coûta la vie, car trois fois il monta ſur le mur, dont il fut repouſſé & trois fois renverſé dans le foſſé. Toutes ces chûtes jointes aux coups qu'il avoit reçus, lui froiſſerent tellement le corps qu'il ne ſurvécut pas long-temps à cette expédition. Bertrand & Cliſſon furent auſſi fort maltraités : mais avec un moindre danger, car s'étant tirés à l'écart pour reprendre haleine, ils revinrent enſuite à la charge avec plus de rage & de fureur.

Gueſclin crioit à ſes ſoldats que la viande dont ils devoient ſouper, étoit dans cette place & qu'il falloit néceſſairement ou la prendre ou mourir de faim. Il commanda

à ce Jean Dubois ſon Porte-enſeigne qu'il levât haut ſon étendard, afin qu'il fut planté le premier ſur les remparts comme un ſigne de la victoire qu'il alloit remporter, & de la priſe de Breſſiere. Les Anglois jettoient en vain des barils remplis de pierres ſur les François; rien ne les épouvantoit & ne pouvoit refroidir leur courage. Les Généraux montroient l'exemple les premiers, Alain & Jean de Beaumont, Guillaume le Baveux, les Seigneurs de Rochefort, de Rets, de Vantadour, de la Hunaudaye, Jean de Vienne, Carenloüet, le Chevalier qu'on appelloit le Pourſuivant d'amours, Alain de Taillecol dit *l'Abbé de male paye* ſe ſurpaſſerent dans cette chaude occaſion faiſant de grands trous dans les murailles avec leurs piques, & donnant tant de coups dedans que les pierres s'arracherent & croulerent les unes ſur les autres. La brêche fut enſuite facile à faire. Gueſclin pour achever cette journée crioit à ſes gens, *Allons mes enfans ces gars ſont ſuppedités.* A cette parole les François firent un dernier effort & ſe jetterent comme des lions dans la ville au travers de cette brêche, & joignans ceux qui s'étoient emparés déjà du haut des remparts, ils ne trouverent plus aucune réſiſtance. Il y eut quelque cinquante

Anglois qui voulurent ſe ſauver par une poterne dont ils avoient gardé la clef exprès: mais ils tomberent entre les mains du Maréchal d'Endreghem qui les fit rentrer à grands coups d'épées dont il en tua dix. Bertrand s'étant emparé des murailles où l'on avoit planté ſon étendard ſe voyant à la tête de plus de cinq cens braves, fit faire main baſſe ſur tout ce qu'il y avoit d'Anglois dans la ville, ſi bien que ceux qui ſe purent ſauver dans la citadelle s'eſtimerent fort heureux. Les François qui s'étoient rendus maîtres de la ville, coururent vite aux portes pour les ouvrir au reſte de l'armée qui fit ſon entrée dans Brelliere, en marchant ſur un monceau de morts qui demeuroient étendus dans les rues.

Gueſclin vouloit qu'on attaquât la citadelle : mais les troupes étoient ſi fatiguées de l'expédition violente qu'elles venoient de faire, qu'elles n'étoient plus en état de rien entreprendre, & le Maréchal d'Endreghem tout moulu des coups qu'il avoit reçus en mourut quelque temps après. Les vainqueurs partagerent entr'eux le butin qu'ils firent & donnans toute la nuit au repos dont ils avoient grand beſoin, ils ſe préſenterent le lendemain devant la citadelle, qui profitant de l'exemple

de la ville aima mieux prendre le parti de capituler que d'eſſuyer le même ſort. Bertrand après un ſi mémorable ſuccès reprit le chemin de Saumur d'où il étoit parti pour cette expédition. Il y paſſa quinze jours pour s'y rafraichir & s'y délaſſer, & y faire les obſéques du pauvre Maréchal, dont il avoit fait tranſporter le corps en cette ville pour l'inhumer. La perte d'un ſi grand homme fut fort regretée. Tandis que Gueſclin prenoit le ſoin de célébrer ces funerailles avec le plus de pompe & de pieté qu'il pouvoit, il vint un courier lui donner avis que Robert Knole Général Anglois étoit au château de Derval : qu'il avoit donné les ordres néceſſaires pour faire repaſſer la mer à ſes gens, ſous la conduite de Robert de Neuville : & que ſi on pouvoit les ſurprendre au paſſage, on pourroit s'en promettre de riches dépouilles, parce qu'ils emportoient avec eux un butin conſidérable qu'ils avoient fait en pillant tout le plat pays. Bertrand ne voulant pas negliger cet avis important prit la réſolution de les attaquer, & fit ſonner la trompette, afin que chacun ſe tint prêt pour marcher. Olivier de Cliſſon le pria de vouloir bien ſouffrir qu'il lui en épargnât la peine & qu'il ſe chargeât ſeul de cette en-

trepriſe. Il lui repréſenta qu'il étoit néceſſaire qu'il reſtât pour obſerver les démarches que Chandos pourroit faire avec un grand nombre de troupes Angloiſes qui tenoient garniſon dans Poitiers, & qui n'attendoient que ſes ordres pour faire quelque mouvement au premier jour, & que tandis qu'en qualité de Connétable il auroit l'œil aux occaſions les plus importantes, il pourroit ſe repoſer ſur lui de cette petite expédition qui ſe préſentoit, & dont il eſpéroit ſortir avec ſuccès, parce qu'il connoiſſoit le pays & les defilés par où les Anglois devoient néceſſairement paſſer.

Bertrand lui voulant faire naître l'occaſion d'acquérir de la gloire dans une action dont il ſouhaitoit d'avoir le commandement, ne balança point à l'en laiſſer le maître tout ſeul. Cliſſon dans le preſſentiment qu'il avoit qu'il triompheroit des Anglois, ſe mit à la tête de tout ſon monde avec une joye incroyable, & ſurprit les ennemis comme ils étoient ſur le point de s'embarquer dans leurs vaiſſeaux. Profitant du déſordre dans lequel ils étoient, & de l'allarme qu'il leur donna; il les vint charger en criant: *Gueſclin & Cliſſon, à mort traitres recreans, jamais en Angleterre ne rentrerez ſans mortel encombrier.* La réputation

tion d'un ſi grand Capitaine, dont ils redoutoient la valeur, & qu'ils appelloient Cliſſon le Boucher, parce qu'il coupoit bras & jambes dans les combats, leur donna tant de crainte & de frayeur, qu'ils ſe laiſſerent hacher en pieces, & ne firent qu'une légère défenſe. Olivier en fit un ſi grand carnage, que de onze cens qu'ils étoient, il n'en reſta pas deux cens. Le Général qui les commandoit, & qui s'appelloit Robert de Neuville, fut trop heureux de ſe rendre & de ſe conſtituer priſonnier dans les mains de Cliſſon, qui le menant à Bertrand, ne lui pût pas donner une preuve plus évidente de la victoire qu'il avoit remportée, qu'en lui préſentant captif le chef des Anglois ; il lui témoigna même qu'il ne devoit pas poſſéder ſeul la gloire de cette journée, puiſque le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Retz & de Rochefort, le Sire de Beaumanoir, & Geoffroy Caſſinel avoient mérité par leurs belles actions de la partager avec lui.

CHAPITRE XXXIII.

De la défaite & de la priſe du Comte de PEMBROC *devant* la Rochelle, *par les flottes de France & d'Eſpagne, dont la premiere étoit commandée par Ivain* DE GALLES.

LE Prince de Galles étant attaqué d'une maladie mortelle qui le minoit & le conſumoit peu-à-peu, prit le parti de retourner en Angleterre; il laiſſa le ſoin des affaires de cette Couronne en Guienne, au Duc de Lancaſtre, au Captal de Buc, à Thomas Tiſtons, & au Sénéchal de Bordeaux, afin de veiller ſur les entrepriſes de Bertrand, qui donnoit de l'exercice aux Anglois & les harceloit. Un jour que ce grand Capitaine attendoit à Saumur des nouvelles du Roi ſon maître pour payer les troupes qu'il avoit levées, il arriva de Paris un courier qui ſe préſentant devant lui pour lui faire la révérence, fut auſſitôt prévenu par Gueſclin, qui ſans attendre qu'il ouvrit la bouche pour lui déclarer le ſujet de ſa commiſſion, lui demanda bruſquement où étoient ces ſommes que Sa Majeſté lui devoit faire tenir inceſſamment pour payer ſon armée, qui ne pour-

roit à l'avenir ſubſiſter que de rapines, & en déſolant le plat-pays. Cet homme lui répondit que bien loin d'avoir de l'argent, il ſeroit lui-même contraint de vendre ſon cheval, & de retourner à pied, s'il n'avoit la bonté de lui donner de quoi faire les frais de ſon voyage qui le rappelloit à Paris. Dans le même temps il lui préſenta la dépêche du Roi que Bertrand ouvrit & fit lire par ſon Secrétaire, parce que comme nous avons dit, il ne ſçavoit pas lire lui-même. Elle lui donnoit ordre de licencier ſes troupés & de ſe rendre au plutôt à Paris pour conférer avec Sa Majeſté ſur les meſures à prendre pour la campagne prochaine. Cette nouvelle affligea Bertrand, qui donnant l'eſſor à ſa colere, s'écria : *Grand Dieu qu'eſt-ce que le ſervice de Roy ?* Il ſe frappoit lui-même & ſe tourmentoit comme un forcené, diſant que ſi ce Prince lui eût tenu parole, il auroit déjà fait la conquête de toute la Guienne, & que faute d'ouvrir ſes coffres, il couroit riſque de tout perdre; qu'il avoit ſoutenu la guerre quelque temps à ſes propres dépens par la vente de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & que loin d'en recevoir le rembourſement, il voyoit bien ſelon le train que prenoient

les affaires, que les troupes demeureroient ſans payement.

Tandis que ſon indignation lui faiſoit lâcher ces paroles, il lui vint un autre courier de la part d'Henri Roi d'Eſpagne, qu'il avoit ſi bien ſervi contre Pierre, qui lui préſenta les lettres de ſon maître. La lecture qu'il en fit faire lui donna tout autant de joye, que l'autre dépêche lui avoit donné de triſteſſe. Elles lui apprirent que le Roi d'Eſpagne, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance des bons ſervices qu'il lui avoit rendus, lui envoyoit deux mulets chargés d'or, d'argent & de pierreries, l'aſſurant qu'il ne perdroit jamais la mémoire de tout ce qu'il avoit fait pour le rétablir ſur le thrône; que depuis ſon départ il avoit éprouvé le beſoin qu'il auroit eu de lui, pour avoir eſſuyé beaucoup de rébellions de la part de ſes ſujets, qu'il n'avoit pu ſurmonter que par les conſeils & le bras du Beſque de Vilaines, qu'il lui avoit laiſſé, dont il s'étoit tout-à-fait bien trouvé. Il le prioit auſſi dans cette dépêche d'employer le crédit qu'il avoit auprès du Roi ſon Maître, pour que le Beſque de Vilaines & ſon fils Pierre lui reſtaſſent, afin que par leur ſecours il put calmer tous les troubles de ſon

Royaume, qui n'étoient pas encore appaiſés : promettant au Roi de France, qu'après qu'il auroit pris *Carmone*, *Somone* & *Thouars*, il mettroit en mer une flotte de vingt-deux vaiſſeaux fournis de tout leur amarrage pour combattre les Anglois & travailler de concert avec lui pour en délivrer la France, à condition que ſi la paix ſe faiſoit enſuite entre ces deux Nations, il lui envoyeroit des troupes pour le ſervir en Eſpagne. Il arrive quelquefois dans la vie que de grandes joyes ſuccédent à de grandes triſteſſes. Cela ſe réaliſa dans la conjoncture préſente, puiſque Bertrand ſe voyant comblé de richeſſes à l'inſtant où il ſe croyoit dans la diſette, témoigna ouvertement la grande ſatisfaction que lui cauſoit la reconnoiſſance & la libéralité du Roi d'Eſpagne.

Il régala cet agréable meſſager, qui déchargeant les mulets, étala dans ſa ſalle de riches préſens, entreleſquels il y avoit un petit vaiſſeau de fin or, des couronnes & des taſſes de même métal, artiſtement façonnées, grand nombre de pierreries, & beaucoup d'or & d'argent monnoyé. La vue de ces richeſſes n'excita point l'avarice de Bertrand, & ne le fit point penſer à la conſervation de ces tréſors pour les

laiſſer à ſa famille : au contraire elle lui fit naître l'occaſion de faire éclater ſa généroſité, car l'argent lui ayant manqué pour payer ſes troupes, il invita les Capitaines qui ſervoient ſous lui, de venir dîner avec lui, les traita de ſon mieux, & leur diſtribua ces pierreries, ces joyaux, cet or & cet argent pour les ſatisfaire auparavant que de les licencier, afin d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçu : il ne ſe réſerva que le vaiſſeau d'or, pour en faire préſent au Roi qu'il alloit trouver. Il les pria tous avant que de ſe ſéparer d'avec eux, de ne pas quitter le ſervice juſqu'à ce qu'il leur donnât de ſes nouvelles après ſon retour de Paris, leur promettant qu'il menageroit ſi bien les choſes auprès du Roi, qu'ils auroient tous ſujet de ſe louer de ſa conduite, & que ſi Sa Majeſté ne déféroit pas aux raiſons qu'il avoit à lui dire pour lui faire ouvrir ſes coffres, il lui remettroit entre ſes mains l'épée de Connétable, & retourneroit en Eſpagne ſervir le Roi Henri. Quand il les eut ainſi congédiés avec le plus d'honnêtetés qu'il leur fut poſſible, il renvoya le courier en Eſpagne, & le chargea de témoigner à ſon maître combien il étoit ſenſible à la munificence qu'il venoit de faire éclater en ſa faveur, & de lui dire que ſi les

affaires du Royaume de France le lui pouvoient permettre, il iroit au plutôt en perſonne pour le ſervir encore contre ſes ennemis.

Ce courier s'en retourna fort content du ſuccès de ſa commiſſion, & des dons que Bertrand lui fit avant que de le laiſſer partir. Ce Général ne ſongea donc plus qu'à prendre le chemin de Paris, où le Roi l'appelloit; mais avant ſon départ il mit ordre à toutes choſes. Il laiſſa de bonnes garniſons dans les places qu'il avoit conquiſes. Il établit Carenlouet dans *la Rochepoſay*, laiſſa dans *Saumur* Alain & Jean de Beaumont, Olivier de Mauny, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles, & pluſieurs autres Chevaliers pour veiller à tout durant ſon abſence. Il ſe mit enſuite en chemin, ſans avoir avec lui que fort peu de gens. Le courier que lui avoit envoyé le Roi le prévint, & ſe rendant à grandes journées à Paris, il alla deſcendre à l'hôtel de St. Paul ſur le ſoir, pour rendre compte à Sa Majeſté de tout ce qu'il avoit fait, & de tout ce qu'il avoit vu, lui rapportant que Bertrand, en exécution de ſes ordres, avoit licencié ſes troupes avec beaucoup de repugnance : ſe plaignant hautement de ce que les fonds lui avoient manqué

pour les payer, & déclarant que ſi le Roi n'apportoit un prompt remede à ce mal, il quitteroit le ſervice, & lui rendroit l'épée de Connétable pour aller en Eſpagne reprendre les armes en faveur du Roi Henri, qui lui avoit envoyé de grandes richeſſes. Il ajouta que Gueſclin, bien loin de retenir pour lui ces tréſors, les avoit généreuſement diſtribués à ſes Capitaines, pour les récompenſer des montres qu'ils n'avoient pas reçues : qu'il avoit été témoin de tout ce qu'il prenoit la liberté d'avancer à Sa Majeſté, qu'elle verroit Bertrand ſous trois jours, qui lui confirmeroit tout ce qu'il venoit de lui dire. Cela ſurprit le Roi, qui voyant l'intérêt qu'il avoit à la conſervation de cet homme, ſur qui rouloient toutes ſes eſpérances & le ſuccès de ſes affaires, mit la main ſur l'épaule de Bureau de la Riviere, ſon Grand Chambellan, qu'il aimoit beaucoup, & qui paſſoit dans toute la France pour ſon favori, lui diſant : *Bureau, nous ne pourrons pas nous défendre d'ouvrir nos coffres, & de donner de l'argent à Bertrand, de peur que nous ne venions à perdre un ſi grand Capitaine, & qu'il ne nous échappe.* Ce favori lui répondit qu'il étoit de la derniere importance de ſatisfaire un ſi grand

homme, & que s'il abandonnoit le ſervice, tout ſon Royaume courroit grand riſque d'être bientôt conquis par les Anglois : que lui ſeul étoit capable de rétablir les affaires, quand même elles ſeroient ſur leur dernier penchant : & qu'enfin l'on ne devoit rien épargner pour le contenter. Le Roi prêta l'oreille à cette judicieuſe remontrance, & lui promit de profiter de ſon avis.

Trois jours après, Gueſclin ſe rendit à la Cour lui dixième, vêtu fort ſimplement. La *Riviere* vint au devant de lui pour le diſpoſer à ne point s'écarter du reſpect quand il parleroit au Roi, craignant que le chagrin dans lequel il étoit, ne lui fît faire quelque écart. Ce fut dans cet eſprit qu'il le prévint de mille careſſes, lui témoigna qu'il venoit de laiſſer Sa Majeſté dans de fort bonnes intentions de lui donner toute la ſatisfaction qu'il pouvoit attendre d'Elle. Il le mena donc devant le Roi, qui l'accueillit (86), & lui tendit la main, pour lui faire voir qu'il avoit pour lui une conſidération particuliere, lui diſant qu'il étoit le fort bien venu ; qu'il auroit toujours pour lui des égards diſtingués, & qu'il le devoit aimer lui ſeul plus que tous ſes autres ſujets.

Bertrand, qui ne ſe payoit guere de vent

ni de fumée, ne put diſſimuler ce qui lui tenoit au cœur : *Sire*, lui dit-il, *je m'en apperçoy mauvaiſement, car vous m'avez oté tout mon ébat, & maudit ſoit l'argent qui ſe tient ainſi coy, plutôt que de le départir à ceux qui guerroient vos ennemis.* Le Roi craignant qu'il ne s'émancipât, l'interrompit, en lui promettant qu'il alloit ouvrir ſes coffres pour le contenter, & lui donner de quoi payer les troupes qu'il commanderoit au printemps.

Bertrand à ce diſcours prit la liberté de lui demander de quoi donc vivroient les garniſons qu'il avoit laiſſées dans les places pour garder la frontiere, & ſi Sa Majeſté prétendoit qu'elles pillaſſent les pauvres payſans de la campagne pour trouver de quoi ſubſiſter. Bertrand, ajouta le Roi, vous aurés vingt mille francs dans un mois. *Hé quoy, Sire*, s'écria Gueſclin, *ce n'eſt pas pour un déjeuner ! je vois bien qu'il me faudra départir de France : car je ne m'y ſçay chevir, ſi me convient renoncer à l'office que j'ay.* Le Roi tâchant de le radoucir, en lui declarant qu'il ne pouvoit pas lever de grandes ſommes dans ſon Royaume ſans fouler ſes ſujets. Il lui répondit plaiſamment, *hé, Sire, que ne faites vous ſaillir ces deniers de ces gros chaperons fourrez,*

c'eſt à ſçavoir Prelats & Avocats qui ſont des mangeurs de Chrétiens. Le Roi fit la juſtice à Bertrand d'entrer dans ſes ſentimens. Il lui fit compter tout l'argent qu'il lui demanda pour payer les troupes (87), & le renvoya ſur la frontiere auſſi ſatisfait qu'il étoit venu mécontent à Paris.

Le Beſque de Vilaines, qui n'avoit point quitté le ſervice d'Henri Roi d'Eſpagne, eut moins de chagrin que Bertrand; car outre que les armées qu'il commandoit étoient regulierement bien payées, il le recompenſa d'ailleurs de la Comté de *Ribedieu*, dont il lui fit préſent pour reconnoître les dangers qu'il avoit tant de fois eſſuyés pour le rétablir ſur le thrône. Il eſt vrai qu'on ne doit pas accuſer Charles le Sage d'avarice, parce qu'il n'envoyoit pas à Gueſclin tout l'argent dont il avoit beſoin pour ſoutenir la guerre; c'eſt que ce bon Prince appréhendoit de fouler ſes ſujets par de nouveaux ſubſides, & tiroit le moins qu'il pouvoit ſur ſes peuples. Quand Henri ſe vit au deſſus de ſes ennemis & de ſes affaires, & Maître abſolu de toute l'Eſpagne, il ne ſongea plus qu'au ſecours qu'il avoit promis à la France contre les Anglois. Il fit équiper une flotte de vingt-deux voiles, & remplit ſes vaiſſeaux de beaucoup d'Ar-

chers & d'Arbalêtriers Eſpagnols, qui ſe promettoient de faire ſur mer une grande exécution contre ces Inſulaires & contre ceux de Bordeaux leurs ſujets. En effet, ils ſe rendirent ſi redoutables ſur l'Océan, que nul bâtiment n'oſoit ſe préſenter devant eux, & quand ils rencontroient Flamands, Brabançons, Picards ou Normands, ils les pilloient tous, & ne faiſoient point de ſcrupule de les jetter dans la mer après les avoir mis en chemiſe. Charles le Sage de ſon côté mit ſur mer auprès d'Harfleur une flotte de douze gros vaiſſeaux, dans leſquels il fit embarquer cinq cens hommes d'armes, & trois cens Archers, avec ordre d'aller joindre celle d'Eſpagne; mais les François ayant été repouſſés par les vents, ne purent, à jour nommé, faire le trajet qu'ils avoient médité. Tandis qu'ils étoient ſur les mers, ils apperçurent devant eux l'Iſle de Greneſay, qui relevoit du Roi d'Angleterre. Ivain de Galles, qui commandoit la flotte Françoiſe, & qui ne demandoit qu'à ſe venger de l'outrage qu'il prétendoit avoir reçu de ſon Maître, qui l'avoit dépouillé de tous les biens qu'il poſſédoit en ſon pays, voulut deſcendre dans cette Iſle pour s'y dédommager de toutes ſes pertes. Il alla donc débarquer au port Saint-

Pierre. Ceux de l'Iſle crièrent : *aux armes*, & ſe mirent en devoir de ſe bien défendre.

Il y avoit là quelques ſix vingt Anglois qui, chargés d'un gros butin qu'ils menoient à Londres, ſe rafraîchiſſoient dans cette Iſle, qu'ils regardoient comme un entrepôt, en attendant qu'ils cinglaſſent en Angleterre, pour y tranſporter toutes les dépouilles qu'ils avoient amaſſées en écumant & piratant ſur toutes les mers. Les François les attaquerent vivement, & les pouſſerent avec tant de vigueur, qu'ils les obligerent de ſe refugier dans un château. Cet aſile prétendu ne leur fut pas d'un grand ſecours, & n'empêcha pas que cette Iſle ne fût pillée, ſaccagée, dépouillée de tout ce quelle avoit de meilleur & de plus riche. Ivain de Galles y fit un bon butin, qui ſervit à le conſoler un peu de la miſere où l'injuſtice de ſon Roi l'avoit réduit. Les François, après avoir fait le ſac de Grenesay, ſe préſenterent devant une autre Iſle qui relevoit encore des Anglois, & qui craignant d'eſſuyer le même ſort que la premiere, aima mieux ſe ſaigner & fournir de groſſes ſommes pour ſe racheter du pillage qu'elle ne pouvoit pas autrement éviter. Ivain de Galles ſe remit en mer après s'être enrichi lui & les François de la dépouille de ces deux

Iſles, & cinglant toujours dans le deſſein de joindre la flotte Eſpagnole, il rencontra ſeize vaiſſeaux qui avoient mouillé l'ancre. Il s'imagina d'abord que c'étoient les Anglois, & ſe promettoit bien de les battre & d'y faire un riche butin : mais quand il fut aux approches, il découvrit que c'étoient des vaiſſeaux marchands qui venoient d'Eſpagne, & qui ſe repoſoient là, dans l'attente d'un vent favorable pour retourner en Flandres, à Anvers & dans le Brabant. Les François firent quelque mine de les attaquer, ne les voulans pas reconnoître pour marchands : mais Ivain de Galles dit que ce ſeroit violer le droit des gens, que de courre ſus à ceux dont la profeſſion les mettoit ſous la foi publique.

Cet Amiral ayant empêché qu'on ne leur fît aucune inſulte, ſe contenta de recevoir quelques vivres qu'ils lui préſenterent, & de leur demander ſi dans le cours de leur navigation, ils n'avoient point découvert quelques bâtimens Anglois. Ces Marchands lui répondirent qu'ils avoient rencontré dans la mer de Bordeaux une belle flotte compoſée de dix-huit groſſes ramberges & de quinze autres moindres vaiſſeaux ; & que le Comte de Pembroc, qui la commandoit, y avoit chargé beaucoup d'or & d'argent, qu'il avoit

apporté de Londres pour payer les troupes que le Roi d'Angleterre entretenoit en Guyenne contre les François, parce que ce Prince appréhendoit fort que les Gaſcons ne ſecouaſſent le joug de ſon obéiſſance, & ne ſe donnaſſent à leur premier Maître, & que la Rochelle ſuivant leur exemple ne lui échappât. Ils ajouterent que le Comte de Pembroc alloit droit à cette place pour s'en aſſurer, dans la crainte qu'il avoit que Bertrand ne le prévînt, & ne débauchât les Rochelois de la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain. Quand Ivain de Galles eut tiré de ces marchands tous les éclairciſſemens dont il avoit beſoin, il ſe promit bien d'en profiter, & les remercia, les aſſurant qu'ils pouvoient demeurer en paix, & qu'il ne leur ſeroit fait aucun tort. Il fit voile enſuite pour aller à la découverte de tout ce que lui avoient dit ces Marchands, qui le voyant partir lui donnerent mille bénédictions, & ſe regarderent comme ſortis d'un grand péril, en diſant : *ce ne fut le gentil Ivain de Galles, ces felons François nous euſſent tous meurdris.*

Cet Amiral, après avoir fait un voyage d'aſſez long cours, arriva au port Saint-André en Eſpagne, où l'on préparoit une belle flotte pour l'envoyer au ſecours des François con-

tre les Anglois. Ce fut là que ſe joignirent ces deux armées navales pour faire ſur mer quelque importante expédition contre leurs communs ennemis. Le Comte de Pembroc en fut la victime. Elles le rencontrerent ſur la route qu'il prenoit vers la Rochelle. Les Eſpagnols ſe ſervirent d'un artifice qui pour lors étoit aſſez rare, pour brûler les groſſes ramberges du Comte de Pembroc. Ils jetterent à l'eau de petits bateaux tout remplis de bois, qu'ils avoient graiſſé d'huile & d'autres ingrediens pour en rendre la matiere plus combuſtibles. Ils avoient entr'eux des plongeons expérimentés dans l'art de conduire ces ſortes de barques, & de les faire couler toutes brûlantes & allumées ſous ces groſſes ramberges, auſquelles le feu de ces bateaux venant à ſe communiquer, y cauſoit un embraſement dont il étoit impoſſible de ſe garantir. Ce ſtratagême, dont les Eſpagnols ſe ſervirent, fit un ſi grand effet contre les Anglois qu'ils leur brûlerent treize gros batimens.

Tandis que les Anglois ſe mettoient en devoir d'éteindre ce feu, les François & les Eſpagnols, profitans du déſordre & de la conſternation dans laquelle ils les avoient jettés, vinrent les charger à grands coups de dards

dards & de flêches, & heurterent le vaiſſeau du Comte de Pembroc avec tant de roideur, ayant le vent ſur lui, que ce gros bâtiment venant à s'ouvrir, fit eau de tous côtés, & contraignit cet Amiral Anglois de ſe rendre à la diſcrétion de ſes ennemis avec *Huard d'Angle*, & *Jean d'Arpedenne*, qui furent forcés de ſuivre ſon exemple avec plus de trois cens autres priſonniers des plus riches de l'Angleterre, ſans compter plus de huit cens hommes, qui périrent dans cette journée par le feu, par le fer, & par l'eau, du côté des Anglois. Les vainqueurs trouverent dans les bâtimens qui tomberent ſous leur puiſſance beaucoup d'or & d'argent monnoyé, qu'on avoit apporté de Londres pour payer les troupes qui ſervoient le Roi d'Angleterre dans ſa province de Guyenne contre les François : & même ils ne purent voir ſans étonnement le grand nombre de chaînes que les Anglois avoient chargées dans leurs vaiſſeaux pour mettre les Rochellois aux fers, & les traiter comme des rebelles : les François leur firent voir les patentes & les proviſions toutes expédiées pour établir dans la Rochelle d'autres Officiers de juſtice que ceux du pays.

Ces lettres étoient ſcellées & remplies du

nom des Anglois que l'on vouloit mettre à leur place ; les uns en qualité de Baillifs, les autres ſous celle de Prévôts ; d'autres comme Receveurs, d'autres comme Capitaines : ſi bien que les Rochellois voyant qu'on n'avoit apporté d'Angleterre que des chaînes pour eux, & que tous les emplois étoient deſtinés pour les étrangers, ils n'eurent point de regret d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs, & de redevenir François, ſelon la pente qu'à naturellement chaque nation d'obéir à un Prince qui ſoit de ſon pays. Les Eſpagnols ayant rendu ce ſervice à la France, ſe retirerent avec leurs priſonniers & leurs dépouilles au port S. André. Quand Ivain de Galles apperçut le Comte de Pembroc au milieu des autres priſonniers, il lui fit mille reproches, & lui dit mille injures, ſe plaignant qu'il avoit été le ſeul auteur de ſa diſgrace, & de ſon infortune par les pernicieux conſeils qu'il avoit donné au Roi d'Angleterre ſon Maître contre lui. Il pouſſa même ſi loin ſon reſſentiment, qu'il proteſta que s'il avoit été ſon priſonnier, il l'auroit fait mourir avec infamie pour ſe venger des outrages qu'il lui avoit faits. Le Comte lui déclara qu'il n'avoit aucune part à la diſgrace qu'il avoit encouruë, & dont il ſe plaignoit ;

& qu'il avoit grand tort d'insulter à un malheureux qui ne lui avoit jamais fait aucun préjudice, & dont il devoit plutôt déplorer la condition que lui faire injure. Enfin les Espagnols enchaînerent leurs prisonniers Anglois avec les même chaînes que ceux-ci avoient destinées pour les Rochellois; ils ne leur rendirent la liberté qu'après leur avoir fait exactement payer leur rançon.

Fin du trente-troisième Chapitre.

OBSERVATIONS
SUR LES MÉMOIRES
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

(19) RIEN ne prouve mieux l'inéxactitude des Hiſtoriens de ce temps-là, & la difficulté d'aſſigner les époques préciſes que la variation des détails & des dates. Le continuateur de Nangis, Froiſſard & l'Hiſtorien de du Gueſclin, quoique contemporains tous les trois, ne s'accordent point dans leurs récits ni dans l'ordre des dates. On peut, pour s'en convaincre, lire les Mémoires hiſtoriques & critiques de Secouſſe ſur la vie de Charles le Mauvais, Roi de Navarre, tome premier, depuis la page 15 juſqu'à la page 20... Le continuateur de Nangis veut que la ville de Mantes ait été priſe par Bertrand du Gueſclin (qu'il appelle *Claquin*), le 7 Avril 1364, veille de la mort du Roi Jean à Londres. Froiſſard date cet événement du commencement du regne de Charles V. Il en partage l'honneur entre le Maréchal de Boucicaut & du Gueſclin. L'Hiſtorien de ce dernier ne parle point de Boucicaut. (Note des Edit.)

(20) Fiſt (Bertrand) appeller le Chaſtellain pour parlementer à lui, ... & adonc lui diſt... Je vous ſignifie & commande de par noſtre Régent de France que vous nous rendez la tour ; ou par la foy que je doy à Dieu, jà dicy ne partiray, ſi l'auray priſe avant... & le Chaſtellain lui reſpondi... Sire je croy que ainçois que vous peuſſiez entrer en cette tour il vous convendra apprendre à voler hault... (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 91.)

(21) Ici du Chaſtelet raconte des faits qui regardent perſonnellement du Gueſclin, & dont les Mémoires ne parlent point. Par exemple il nous apprend que du Gueſclin entra au ſervice de Charles V en 1361. Il en fournit la preuve par une quittance de du Gueſclin, extraite de la Chambre des Comptes, & ſignée par cet Officier, comme Capitaine de cent hommes d'armes. Du Chaſtelet lui fait enſuite prendre beaucoup de Châteaux en Normandie, entre autres celui de la Roche Teſſon que Charles V lui donna, pour récompenſe de ſes ſervices. Du Chaſtelet remarque que la fille d'Olivier du Gueſclin, frere de Bertrand & ſon héritier porta cette terre de la Roche Teſſon, dans la maiſon de

Goujon de Matignon. Après avoir purgé la Normandie des Anglois, qui infeſtoient cette province, du Chaſtelet promene ſon héros en Poitou, où il pourſuit les Anglois de la même maniere. Dans le cours de ces expéditions, du Gueſclin livre pluſieurs combats particuliers. Il ſe bat entre autres avec un Anglois nommé Felleton; & pour que la choſe ſoit plus merveilleuſe, ce Felleton dans l'abſence de du Gueſclin, avoit eſcaladé de nuit le Château de Pontorſon, où dormoient la femme & la ſœur de Bertrand. Cette ſœur, qu'on nommoit Julienne, & qui étoit Religieuſe de Saint-Sulpice de Rennes, s'éveille, court aux Anglois qui eſcaladoient les murs du Château, les repouſſe & donne l'alarme. Bertrand à ſon retour, attaque Felleton & le prend. Il lui reproche ſon incivilité de vouloir ſurprendre des femmes tandis qu'elles dorment..... (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſcl. par P. H. du Chaſtelet, depuis la p. 39 à la p. 50.)

(22) Dans le nombre de ceux qui vinrent joindre du Gueſclin, & qui ne ſont pas nommés dans les Mémoires du quatorzième ſiècle, on comptoit encore Jean de Châlons, dit le Chevalier Vert, frere du Comte d'Auxerre,

Pierre de Vilaines, dit le Bégue, originaire de la Beauce, Jean de Cayen, Trinchant de Graville, Odard de Renty, le Sire de Beaujeu, le Sire de Vienne, Aimart de Poitiers; parmi les Gaſcons, Petiton de Courton, Le Souldich de l'Eſtrade, Aymon de Pommiers, Perduccas d'Albret; parmi les Bretons Olivier du Gueſclin, Guillaume Boueſtel, Olivier de Mauny, Euſtache de la Houſſaye, Roland du Bois & les autres braves qui ne quittoient point Bertrand du Gueſclin. Liſez en les noms dans les obſervations du pere Griffet. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin, par P. H. du Chaſtelet, p. 65.)

(23) Originaire du Maine. *Ibid.* p. 63.

(24) Du Gueſclin le fit alors Chevalier. *Ibid.* p. 63.

(25) Il y a long-temps, dit du Chaſtelet, que l'Hiſtoire parle de la valeur des Seigneurs de cette maiſon. *Ibid.* p. 63.

(26) Jean de Grailly, Captal (c'eſt-à-dire Seigneur) de Buch, étoit Gaſcon. (Note des Editeurs.)

(27) Adonc diſt Bertrand : je ne ſai que dire, mais ſi j'euſſe couru, je ne doute point

que je n'euſſe trouvé le Captal & ſes gens. Mais je croi que vous doutez les Engloys. Vous ſauriez mieux trouver une grant huche ou un coffre bien rempli, pour piller les joyaux qui dedans ſeroient, qui voſtres ne ſont pas, que de trouver les Engloys; car je oſeroie bien jurer pour vrai que ilz ne ſont pas loing de cy : & il diſoit vérité..... (Hiſt. de Bertrand du Gueſclin, par Menard, p. 100.)

(28) Ce fut là qu'Engorrant de Hédin vint joindre l'armée Françoiſe..... Meſſire Engorrant de Hédin qui ſur ſon corcier armé, le baſſinet à ſon harſon, paſſa la riviere de Sayne à noe (à la nage) au deſſouz de Vernon, pour eſtre à la journée : car la Royne Blanche ſuer du Roi de Navarre, qui dedens Vernon ſe tenoit le jour de la bataille, fit fermer les ponts que nul ne peut ſecourir Bertrand..... (Extrait des faiz de du Gueſclin, p. 33, colonn. 1 & 2.)

(29) Attendons ici, diſt Bertrand, nos ennemiz à pié juſques à tant qu'ils ſoient à nous venuz. Je donne au Roi notre Sire à ſon eſtraine de ſa noble royauté celui que on appelle le Captal. (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 101 & 102.)

(30) Thibaut du Pont tenoit à deux mains une épée, & frappoit ſur les ennemis comme un forcené. Son épée ſe rompit. Mais un Breton ſon ſerviteur qui étoit auprès de lui, lui aiant donné une hache grande, peſante & dure, il en donna un ſi furieux coup à un Chevalier Anglois, qu'il lui coupa & abbatit la tête *jus*. Du Gueſclin animoit ſes gens par ſon exemple & par ſes diſcours, en criant... *Gueſclin*... il leur diſoit : *Or avant, mes amis, la journée eſt à nous : pour Dieu ſouviegne-vous que nous avons un nouveau Roi en France ; que aujourd'hui ſa couronne ſoit honnorée par nous.*

De l'autre côté combattoient avec un pareil courage le Baſcon de Mareul, Jouel, Saquainville, & ſur tout le Captal. Les Navarrois eurent d'abord quelque avantage, & tuerent pluſieurs Chevaliers François... Le Baſcon de Mareul crioit, comme tout enragé: *Où êtes-vous, du Gueſclin ?*... Du Gueſclin, qui l'entendit, ſe jetta ſur lui *comme lion créte*, & lui porta un coup ſi rude, qu'il le renverſa. (Mémoires Hiſtoriques de Secouſſe ſur la vie de Charles le Mauvais, Roi de Navarre, Tome I. 2e. partie, p. 45).

(31) Il eſt nommé Guillaume de Graville

p. 37, colon. 1. des faiz de du Gueſclin.

Là furent prins . . . *Guillaume de Graville, qui de Meſſire Guy de Bayeulz, fut priſonnier, & ſon compere étoit de ſon enfant* . . . Celui-cy le delivra moiennant mille florins. Le Roi en fut fort mécontent, & prit une telle *malveillance* contre Bayeux & ſes enfants, qu'ils furent obligés de ſortir du Royaume. Charles V leur pardonna par la ſuite. (Mémoires de Secouſſe, Tome I. 2e. part. p. 48).

Ce Graville Seigneur Normand & rebelle à ſon Roi, auroit eu la tête tranchée comme Pierre de Saquainville. Paul Hay du Chaſtelet dans ſon Hiſt. de du Gueſclin rapporte autrement ſa délivrance. Suivant lui le fils de Graville, qui tenoit priſonnier Brémor de Laval, manda qu'il uſeroit de repreſailles. Pour ne pas compromettre la vie de Brémor de Laval fidèle ſerviteur du Roi, on rendit la liberté à Guillaume de Graville, p. 70.

(32) Ou plutôt contre les Navarrois dont les Anglois n'étoient que les alliés. Paul Hay du Chaſtelet reproche avec raiſon aux Hiſtoriens de ce tems là, de n'avoir pas développé les avantages précieux de la victoire de Cocherel. Nous ne le ſuivrons pas dans

les longs raiſonnements qu'il fait. Nous nous contenterons de dire que cette défaite des Navarrois conſerva la Normandie, & déconcerta les projets factieux du Roi de Navarre & de ſes adhérents.

Il eſt aſſés ſingulier que l'on varie ſur la date d'un ſi mémorable événement. Les Hiſtoriens la plaçent au 23 May 1364.

Du Chaſtelet rapporte d'anciens actes qui prouvent que ce fut le ſeize May que ſe donna cette bataille meurtriere. On combattit depuis une heure après midi juſqu'au ſoir. Cet acharnement n'a rien d'extraordinaire, ſi l'on conſidere la fureur des partis dans les guerres civiles. Or dans cette journée c'étoit preſque tous François qui ſe battoient contre d'autres François. Froiſſard nous l'apprend dans le récit qu'il en a laiſſé. Le Captal de Buch ayant ſû que les gens du Sire d'Albret, d'Aymenon, de Pommiers & du Sire de l'Eſtrade, étoient dans l'armée de du Gueſclin, il s'écria en colere . . . *Par le Cap Saint Anthoin, Gaſcons contre Gaſcons ſe pourmeneront.*

Nous obſerverons que Froiſſard dans la relation de cette bataille differencie de celle de nos Mémoires, par rapport à pluſieurs détails : mais Froiſſard ne s'accorde pas plus

avec le continuateur de Nangis & les autres Chroniques. Les trente Gaſcons, à qui dès le commencement de l'action il fait enlever le Captal de Buch au milieu de ſon armée, & renverſer le *pennon* ou *banniere* de ce Général Navarrois, ſont de ces faits invraiſemblables, & que réprouve la ſaine critique. En vain Froiſſard attribue-t-il à ces ſeuls Gaſcons l'honneur de la victoire; il nous permettra de croire qu'il tenoit ce récit de quelque Gaſcon. (Liſez Froiſſard p. 270 & ſuiv.) (Note des Editeurs).

(33) Les Lettres par leſquelles le Roi donna le Comté de Longueville à du Gueſclin ſont du 27 may 1364. Cette date prouve que la bataille de Cocherel ne fut point livrée le 26 May comme Froiſſard & les autres Hiſtoriens l'ont dit d'après lui. (Note des Editeurs.)

M. Secouſſe (Mémoires hiſtoriques ſur Charles le Mauvais tome 1er 2e partie p. 55) remarque que du Chaſtelet s'eſt trompé en inſérant dans les preuves juſtificatives de ſon Hiſtoire de du Gueſclin l'acte de donation de ce Comté ſous un titre qui porte que ce don lui fut fait en échange du Captal de Buch. L'acte n'en parle pas.

(34) Quand Charles de Blois ſentit le coup, il s'eſtendi à terre, batti ſa coulpe, & ſe commanda à Dieu en diſant.... Vrai Dieux pardonnez moi la mort des bonnes gens qui cy meurent pour moi. J'ai guerrié longtems outre ma voulenté, & par l'ennortement de ma femme qui tousjours m'a donné a entendre que j'avois trés bon droit. (Hiſtoire de du Gueſclin par Meſnard. p. 148.)

(35) Le récit de l'Auteur des Mémoires ne nous ayant pas paru tout-à-fait exact, nous avons cru devoir y ſuppléer en rapportant ſes propres termes de l'ancien Hiſtorien de du Gueſclin p. 148..... Tantoſt l'en alla dire à Bertran la mort dudit Charles ; & quand il le ſot, il le plaint moult, en diſant que le plus prudomme qui au ſiecle fuſt, & que malgré ſien & à force il avoit guerrié. Lors diſt Bertrand qu'il ne priſoit rien en ſa vie, & qu'il aimoit mieux morir que vivre : donc ſe combatti comme un droit ennemy, tant qu'il n'ot mais ne hache, ne épée..... Du Chaſtelet p. 79, croyant ſans doute augmenter la gloire de ſon Héros le fait combattre à coups de poing, lorſque ſes armes ſont briſées. (Note des Editeurs.)

(36) La mort de Charles de Blois & de tant de braves gens, qui périrent à la bataille d'Auray, dut couter bien des larmes à la Princeſſe épouſe de l'infortuné Charles. Son ambition démeſurée en fut la cauſe. Lorſque Charles ſe ſépara d'elle pour la derniere fois, du Chaſtelet rapporte un fait que nous ne devons pas omettre : il peint les mœurs de ce temps là..... La Princeſſe permit que le Comte d'Auxerre & Louis de Châlons ſon frere la ſaluaſſent, parce qu'ils n'étoient pas nés ſes ſujets, & qu'ils étoient d'une naiſſance trés illuſtre. Trois d'entre les Seigneurs Bretons eurent ſeuls cet honneur, ſavoir le Vicomte de Léon en raiſon de ſa parenté avec la Princeſſe & de ſa qualité éminente, Le Vicomte de Rohan ſon couſin germain du côté maternel, & Bertrand du Gueſclin à cauſe de ſon rare mérite. Il y avoit cependant dans le nombre des Seigneurs Bretons, qui accompagnoient Charles de Blois, des gens de la plus haute extraction, puiſqu'on y comptoit un Sire de Tinteniac, un Jean de Laval Seigneur de Chatillon ſon gendre, Charles de Dinan, le Vicomte de la Belliere, les Seigneurs de Coetquen, de Montbourcher, les Sires de Rieux, de Rochefort, d'Anunis, de Retz, de Maleſtroit,

de Quintin, de Tournemine, de Kacgorlay, du Pont, de Loheac, &c. Il ne manquoit à cette aſſemblée que le ſeul Comte de Laval Gui 12e du nom Baron de Vitré & de Chateaubriant. Il étoit en Guienne où il commandoit pour le Roi. (Note des Editeurs.)

(37) Du Chaſtelet p. 78 rapporte qu'à l'inſtant où la bataille d'Auray alloit commencer, un levrier qui ſuivoit ordinairement Charles de Blois, paſſa dans l'armée de ſon rival, alla mettre ſes deux pieds ſur la cuiſſe de ce Prince alors à cheval. Jean de Montfort ſurpris des careſſes de cet animal demanda à qui il appartenoit. On reconnut à ſon collier les armes de Bretagne : on ſut que c'étoit le levrier de Charles de Blois. Quelqu'un dit qu'il venoit ſans doute ſaluer Jean de Montfort comme Duc de Bretagne. (*Nota.* Cette fameuſe bataille ſe livra le 28 Septembre 1364).

(38) Il en coûta cent mille francs à du Gueſclin pour ſa rançon. Comme il n'avoit pas d'argent comptant, les Sires de Matignon, de Montbourcher & de Laval furent ſes cautions envers le Général Chandos : Charles V en paya quarante mille francs,

Le Pape & Henri depuis Roi de Caſtille l'acquitterent du ſurplus. (Hiſtoire de Bretagne par d'Argentré--- Hiſtoire de France de Pierre Daniel Tome VI).

(39) Il s'eſt conſervé au thréſor des Chartes (Navarre Layette 4, p. 6) un acte original du Captal fait . . . (la date du jour eſt en blanc). Cet acte contient pluſieurs circonſtances ſur la priſon du Captal, & apprend en même tems la maniere dont on en uſoit envers les priſonniers de gûerre. En voici le précis.....

Jehan de Grailly Captal du Buch reconnois qu'à la bataille de Cocherel Rolant Bodin Ecuyer m'ayant fait ſon *priſon*, il m'a depuis quitté ma foi, & en tranſportant tout le droit qu'il avoit ſur moi au Roi de France, dont je devins & ſuis encore loyal *priſon*, que ce Roi a établi ma demeure dans le marché de Meaux; que de ſa grace il m'a permis d'aller entre deux ſoleils dans cette ville & même aux environs juſqu'à demi-lieue, à condition qu'avant le ſoleil couchant je reviendrois dans le marché où je paſſerois la nuit, & d'où je ne pourrois ſortir que le lendemain aprés le ſoleil levé : que depuis à ma ſupplication & à celle de mes amis il m'a permis d'aller faire un voyage en Angleterre,

gleterre, ſous la condition que je ſerois revenu au marché de Meaux le jour de la St. Michel; & qu'aujourd'hui étant de retour d'Angleterre, & étant à Paris auprès du Roi, & prêt à retourner au marché de Meaux, je l'ai ſupplié de me permettre d'aller trouver la Reine Jeanne (d'Evreux) veuve de Charles le Bel & tante du Roi de Navarre, qui m'avoit écrit pour me prier de l'aller trouver à Chateauthierri, où elle étoit, ou dans d'autres endroits où elle pourroit être; que je l'ai encore ſupplié de changer le lieu de ma priſon, & de me permettre de demeurer à Paris; & que le Roi ayant eu la bonté de m'accorder ces deux graces à condition que le dimanche après la S. Remy je ſerois de retour à Paris où je tiendrois priſon dans l'enceinte compriſe dans les baſtilles de St. Denys, j'ai juré ſur les ſaints Evangiles, & promis par la foy de mon corps donnée en la main de très noble & puiſſant Prince le Comte d'Eſtampes au nom du Roi, & pour lui & à ſes ſucceſſeurs, que je me rendrai à Paris au jour qui m'a été preſcrit, & que j'y tiendrai priſon où ailleurs il me ſera ordonné, & que dans quelque lieu que je ſois je ſerai bon & loyal *priſon* au Roi de France & à ſes ſucceſſeurs, juſqu'à ce que lui ou

eux m'ayent quitté de ma priſon par lettres ſcellées de leur grand ſcel; que j'ai encore juré ſur les ſaints Evangiles & ſur ma foi que, pendant que je ſerai priſonnier, que je ne ſerai *aidant*, *ne conſeillant*, *ne conforтant par dit*, *par fait*, *par lettres ou par meſſaige*, *ne par ſigne ou autrement en public & en ſecret au Roi de Navarre*, *ni à aucun de ſon parti*, *ni à aucuns autres rebelles*, ennemis ou malveillants du Roi de France, & que par moi ni par autre je ne dirai, ni ne ferai rien qui puiſſe porter préjudice à ces Rois ni à leur Royaume; que je ferai faire un ſerment pareil à ceux qui demeureront avec moi; que ſi je manque à tenir ma priſon, ou à faire quelque choſe contre ce que deſſus eſt dit, je veux & conſens que je ſois tenu pour *faux*, *mauvais* & deſloyal Chevalier, & que pour parjure & foy mentie & en *ſigne de ce*, *mes armes ſoient tournées de ce deſſuz deſſouz & que pour tel comme tel* le Roi ou ſes ſucceſſeurs me puiſſent pourſuivre dans leurs Cours de juſtice ou autres; me ſoumettant moi-même pour l'exécution des choſes deſſus dittes à la juriſdiction & *cohercion* de notre St. Pere le Pape & de ſa Chambre, par leſquels je conſens être contraint par ſentence d'*eſcommuniement* ou

autrement à le tenir & garder fermement..... (Mémoires hiſtoriques de Secouſſe ſur Charles le mauvais tome 1er part. 2e page 53.)

(40) Du Gueſclin vint rendre compte au Roi de ſon voyage & de ſa négociation. Le ſuccès en avoit été ſi prompt & ſi heureux que ce Prince en le recevant lui dit devant toute ſa Cour... Je ne m'étois point trompé en croiant que mon brave Breton feroit réuſſir mes intentions; & lui ayant fait l'honneur de l'embraſſer il ajouta... Le ſervice, que vous venés de me rendre, m'eſt auſſi conſidérable & auſſi important à ma Couronne que ſi vous m'aviés fait Seigneur d'une grande Province... Du Gueſclin répondit... Sire, je croirois avoir ſervi votre Majeſté s'il ne lui en coûtoit rien : mais je n'ai pu m'empêcher de promettre aux Compagnies deux cent mille florins d'or de ſa part... Le Roi repartit... Je ne vous en dédirois pas, Meſſire Bertrand, ſi vous aviés engagé le tiers de mon Royaume....

La ſatisfaction que témoigna Charles V n'a rien d'étonnant. Du Gueſclin le vengeoit du Roi de Caſtille & débarraſſoit la France d'un aſſemblage de brigands qui la dévaſtoient depuis ſix ans. Ces bandits étoient d'autant plus

redoutables que les Anglois les ſoutenoient ſecrettement : ils avoient battu à plate couture une armée royale commandée par Jacques de Bourbon. Ce Prince y périt. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin par P. H. du Chaſtelet p. 87 -- 88.)

(41) Et Bertrand lui diſt... Sire, il convient avoir en préſent tout ce que le Mareſchal demande. Car icy en y a moult qui d'abſolucion ne parlent point, & trop mieux aimeront avoir de l'argent. Car nous les faiſons preudommes malgré eulx, & les mettrons en exil, afin qu'ilz ne faſſent mal à nulles gens Chreſtiennes. Et quant ils auront de l'argent largement, ſi ſe tendront-ilz à enviz de mal faire. Et pour ce dites au ſaint Pere que nous ne les povons autrement emmener... (Hiſt. de du Gueſclin par Menard p. 176.)

(42) Ce tint le Pape à grant merveilles : on a accouſtumé ce diſoit-il de nous donner grants dons d'or & d'argent en la cité d'Avignon pour abſoldre les gens; & il convient que nous abſoilons ceux-cy à leur deviſe, & encore que nous leur donnions du notre, c'eſt bien contre raiſon... (Ibid. Hiſt. de du Gueſclin par Menard p. 177.)

(43) Haa ! Dieu, ce diſt le Pape, comment ceſte gent ouvrent de mal en pis, & ſe donnent de poine pour aller en enfer..... (Ibid. p. 177.)

(44) Bertran demanda au Prévoſt du Pape... Dites-moi frere, & ne me celez pas? dont vient ce tréſor? la prins le Pape en ſon tréſor? & il lui reſpondi que non, & que le commun d'Avignon l'avoit paié chacun ſa porcion. Lors dit Bertran : Prévoſt, je vous promets que nous n'en aurons denier en noſtre vie, ſe il ne vient de l'argent du Pape & de ſon riche Clergé : & voulons que cet argent cueilly ſoit rendu à ceux qui l'ont paié, ſans ce que riens perdent du leurs : & dites bien au Pape qu'il le leur faſſe rendre : car ſi je ſavoye que le contraire fuſt, il m'en peſeroit ; & euſſe ores paſſée la mer, ſi retourneroy-je par deçà. Adonc fut Bertran payé de l'argent du Pape, & ſes gens derechief abſous, & ladicte abſolucion confirmée. (Ibid. Hiſt. de du Gueſcl. par Menard p. 178.)

(45) L'Auteur des Mémoires tombe ici dans une erreur que nous devons relever. En la corrigeant dans le texte nous aurions

mutilé l'ouvrage ; & cette note y va remedier. Il ſembleroit en liſant ces Mémoires que Pierre le cruel étoit Roi d'Arragon. L'Auteur par une ignorance commune en ce ſiecle a confondu l'Arragon & la Caſtille qui étoient deux Royaumes différents. Le Roi d'Arragon favoriſoit la cauſe de Henri Comte de Tranſtamare, & s'étoit attiré la haine de Pierre le cruel. Ce dernier étant entré dans l'Arragon à la tête d'une armée Caſtillane le preſſoit vivement, lorſque du Gueſclin par ſon arrivée força Pierre à ſe retirer en Caſtille. (Note des Editeurs.)

(46) Pierre ſurnommé le Cruel avoit bien merité ce nom, ſi tous les crimes, que l'Hiſtoire lui impute, n'ont point été exaggerés. La mort de Blanche de Bourbon ſon épouſe qu'il fit aſſaſſiner ſuivant les uns, ou empoiſonner ſuivant les autres eſt un fait conſtaté. On prétend que trois de ſes freres furent égorgés par ſon ordre, & qu'il tua de ſa main un Roi Maure qui étoit venu le voir. Il chaſſa ſa propre mere de ſon Royaume. Il inonda la Caſtille du ſang de ſes ſujets. Les ſacriléges, dit-on, ne lui coûtoient rien ; & il s'enrichit des dépouilles des Egliſes. Auſſi l'accuſe-t-on de s'être fait circoncire,

Cette accuſation eut ſans doute pour principe ſon impieté connue & une confiance illimitée qu'il afficha pour les Juifs. Cette confiance n'a rien d'extraordinaire, parce que les Juifs, étant alors les ſeuls qui fuſſent habiles en matiere fiſcale, lui aidoient à rançonner ſes peuples. Voilà pourquoi tous les Mémoires de ces tems l'appellent Juif & Renégat. Au ſurplus ce Roi, né avec des inclinations vicieuſes, avoit reçu la plus mauvaiſe éducation. Il étoit abhorré de ſes ſujets & de ſes voiſins, quand du Gueſclin vint le détrôner. (Note des Editeurs).

(47) Tous les anciens Mémoires le nomment ainſi : au lieu de Triſtemare, c'eſt Tranſtamare. (Note des Editeurs).

(48) Selon du Chatelet, cette ville s'appelloit Mugalon. (Hiſt. de du Gueſ. p. 99.).

(49) Euſtache de la Houſſaye Gentil homme Breton, ſe ſignala dans cet aſſaut. Il eut le bras caſſé d'un coup de pierre. (Hiſt. de du Gueſ. par P. H. du Chaſtelet p. 101).

(50) Et tantoſt comme (la Reine,) approcha d'eulx, elle deſcendi Jus de ſa dite

mule ; & auſſi ils mirent pié à terre, & vindrent à l'encontre d'elle. Adonc Bertran l'alla embracier, & doucement la ſalua, & lui diſt qu'il lui failloit remonter ; & elle diſt que non feroit, & que bien devoit aller à pié avecques ceux qui ainſi la faiſoient ſervir & honnourer. Car n'agaires eſtoit povre femme qui n'avoit que donner ; & maintenant l'avoient faite riche.

Et les ſeurs de Henry commencierent moult à regarder Bertrand, & diſt l'une d'icelles . . . Je voy merveilles que ce Bertran dont j'ay pieça oy parler, eſt très lait, qui bien le régarde ; & ſi l'ai oy tant honnourer & priſier... Et la ſeconde diſt ... Dieu le vueille ſauve : on doiſt mieux aimer bonté que beauté. C'eſt le plus vaillant & le plus eureux & avantureux de batailles & de conquerre chaſteaux & villes, qui ſoit par deça la mer... Et la tierce ſuer ſi diſt ... Or, aviſez, il a bien courſage d'omme & chiere de ſanglier, les poings gros & quarrés pour porter eſpée ; & bien eſt taillié d'eſtre fort pour ſoutenir & endurer grans paines. (Hiſt. de du Gueſ. par Menard, p. 203-204.)

(51) Fernand de Caſtro Seigneur Eſpagnol qui ne l'abandonna point dans ſes malheurs. (Note des Editeurs).

(52) Et lors fiſt telle bruyne que *Pietre* & ſes gents ne ſavoient où ils alloient, ou deçà, ou delà, ne ne trouvoient chemin ne ſente. Adonc Pietre s'eſmaya moult durement & ſe recommanda plus de cent fois à Dieu & au Deable comme tout deſeſperé; & ſes Barons lui diſoient... Sire, ayez bon cuer, & Dieu & ſa mere vous ſecourra & ſauvera... Je ne ſcay, diſt-il, comment la fortune en va: mais je me tieng à celui qui a le plus de puiſſance, ſoit de Deables ou de Dieu... Adonc vint deux tonnoire qui tonna tellement, que tous les plus hardiz trembloient de paour. Mais oncques Pietre ne s'en ſeigna de paour qu'il euſt, & moult avoit le cuer courroucié & doulent. (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 219-220).

(53) La priſe de Séville eſt racontée autrement par du Chaſtelet. Si on l'en croit, le ſiege fut long & opiniâtre. La ville fut priſe d'aſſaut & ſaccagée. (Hiſt. de du Gueſ. par P. H. du Ch. p. 111-112 & 113.)

(54) Lors demouroit avecques le Roi un Breton de grant renommée qui eſtoit nommé la Barre, lequel eſtoit grant & fort, & avoit dure eſchine, les poings gros & quarrés,

& de groſſe taille par bras & par jambes ; que ledit Roi appella & lui diſt . . . vous avez rénommée en Bretagne & ailleurs en maint pays d'être preux & hardiz. Aurois-tu la char ſi hardie que tu oſaſſe jonſter à cet Engloiz ? . . . Et la Barre (a) lui reſpondi . . . Sire, par la Vierge Marie, ſe il me devoit tuer d'une lance, ſi jouſterai-je a lui, s'il vous plaiſt . . . Oyl, diſt le Roi . . . Puis le fit armer & monter ſouffiſamment. (Hiſt. de du Gueſ. par Menard, p. 232).

(55) Ce nom eſt corrompu dans les Memoires. Suivant les Hiſtoriens de du Gueſclin il faut lire Archiac au lieu d'Arciart. (Note des Editeurs.)

(56) Les troupes étoient prêtes de marcher; & on alloit ſonner la charge, quand Jean Chandos quitte inopinément ſa place pour venir auprès d'Edouard & de Dom Pedre. Leur aiant fait une profonde révérence, il préſente au Prince de Galles, ſon Maître une banniere roulée, & lui dit . . . Monſeigneur je ſuis Chevalier, il y a long-

(a) De ce la Barre ſont deſcendus les Seigneurs de la Barre en Touraine, auprès de Chinon. (Hiſt. de du Gueſclin par P. H. du Chaſtelet, p. 118.).

tems; & par vos bienfaits je ſuis graces à Dieu, devenu aſſez puiſſant & aſſez riche en terres, pour être Chevalier *Banneret*; j'ai dans l'étendue de mes fiefs pluſieurs Chevaliers & pluſieurs Ecuyers pour accompagner & ſervir ma banniere, ſi vous m'accordés cette qualité. Sur cela le Prince prit cette banniere que tenoit Chandos, & l'aiant donnée au Roi Dom Pedre, il le pria de la déploier; ce que le Roi fit. Elle étoit chargée de l'écuſſon de ſes armes, qui étoient d'argent au *pal fiché de gueules*. Dom Pedre en la lui rendant, lui dit... Voilà, brave Connétable, votre banniere que je vous rends déploiée... Vous êtes Chevalier Banneret... Chandos la porta aux Gentils-hommes ſes vaſſaux. Il leur dit... Meſſieurs, cette banniere eſt à vous: il y va de votre honneur, autant que du mien, qu'on la voie le plus avant parmi les ennemis, & qu'elle ſoit généreuſement conſervée..... Tous jurerent de faire leur devoir en braves gens; & Chandos la confia à un Gentil-homme nommé Guillaume Alery. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſ. par P. H. du Chaſtelet p. 129 & 130).

(57) Chandos tint parole au Prince de Galles; & la victoire de Navarette fut en par-

tie ſon ouvrage. Il faillit y périr. Don Martin Ferrand Chevalier Eſpagnol l'abbatit d'un coup de lance ; & il alloit couper la tête de Chandos, ſi ce brave Anglois ne l'eut prévenu en le perçant de ſa dague. (Ibid. p. 131).

(58) Cette déroute des Eſpagnols ne ſurprendra point, ſi l'on conſidère que la plupart étoient des communes peu aguerries qui combattoient contre l'élite des troupes Angloiſes & Françoiſes. Les Eſpagnols d'ailleurs ne pouvoient encore être affectionnés au parti de Henry. La haine qu'ils avoient pour Don Pedre avoit pu ſeule leur mettre les armes à la main. (Note des Editeurs).

(59) Le portier que le propos de Bertran avoit mué, appella ſa femme à part, & lui diſt . . . Dame, j'ay grand ſouſpeçon & me doubte qu'icelui pelerin ne pourchaſſe aucune trayſon, & pour ce je en vueill aller avertir le Prince . . . . . La Dame en vint accointier ledit Bertran . . . Quand ledit Bertran l'entendi, qui avoit le cuer hardi comme un droit lion, ſi s'en vinſt par grand maltalent devers le diſt portier, & lui donna tel cop d'un baſton qu'il le fiſt aller à genoux, puis lui tolli les clefs, & ouvry l'uis. Si miſt dehors le Roy

Henry & les ſiens auxquels il donna congié... Puis diſt Bertran au Geolier... traitre, Dieu vous puiſt cravâter... Tant le démena que par belles paroles comme de fait icelui portier fuſt tout à ſon commandement. (Extrait de l'Hiſtoire de du Gueſclin par Menard, p. 288-289).

(60) Selon un autre Hiſtorien de du Gueſclin la vanité ſeule finit la captivité de ce guerrier ; on croit, Monſeigneur, dit un jour le Sire d'Albret au Prince de Galles que ſi vous ne mettés pas du Gueſclin à rançon, c'eſt parce qu'il vous donne de la jalouſie, & que vous le craignés. Pour montrer, répliqua le Prince Anglois que je ne crains point du Gueſclin, tout brave qu'il eſt, il va être libre à l'inſtant.

Le même Hiſtorien rapporte, que la Princeſſe de Galles, après l'avoir fait diner avec elle à Angouleſme voulut contribuer de trente mille florins pour ſa rançon. Du Gueſclin ſe jetta à ſes genoux en lui diſant..... J'avois cru juſqu'ici être le plus laid Chevalier de France : mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puiſque les Dames me font de tels préſents.

Ce Guerrier généreux, en acceptant la ſomme, n'en réſerva rien pour ſa rançon. Il l'emploia à payer celle de pluſieurs Bretons qui avoient été pris avec lui.

On pourroit citer de du Gueſclin cent traits de cette généroſité franche & loyale qui lui gagnoit les cœurs. Tout ce qu'il poſſédoit appartenoit à ſes ſoldats. Son épouſe digne de lui ſous tous les rapports le connoiſſoit bien, lorſqu'à cette époque, du Gueſclin étant venu la trouver en Bretagne, & fondant le prix de ſa rançon ſur des ſommes qui étoient en dépôt, elle lui déclara franchement qu'elle avoit tout conſommé pour délivrer les pauvres ſoldats qui l'avoient ſuivi, & pour leur aider à remonter leurs équipages. Du Gueſclin enchanté de ſa conduite, la remercia, en lui diſant que l'acquiſition d'un vaillant homme valoit mieux que des Seigneuries, & qu'il préféroit la conſervation d'un bon ſoldat à tous les tréſors du monde. Auſſi accouroit-on de toutes parts pour combattre ſous ſa banniere. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin, par du Chaſtelet.)

(61) Combien te faut-il, dit Bertran?..

Sire, il me faut cent francs... Ce n'eſt pas moult, dit Bertran : avecques ce t'en faut-il cinquante pour avoir un bon cheval, & autres cinquante pour toi armer. Adonc commanda Bertran à ſon Chambellan..... Baillez lui deux cent francs que je lui donne : il eſt bon homme d'armes, & le congnois bien. Si me viendra ſervir quant j'en auray beſoing... Sire, diſt l'Eſcuier, Dieu vous doint bonne vie & longue. Vous m'avez delivré d'un trez-mauvais glouton qui m'a bien tenu l'eſpace de trente jours les grezillons ès doiz & les fers aux jambes. (Hiſt. de du Gueſcl. par Menard, p. 306 & 307.)

(62) Car, leurs diſt Bertran, ſe vous ne vous rendez de bonne voulenté, j'ay vœu à Dieu & à S. Yve que je y ſeray ſi longuement, que par force de aſſault vous auray : & à tous les riches bourgeois feray trencher les teſtes ; & le demourant, c'eſt aſſavoir la moyenne gent, femmes & enfants & autres povres feray vuider de la ville ſans or & ſans argent, tous nuz comme ils naquirent. (Hiſt. de du Gueſcl. par Menard, p. 310.)

(63) Dans le nombre des Seigneurs Fran-

çois qui partirent avec du Gueſclin pour ſa ſeconde expédition en Eſpagne, on comptoit Olivier du Gueſclin ſon frere, Henry & Alain de Mauny, le Sire de la Houſſaye, Guillaume de Launoy, Thibaut de Pavye, Alain de Beaumont, le Sire de Petitmeſlin, Carlouet Gentilhomme Breton, connu dans les Mémoires ſous le nom de Carenloet, Yvonnet de l'Aunoy &c.

Du Gueſclin dans ſa marche eut à combattre les perfidies du Roy de Navarre, Charles le Mauvais. Le Vicomte de Caſtelbon, par l'ordre de ce Roy, lui dreſſa pluſieurs embuſcades dont du Gueſclin ſe tira heureuſement. Ce Vicomte de Caſtelbon traita inhumainement pluſieurs Gentilshommes de l'armée de du Gueſclin qu'il avoit pris. Il les fit expoſer tout nuds la nuit de Noël au milieu des montagnes de la Navarre. Ces malheureux ſe nommoient les Capitaines du Halay, Parges, Tirecoq & Maronneuil. Du Gueſclin s'en vengea en paſſant ſur le corps des Navarrois. (Extrait des Hiſt. de du Gueſcl. par Menard & du Chaſtelet.)

(64) Du Chaſtelet rapporte pluſieurs avantures qu'il attribue à Henry de Tranſtamare dans

dans l'intervalle qui s'écoula depuis ſon entrevue avec du Gueſclin à Bordeaux, juſqu'à ſon retour en Caſtille. Les autres Hiſtoriens de du Gueſclin n'en parlent point. Nous nous contenterons d'analyſer ici le récit d'une de ces avantures, ſans en garantir la vérité.

Depuis la déroute de Navarette, Henry avoit été continuellement ſuivi par le *Bourg* de Comminges. Du Chaſtelet obſerve par rapport au nom de *Bourg*, que c'étoit un bâtard de la maiſon de Comminges, parce qu'autrefois les bâtards des grands Seigneurs prenoient ce ſurnom de *Bourg*. Quoiqu'il en ſoit, le bâtard ou cadet de Comminges ſçachant que Henry devoit paſſer par Carcaſſonne pour ſe rendre à Toulouſe auprès du Comte d'Anjou, forma le projet de l'enlever. Un Gentilhomme Toulouſain nommé Guillaume Gaillard que Henry avoit fait Chevalier en Eſpagne, découvrit le complot du bâtard de Comminges. Le bâtard, qui en fut averti, ſe ſauva promptement. Il agit avec prudence : car ayant manqué aux loix de la Chevalerie, le bâtard auroit été pendu.

Pendant ſon ſéjour à Toulouſe, Henry ſoutenu ſecrettement par le Duc d'Anjou,

ramaſſa une petite armée : pour ſe venger du Prince de Galles qui lui avoit ôté la couronne, il déſola la Guyenne & les autres provinces qui étoient ſous la domination angloiſe. Le Prince de Galles ſe plaignit ſi hautement de ces ravages, que Henry fut contraint de ſe tenir tranquille. Sur ces entrefaites, les Caſtillans, fatigués de la tyrannie du Roi Pierre, le rappellerent, & la guerre civile recommença entre les deux freres. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin par P. H. du Chaſtelet, p. 133, 144 & 145.)

(65) Lors diſt à Pietre... Comment vous appelle-on ? Il ſemble bien que vous n'avez pas toujours eſté oyſeux : car vous avez bon cheval, & bien ſentant l'eſperon. (Hiſt. de du Gueſcl. par Menard, p. 338.)

(66) Adonc l'álerent ſaiſir quatre varletz par bras & par jambes : mais Pietre ſe miſt à deux genoulx, & commença à plourer en la préſence des mariniers auxquelz il pria & requiſt qu'ils voulziſſent aviſer par quelle rançon il leurs eſchapperoit, & que tant feroit délivrer à eux or & argent, que eulx & leurs parents en ſeroient tous riches. Adonc ledist Juif diſt qu'il le acheteroit &

donneroit l'argent comptant. Ainſi fut Pietre rendu, ne oncques mais ne fut Roi ainſi demené. Et à ce tous doivent prendre exemple. Car ſitoſt comme fortune veult retourner ſa roë, celui qui eſt monté au plus hault, elle fait deſcendre au plus bas. (Hiſt. de du Gueſcl. par Menard, p. 338.)

(67) L'Auteur des Mémoires a commis ici une ſeconde bévue. Il n'eſt point queſtion du Roi de Léon dans les manuſcrits ſur leſquels il a travaillé. Les différentes Hiſtoires imprimées de du Gueſclin le démentent également. Le Roi Pierre, pour ſe rendre dans le Royaume de Léon, n'auroit pas eu beſoin de s'embarquer, puiſque ce Royaume étoit en Eſpagne. L'Auteur des Mémoires a été trompé ſans doute par le nom de la ville de *Sarmaranc* qu'il a cru être Salamanque : la vérité du fait eſt que Pierre aborda en Afrique dans le Royaume de Bennemarine, & qu'il ſe tranſporta à Sarmaranc ou le Roi Africain tenoit ſa Cour. (Note des Editeurs.)

(68) Par Payens il faut entendre les Mahométans, dans les treizième & quatorzième ſiècle on ne déſignoit en Europe le Mahométiſme & ſes ſectaires, que ſous les noms de Payennie & Payens.

(69) Moult étoit le Beſgue de Vilaines bien armé, & tout à pié eſtoit, & ſes gens auſſi l'eſcu au col & le glaive ou poing; dont il férit un Paien, neveu du Roi de Belmarin, ſi rudement qu'il le perça tout oultre & ſes armures, & le rua jus tout mort; puis retira ſon glaive, & en occit auſſi le ſecond & le tiers, en eſcriant... Noſtre Dame aye au Roi Henry : huy verra l'on qui acquerra honneur..... (Hiſtoire de du Gueſclin par Menard p. 357 & 358).

Quand le jeune Prince de Bennemarine ſut la mort de ſon parent, il s'élança ſur le Beſgue de Vilaines pour la venger. Ce brave François le renverſa; il alloit le tuer, ſans les Maures qui, pour dégager leur Prince, l'attaquerent de toutes parts. Le Beſgue de Vilaines auroit ſuccombé : mais ſon fils le couvrit de ſon corps. La piété filiale faillit à en devenir la victime. Le pere eut le plaiſir de ſauver ſon fils à ſon tour. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin par P. H. du Chaſtelet p. 165).

(70) Le Bégue de Vilaines s'étant apperçu le premier de la fuite de Pierre, le ſuivit de ſi près qu'il le contraignit de ſe jetter dans le Château de Montiel..... de Vilaines en courant l'avoit toujours obſervé de l'œil, de

maniere qu'aiant remarqué que le gros de pouſſiere qu'il faiſoit en fuiant tournoit vers ce Château, il jugea qu'il y étoit entré. Il pouſſe juſqu'à la porte : mais l'aiant trouvée fermée, il mit ſon fils devant avec quatre cent chevaux ; & lui avec ſa cavalerie inveſtit la place de tous côtés.....

Cette fameuſe bataille dite la bataille de Montiel ſe donna le 13 Août 1368.

Tel eſt le récit de du Chaſtelet, p. 166 & 167, dans ſon Hiſtoire de du Gueſclin.

(71) Le bruit que fit le Roi Pierre, en voulant s'évader avec pluſieurs Seigneurs de ſon parti, fut entendu par Moradaz de Rouville & par Coppin ſon Ecuyer. Ils en donnerent avis au Beſque de Vilaines ſous la banniere duquel ils ſervoient.

Haa ! gentil Bégue, dit Pietre, je me rends à vous : me convient-il morir, & eſt mon jour venu où j'ay tant évadé..... Sire, qui eſtes-vous, dit le Bégue..... Helas, diſt Pietre ! je ſuis le plus méchant qui oncques regnaſt en ce ſiecle. Roi Pietre me ſouloient appeller grans & petiz. Or ne regneray plus au mien cuidier : car bien croy qu'il me faudra morir en bref temps..... Ah ! ah ! diſt le

Beſgue, le vaillant Roy voſtre frere aura pitié de vous..... (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 371).

(72) Si *vous voulez* , (dit le Beſgue de Vilaines à Henri), je vous le rendray par telle condition que vous m'en payerez une telle rençon en deniers comptans comme à telle priſe appartient..... Adonc le Roi Henri diſt au Beſgue... Gentil Beſgue, je croy ſans cuidier que vous eſtes un loyal Chevalier : je vous prie que vous rendez Pietre, & je vous en payerai rençon à votre vulenté..... (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 374).

(73) Et commença Bertran à dire..... Leſſiez-vous ouire le Roi Henri à tel *vice* par un faulx traître renoyé (renégat) qui oncques ne fiſt bien en jour de ſa vie. Lors diſt au baſtard d'Anyſſe qui eſtoit privé dudit Henry... Allez aidier au Roy Henry : car vous le povez faire. Prenez-le par la jambe & le montez deſſus... (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 375).

La mort de Pierre, obſerve du Chaſtelet, eſt racontée diverſement par les anciens Auteurs. Le récit de Menard eſt peu vraiſemblable, & ne s'accorde pas avec la loyauté

connue de du Gueſclin. Il eſt plus naturel de croire que Henri dans ſa fureur s'étant jetté ſur Pierre, tomba ſous ſon ennemi, & qu'un de ſes courtiſans lui aiant redonné l'avantage, il en profita pour poignarder ſon rival. (Note des Editeurs).

(74) Cette démarche du Maréchal d'Endreghem eſt d'autant plus noble, qu'il étoit l'ancien de du Gueſclin : mais connoiſſant ſon mérite, & ſachant combien il pouvoit être utile à la France, il n'héſita point à ſe rendre en Eſpagne pour l'engager à accepter l'épée de Connétable. (Note des Editeurs).

(75) Le Comte lui dit en l'abordant... Je ſens quel eſt le plaiſir de voir chez moi comme ami le vaillant & le plus redouté gentilhomme qui ſoit ſur la terre... Du Gueſclin lui répartit qu'il avoit une extrême ſatisfaction de ſe voir ſi favorablement traité par un grand Prince, mais qu'il devoit cet honneur à la conſidération du Vicomte de Rohan ſon beau frere, qui depuis long-temps lui donnoit des marques de ſa bienveillance. Le Vicomte de Rohan avoit épouſé Jeanne Princeſſe de Navarre, ſœur de la Comteſſe de Foix & des Reines de France & d'Arragon.

(Hiſt. de du Gueſclin par P. H. du Chaſtelet, p. 181).

(76) Ce frere étoit Olivier du Gueſclin, que notre héros rappella auprès de lui, ſitôt qu'il eût rétabli la paix entre les Comtes de Foix & d'Armagnac. (Note des Editeurs).

(77) Cela ſignifie qu'il entra dans le Périgord, dont l'Auteur des Mémoires appelle le Comte du nom de *Jonas*. Ce Comte de Périgord vint au devant de du Gueſclin accompagné des Sires de Mucidan, d'Aubeterre & d'autres Seigneurs ſes vaſſaux. Il avoit donné les ordres néceſſaires à ſon frere Gallerand pour qu'on reçut dans la ville de Périgueux du Gueſclin & ſon armée. (Extrait de l'hiſt. de du Gueſclin, par du Chaſtelet, p. 184.)

(78) Meſmes le gentil Mareſchal s'y expoſa & Galeren auſſi qui crioit... Perregort ! Dieu aye aujourd'hui... & ceux de dehors crioient... Montjoye Saint Denis : mais ceux de dedens féroient ſur eux, & jettoient royes, barreaux de fer, chaux vive... tonnels emplis de pierres. (Hiſt. de du Gueſclin par Menard, p. 393).

(79) Moult étoit courroucié Canole, que

on ne lui avoit livré bataille, & mains en prisoit les Barons de France; & bien disoit que se Bertran fust avecques le Roy, il lui eut livré gent & puissance telle, que ainsi ne alissions nous pas non combattus, mais le fussions passés à un moiz ou plus..... Ainsi s'en alloient les Engloys... Et estoient costoyés de plusieurs bonnes gens d'armes, desquels estoient les Capitaines les Contes d'Aucerre & de Sancerre, Gaucher de Chastillon, Odart de Renty, Jehan de Vienne, le Vicomte de Nerbonne, & les Seigneurs de Angest & de Reyneval, qui aux Engloys portoient grant dommage. (Hist. de du Guesc. par Menard 397).

(80) Et tenez (dit le Héraut) vecy la lettre que Thomas de Grançon vous envoye, laquelle Bertran bailla à lire à un sien Secrétaire à l'audience des Barons qui là estoient. Et contenoit la dicte lettre tout ce que icelluy Héraut avoit devisié. Et quand Bertran l'entendi, si jura à Dieu à basse voix ferie, que jamais ne mangeroit, excepté celle nuytée, jucques à tant qu'il avoit veu les Engloyz & leurs gens. (Hist. de du Guesc. par Menard p. 410).

(81) Mais ceux eſpécialement qui avecques Bertrand chevauchoient eurent du mal à foiſon. Car il chevaucha ſi fort, que il eſtancha ſoubs luy deux bons chevaulx, dont-il fut aſſez blamé de ſes hommes qui lui diſoient... Ha a ! Sire, nous perdons tous nos chevaulx, & ne jamais ne nous en aiderons à notre beſoing ; & auſſi avons aſſez perdu de noz gens qui ſe ſont égarez pour l'orage du tems qui ne pouvoient exploictier... Seigneurs, diſt Bertran, je vous en reſpondray. Il ſera tantoſt jour, que nous verrons entour nous. Se nous trouvons les Engloyz, nous nous bouterons dedens, & ſeront tantoſt déconfitz. Car nous les ſurprendrons ; & ſe nous n'avons nul cheval, nous en conqueſterons aſſez ou jamais n'en aurons beſoin à nul jour. (Hiſt. de du Gueſ. par Menard p. 414).

(82) Regnier de Suſanville étoit un Gentil-homme Normand. (Hiſt. de du Gueſ. par du Chaſtelet p. 192).

(83) Ce fameux pourſuivant d'amour s'appelloit le Chevalier Bauwin. (Hiſt. de du Gueſ. par du Chaſtelet p. 193).

(84) Du Chaſtelet le nomme Creſſonnailles, p. 195.

(85) Et là accoucha malade le noble Maréchal d'Endreghem qui oncques puis n'en leva, mais treſpaſſa en la dite ville. Dieu mercy aiſt de ſon ame. Car il régna loyaulment, ne oncques penſa mal. (Hiſt. de du Gueſ. par Menard p. 447).

(86) Lors s'en allerent devers le Roi qui ſe ſéoit au haut dois, lequel ſe dreſſa un pou encontre Bertran, & le priſt par la main, en diſant : . . . Bien veignez, vous mon ami, que j'aime en bonne foy, & à qui ne doy faillir en mon vivant de riens quelconques. Ainçois vous dois honnourer & chérir comme moi... Sire, ce diſt Bertran, je m'en apperçoy mauvaiſement, car vous avez oſté tout mon état ; & maudit ſoit l'argent qui ſe tient ainſy coy. Et ne vault rien le conſeil ; car trop mieux vault le départir à ceux qui guerroient vos ennemiz... Quand le Roi oy ainſi Bertran parler, ſi lui diſt doucement... Or ne vous vueillez courroucer ; aſſez aurons argent. Car il nous plaiſoit de vous veoir, & vous dire noſtre plaiſir ; ne le noſtre argent n'eſt point ſi enfermé, que vous ne puiſſiez bien par tout bouter la main. Mais, beau Sire, nous leſſerons le temps renouveller . . . Sire, diſt Bertrand, qui moult eſtoit courroucié, de quoi

vivront, pour paſſer la ſaiſon, les gens d'armes que j'ay laiſſiez derriere pour la frontiere tenir, & garder le pays, ſi n'ont argent? Il convendra fuſter ledit pays pour eux & paier ſur les povres gens.

Bertran, diſt le Roy, je ne ſuis que un ſeul homme; ſi ne puis pas eſtriver contre tous ceux de mon Conſeil. Mais dedens trois jours feray deffermer un coffre où vous pourrez trouver vingt mille francs...

Hé Dieu, ce diſt Bertran, ce n'eſt qu'un desjeuner... Que ne faites-vous ſaillir ces grants ſommes de deniers que l'en cueille par le Royaume ſur marchans & povres gens, tant d'impoſitions, Treizieſme & Quatorzieſme, comme foüages & gabelles; le dixieſme ne vienſt pas à voſtre prouffit. Et puiſque ainſy eſt, faites tout abbatre, afin que le peuple ſe rejoyſſe; & faites venir avant ces chaperons fourrés, c'eſt à ſavoir, Prélaz & Advocaz qui mengent les gens. A telz gens doit-on faire ouvrir leurs coffres, & non pas à povres gens qui ne font que languir: car on doit querir l'argent. Mais je voy aujourd'hui advenir le contraire: car celui qui n'a que un pou, on luy veut toulir; & celuy qui a du pain, on lui en offre.... Tant diviſa Bertrand, qu'il euſt de l'argent, ou qu'il fuſt

pris, & l'envoya à ſes Soudoyers. (Hiſtoire de du Gueſc. par Menard, p. 457 & 458.)

(87) C'eſt dans cet intervalle que la Reine étant accouchée d'un ſecond fils, qui fut le Duc d'Orléans, ce Prince fut tenu ſur les fonds de baptême en l'Egliſe S. Paul par Louis Comte d'Eſtampes, & par du Gueſclin, qui furent ſes deux parrains; car alors on en donnoit deux. Quand le petit Prince fut nu, du Gueſclin tira ſon épée, la mit entre les mains de l'enfant, en lui diſant... Monſeigneur, je vous donne cette épée, & la mets en votre main; & prie Dieu qu'il vous doint ou tel & ſi bon coeur, que vous ſoyez encore auſſi preux & auſſi bon Chevalier comme fut oncques Roy de France qui portaſt eſpée. (Extrait de l'Hiſt. de du Gueſclin par du Chaſtelet, p. 200).

Fin des Notes du quatrième Tome.

604234